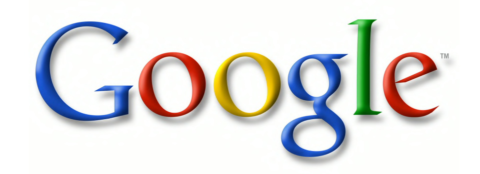
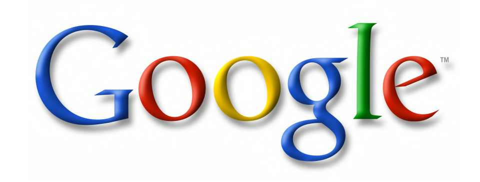
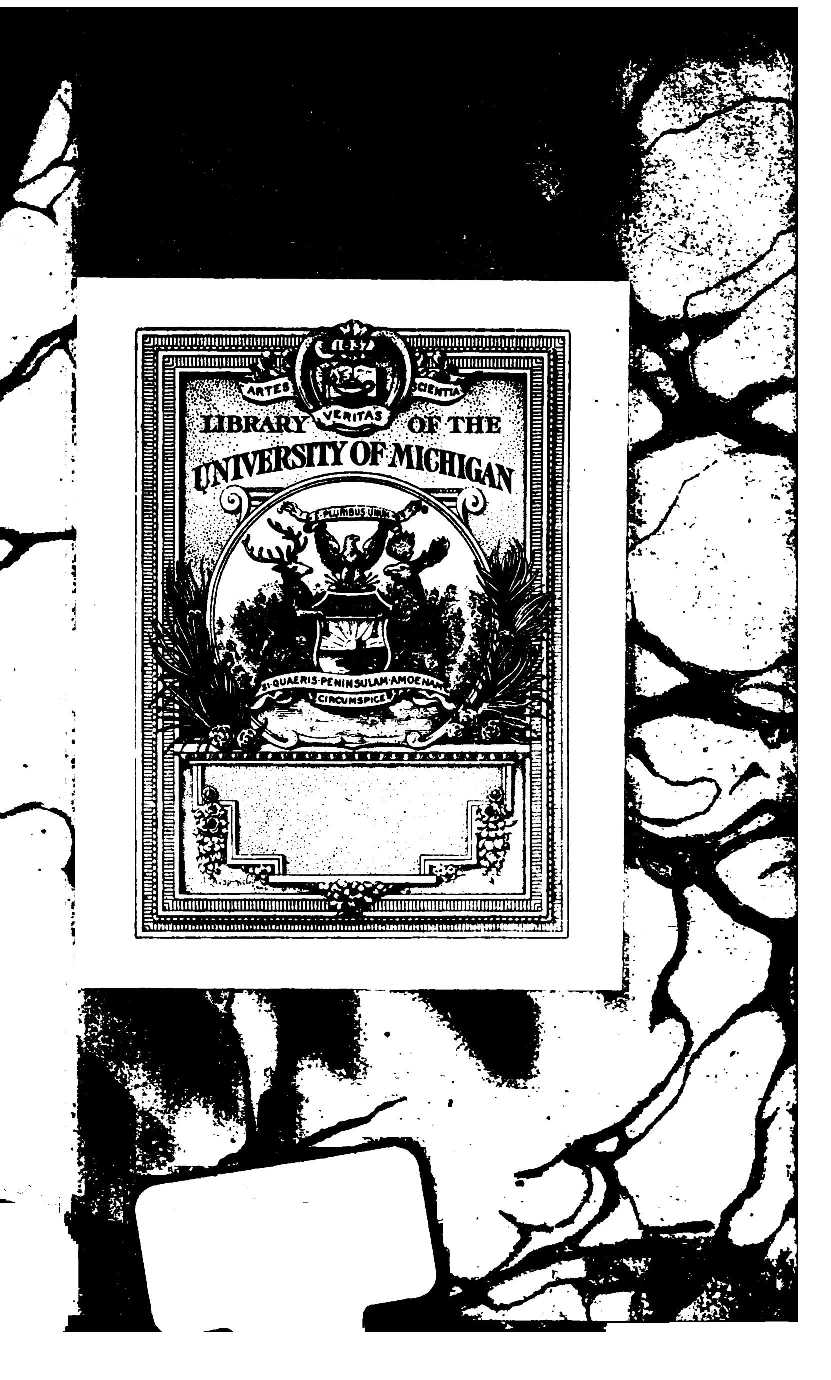

Google





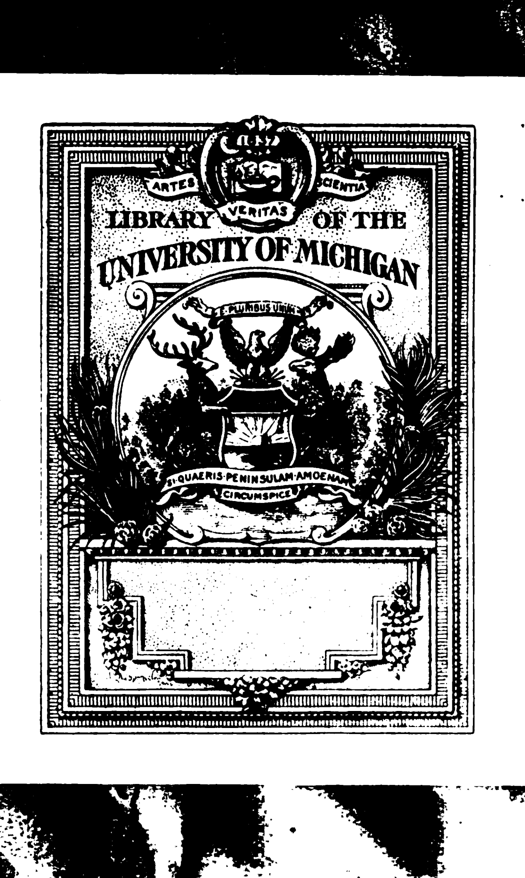
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

TOME III


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES

DE

PIERRE LEBRUN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

POÉSIES

II

LES POÈMES ET POÉSIES.
LES ÉPITRES FAMILIÈRES. — LES SCÈNES DU SÉRAIL.
LES ESSAIS DE JEUNESSE.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1864

Il est, entre ces biens si trompeurs et si faux,
Il est un bien réel, doux charme de nos maux,
Dont on sent dès l'abord la paix enchanteresse,
Dont on jouit sans trouble et non pas sans ivresse,
Qui suit l'homme, en dépit des destins inconstants,
A tout âge, en tous lieux, et dans tous les instants
Qui, sans cesse nouveau, s'accroît par l'habitude,
Plein de calme, d'oubli, d'innocence, l'étude:
L'étude, plaisir vrai dont la source est en nous,
L'étude, heureux trésor qui les remplace tous.

Qu'on ne la borne point aux seuls besoins du sage :
Il n'est aucun mortel qui n'en trouve l'usage.
Quel que soit notre sort, illustre ou sans éclat,
Monarque, citoyen, guerrier ou magistrat,
Jeune ou vieux, riche ou pauvre, heureux ou misérable,
Elle est utile à tous, comme à tous agréable.
Elle allége les grands du poids de la grandeur,
Sauve aux riches l'ennui de leur triste bonheur,
Fait du peuple ou des rois oublier le caprice,
Tranquillise le cœur qu'irrita l'injustice,
Console doucement l'homme persécuté
Des affronts, de l'exil, et de la pauvreté.
Hôte aimable des champs, compagne de voyage,
Du cabinet des rois, de la maison du sage,
Jusque dans les camps même elle conduit ses pas.
Catinat et Condé ne la dédaignaient pas;
Et, voyageur armé pour conquérir la terre,
Alexandre en Asie emportait son Homère.

Telle, prodigue à tous de son aimable fruit,

Elle conseille l'homme, et le charme, et l'instruit:
Soit qu'elle lui découvre, au flambeau du génie,
Des mondes et des cieux la marche et l'harmonie;
Soit qu'entraînant ailleurs son esprit curieux,
Aux pages de l'histoire elle attache ses yeux,
Lui fasse aux temps passés trouver ceux où nous sommes,
Et, sous des noms divers, toujours les mêmes hommes;
Soit enfin qu'éclairant les doutes de son cœur,
Elle cherche avec lui quel est le vrai bonheur;
Si la gloire y conduit, les trésors, la naissance;
Si c'est le bruit, l'éclat, les honneurs, la puissance;
Ou, dans l'ombre, à l'écart, loin de tous les chemins,
Quelque secret sentier inconnu des humains.

La plupart, entraînés par l'exemple et l'usage,
En de stériles soins consument tout leur âge;
L'un à grossir sans fin des trésors superflus
Passe les jours, ces jours qui ne reviennent plus;
L'autre adore en riant de légères idoles;
Ceux-là, plus sérieux et non pas moins frivoles,
Amants des dignités, des titres et des rangs,
Attachent leur bonheur au sourire des grands.
Mais sortent-ils enfin du tourbillon rapide,
Ils tombent au néant d'une existence vide,
Comme l'oiseau que l'air a cessé de porter,
Quand ses ailes dans l'air cessent de s'agiter.
Qui les soulage alors du fardeau de leur vie?
Quelquefois, détrompé d'une aussi vaine envie,
Moi-même j'ai connu ce vague et cet ennui
Qu'un espoir qui n'est plus laisse en nous après lui.
Triste, abattu, traînant ma lassitude extrême,

Découragé du monde et doutant de moi-même,
Je rentrais, le cœur vide, inquiet et troublé,
Je retrouvais l'étude, et j'étais consolé.
Horace... que ne peut une douce lecture!
Horace me disait : « Restons dans la nature.
« N'allons pas hors de nous chercher de vains plaisirs,
« Et dans un cercle étroit resserrons nos désirs.
« L'or vaut-il en effet la fatigue qu'il cause?
« On vit si peu de temps et de si peu de chose!
« D'un fardeau qui peut nuire à quoi bon se charger?
« Il n'est pour les mortels que deux biens sans danger :
« L'un est le nécessaire, et l'autre la sagesse. »

Ainsi l'étude vient, nous consolant sans cesse,
Encourager en nous les vertueux penchants,
Et les glisse en secret même au cœur des méchants.
Qui peut aimer l'étude, et demeurer barbare,
Injuste, ingrat, jaloux, ambitieux, avare?
Quels vices de l'esprit, quels désordres du cœur
Ne cèdent par degrés à son charme vainqueur?
Quel mal puis-je nommer qu'elle ne tourne en joie?
Cet homme est malheureux, il souffre, il est en proie
A la haine, à la crainte, à l'espoir, à l'ennui :
Hommes de tous les temps, venez autour de lui;
Venez, sages fameux, venez, troupe immortelle,
La Bruyère, Pascal, Fénelon, Marc-Aurèle!
Son âme au milieu d'eux a retrouvé la paix.
Quand l'étude s'approche, ennui, tu disparais!
Passions, vous fuyez; tristesse, tu t'envoles!
Puissante enchanteresse, elle sait des paroles
Qui, d'un charme magique, endorment les douleurs.

De Tullie au tombeau j'ai vu le père en pleurs.
Quel pouvoir l'a calmé? l'étude consolante;
L'étude et Tusculum. Et quand Rome sanglante
Eut reconnu la loi des cruels triumvirs,
L'étude encor charmait ses amers souvenirs.
Ah! que d'infortunés, en cette triste France,
Comme lui, menacés par le crime en démence,
Ont trouvé dans l'étude un remède à leurs maux!
Seuls, pleurant leur famille envoyée aux bourreaux,
Leurs rangs, leurs dignités, leur fortune ravie,
L'étude adoucissait leur douloureuse vie;
Les livres, seuls amis qui ne sont point ingrats,
Au plus lointain exil accompagnaient leurs pas.
On a vu, dans ces temps de deuil et de misères,
Des princes, exilés du palais de leurs pères,
Errer chez l'étranger, sans espoir de retour;
L'étude était leur bien, leur asile, leur cour;
Et, comme aux jours heureux ils régnaient avec elle,
Aux jours de l'infortune elle leur fut fidèle.

Que dis-je? elle descend jusqu'au triste séjour
Où d'un rayon avare entre à peine le jour,
Où le crime gémit, et souvent l'innocence;
Elle y demeure encor, même après l'espérance.
Voyez-vous ce proscrit, de sa perte certain :
Assis, calme, et le front appuyé sur sa main,
Il lit, médite, écrit; c'en est fait. Sa pensée
Dans l'espace sans borne au loin s'est élancée.
Plus de prison pour lui, de verrous, ni de fers;
Il est libre, il parcourt tout le vaste univers.
Il saisit des secrets que gardait la nature.

Sa main va les transmettre à la race future.
Hâte-toi ! les bourreaux disposent de ton sort.
Mais on ouvre, on le nomme, on l'appelle à la mort :
« De quelques jours encore, ah ! prolongez mon âge.
« Et qu'avant de mourir j'achève mon ouvrage. »
Tu l'as dit, Lavoisier ! mais tu l'as dit en vain ;
Tu meurs. Tel Archimède, au bord syracusain,
De l'art qu'il illustra mourut l'âme occupée,
Et du soldat romain n'a pas senti l'épée.

Mais d'une triste image écartons nos regards.
Bois touffus, clairs ruisseaux, venez de toutes parts,
Venez, loin du tableau dont mon âme est émue,
Rafraîchir ma pensée et consoler ma vue.
Oh ! qui m'emportera sous un ombrage épais !
Qui me rendra des eaux le cours limpide et frais !
Qui peindra des grands bois le studieux silence,
La liberté des champs et leur indépendance,
Et les prés pleins de fleurs, et le petit chemin
Qu'on suit, entre les blés, son Horace à la main !
Plaisirs des dieux ! surtout si, dans la solitude,
L'amitié quelquefois vient se joindre à l'étude,
Si de leur double ivresse on goûte les douceurs,
Et si le même mot fait tressaillir deux cœurs.
Il est doux de jouir dans un autre soi-même
Et des lieux qu'on préfère, et des livres qu'on aime.
Chaque abeille à la ruche apporte son trésor.
L'étude à l'amitié semble ajouter encor.
Aux vallons de Tibur, aux bois de Lucrétile,
Ainsi l'aimable Horace et le tendre Virgile
Ensemble cultivaient les champêtres loisirs.

Cependant on s'oublie en de si chers plaisirs.
Le temps conseille en vain de quitter la retraite
Où d'un charme enchanteur l'étude nous arrête;
En vain on voit des bois les feuilles se flétrir,
Les oiseaux disparaître, et les vents accourir;
On ne peut s'arracher à ses travaux tranquilles,
On rentre en murmurant dans l'enceinte des villes.
Mais quoi! l'étude encor vient charmer les hivers.

Dans la saison brumeuse où les champs sont déserts,
Où la ville elle-même et s'attriste et s'ennuie;
Lorsqu'à travers la vitre on voit la froide pluie
Tomber, tomber encore: ou, de légers flocons,
La neige au loin blanchir le faîte des maisons,
Oh! que l'étude alors est douce et délectable!
Quel charme, assis en paix, le coude sur la table,
De lire et de rêver, tranquille en son réduit,
Près du feu rayonnant qui brûle à petit bruit!
Le soir, quand le silence occupe nos demeures,
Que seules de la nuit se répondent les heures,
Qu'on aime à prolonger le doux travail des jours!
Le temps fuit, l'airain sonne, et l'on veille toujours,
Et, dans la longue extase où se perd la pensée,
On ne se souvient plus de la nuit avancée.

Mais qui n'a pas joui des charmes du matin,
De l'heure où, réveillé par le timbre argentin,
Je me lève, avant l'aube, alors que tout sommeille
Et ranime au foyer la cendre de la veille.
Il fait nuit : du matin le calme et la fraîcheur
D'un plaisir inconnu font palpiter mon cœur.

Dans le sommeil de tous trouvant ma solitude,
Près du foyer brillant, doux ami de l'étude,
Assis à la clarté du flambeau matinal,
Je médite Corneille, ou Montaigne, ou Pascal,
Ou les hommes fameux de Rome et de la Grèce,
Et de leurs vieux écrits l'éternelle jeunesse.
En l'absence du bruit, des hommes, et du jour,
Leurs livres mieux goûtés m'inspirent plus d'amour;
Ils parlent à mon âme avec plus de puissance.

Heureux qui, dès le temps de son adolescence,
A connu cette ivresse, en a rempli son cœur!
Le vase, qui d'abord d'une pure liqueur
A rempli son argile encor vierge et nouvelle,
A son premier parfum reste longtemps fidèle;
Et l'homme dont l'étude eut d'abord les amours,
De son premier penchant se ressouvient toujours.
Soyez bénis cent fois, lieux où notre jeune âge,
Tendre et docile encore, en fit l'apprentissage;
Où, dans un calme heureux, d'aimables compagnons,
L'un par l'autre excités, s'en donnent des leçons;
Où l'âme en sa fraîcheur en sent partout l'empire,
Où c'est elle et sa paix qu'avec l'air on respire!
Combien mes souvenirs vous sont restés amis,
Royaumes de l'étude! ô regrettés pays,
Dont le peuple, aux yeux vifs, aux fronts purs et limpides,
Toujours jeune et joyeux, ne connaît pas les rides!
Tout ce qui m'y ramène est aimable à mes yeux,
Tout, jusqu'au souvenir du maître sérieux
Dont les sourcils, vers nous levés toujours sévères,
S'abaissaient adoucis en présence des mères.

Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant;
Je tressaille, en songeant aux paisibles soirées,
Sous les regards du maître, au devoir consacrées,
Quand, devant le pupitre en silence inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous-même étonnés,
Que, d'instant en instant, quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui, toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.
O jeunesse! ô plaisirs! jours passés comme un songe!

Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge.
Elle laisse à nos cœurs cette première paix
Que les autres plaisirs ne remplacent jamais.
Celui qui dans l'étude a mis sa jouissance,
Garde sa pureté, ses mœurs, son innocence;
Le miroir de sa vie est riant à ses yeux;
Les jours ne sont pour lui que des moments heureux;
Sans ennui, sans langueur, sans tristesse importune;
Il n'adressera point ses vœux à la fortune;
Hélas! que pourrait-il lui demander encor?
Il porte dans son cœur sa gloire et son trésor.
Pauvre, libre, content, sans soins et sans envie,
Dans un lieu de son choix il jouit de sa vie,
Et, quand le terme vient, il passe sans effort
Du calme de l'étude au calme de la mort.

A contempler sa fin Pétrarque nous invite[2] :
Ses yeux se sont fermés, on dirait qu'il médite,
Ou que, las du travail, il sommeille un instant;

Sur sa table entr'ouvert, son Virgile l'attend;
Et du mot qu'il traçait sa plume humide encore
Avec lui se repose en attendant l'aurore.

Tel, après un beau jour, mon vénérable ami
Du sommeil éternel Ducis s'est endormi.
Sa vie, à son déclin, s'est éteinte, pareille
Au flambeau, compagnon de la savante veille,
Lorsque, toute la nuit en silence allumé,
Aux feux du jour naissant il s'éteint consumé.

Hélas! je force en vain mes regrets à se taire!
Il n'est plus, l'héritier du fauteuil de Voltaire!
Il n'est plus, ce vieillard, notre amour, notre orgueil!
Mes yeux, qui le cherchaient, n'ont trouvé qu'un cercueil.
Les vertus sont en deuil, et Melpomène pleure.
Mais l'étude du moins charmait sa dernière heure.
Au siècle de son âge il manquait seize hivers,
Et sa brûlante main traçait encor des vers;
Il chantait les trésors de sa noble indigence,
Ses livres, ses amis, sa fière indépendance,
Et la paix de son âme, et le double avenir
Qu'au monde et dans le ciel il a droit d'obtenir.

II.

L'AMOUR DU PAYS NATAL.

1815.

Ainsi, cher voyageur, par delà l'Atlantique [3]
Transportant les débris du patrimoine antique,
Tu vas quitter la France! et tu veux dès demain,
Malgré tous tes amis qui t'arrêtent en vain,
Changeant contre l'exil notre belle Neustrie,
Sous un autre soleil chercher une patrie!
Je ne te retiens plus. Vole au delà des mers,
Va chercher ces pays par Colomb découverts,
Dont tu te fais de loin une si belle image;
Aborde à la contrée encor neuve et sauvage
Où tu crois vivre libre, où, servant tes projets,
Vont en riches moissons se changer les forêts;
Où tu pourras enfin, heureux de leur silence,
N'entendre plus parler des malheurs de la France;
Sème, plante, bâtis dans ton pays nouveau;
Mais au delà des mers ne vends pas ton vaisseau.
Laisse-le près du bord. Un jour viendra peut-être
Où l'invincible amour du sol qui t'a vu naître,
Avec tout son pouvoir prompt à te ressaisir,
Vers ton premier pays tournera ton désir.

Crois-en de ton ami l'espoir et le présage;
Si, même dès le port, à l'aspect de la plage,
En voyant fuir de loin la terre à l'horizon,
Tu n'as pas soupiré pour ta chère maison,
Et, lorsqu'a disparu la France tout entière,
Si tu n'as pas senti se mouiller ta paupière,
Aux lieux où, plein d'espoir, tu brûles d'arriver,
Le regret du pays saura t'aller trouver.
L'ennui contagieux bientôt de ces rivages
Te gâtera le ciel, l'air, les eaux, les ombrages,
Et, du bord que jamais tu n'aurais dû quitter,
Tes heureux souvenirs viendront te tourmenter.
Tu diras : Retournons vers ma France chérie.

Qui peut dans notre cœur remplacer la patrie?
Le pays où nos yeux se sont ouverts au jour
En tous lieux, en tout temps, garde tout notre amour;
Et les biens les plus doux d'une terre étrangère
Ne laissent après lui qu'une empreinte légère.
On part; mais le regret nous ramène en vainqueur.
On peut changer de ciel, mais non changer de cœur.
Notre âme est la colombe errante et solitaire
Qui, lorsque le déluge eut inondé la terre,
Épiait le retour des verdoyants rameaux;
Et, dans le vaste monde occupé par les eaux,
Ne trouvant nulle place où reposer son aile,
Revenait s'appuyer sur l'arche maternelle.

Ainsi, toujours présente à notre souvenir,
La patrie est le port où l'on veut revenir.
Rien n'en saurait longtemps détourner la pensée.

L'habitant malheureux de la rive glacée,
Où la neige dix mois remplace le gazon,
Où comme le soleil la nuit a sa saison,
Se trouvât-il porté dans le plus beau royaume,
Aux champs fleuris d'Hyère, aux bords du lac de Côme,
Au milieu des splendeurs de l'horizon romain,
Sous l'azur transparent du ciel napolitain,
De son affreux pays le souvenir l'assiége,
Il regrette sa nuit, son hiver et sa neige,
Il part, et va content retrouver ces troupeaux
Qui lui donnent leur lait et tirent ses traîneaux.
Malade de désir dans la terre lointaine
Qui l'acheta captif sur la côte africaine,
Le fils noir et brûlé de l'ardent Sénégal
A souvent de sa main mis un terme à son mal;
Il se tue, entraîné par une erreur chérie;
Il croit qu'après la mort on va dans sa patrie,
Et qu'il doit retrouver, avec ses premiers jours,
Son bananier, sa case et ses noires amours.

Si des déserts brûlants, si des plaines de glace,
Si des bords où le ciel incessamment menace,
A leurs tristes enfants laissent un tel regret,
Pour nous, fils d'un doux sol, quel sera donc l'attrait
De ces climats heureux, de ces belles contrées,
Sous un soleil ami doucement tempérées,
Où la terre et le ciel combinent leurs bienfaits,
Où toute la nature avec l'homme est en paix,
Où par l'enchantement d'une riche culture
L'homme embellit encor les dons de la nature!
France, est-il un pays qu'on t'ose préférer?

Où l'air est-il ailleurs plus doux à respirer?
Où le ciel plus serein, plus épais les ombrages,
Plus limpides les eaux, plus frais les paysages,
Plus riches en épis les fécondes moissons?
France! que ce nom seul a d'agréables sons!
France! bords fortunés et de Seine et de Loire,
A l'oreille si doux, plus doux à la mémoire!
Aimable enchantement du cœur et des regards.
Pays des souvenirs, de la gloire et des arts!
Oh! quelle autre patrie a droit d'être plus chère!

On conte qu'un Français, dans ces temps de misère
Dont périsse à jamais le sanglant souvenir!
A la mort condamné, contraint à se bannir,
Avait, cherchant du Rhin la rive hospitalière,
Entre la mort et lui mis ses eaux pour barrière.
Jusqu'à des jours meilleurs, sur le sol étranger
Libre il vivait sans trouble et du moins sans danger.
Le grand fleuve, coulant entre de beaux rivages,
Tous ces bords à la fois et peuplés et sauvages,
De vignes, de moissons, de bois partout ornés,
De gothiques châteaux ces sommets couronnés,
Ces vallons, où l'exil lui-même pourrait plaire,
S'il était pour l'exil un beau lieu sur la terre,
De toute leur splendeur l'environnaient en vain;
Lui, seul dans une barque errait, et sur le Rhin
Passait les jours, heureux de la seule espérance
D'y respirer un air qui lui vînt de la France.
C'était là son bonheur. Mais par degrés en lui
Il sentit se glisser un vague et sombre ennui.
Un désir douloureux, une invincible envie

S'empara de son âme et consuma sa vie.
Il brûle, il se dessèche, il languit. Dans son sein
S'irrite incessamment un terrible dessein.
Plus de retard : allons! l'amour qui le dévore
L'emporte, et de la France il veut jouir encore.
Adieu son sûr asile, adieu sa liberté!
Ni le sanglant arrêt contre ses jours porté,
Ni la hache levée au-dessus de sa tête,
Ni l'affreux échafaud tout prêt, rien ne l'arrête.
Il est parti; du Rhin il a franchi les eaux;
Il a revu la France. Il a dit aux bourreaux :
Me voilà! Dans leurs mains il tombe sans défense;
Qu'importe! Il peut mourir, il a revu la France.
Il monte à l'échafaud, sa dernière heure a lui;
Il a revu la France! et c'est assez pour lui.

Oui sans doute, il vaut mieux périr dans sa patrie
Que subir d'un proscrit l'existence flétrie;
Il vaut mieux expirer une fois, un moment,
Qu'expirer tous les jours, sans cesse, lentement.
L'homme traîne un fardeau plus pesant qu'on ne pense
Lorsque de tout son poids l'accable l'existence,
Et que, pour la porter, il n'a plus pour soutiens
Ses parents, ses amis et ses concitoyens.
Seul, misérable, errant, il s'endort, il s'éveille,
Sans que le lendemain se rattache à la veille;
Le présent n'est pour lui qu'un reflet du passé.
L'avenir à ses yeux n'est qu'un livre effacé.
Comme ces malheureux qui, dans l'enfer du Dante,
Sentent pour un moment leur prison moins ardente,
Si quelqu'un leur rappelle, en ce brûlant tombeau,

Le doux monde où le ciel à leurs yeux fut si beau;
Ainsi les exilés, au pays de leurs pères,
Vont par le souvenir chercher les jours prospères.
C'est là que sont pour eux et la vie et le ciel,
Là qu'autour de leur ville et du toit paternel
Leur âme incessamment comme en songe voyage,
Parle, agit, prend un corps, une forme, un langage;
Tout ce qu'ils ont connu, tout ce qu'ils ont aimé
Attire doucement leur souvenir charmé.
L'aurore naît, chez eux ils se peignent l'aurore;
Si la nuit vient, chez eux la nuit les trouve encore;
S'ils dorment, un doux rêve y fait errer leurs pas;
Ils sont dans leur pays, ne les réveillez pas.

Hélas! que de Français, aux plaines de Belgique,
Aux bords républicains de la double Amérique,
Aux rives du Texas, ou du Tage ou du Nil,
Loin de la France encor demeurent en exil!
L'œil fixé sur la mer, comme ils portent envie
Au vaisseau que le vent pousse vers la patrie!
Comme ils voudraient voler sur l'aile des oiseaux
Qui suivent le printemps et traversent les eaux!
L'hirondelle qui passe est la même peut-être
Dont le nid est chez eux et pend à leur fenêtre.
Peut-être à la même heure où je trace ces vers,
Dans un coin reculé du second univers
Quelque pauvre exilé, mesurant la distance
Qui le tient séparé de sa natale France,
Soupire et vers Paris reporte ses regards,
Se figure de loin ses vivants boulevards,
Son Louvre, ses jardins, ses fraîches Tuileries,

Ses femmes, et nos arts, et leurs mille féeries.
Oh ! qu'avec désespoir il mesure la mer !
Plus d'exil ! plus d'exil ! c'est un mal trop amer.

Je ne l'ai point connu. La tempête publique
Ne m'a point séparé du foyer domestique ;
Mais du pays natal parfois je suis sorti ;
Mais je fus voyageur, mais j'ai souvent senti
Le regret d'être absent du lieu qui me vit naître,
Le plaisir d'y rentrer et de le reconnaître ;
Et j'ai compris l'exil, et ce que peut souffrir
Celui qui doit y vivre et qui peut y mourir.
Je me souviens qu'un jour, après un long voyage,
J'allais du Mont-Cenis regagnant le passage,
Et du Tessin, pensif, remontais le torrent ;
Fatigué du chemin, seul et triste et souffrant,
Je portais mes regards, du milieu des vallées,
Vers les Alpes au loin par la neige voilées ;
Et, les voyant grandir entre la France et moi,
Je me sentis soudain frappé d'un vague effroi.
Je me mis à songer (où va la rêverie !)
Que je pourrais mourir sans revoir ma patrie.
Dans cet effroi bizarre et superstitieux,
Il me semblait sentir comme un avis des cieux,
Et je ne retrouvai le calme et l'espérance
Que lorsque devant moi je vis venir la France ;
Comme un homme, troublé des rêves de la nuit,
S'apaise, rassuré, s'il voit le jour qui luit.

Mais lorsque seulement, absent un an à peine,
Trop lentement l'automne à Provins me ramène,

Je languis, les moments me paraissent des jours.
Avec quels vifs transports je vous revois toujours,
Lieux aimés où coula mon enfance tranquille!
Oh! comme mon cœur bat quand non loin de la ville,
Du haut de la colline étendant mes regards,
Je vois monter sa tour, son dôme, ses remparts,
Les arbres, les buissons connus de mon jeune âge!
Heureux, ô trop heureux, l'homme discret et sage
Qui d'un bonheur lointain ne fut pas curieux,
Et qui passe ses jours au toit de ses aïeux,
Content de cultiver la paternelle terre,
Et de cueillir les fruits de l'arbre héréditaire!
Il habite le lieu de sa jeunesse aimé,
Il se promène au bord du fleuve accoutumé;
Dans sa propre maison, sans peine, sans étude,
Il trouve le bonheur, qui n'est que l'habitude;
Et, de ses jours nombreux quand le dernier a lui,
Il ne voit point la mer entre les siens et lui,
D'amis et de parents sa couche est entourée,
Il meurt entre leurs bras et sa mort est pleurée.

Mais celui qui nous fuit, quel partage est le sien?
Étranger, dans ses maux quel sera son soutien?
Quels soins compatissants allégeront ses peines?
Et, quand du froid fatal frissonneront ses veines,
Quel regard verra-t-il, tendrement curieux,
Du médecin muet interroger les yeux?
La mort d'un étranger n'intéresse personne;
Il nous abandonna, lui-même on l'abandonne.

Ah! deviens, cher transfuge, à toi-même plus doux!

Il en est temps encor : reste au milieu de nous.
La proue à l'occident n'est pas encor tournée,
La voile aux vents encor n'est pas abandonnée,
Demeure ; et, sans tenter de voyage lointain,
Au cercle accoutumé renferme ton destin ;
A des devoirs sacrés garde un culte fidèle ;
L'Amérique, de loin, te semblera plus belle ;
Tu loueras à loisir ses immenses forêts,
Ses grands fleuves, ses lois, sa liberté, sa paix.
Pour chercher le bonheur, tu fuyais ta Neustrie ;
Il n'est de bonheur vrai qu'au sein de la patrie,
Dans la maison natale, et dans les mêmes lieux
Où, contents de leur sort, ont vécu nos aïeux.
C'est là qu'ouvrant les yeux nous vîmes la lumière,
Là que de nos parents repose la poussière,
Là que reste à jamais tout ce qu'on doit chérir,
Là qu'il est doux de vivre, et là qu'il faut mourir.

III.

LA PROMENADE MATINALE

AUX BOIS DE VILLE-D'AVRAY

Montreuil, 1814.

Maître de mes loisirs et libre en mes penchants,
Oh! combien il me plaît de m'éveiller aux champs!
Comme pour le plaisir les yeux s'ouvrent sans peine!
Quelle aimable fraîcheur frémit dans chaque veine!
Que notre âme est légère, et qu'on se sent joyeux
D'assister au réveil de la terre et des cieux,
De voir l'homme et le jour commencer leur ouvrage,
La lumière monter de nuage en nuage,
Les informes objets reprendre leurs couleurs,
Et les prés reverdir et renaître les fleurs,
Et se rougir au loin les bois aux mille têtes!
L'étoile du matin est l'astre des poëtes;
Et, de rosée humide, elle verse des airs
Son éclat aux gazons, sa fraîcheur à nos vers.

J'éprouve de la joie à devancer l'aurore,
A marcher par les champs où nul ne passe encore.
Dans son buisson l'oiseau se réveille à demi,

Gazouille quelques sons, et se tait rendormi.
Sans doute il se trompait, et de l'aube première,
En entendant du bruit, a cru voir la lumière.
Elle naît cependant, et les coqs ont trois fois
Frappé l'air moins obscur de leur cri villageois.
Déjà les bœufs au loin, murmures agréables,
Impatients du jour, font mugir leurs étables;
J'entends, en traversant la longueur des hameaux,
Les enfants réveillés pleurer dans leurs berceaux;
Tous les bruits du matin commencent, et la mère,
Son enfant dans les bras, entr'ouvre sa chaumière.
Homme, à ces doux tableaux tu sens battre ton cœur!

Avec le jour naissant, quelle douce chaleur
Se répand des rayons que le soleil envoie!
Jusques au fond de l'âme une indicible joie
Par degrés s'insinue, et l'on sent revenir
Des beaux jours oubliés un tendre souvenir.

Que fait-on maintenant dans la ville lointaine,
Que, des hauteurs des bois, j'aperçois dans la plaine?
Le soleil dès longtemps frappe son dôme d'or,
Et parmi les vapeurs elle sommeille encor.
La laitière déjà sur la route chemine,
L'émondeur est au bois, le pâtre à la colline,
La fermière à l'étable; armé de l'aiguillon,
Le fermier matinal commence son sillon,
Et, suivant de ses bœufs l'attelage tranquille,
Il féconde le champ qui doit nourrir la ville.
Et la ville sommeille! et, livrée aux pavots,
Elle n'aperçoit pas que le jour à grands flots

Inonde au loin ses toits, ses places et ses rues;
Et, sans regret du jour et des heures perdues,
Ses muets habitants, dans leurs lits étendus,
De la vie et du ciel ne se souviennent plus.
Heureux peut-être, hélas! d'oublier leurs pensées!

Dans ces chambres sans air, étroites et pressées,
Où des rideaux épais, gardant l'homme endormi,
Le défendent du jour comme d'un ennemi,
Que d'intérêts divers, qui maintenant sommeillent,
S'endorment chaque soir, chaque matin s'éveillent!
Le gain, l'ambition, et la crainte et l'espoir,
De la nuit comme nous connaissent le pouvoir.
Nus, dépouillés, vaincus du sommeil qui les presse,
Le vice et la vertu, la force et la faiblesse,
Le riche et l'indigent, l'artisan et le roi,
Succombent, impuissants, à l'invincible loi.
De la nature en vain nous voulons nous défendre,
Aux liens du sommeil elle sait nous reprendre;
Tous travaillent, le jour, à monter sans rivaux,
Et dans leur lit, le soir, tous retombent égaux.

Sous son dais, endormi comme les simples hommes,
Ce puissant Empereur est donc ce que nous sommes!
Ce maître qui des rois veut un culte assidu,
Le voilà sans mémoire et sans force étendu.
Sa volonté puissante a fui sa vaste tête,
On dirait que son sort s'interrompt et s'arrête,
Que du monde avec lui cesse le mouvement.
Peut-être, las de guerre, il rêve en ce moment
De l'humide Saint-Cloud le magnifique ombrage,

Ou la simplicité chère à son premier âge,
Quand le trône de France était loin de ses vœux,
Qu'il vivait sans empire et qu'il n'était qu'heureux.
Il dort obscur au toit de son modeste père,
Il va se réveiller le maître de la terre;
Il va contre les rois jeter ses combattants;
Les mères vont pleurer. Ah! qu'il dorme longtemps!

La paupière assoupie et l'âme active encore,
Je vois un courtisan que le chagrin dévore,
Il se tourne en tous sens, dans son lit soucieux;
Le prince, hier, sur lui n'a pas jeté les yeux.

Et partout dans ces murs, sous ces toits innombrables,
Dorment à mes regards des vanités semblables.
Les folles passions dont l'homme est possédé,
Prêtes à le reprendre, au sommeil l'ont cédé.
Toutes au bord du lit l'attendent en silence.
Hommes vains et séduits, comme aux jours de l'enfance
Près d'eux en s'endormant ils gardent leurs hochets;
A côté de leur tête errent leurs vains projets,
Leurs titres, leurs rubans, leur fortune, leur gloire,
Songes par le sommeil chassés de leur mémoire;
Et, dès qu'avec leurs yeux leur cœur est ranimé,
Ils retrouvent d'abord tout ce qu'ils ont aimé.

Cependant qu'assoupis ils sommeillaient dans l'ombre,
Au fond d'un air épais et d'une alcôve sombre,
Sans force, sans pensée, à leur insu vivants,
Les astres dans le ciel roulaient purs et brillants.
Le jour naît, le ciel luit, la terre se colore;

Des bois, sous le soleil, la cime au loin se dore;
Je foule les gazons et contemple les cieux,
Je respire un air pur, frais et délicieux,
Et partout de la terre avec moi rajeunie
S'exhale la santé, nourrice de la vie.

Je plains les malheureux absents de ces tableaux,
Dont l'oreille est fermée au concert des oiseaux,
Qui n'ont pas du soleil encor senti la flamme,
Ni retrouvé leurs sens ni réveillé leur âme;
Je les plains, et d'ici, ne puis les concevoir.
Eh bien! que dans Paris je m'endorme ce soir,
Peut-être que demain dans ses sombres demeures,
Je perdrai sans les voir les matinales heures;
Je laisserai le jour monter au haut des cieux
Sans sentir sa lumière et sans ouvrir les yeux;
Dans ma couche, bercé d'images mensongères,
J'attacherai mon âme à leurs formes légères,
Et peut-être, embrassant un trop doux oreiller,
Trouverai du plaisir à ne pas m'éveiller.

IV.

LE PORT DE MER.

Le Havre. — Tancarville, 1817.

J'aime la mer, les flots, les barques, les cordages,
La pénétrante odeur qu'exhalent les rivages,
Le mouvement du port; cet attrayant tableau,
Si connu de mes yeux, me rit toujours nouveau.
J'aime le grand vaisseau qu'aux bassins on apprête,
Qui munit sa carène, et contre la tempête
S'arme comme un guerrier partant pour un combat;
La vergue avec lenteur montant le long du mât,
Le cabestan qui crie et l'ancre qui se lève,
La voile qu'on déploie et que le vent soulève,
Le matelot qu'on voit sur les vergues marcher,
Et sur le bleu du ciel dans l'air se détacher :
Spectacles animés dont le port m'environne!
J'aime jusqu'à l'odeur du vaisseau qu'on goudronne,
Le bruit sourd des marteaux, la chanson du marin
Dont au lever du jour se charge l'air serein;
Et loin, comme immobile et perdu dans l'espace,
Au bout de l'horizon le navire qui passe.

Tandis que nous dormions, il a marché la nuit,
Et le soleil levant le dore et le conduit.
D'où vient-il? Quel négoce enrichit son pilote?
Où va-t-il? sur son bord je m'embarque et je flotte.
Mon esprit, emporté d'un rêve aventureux,
Le suit, loin de la terre, et voit de nouveaux cieux.

Vaste Océan! pays des voiles vagabondes!
Grand chemin qui sépare et réunit les mondes,
Espace sans barrière et sans divisions,
Empire où vont sans rois toutes les nations,
Où le commerce étend ses libres industries!
Immense rendez-vous de toutes les patries!
Là, sur chaque vaisseau, chaque peuple à la fois
Porte avec lui la sienne, et son culte et ses lois.
Gênes a trouvé Smyrne au fond de l'Atlantique,
L'Inde sur son chemin voit passer l'Amérique;
Divers de pavillons, de langues et de mœurs,
Londre et Paris, la Grèce et les îles ses sœurs,
La Chine et l'Indoustan, que quelque port rassemble,
Un jour par un beau temps se rencontrent ensemble;
Puis, adieu! Le vent souffle, et l'œil les a perdus.

Oh! que souvent vers vous mes regards sont tendus,
Profonds et vastes flots! que souvent je désire
Me sentir emporté par quelque beau navire!
Non pas que, citoyen du monde commerçant,
Des rives de la Seine aux pays du croissant,
Ou des monts du Mexique aux empires du Gange,
Je veuille aller tenter un profitable échange,
Marchander à Bahrem les perles de ses eaux,

Leur laine à des béliers, leur sucre à des roseaux,
A l'Égypte ses blés, ses lins à Baltimore :
Non, mais vivre, mais voir, besoin qui me dévore;
Mais sentir de la mer la vaste liberté,
Seul et de compagnie avec l'immensité;
Mais échapper au monde, à ses soins, à ses gênes,
Prisonnier qui s'enfuit, brisant toutes ses chaînes;
Vivre, pour me lever défait de tout devoir,
Pour jouir sans repos du matin et du soir,
De la mouvante mer et du ciel immobile,
Orageux ou serein, turbulente ou tranquille;
Pour unir, amusé du spectacle des flots,
L'attrait du mouvement au charme du repos,
Pour regarder, assis sous les voiles à l'ombre,
Passer les bords nouveaux et les îles sans nombre,
Et, de l'avide instinct d'un enfant sans raison,
Chercher, poursuivre, atteindre au bout de l'horizon,
Derrière cette ligne où l'œil toujours s'attache,
Ce pays inconnu que sans fin il nous cache,
Ce pays plein d'azur, libre, immense, éternel,
Que se figure l'âme et qui ressemble au ciel.

Intarissable soif d'absence et de voyages,
Que voulez-vous de moi! vers les lointains rivages
Chaque vaisseau qui part m'entraîne, et le désir
D'un trouble singulier vient alors me saisir.
Quand la voile est au vent, quand la rade est passée,
J'envie au passager, d'une envie insensée,
Son départ, jusqu'aux pleurs de ce qui lui fut cher,
Le long regard d'adieu qui le suit sur la mer,

Les voix, les derniers mots, et la main agitée
Dont flotte le mouchoir du haut de la jetée;
Souvenir que l'oubli suit déjà de si près!
Vains signes, qui du moins figurent les regrets!

V.

LA MER ET LES BOIS.

Tancarville, 1817.

Jeune, j'aimais les bois. Sous leurs vertes ramures
Qui des flots de la mer imitent les murmures,
J'ai bien souvent erré, non sans quelque douceur,
Pour y chercher des vers, ou pour calmer mon cœur.
Mais l'âme y devient triste et s'y sent solitaire;
Le mouvement des bois la berce sur la terre.
C'est toujours le passé qui semble y revenir;
Une secrète voix y parle au souvenir;
Et partout le regard rencontre quelque place
Qui des temps écoulés lui présente la trace.

Si d'une femme un jour, hors du sentier frayé,
Le bras s'est dans les bois sur le vôtre appuyé;
Si près de vous elle a, loin des regards du monde,
Foulé de son doux poids la mousse épaisse et blonde;
Si de chers entretiens, ensemble, à basse voix,
Vous avez enchanté la profondeur des bois,
Un sentier, un bruit d'eau qui vous frappe au passage,
Un vol d'oiseau, le vent qui court dans le feuillage,

2.

Un rayon de soleil, un rien, fait revenir
Dans tous vos sens émus un soudain souvenir;
Et les illusions que le cœur a perdues
Avec le souvenir ne lui sont pas rendues.
Le passé vous entoure et vous semble arracher
A cet apaisement que vous veniez chercher.
On plaint son espérance attristée ou ravie,
On pense à la jeunesse, à la joie, à la vie,
Au temps qui nous emporte, à l'ombre qui nous suit,
Aux rameaux desséchés, à l'hiver, à la nuit.
Ainsi, parmi les bois, quand seul je me promène,
A de tristes pensers leur ombre me ramène;
Vers un autre horizon je porte en vain les yeux,
Et la voûte des bois cache celle des cieux.

L'Océan, l'Océan! là l'horizon immense,
Sans borne et sans repos, finit et recommence;
Là, comme l'avenir, dans son immensité
S'ouvre et grandit sans fin l'espace illimité;
Là l'infini. Le bruit du monde s'y vient taire;
Nous n'y retrouvons plus nul écho de la terre;
Nul n'y laissa jamais l'empreinte de ses pieds,
Et la vague toujours recouvre nos sentiers.
Ainsi sur ce chemin où nul deux fois ne passe
Tout souvenir de l'homme incessamment s'efface.
Le passé sur nos pas ne saurait y venir;
Cet immense domaine est tout à l'avenir.
L'homme ailleurs, malgré lui, replié sur lui-même,
Se reporte aux objets qu'il regrette et qu'il aime;
Hors de lui-même ici porté de toutes parts,
Dans l'immense horizon il plonge ses regards,

Monte au-dessus des cieux; l'âme plus épurée
Devient semblable à l'air dont elle est entourée.
Ne vous retournez pas vers l'ancienne prison;
Regardez en avant; poursuivez l'horizon;
Levez les yeux en haut, et par delà ces voiles
Où dans l'immense azur Dieu jeta les étoiles,
Et plus haut, par delà ces mondes inconnus
Où les regards humains n'étaient pas parvenus
Et qui, depuis que Dieu les lança dans leur sphère,
N'ont pas fait jusqu'à nous descendre leur lumière;
Et par delà ces cieux, ces mondes infinis,
Votre âme trouvera son père et son pays.

Où vais-je m'égarer? Assis sur le rivage,
Je voyais un navire apprêter son voyage,
Et sortir des bassins, par Ferrère frété,
Pour chercher à Canton de la soie ou du thé.
Ne méprisons pas trop cette terre où nous sommes;
Esprits un jour peut-être, aujourd'hui soyons hommes;
Et sans aller si haut sonder notre destin,
Jouissons sur le port de l'air frais du matin.

VI.

LA MARÉE MONTANTE.

Tancarville, 1817.

Profitez de la mer, du vent, et d'un beau jour;
Et de votre maîtresse en ses instants d'amour,
Mais ne vous fiez guère, en naviguant loin d'elle,
A l'adieu le plus triste, à la mer la plus belle :
Les larmes durent peu, peu dure le beau temps,
Car la femme est légère et les flots inconstants.

A voir ce beau matin, cette mer sans nuage,
Matelots, qui jamais pourrait croire à l'orage?
Pourtant avant le soir l'orage peut venir.

Tableau riant aux yeux, aimable au souvenir!
Tout à l'heure le port, couvert de nuit encore,
Dormait sans eau : le flux et la brise et l'aurore
Soudain pour l'animer sont venus de concert.
Voilà dans l'humble port vide, sec et désert,
Le mouvement qui naît; la mer monte et s'élève,
Gagne de proche en proche et recouvre la grève;
De moment en moment l'eau croît, et les vaisseaux
Penchants comme échoués sur le sable sans eaux
Ont paru se mouvoir : on dirait, par merveille,

Que le jour qui revient les touche et les réveille.
D'abord les plus légers se redressent flottants,
Et les plus lourds bientôt; voyez, en peu d'instants,
Avant qu'ait du matin fui la dernière étoile,
Tous les mâts par degrés ont élevé leur voile,
Et la brise qui joue en hâtant les apprêts
Les appelle, et gaîment siffle dans leurs agrès.

De cette image, en moi vivement réfléchie,
Que de fois j'ai senti mon âme rafraîchie!
Que j'ai de fois, ainsi, du pied de cette tour,
Du matin renaissant observé le retour,
Et les vaisseaux, par lui ranimés sur la plage,
Détachant, pour partir, leurs cordes du rivage!
Mais quoi! vers l'horizon déjà prenant leur cours,
L'un pour rentrer le soir, l'autre pour de longs jours,
Le bateau du pêcheur, le vaisseau du commerce,
Tout a fui : loin du port la flotte se disperse;
Le port sous le grand jour est muet de nouveau;
Et, devant mes regards, tandis qu'au bord de l'eau
De son mouvant azur court la frange argentée,
La mer à l'horizon s'est au loin tachetée
De voiles, qui d'un cours inégal et pareil
Décroissent par degrés, blanches sous le soleil.

Cependant un marin, demeuré sur la plage,
Et dans le port natal retenu par son âge,
Vétéran de la mer, du regard les suivant,
Semble hocher la tête aux présages du vent;
Et, sur une ancre assis, par habitude encore
Il tourne un œil prudent du côté de l'aurore.

Des femmes qui naguère observaient le départ,
Seule avec lui restée, et debout à l'écart,
Sur la grève déserte, immobile, à quoi songe,
L'œil fixé sur l'espace où son esprit se plonge,
Celle que je vois là, belle fille aux yeux bleus,
Dont le casque cauchois orne les blonds cheveux?
Rose et fraîche, elle pleure, et sa joue arrondie
Qu'on dirait pour la bouche un fruit de Normandie,
Semble, sous tous ces pleurs qu'elle laisse rouler,
De gouttes de rosée au soleil se perler.
Pourquoi sa vue est-elle à l'horizon fixée?
Quelque navire en mer emporte sa pensée;
Celui qu'elle a longtemps embrassé ce matin
S'en va chercher fortune en un pays lointain.
Hélas! reviendra-t-il? Une larme fidèle
Tombe encor sur sa joue, et son cœur le rappelle.
Oui, oui, pour l'épouser son ami reviendra
Plein de foi, plein de joie... et la retrouvera,
Sa douleur dans ses yeux dès longtemps essuyée,
Contente auprès d'un autre et déjà mariée.

Profitez de la mer, du vent, et d'un beau jour,
Et de votre maîtresse en ses instants d'amour;
Mais ne vous fiez guère, en naviguant loin d'elle,
A l'adieu le plus triste, à la mer la plus belle:
Les larmes durent peu, peu dure le beau temps,
Car la femme est légère et les flots inconstants.

VII.

PIERRE LE PÊCHEUR.

Tancarville, 1817.

Au pied de la falaise au levant inclinée
Qui domine la mer, de ses bois couronnée,
Seul, selon ma coutume à mes rimes rêvant,
Je marchais sur la grève, et du soleil levant
Je regardais venir la lumière enchantée;
J'observais sur la mer sa teinte veloutée,
Et, de l'air du matin savourant la fraîcheur,
Du regard je suivais les barques de pêcheur,
Et les filets déjà reprenant leur ouvrage;
Chaque objet m'attirait, quand de loin sur la plage
Je vis (que peu de chose amuse notre esprit!)
Deux points noirs s'avancer, l'un grand, l'autre petit;
Et, d'un œil incertain, cherchant à reconnaître
De ces points grossissants quelle forme allait naître,
J'aperçus, par degrés, grandir sur le chemin
Un homme, et son enfant qu'il tenait par la main,
L'un voisin du berceau, l'autre de la vieillesse,
S'arrêtant, se baissant, se relevant sans cesse.

Que font-ils? me disais-je ; et, quand ils furent près,
Je vis que, malheureux, pour se nourrir sans frais,
Sur la grève ils cherchaient les crevettes nacrées
Qu'en montant, chaque jour, y jettent les marées.
Pauvre et chétif repas! Le plus vieux, par moment,
Restait devant la vague arrêté tristement;
Et tandis que l'enfant, sans soins comme son âge,
Un panier à son bras, cherchait le coquillage,
Lui, sur la pleine mer l'œil toujours arrêté,
Soupirait en voyant son calme et sa beauté.

Quand il fut près de moi, l'abordant : « Camarade, »
Lui dis-je, « aucun pêcheur par ce temps n'est malade;
« La pêche sera riche, et bien fin le poisson
« S'il échappe au filet ou trompe l'hameçon.
« Quoi ! Pierre, » (car j'avais à sa première approche
Reconnu le pêcheur dont souvent sous la roche
J'avais vu les filets étendus au soleil ;)
« Quoi! je te trouve oisif, et par un temps pareil!
« Le poisson n'attend pas le pêcheur qui s'attarde.
« Déjà tes compagnons sont au large, regarde :
« En mer! l'été finit, l'éperlan va partir. »

Le vieillard de son sein tire un profond soupir.
Il détourne ses yeux vers les barques flottantes
Qui sur la mer au loin se balançaient contentes,
Et qui, souples au vent, aimaient à se pencher
Vers le flot où leur voile alors semblait toucher:
Et voyant les pêcheurs tirer dans leur nacelle
Leurs filets tout remplis, dont l'eau brille et ruisselle :
« Hélas! monsieur, dit-il, j'allais en mer comme eux;

« La mer est mon pays, ses flots étaient mes jeux,
« Et la pêche, ma joie; et j'ai vu sur ma voile
« Naître plus d'un soleil, coucher plus d'une étoile.
« Mais sans doute un démon me jette un mauvais sort!
« Je n'avais qu'un filet, et le meilleur du port;
« Habile entre mes mains il soutenait ma vie:
« Mais une année advint, de deux autres suivie,
« Où le poisson manqua; mon enfant avait faim :
« J'ai vendu mon filet pour acheter du pain.
« Et maintenant, voyez la fortune haineuse!
« L'année est abondante et la mer poissonneuse,
« Tous les filets du port sont au large tendus;
« Tous les pêcheurs en ont, moi seul je n'en ai plus!
« Avec mon pauvre enfant, vieux, il faut que je vive
« Du chétif coquillage échoué sur la rive.
« Si j'avais un filet, je pourrais le nourrir,
« Et sur l'algue du bord je n'irais pas mourir. »

Et, comme enseveli dans de tristes pensées,
Il regardait au loin les vagues balancées
Et de la haute mer le spectacle joyeux,
Et puis son pauvre enfant, qui, l'air insoucieux,
Se jouait, réfléchi par le miroir humide
Du sable, où son pied laisse une trace liquide.

Oh! je conçus alors un séduisant projet,
Et je dis au pêcheur : « Combien coûte un filet? »
Hélas! c'était si peu! je me tus. Pauvre père!
Résolu de lui rendre un destin plus prospère,
Je le quitte aussitôt, dans mon âme content;
J'allais, et tout ému me figurais l'instant

Où, surpris, sous le roc dont il s'est fait le maître,
Un filet à la main il m'allait voir paraître,
Et m'entendrait lui dire, heureux mais moins que moi :
« Prends, voilà ton filet; accepte, il est à toi. »

Et déjà je marchais vers la ville voisine,
Et déjà vers Bolbec je montais la colline;
Mais un soleil ardent embrasait le chemin,
Et je dis : Remettons cette emplette à demain.
Le lendemain, il plut; le jour suivant, encore;
Autre jour, autre obstacle; et d'aurore en aurore
Tancarville arrêtait mes pas moins résolus;
Puis les vers, puis l'automne; et je n'y pensai plus.

Fausse et vaine pitié! légèreté des hommes!
Êtres faibles et durs et lâches que nous sommes!
Et dans Paris, six mois oublieux de l'hiver,
De la faim, de la soif et du vent de la mer,
Et de la nudité, si dure à la vieillesse,
Des salons chauds et doux je savourais l'ivresse.

Avec le mois de mai dans mes bois de retour,
Et, vers Radicatel descendu de ma tour,
Hier de ce pêcheur la mémoire effacée
Tout à coup, comme un trait, me frappa la pensée;
Et, traversant le port, je dis : « Qu'est devenu
« L'homme qui, si longtemps de la grève connu,
« Au pied de Pierre-Gante habitait, l'autre année,
« La grotte qu'aujourd'hui je vois abandonnée? »
Un enfant qui passait, mendiant sur le port,
Alors me répondit : « Monsieur, mon père est mort. »

Hélas ! en ce moment la lumière nouvelle
Ramenait la chaleur et la vie avec elle ;
La mer se colorait d'un reflet radieux,
Et les barques dansaient, comme au matin joyeux
Où je vis le pêcheur commencer sa journée
Au pied de la falaise au levant inclinée.

VIII.

LE CIMETIÈRE

AU BORD DE LA MER.

Tancarville, 1810.

Parmi ces frais sentiers, promeneur solitaire,
Quand j'égare en rêvant un pas involontaire,
D'un pouvoir inconnu doucement entraîné,
Sans cesse vers ce bord je me sens ramené.
J'aime à voir cette mer se briser au rivage,
De nos destins mortels tumultueuse image.
Assis pensif, je songe au sort des matelots;
Je les vois jour et nuit balancés sur les flots;
Je suis leur vie errante, incertaine, agitée,
Sur l'espace sans borne aux vagues disputée;
Et des mobiles flots, de ce chemin mouvant
Sans cesse sous leurs pieds secoué par le vent,
Ramenant mes regards vers l'humble cimetière
Qui m'offre ici le but de leur course dernière,
A l'aspect de la paix qu'ils doivent y trouver,
Un charme douloureux me fait longtemps rêver.

Près de moi, quel tumulte! et plus loin, quel silence!
Là, cesse la fatigue et le repos commence;

Là, près des flots émus qui ne dorment jamais,
Du sommeil éternel dort l'immobile paix.
O tourmente des mers! ô calme de la tombe!
Le flot pour le troubler monte, mais il retombe,
Et sa bruyante voix murmurant à l'entour,
Expire en approchant du tranquille séjour.
A des jours fatigués quel port si désirable
Peut présenter plus sûr un calme plus durable!

Autour d'une humble église, et d'arbres entouré,
S'étend le champ paisible à la mort consacré.
Un vieil if sur la route en indique l'entrée;
D'un haut et vert gazon son enceinte est parée;
Un pommier, au milieu, de ses rameaux épais
Laisse pendre des fruits qu'on ne cueille jamais,
Qu'on voit naître et mûrir et tomber sur la terre.
Nul mouvement, nul bruit; tout semble ici se taire.
L'église sans pasteur est muette à son tour;
Et lui-même, immobile au sommet de la tour,
Le cadran dont l'aiguille animait ces demeures,
Se tait, et pour les morts ne compte plus les heures.

Loin du monde et du temps, sous la garde des cieux,
C'est là que du hameau reposent les aïeux.
Là, sous l'épais gazon d'une terre inégale,
D'où l'on voit d'humbles croix sortir par intervalle,
Ils viennent, déposant leur fatigue et leurs maux,
De la longue journée oublier les travaux.
Ceux-ci, rameurs du port, dès la première étoile
Pour jeter leurs filets arrondissaient la voile;
Celui-là conduisait les chèvres au vallon;

Cet autre dans la plaine allongeait le sillon,
Et chaque soir, du ciel observant les nuages,
Y cherchait pour ses blés de rassurants présages;
Cependant qu'avec eux, et plus près de la croix,
Au milieu du troupeau qu'il guidait autrefois
Leur pasteur dort lui-même, et, comme aux jours de fête,
Pour les conduire au ciel reste encore à leur tête.

Vous aussi, matelots, au pays revenus,
Vous êtes là couchés, sous les gazons connus
Où vous couriez enfants, quand, la messe finie,
Vous fouliez de vos jeux cette terre bénie!
Battus de tous les vents et sur toutes les mers,
Des cieux les plus lointains, des bords les plus divers,
Rendus à leurs parents qu'un même lieu rassemble,
Les voilà maintenant qui reposent ensemble;
Et ce repos, si doux à leur corps accablé,
Par la fureur des vents ne sera plus troublé.
A l'abri du pommier qui protége leurs têtes,
Les matelots ici n'ont plus peur des tempêtes,
Plus à lutter le jour contre les éléments,
Plus à faire le soir sécher leurs vêtements.
Après les maux finis et la lutte cessée,
Ils ont fermé les yeux, et dit dans leur pensée :
La nuit sera paisible. Hélas! à côté d'eux,
L'humble église, à ses murs délabrés et poudreux,
Garde encor suspendus, suppliantes images,
Les vœux qu'en leur détresse ils faisaient aux orages.

Ainsi, ceux qui suivant des jours aventureux,
Jeunes, ont demandé fortune à d'autres cieux,

Viennent tous, vieux et las, retrouver le rivage
Où, pieds nus, sur le sable, a joué leur jeune âge,
Où, sur la vergue, enfants, ils aimaient à courir;
Au lieu qui les vit naître, ils reviennent mourir.
En vain l'Inde opulente, et ses ports, et ses îles,
Leur ont, loin de la France, offert de beaux asiles.
Toujours le matelot rentre au milieu des siens.
De l'homme et de la terre admirables liens!
Avant l'heure dernière, il veut voir luire encore
Quelque rayon du soir qui lui rende l'aurore,
Et mettre, après des jours battus de tant de flots,
Entre eux et le dernier un moment de repos.
Il dit : Ah! respirons! la tâche est terminée.

Comme le laboureur qui, las de sa journée,
Près de sa porte assis, aux rayons du couchant,
Avant d'aller dormir se repose un instant;
Il regarde les blés qu'un vent léger secoue,
Les nuages, son chien ou son enfant qui joue,
Puis rentre, et, sans souci se livrant au sommeil,
Il abandonne à Dieu sa nuit et son réveil.

Heureux peuple! à l'aspect de cette paix profonde,
Comme on sent dans son cœur l'éloignement du monde!
Quel charme, après des jours trop souvent agités,
De reposer comme eux, loin du bruit des cités!
Qu'un humble coin de terre, à l'ombre de ces arbres,
Plairait mieux que ces lieux où les funèbres marbres
Prêtent à notre orgueil de si vains monuments;
Où les morts sont distraits par les pas des vivants,
Où souvent à leurs os on dispute l'espace,

Où la vie au trépas vient demander sa place!
Dans les bois oublié, ce coin de terre obscur
Offre du moins un port où le repos est sûr.
Comme celles des mers les tempêtes civiles,
Terribles, ont souvent bouleversé nos villes;
Les révolutions, sans respect pour le deuil,
Ne laissent pas les morts jouir de leur cercueil.
Les vents ont dispersé de royales poussières.

Je dormirai chez vous, habitants des chaumières.
Le sort le plus obscur est encor le plus beau;
Il faut cacher sa vie, et même son tombeau.

IX.

LE PREMIER VOYAGE.

Avril 1818.

J'ai dit : j'irai la voir, cette belle Italie,
Cette terre de gloire où, des arts embellie,
La nature a versé ses plus riches présents!
J'avais formé ce vœu dès mes plus jeunes ans ;
Et j'ai vu s'écouler la moitié de mon âge,
Sans avoir accompli le saint pèlerinage !
Partons. Avril naissant m'en donne le conseil,
Et m'invite aux rayons de son premier soleil.

Déjà vos marronniers, royales Tuileries,
Méditent leur feuillage et leurs grappes fleuries.
Adieu, ma noble ville, aux dômes éclatants!
Je cours avec le Rhône au-devant du printemps.
Vienne, que des Romains le souvenir décore,
A déjà fui : la Voulte, aux mûriers nus encore,
Sur son roc dépouillé qu'écrase un vieux château,
En passant, d'un ami m'a fait voir le berceau.
Avec Montélimar le doux printemps se montre;
Il vient de tous côtés sourire à ma rencontre.
Des cieux et de la terre une aimable chaleur
Descend, monte, s'étend, met l'aubépine en fleur,

Embaume l'églantier, jaunit la primevère,
Revêt le bois de feuille et de gazon la terre.
Sous le pâle olivier au feuillage poudreux,
Le blé rit jeune et vert, le buis même est heureux;
Chaque feuille jouit, chaque fleur est contente;
L'herbe, l'onde, l'oiseau, renaît, murmure, chante;
Tout se meut, on dirait que la terre en désir
Palpite sous le ciel et s'élance au plaisir,
Joyeuse comme au jour témoin de sa naissance,
Où du premier soleil la frappa la puissance.

Et moi, je sens aussi ce soleil créateur.
Sa beauté, sa lumière, et la douce senteur
Que, des blancs amandiers, l'air attiédi m'envoie,
Comme une source en moi font bouillonner la joie.
Je m'avance. A cet air de parfums enchanté,
A ces cieux pleins d'azur et de sérénité,
A cette terre en fleurs de soleil embellie,
Je crois déjà marcher dans les champs d'Italie.
L'illusion m'entoure; et j'ai vu, par moments,
De Rome sur mes pas grandir les monuments.
La ville d'Agrippa m'a montré ses arènes,
Le Gard au triple pont, ses arcades romaines,
Orange, l'arc fondé sur les Cimbres vaincus;
Rome est à Saint-Remy, César est à Fréjus.
Indomptables Romains! ils sont beaux ces ouvrages,
Par qui, vainqueurs encore, ils triomphent des âges,
Qui sont restés debout pour dire leur grandeur,
Et des siècles éteints attester la splendeur.
On demeure immobile et pensif à leur vue.
D'un long étonnement le regard les salue;

On se sent, par degrés avec eux grandissant,
Et la tête plus haute et le cœur plus puissant;
On marche fier d'être homme, on pèse sur la terre.

O Rome, à cet aspect tu m'es encor plus chère,
Plus de désirs vers toi précipitent mes pas.
Champs fleuris d'Avignon, ne me retenez pas.
Fontaine de Vaucluse, ô vous, vallée heureuse
Où pleure au bord des eaux une muse amoureuse,
Seule, errante, invisible, et de qui la langueur
D'un insensible attrait se communique au cœur,
Doux lieu! je reviendrai vous demander encore
Le laurier de Pétrarque et les traces de Laure;
Laissez-moi m'éloigner de votre frais séjour,
Où j'ai seul et rêveur vu fuir un si beau jour. [4]

Mais la mer a brillé. Jardin de la Provence,
Pays des orangers, paradis de la France,
Hyères! malgré moi je me sens arrêté
Sur ta rive, où demeure un éternel été,
Où l'oranger fleurit, où libre et sans entraves
Il croît, si différent des orangers esclaves
Qui, dans un faux printemps emprisonnés six mois,
Vont arrondir leur tête aux jardins de nos rois,
Et, satisfaits des fleurs que leur vain luxe étale,
Perdent leurs fruits ensemble et leur terre natale,
Fils du soleil, qui, nés pour porter des fruits d'or,
Dépensent en parfums tout leur riche trésor.
Ici, sans qu'un bois peint les gêne et les resserre,
Leurs pieds en liberté s'étendent dans la terre,
Leurs fronts aux longs rameaux aiment à s'égarer

Sans qu'on les déshonore en croyant les parer.
Hauts, serrés et touffus, en multitude immense
Qui des bois ombragés imite l'abondance,
Leur tige toujours jeune, inconnue aux hivers,
Prêtant à trois saisons des rameaux toujours verts,
De fleurs, de fruits naissants, de fruits murs se couronne,
Et porte avec l'été le printemps et l'automne.
Mais vainement encor m'arrête en ces vergers
Le rossignol chantant parmi les orangers;
Un tout-puissant désir et me pousse et m'entraîne,
Sur les eaux, par delà cette mer de Tyrrhène,
Qui, tranquille en ce golfe où se mire un ciel pur,
Répète Nice en fleurs dans sa glace d'azur.

Vaisseau, transporte-moi. Déroule tes cordages,
Mets ta voile, et partons. Déjà sous ses ombrages
Qu'effacent par degrés la distance et la nuit,
Nice décroît, s'abaisse, et dans l'ombre s'enfuit.
Tout se tait, la soirée est paisible et sereine,
La mer est sans murmure et le vent sans haleine;
Seule encore, à doux bruit, la rame avec effort
Travaille sans repos au lieu du vent qui dort.
Adieu Nice! adieu France! et paix à qui sommeille!

Balancé sur la mer, j'y vais passer ma veille.
Durant la longue nuit les yeux sans cesse ouverts,
D'un regard curieux j'ai contemplé les airs.
Au pied du mât, couché, je voyais sur les voiles
La nuit, sombre d'azur, balancer ses étoiles.
Et, quand avec le jour le vent sembla grandir,
Autour de mon vaisseau les nuages bondir.

Tout est enchantement pour les yeux d'un poëte.
La nature jamais à son cœur n'est muette.
De quel regard avide, au retour du matin,
Je cherchais l'Italie à l'horizon lointain!
Je croyais voir partout l'azur de ses rivages :
Est-ce elle! matelots? « Non, ce sont des nuages;
Mais si le vent s'élève et ne nous flatte en vain,
Avec le jour naissant elle viendra demain. »

Quand le hardi Génois qui découvrit un monde
Eut dit : Avec le jour il sortira de l'onde,
Ses compagnons, l'œil fixe et le cœur agité,
Toute la nuit, plongeant parmi l'obscurité,
D'un regard immobile épiaient la lumière
Qui devait à leurs yeux montrer enfin la terre.
Tel, plus impatient, l'œil ouvert, sans sommeil,
J'accusais de lenteur la terre et le soleil;
Tel, mon cœur a battu, mais plus joyeux encore,
Quand je vis tout à coup, rougissants sous l'aurore,
Les monts Liguriens naître à ses feux nouveaux,
Et Gênes devant moi s'avancer sur les eaux.

Italie!... Au delà de ces cimes lointaines
Ma pensée aperçoit les campagnes romaines;
Et de leurs beaux débris couchés sous le gazon,
Tous les grands souvenirs montent à l'horizon.

X.

LES ROGATIONS.

De Sestri à la Spezia, 2 avril 1818.

Le chemin suit la mer, la mer éblouissante
Qui d'un ciel plein d'azur reflète la couleur;
Dans les champs parfumés la saison renaissante
Anime et remplit tout de sa molle chaleur.
La plante comme l'air, l'âme comme la fleur.
La marguerite, aux prés, rayonne, et sur les branches
Éclatent des pommiers les fleurs roses et blanches.

Un bruit de cloches, dans les champs,
Semblait annoncer une fête;
Et d'invisibles chants descendaient sur ma tête.
C'était ce jour de joie où s'ouvre le printemps;
Où la religion, promenant sa bannière,
Bénit l'herbe, les fleurs, et les fruits de la terre.
Du sommet des coteaux penchants,
Du détour des vertes vallées,
En files au loin déroulées,
Venus de leurs hameaux, des prêtres à pas lents,
Des hommes tête nue et des femmes voilées,
Leurs chapelets en main, à des enfants mêlées,
Suivent la croix avec des chants.

Vers le ciel, si plein de lumière
Et si beau de limpidité,
Ces chants qui montaient en prière,
Semblaient devant moi sur la terre
Redescendre en fécondité.

A mesure qu'on marche, on voit dans les prairies
Les chemins se border d'aubépines fleuries;
La cerise en naissant grossir sur les rameaux;
La vigne bourgeonner, grandir les blés nouveaux;
Des figuiers au soleil les feuilles se déplissent,
Et, d'instant en instant, plus vertes s'élargissent;
Et l'homme à ce spectacle, au chant fécondateur,
A son tour ranimé, s'élève à son auteur;
Et, sentant la nature autour de lui renaître,
S'épanouit comme elle, et prend un nouvel être
Sous le regard du Créateur.

Mais les processions, des tertres descendues,
Au détour des sentiers se sont au loin perdues;
Les chants vont s'éteignant de coteaux en coteaux.
Comme d'un songe je m'éveille.
Rien ne frappe plus mon oreille
Que quelques bêlements d'agneaux,
Le chant d'une alouette, et le bruit des ruisseaux.

XI

TIBUR.

1818.

Comme un oiseau, qu'au bois où tout encor sommeille
Un maternel amour avant l'aube réveille,
Dans l'ombre, l'œil ouvert, muet, sans mouvement,
Guette au bord de son nid le sombre firmament,
Afin qu'au jour naissant il vole à la pâture,
Et de son nid qui dort cherche la nourriture;
De Rome obscure encor devançant le réveil,
Tel j'attendais que l'aube annonçât le soleil.
Elle a paru; mon cœur devant mes pas s'élance.
Enfin, après les jours d'une longue espérance,
Je vais voir de mes yeux ce vallon enchanté
Que l'Anio féconde et qu'Horace a chanté.
Qui peindra de mon sein l'émotion secrète?
O bien aimé séjour de mon plus cher poëte!
Le soleil est brillant, l'air léger, le ciel pur,
J'ai des ailes. Lui-même, en allant vers Tibur,
Sans doute il a souvent passé sur cette voie,
Dont l'antique pavé devant moi se déploie;
C'est par là que, joyeux de quitter l'Aventin,

Il venait, cheminant au soleil du matin,
Retrouver, à travers ces poudreuses campagnes,
La Sabine et l'oubli de ses chères montagnes,
Et, loin du bruit de Rome, avec tant de désir,
Redemander à l'ombre un studieux loisir.
Cet air suave et frais qui frappe mon visage,
Accompagnait ainsi son matinal voyage,
Ainsi comme les miens soulevait ses cheveux;
Ce même azur des monts brillait devant ses yeux;
Et la douce chaleur que le soleil envoie
L'emplissait comme moi d'une secrète joie.

Non, pour d'autres objets je n'ai point de regards.
Que me font les débris du palais des Césars?
La blanche Solfatare et le lac de Gabie?
Que m'importe Adrien, Agrippa, Zénobie?
Leurs ruines en vain viennent de s'approcher;
C'est Horace lui seul, lui que je viens chercher,
Comme un ami du cœur, un compagnon d'enfance
Que de loin on vient voir en son lieu de naissance.
Que dis-je? à Rome même, au milieu des splendeurs
Qu'ont autour du Forum laissé tant d'empereurs,
Tant d'orateurs fameux, tant de grands capitaines;
Parmi le bruit sans fin de ses mille fontaines,
La voix qui m'a parlé le plus haut, c'est sa voix.
J'ai demandé les lieux qu'il hantait autrefois;
Le suivant sur la voie, aux anciens jours, sacrée,
De ses vers j'ai rempli ma mémoire enivrée;
Et quand d'abord j'ai vu, du tombeau de Néron, [5]
Comme un point lumineux, au bout de l'horizon,
Tibur au loin blanchir, Rome entière à ma vue,

Rome, comme éclipsée, est soudain disparue.

Monts, qu'appellent mes yeux, ma pensée et mes pas,
Monts Sabins, est-ce vous? ne m'abusai-je pas?
Déjà leur pâle azur se rapproche, plus sombre;
Leurs penchants, plus distincts, se sont tachetés d'ombre,
Et de verdure au loin paraissent se couvrir.
Au-devant de mes pas ils semblent accourir.
Venez; de ma jeunesse accomplissez le rêve.
Tibur! voilà Tibur! il s'avance, il s'élève,
Avec les verts sommets dont il est protégé,
Et son riant coteau d'oliviers ombragé.
Et déjà l'Anio de loin se fait entendre.
Est-ce lui qui se hâte et que je vois descendre?
Comme il se précipite! et de quel bond puissant
Tout entier il se plonge au gouffre éblouissant,
Où tombé plein de bruit, d'écume et de colère,
Il se brise! et le vent le relève en poussière.
Semblable à la fumée, il descend des coteaux
Dans le vallon ombreux, où la vigne en berceaux,
L'olivier, le laurier, l'herbe brillante et pure,
Étendent aux regards leur profonde verdure.
Oh! que le bruit des eaux, leur pluie et leur blancheur
Y versent de beauté, de grâce et de fraîcheur!

Voilà donc le séjour que demandait Horace, [6]
Le vallon dont ses yeux ont connu chaque place,
Les sentiers que ses pieds ont foulés tant de fois,
Qu'il sema de ses vers, qu'il frappa de sa voix!
Ce bruit étourdissant que l'Anio prolonge
Est celui qui toujours le suivait même en songe;

Ces vergers où j'entends l'abeille bourdonner,
Comme elle, le matin, le voyaient butiner.
Vingt siècles ont coulé : de son vallon sonore
Tout le cercle ombragé reste le même encore.
S'il sortait de sa tombe et revenait au jour,
Il pourrait, retrouvant si pareil son séjour,
Croire qu'il n'a dormi qu'une heure et qu'il s'éveille
Au lieu qu'en s'endormant il a laissé la veille.
Comme au siècle d'Auguste, il verrait aujourd'hui
La maison de Catulle étendre autour de lui
Son vert amphithéâtre, et, couronnant la scène,
Celle où Virgile est là qui l'attend chez Mécène.

Dans ce vallon qu'il semble avoir hier quitté,
Sous les pins dont son toit encore est abrité,
Quel charme de chercher ses traces immortelles!
De relire, en marchant au pied des cascatelles,
Parmi les aloès, les myrtes, les lauriers,
Ces écrits tour à tour sublimes, familiers,
Où s'unissent si bien la sagesse et l'audace,
Le génie et le goût, la raison et la grâce!
Ici, l'esprit rempli d'un double enchantement,
On sent mieux les leçons où ce maître charmant
Enseigne à l'homme à vivre avec juste mesure,
A puiser sobrement dans une source pure,
A devenir meilleur, plus content de son sort,
Plus doux à ses amis, et contre soi plus fort,
Et, montrant la sagesse et riante et sereine,
La rend plus accessible à la faiblesse humaine.
Comme il nous fait aimer tous ses heureux penchants!
Le bien, le vrai, le beau, la retraite, les champs,

Les tranquilles sommeils sous l'ombre fraîche et noire,
Les livres, les amis, les loisirs non sans gloire,
Tout ce qui donne aux jours et leur charme et leur prix,
Et même (pardonnez) Lydie et Tyndaris!

Oh! comment concevoir que mon aimable Horace
Ne rappelle à Byron que l'ennui de la classe!
Et que de vers latins que par force il apprit,
Il lui garde rancune au fond de son esprit!
Du Soracte, de loin aperçu sous la neige, [7]
Le nom seul le reporte aux dégoûts du collége.
Ah! qu'il vienne à Tibur! qu'il y vienne oublier,
Grand poëte aujourd'hui, ses haines d'écolier.
Viens, Byron; c'est ici qu'Horace aime à t'attendre;
Pour l'aimer, le sentir, dirai-je le comprendre,
Viens le voir de plus près au lieu qu'il habita;
Et, de ces blancs degrés du temple de Vesta,
Ensemble descendons dans la fraîche vallée
Du souvenir d'Horace encor toute peuplée.
Allons, son livre en main, sur sa trace attirés,
Lire ses vers aux lieux qui les ont inspirés;
Toi-même, en les lisant, tu sentiras peut-être
L'émotion qu'ici dans mon sein ils font naître,
Et le charme des vers, de tes dédains vainqueur,
Avec celui des lieux passera dans ton cœur.
Vous n'êtes pas tous deux de famille semblable;
Mais bientôt, au contact de ce penseur aimable,
Tu verras, entraîné par son doux entretien,
Ton génie orageux s'apaiser près du sien.
Adorateur conquis de mon divin poëte,
Sicambre, à nos autels viens incliner ta tête.

Ah! celui que la Muse un jour a pu toucher,
De ce lieu, sans respect, ne saurait s'approcher.
Quelque élevé qu'il soit, il doit porter envie
A ce grand précepteur de l'art et de la vie,
Ce poëte inspiré, d'immortel souvenir,
Légué par un grand siècle aux siècles à venir,
Qui, prêtant tous les tons de la lyre romaine
Aux plus chers sentiments de la nature humaine,
Peut ainsi, d'âge en âge, instruire l'univers,
Ainsi nous attirer des bords les plus divers,
Et, deux mille ans encore après son court passage,
Dans le lieu qu'il aima, que remplit son image,
Du sage, du poëte, et de l'homme de bien,
Faire battre le cœur comme ici bat le mien.

XII.

L'ABRUZZIENNE.

A DOMENICA LOLLI.

Tivoli, mai 1818.

Oui, Lolli, j'en fais le serment,
J'en jure la belle contrée,
La place, l'heure, le moment,
Où mes regards t'ont rencontrée;

J'en atteste ce ciel si pur,
Et cet Anio si limpide,
Que vers sa chute et vers Tibur
Je vois se hâter si rapide;

Des filles de ces monts fameux,
J'ai rencontré la plus jolie,
J'ai baïsé les deux plus beaux yeux
Qu'enflamme le ciel d'Italie.

Quel trouble! d'un subit carmin
Tout son visage se colore,
Comme la neige que l'aurore
Peint de rose sur l'Apennin!

Lève ces yeux pleins d'innocence,
Ces yeux noirs dont la vive ardeur
Appelle avec tant d'ignorance
Tout ce que défend ta pudeur.

Pourquoi, sous leur longue paupière
Baissés ainsi d'un air grondeur,
Tiennent-ils fixés sur la terre
Un regard muet et boudeur?

Sur la fleur d'un naissant visage
Imprimer le premier baiser,
Est un plaisir que le plus sage
Ne sait pas toujours refuser.

Peut-être, montant vers Mandèle,
Horace, en ce même chemin,
S'il t'eût rencontrée aussi belle,
T'eût fait un bien autre larcin.

Reprends ton sourire, et m'écoute.
Le nom de Laure t'est connu?
Celui de son amant sans doute
Jusqu'à la Sabine est venu?

Dans les amoureuses annales,
On conte qu'un de nos Valois
Sur les yeux de Laure une fois
Appuya ses lèvres royales.

Loin d'en rougir, ainsi que toi,
Elle en fut fière et satisfaite.

Lolli, le baiser d'un poëte
Vaut autant que celui d'un roi.

Il vaut plus, il rend immortelle;
Il dure dans tout l'avenir;
Celle qu'il lègue au souvenir
Demeure à jamais jeune et belle.

De nos vers merveilleux crédit!
Qui maintenant saurait encore
Qu'un roi baisa les yeux de Laure,
Si Pétrarque ne l'avait dit? [8]

Moi, toutefois, je le confesse,
Je verrais trente potentats
Baiser les yeux de ma maîtresse,
Que je ne m'en vanterais pas.

Tout mon respect pour la couronne
Jusque-là ne peut me porter,
Et je ne veux jamais chanter
De baisers que ceux que je donne.

Mais voici le joyeux essaim
De tes sœurs et de leurs compagnes;
Avec elles, vers tes montagnes,
Retourne au beau lac de Fucin.

Bien court fut notre doux voyage.
Que du moins le pur talisman,
Qu'en ton sein cache ce ruban,
N'en écarte pas mon image.

Tu ne saurais plus oublier,
Quelque heureux ami qui t'adore,
Cet inconnu qui le premier
Ferma tes yeux vierges encore.

Le temps, sans jamais demeurer,
Fuit comme l'onde entre ces rives;
Mais de ses traces fugitives
Un long souvenir peut durer.

Un jour alors que mariée,
Déjà mère depuis longtemps,
Tu te rappelleras le temps
De l'adolescence oubliée,

Rêveuse et venant à songer
A ta plus printanière histoire,
Tu sentiras dans ta mémoire
Revenir le jeune étranger.

Alors, de tes lèvres de rose
Sortira peut-être un soupir,
Et sans en connaître la cause,
Ton mari te verra rougir.

Et moi, rentré dans ma patrie,
Comme toi sans doute à mon tour,
Du chemin qui mène à Varie,
Je verrai parfois le détour.

Et si je chante ces collines,
Qu'au temps de l'antique grandeur,

Belles de force et de pudeur,
Fréquentaient les vierges sabines,

Tu seras là, plus belle encor,
Avec tes yeux noirs, ton jeune âge,
Les rubans bleus de ton corsage,
Et tes colliers de perles d'or.

Dans tes montagnes ignorée,
Tandis qu'assise au bord des eaux,
Tu feras tourner tes fuseaux,
De nombreux enfants entourée,

A l'autre coin de l'univers,
Aux doux bords de Seine et de Loire,
Sans que tu soupçonnes ta gloire,
On dira ton nom et mes vers.

XII.

UNE NUIT

DANS LE GOLFE DE NAPLES.

Juin 1818.

Ma barque, aux six rameurs, dans la mer des sirènes[9]
A vogué tout le jour sous l'ardeur d'un ciel pur;
Voici l'heure où du soir les étoiles sereines
De la mer et du ciel rafraîchissent l'azur.

Caprée est déjà sombre; et sa baie étincelle[10]
Sous les derniers rayons qu'Ischia jette encor;
Posé sur l'Époméc ainsi qu'un globe d'or[11],
Le soleil va descendre, et Naples me rappelle.

Partons. Qu'avec plaisir, debout sur ces hauteurs,
Où rampent les débris du palais de Tibère,
J'ai foulé l'herbe rare et les arides fleurs
Où, symbole vivant, se cache la vipère,

Où le plus ombrageux des plus cruels tyrans
De l'effroi des Romains fit si longtemps sa joie,
Où d'en haut, comme un aigle aux regards dévorants,
Tourné vers l'Italie il planait sur sa proie!

Quel contraste! au milieu de ce golfe enchanté,
Où la terre et le ciel, en leur magnificence,
Luttant avec les eaux d'attrait et de beauté,
Semblent si pleins d'amour, de douceur, de clémence!

Partons, partons. Le jour rapidement s'enfuit,
Je craindrais de dormir dans cette île abhorrée;
En vain Naples est loin, je veux quitter Caprée,
Dussé-je dans ma barque en mer passer la nuit.

Aussi bien, que la nuit est douce et ravissante[12]!
Du golfe par degrés elle éteint les contours,
Et prête à cette mer, pour moi si caressante,
Un charme que n'ont pas même les plus beaux jours.

La lune, qui déjà de Sorrente est montée,
Et semble accroître encor la pureté de l'air,
S'avance sans nuage et traîne sur la mer
Le reflet scintillant de sa face argentée.

Le calme l'accompagne, et le vent qui s'abat
A quitté par degrés la voile enflée à peine.
La voile, que du vent abandonne l'haleine,
Faible et sans mouvement tombe le long du mât.

Aux rames, compagnons! la nuit est claire et belle.
Quelle autre nuit jamais eut plus de majesté,
Et de plus de silence a des eaux enchanté
La vaste solitude à mes yeux si nouvelle!

Ce calme solennel qu'interrompt pour tout bruit
L'accord des avirons qui tombent en cadence,

Et, du sein des rameurs se hâtant en silence,
Le chant du matelot qui monte dans la nuit;

Sous les astres du ciel nombreux comme une armée,
Le Vésuve qu'on voit, géant sombre et muet,
Aux rayons dont la lune éclaire son sommet,
Comme un panache noir élever sa fumée;

Des rivages voilés les lointains vaporeux,
Où d'un feu de pêcheur brille et jaunit la flamme;
Sur le désert des eaux ce jour vague et douteux,
Tout d'un charme inconnu vient agiter mon âme.

Un réseau lumineux semble, immatériel,
Répandre sur les eaux sa gaze transparente;
Une étoile rayonne au-dessus de Sorrente
Qui surpasse en éclat toutes ses sœurs du ciel.

Oh! les hommes jamais d'une telle nature
Ont-ils pu méconnaître et troubler la douceur!
Jamais une atmosphère et si calme et si pure
Toucha-t-elle les sens sans attendrir le cœur!

N'est-ce pas le Misène et son haut promontoire
Qui font grandir une ombre au milieu de la nuit?
Et ce feu de pêcheur sur cette rive noire,
N'est-ce pas à Baula qu'il s'allume et qu'il luit?

Dans mon esprit soudain se réveille l'histoire
De ces temps trop fameux qu'ils virent autrefois.
Du sein de leur silence, au fond de ma mémoire
Tous ces lieux si muets semblent prendre une voix

Je me suis rappelé ces jours, ces nuits de fête,
Ces vaisseaux, pleins de chants, de joie et de festins,
Ces mois voluptueux où, des fleurs sur la tête,
Rome venait à Baie oublier ses destins.

C'était par une nuit semblable que, là même[13],
Agrippine voguait promenant son loisir,
Quand s'ouvrit sous ses pieds la perfide trirème
Qui lui cachait la mort sous l'attrait du plaisir.

C'était dans ce palais dont, sous l'eau transparente,
A mon passage, hier, là j'ai vu les débris,
Que le fils parricide, en sa pâle épouvante,
Entendait du tombeau sortir encor des cris.

Loin, loin ce souvenir. Sous l'azur de tes voiles
Reprends, tranquille nuit, ces terribles tableaux;
Et rafraîchis mes yeux à ces pures étoiles,
Qui luisent dans le ciel et tremblent sur les eaux.

Mais la barque s'arrête; et Naples, loin encore,
Cache à mes yeux ses bords par la nuit effacés.
En vain, de main en main, a circulé l'amphore
Qui versait la vigueur aux matelots lassés.

Sur leurs bancs tout à coup ne rame plus personne;
Tous s'affaissent, vaincus du nocturne travail.
Lui-même le pilote au sommeil s'abandonne,
Et j'entends sous sa main flotter le gouvernail.

Me voilà laissé seul dans la barque immobile.
Tout dort, rien ne se meut, si ce n'est dans les airs

Cette lune qui marche, et, la face tranquille,
Semble seule avec moi tenir les yeux ouverts.

Oh! que le monde est loin! et combien solitaire
La place où je me vois par la nuit enfermé!
Comme ici je me sens oublié de la terre!
Où sont tous ceux que j'aime et dont je suis aimé?

En France, que font-ils à cette heure? Peut-être
Vers cette même lune où je porte les yeux,
D'autres regards aux miens se mêlent dans les cieux,
Et quelque âme en secret se dit : Où peut-il être?

C'est l'heure où mon alcôve a fermé ses rideaux.
Celle que j'ai laissée en ma chère demeure,
Elle dort, sans songer que je veille à cette heure,
Abandonné de tous au sein des vastes eaux.

Tandis que sur la mer la lune me regarde,
Et me voit balancé jusqu'au nouveau soleil,
Une lampe de nuit qui la veille et la garde
Éclaire doucement son paisible sommeil.

Elle dort, et peut-être, alors que si loin d'elle,
Si loin de mon doux lit, je l'appelle à mon tour,
Dans ce même moment, en un songe fidèle,
Elle m'ouvre les bras et rêve mon retour.

XIV.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

A BÉRANGER.

Rimini, juillet 1818.

Chansonnier du bon petit roi,
Ami bien cher, esprit bien sage,
Du milieu de mon beau voyage,
Mon souvenir vole vers toi.

J'ai, sur la rive Adriatique,
Trouvé ce matin, en rôdant,
Une petite république [14]
Qui de ton roi fait le pendant;

Voisine de cette rivière
Où César fit son premier pas,
Où, debout, reste encor la pierre [15]
Qui lui disait : Ne passe pas;

Et de cette ville, où l'histoire
D'un couple amoureux et charmant
Jeta Françoise au purgatoire, [16]
Mais dans les bras de son amant.

Cette république ignorée,
Que cherche à peine l'étranger,
Mériterait d'être illustrée
Par les refrains de Béranger;

Plus qu'Yvetot digne d'hommage,
Et qui, pauvre et libre à la fois,
A, douze siècles, d'âge en âge,
Conservé ses mœurs et ses lois.

D'Yvetot j'aime le royaume,
J'en fus un jour le contrôleur,
J'ai hanté ses palais de chaume,
J'ai chanté ses pommiers en fleur.

Mais son ciel est triste et s'ennuie;
Mais point de vin, même point d'eau.
Si ce n'est celle de la pluie
Qui verdit au fond d'un tonneau.

Ici, le soleil sur ma tête
Rit sans cesse dans un ciel pur,
Où la lumière sur l'azur
Verse un air d'éternelle fête.

Combien à la plaine de Caux,
Bien que de verts chemins coupée,
Je préfère avec ses échos
Cette république escarpée!

Un chemin charmant y conduit,
Bordé d'une haie embaumée.
Qui, de grenadiers parsemée,
A ses fleurs voit s'unir leur fruit.

La république tout entière
Est assise sur un rocher,
Et l'on n'en saurait approcher
Sans escalader la frontière.

En la plaçant sur ces sommets,
Aux générations futures
Ses fondateurs ont à jamais
Sauvé le luxe des voitures.

Sans cour, sans garde, sans palais,
Son gouvernement est modeste;
Trente écus en font tous les frais,
Et les ministres vont en veste.

Une cloche, pour avertir
Et convoquer les assemblées,
S'en va, dans les quatre vallées,
Chez tout le peuple retentir.

Un tel pays rendrait bien vaine
L'ambition d'un conquérant.
Des rochers au bord d'un torrent!
Un héros y perdrait sa peine.

La république a des voisins
Qui n'ont à leur tour rien à prendre,
Et, pressée entre deux ravins,
Où chercherait-elle à s'étendre ?

Heureuse la nécessité
Qui nous condamne à la sagesse,
Et qui de notre petitesse
Nous fait une sécurité !

Des révolutions sans nombre,
Des triomphes et des revers,
Ont bouleversé l'univers,
Depuis qu'elle repose à l'ombre.

Je viens de voir le nom d'un roi
Sur le livre où, selon l'usage,
Chacun ici laisse après soi
Une trace de son passage.

Le roi Louis est un vrai sage,
Et du trône qu'il a quitté
J'aime qu'il vienne faire hommage
A l'humble et pauvre liberté. [17]

Que n'as-tu suivi ton envie !
Que ne t'ai-je pour compagnon !
J'aurais aimé que l'Italie
Près du sien vît aussi ton nom !

Du moins j'ai voulu te décrire
Ce petit peuple, qu'en venant,
On aborde avec un sourire,
Mais que l'on quitte en s'inclinant.

Béranger, dans son humble histoire
S'il est quelques sages leçons,
Il mérite sa part de gloire :
Qu'il la trouve dans tes chansons.

XV

ADIEU

A LA MARÉCHALE NEY.

Rome, 31 mai 1818.

Lorsque errant aux lointaines terres,
Le voyageur, d'un œil surpris,
Au milieu de fleurs étrangères,
Trouve une fleur de son pays,

Au parfum connu qu'elle exhale,
Dans son cœur il sent revenir
Soudain de sa terre natale
L'aimable et tendre souvenir.

Il s'arrête un moment et passe;
Mais le plaisir qu'il a goûté,
Dans ce cœur qui reste enchanté,
Laisse une douce et longue trace.

Ainsi je me plains en secret,
Alors qu'il faut que je vous quitte;
Ainsi des jours coulés si vite
Vont me laisser un long regret.

Du moins j'emporte l'espérance,
(Seule elle peut me consoler,)
Qu'un jour au sein de notre France
Nous pourrons nous les rappeler.

Dans votre cœur toujours chérie,
Vous l'aimez malgré vos malheurs;
Au seul nom de notre patrie
Je vous ai vu verser des pleurs.

Adieu, gardez votre constance;
Et si jamais vos quatre fils
Peuvent mourir pour leur pays,
Que ce soit là votre vengeance!

XVI.

VERS

RÉCITÉS PAR Mlle MARS

DANS UNE FÊTE DONNÉE CHEZ ELLE A L'AUTEUR DE GERMANICUS
A SON RETOUR D'EXIL.

Paris, 27 décembre 1819.

Vous voulez que ma voix exprime
Ce que chacun de vous ressent,
Et prête son joyeux accent
A votre allégresse unanime;

Mon cœur au vôtre a répondu;
Ma voix à le chanter est prête.
Pour moi c'est un vrai jour de fête
Que le jour qui nous l'a rendu.

Quand un heureux sort te ramène,
Arnault, du rivage étranger,
Thalie a droit de partager
Tout le bonheur de Melpomène.

Pour les incorrigibles sots
Prodigue de leçons hardies,
Avec toi rentrent les bons mots,
Comme les bonnes tragédies.

Ami, si digne d'être aimé!
A l'espoir des tiens si fidèle!
Toi qui, par le sort opprimé,
Rendis l'infortune si belle!

La France, au temps de sa grandeur,
Fit partout admirer sa gloire;
Il te restait, noble victoire!
De faire admirer son malheur.

On a vu, de vengeance avides,
En d'autres temps, d'autres bannis
Contre leur malheureux pays
Porter des armes parricides;

Toi, de ta noble lyre armé,
Au lieu de lancer la vengeance,
Français, tu n'as jamais formé
Que des chants d'amour pour la France.

En vain des rivages nouveaux
La repoussaient de ta mémoire;
Tu lui dédiais tes travaux,
Tu l'enrichissais de ta gloire.

Aussi, son peuple applaudissant
De ton triomphe fut avide;
Mais, hélas! le char était vide,
Et le triomphateur absent. [18]

Tu reviens. Bientôt sur la scène,
Nous ramenant Germanicus,

Devant ses ennemis vaincus
Reparaîtra ta Melpomène.

Oh! pour toi moment trop heureux!
Mais celui-ci, j'aime à le croire,
Est plus doux encore à tes yeux;
L'amitié vaut mieux que la gloire.

Ceux qui t'aiment sont réunis;
Dans leurs yeux ta présence brille;
Voilà tous les arts, tes amis,
Et tous les talents, ta famille.

Elle est nombreuse, et, sur ma foi,
Je ne suis pas sans quelque crainte
En la voyant dans cette enceinte,
Ainsi pressée autour de toi.

Car enfin, je dois te l'apprendre,
Désormais il n'est plus permis,
(Une loi vient de le défendre,)
D'avoir plus de dix-neuf amis.

Bellart va crier au scandale,
Si même lieu, si même jour
Réunit la foule illégale
De ceux qu'enchante ton retour.

XVII.

LA MÉDITERRANÉE[19].

En mer, mai 1820.

Comme un cygne étendant ses ailes,
Mon beau navire a pris l'essor,
Et loin des rives paternelles,
Vers l'aurore, m'entraîne encor.
La France, à l'horizon perdue,
Derrière les eaux descendue,
Déjà disparaît à mes yeux;
Me voilà séparé du monde,
Seul sur l'immensité de l'onde,
Seul sous l'immensité des cieux.

En me trouvant si solitaire,
Malgré moi d'un secret plaisir
Ce cœur, qui regrettait la terre,
Tout à coup s'est senti saisir.
Sous les brises que l'air m'envoie,
Par moments des sources de joie
Inondent mon sein enchanté;
Et, libre de toutes mes chaînes,

Je jouis dans toutes les veines
De mon immense liberté.

Comme un captif qui trente années
N'a vu qu'à travers des barreaux
Luire les saisons fortunées,
Le ciel, les arbres et les eaux,
Mon âme longtemps prisonnière
S'échappe, et volant tout entière
Vers le vaste et libre séjour,
Légère comme l'hirondelle,
Se joue et s'enivre avec elle
Dans les rayons du nouveau jour.

Ce n'est pas dans le sein des villes,
Dans leur éclat matériel,
Que vivra, sous des lois serviles,
Le poëte : il est fils du ciel.
C'est dans les champs de la nature
Que rit la source vive et pure
Où sont les plus limpides vers;
C'est là qu'il doit tremper son âme,
Et s'abreuver de cette flamme
Qu'il communique à l'univers.

Si quelque cime au loin domine,
Où nul pied ne vienne marcher,
Que de la montagne voisine
Nulle ombre ne puisse toucher,
Où l'air pur dilate la vie,
Où l'on sente mourir l'envie

De biens, trop souvent expiés;
Où l'homme, debout sur le faîte,
N'a plus que le ciel sur sa tête,
Et voit les villes à ses pieds;

Qu'il y monte : là le génie
L'attend avec tous ses secrets.
Qu'il écoute cette harmonie
Qui circule dans les forêts,
Lorsqu'en leur solitude immense
On entend même du silence
Venir une secrète voix,
Et des frémissements sublimes
Descendre de toutes les cimes,
De toutes les feuilles des bois.

Qu'il demande à la mer profonde
Ses bords, ses vagues et leur bruit,
Et l'azur dont le jour l'inonde,
Et les étoiles da sa nuit;
Ah ! comme la harpe d'Éole,
Soudain sur le vaisseau qui vole,
Au vent il vibre harmonieux;
Ah! s'agrandissant avec elle,
Ainsi que son miroir fidèle,
Son âme a réfléchi les cieux.

Combien de fois, dans ma patrie,
J'ai, de la mer suivant le bord,
Vu briser contre la Neustrie
Les flots de l'Océan du nord !

Combien ma jeunesse rêveuse
A passé de jours amoureuse
A contempler ces flots mouvants,
Quand l'inspiration féconde
Vers moi montait du sein de l'onde,
Descendait au milieu des vents!

Et maintenant de ma jeunesse
S'accomplit le vœu le plus pur.
Me voilà, pour chercher la Grèce,
Flottant entre le double azur.
De magiques bords couronnée,
La belle Méditerranée
M'invite d'un aspect serein,
Et me dit : Prends ma poésie,
Aime-moi, voguons vers l'Asie,
Je te porterai sur mon sein.

Oui, je t'aime, oui, tu parais belle
A mon âme autant qu'à mes yeux :
Bien que ta surface infidèle
Cache des flots capricieux :
Comme ces beautés orageuses
Qui, pleines d'heures nuageuses,
Quelquefois torturent l'amour,
Et le rendent plus vif encore,
Et, charmantes jusqu'à l'aurore,
Font payer son bonheur au jour.

Aussi mobile que Protée,
La mer, changeante incessamment,

Est tantôt syrène enchantée,
Et tantôt lion écumant :
Toujours belle ! et pour moi, qui l'aime,
Sa forme terrible elle-même,
Gronde attrayante en son horreur ;
Porté sur le monstre en colère,
Je mets la main sur sa crinière,
Et je jouis de ma terreur.

Je les plains ceux que la nature
De son amour n'a point tentés,
Qui n'ont connu que la peinture
De ses ineffables beautés ;
Qui n'ont pas, durant la tourmente,
Aperçu la face écumante
Du vaste Neptune en fureur,
Et, sous le souffle des zéphires,
D'Amphitrite aux mille sourires
Connu le charme et la douceur.

Que leur âme serait troublée
Si, comme moi, de ces beaux cieux,
Ils voyaient la nuit étoilée
Sur la mer descendre à leurs yeux,
A cette heure où, si solennelle,
La nature, qui me révèle
Son plus mystérieux séjour,
A l'amant, qui les a cherchées,
Livre tant de beautés cachées,
Purs trésors inconnus au jour,

Nature, ô je veux te poursuivre
Sans cesse, à toute heure, en tout lieu;
Près de ton sein laisse-moi vivre,
En ton sein consacrer mon vœu.
J'ai soif de ta secrète flamme;
Laisse-moi te verser mon âme
Dans un amour illimité,
Et, de ses désirs palpitante,
Sans repos la plonger brûlante
Dans ta profonde volupté.

Un jour, délivré de tous voiles,
D'un regard immatériel,
J'irai, derrière les étoiles,
Chercher les secrets dans le ciel;
Mais de cet être qu'il recèle
Ici-bas l'errante étincelle
Cache ses semences de feu:
Que ton sein me la communique
Fais, de son toucher électrique
Jusqu'en mes veines passer Dieu!

XVIII.

LA VALLÉE D'OLYMPIE.

Olympie, 30 juin 1820.

L'Alphée au beau rivage, aux platanes sans nombre,
Aux lauriers-rose pour roseaux,
Avant d'avoir d'illustres eaux,
S'est longtemps agité dans l'ombre.
Mes yeux l'ont vu, faible courant,
Au pied du mont Lycée errant,
Entre des roches sans feuillage
Rouler pénible son jeune âge,
Ainsi qu'un vulgaire torrent.

Ce n'est pas sans travail qu'on parvient à la gloire;
Ce n'est pas sans un long effort
Qu'on peut changer son humble sort
Contre une immortelle mémoire;
Mais enfin, le fleuve enfanté,
Dans un beau vallon enchanté,
A pleins bords, au ciel il rayonne;
De lauriers Pise le couronne,
Et par Pindare il est chanté.

Sur les bords de l'Alphée accouru dans l'Élide,
Que j'aime, avide et curieux,
Égarant mes pas et mes yeux,
A me sentir seul et sans guide!
Voilà Pise! Enfin je le vois,
Ce lieu si vivant autrefois,
Et maintenant si solitaire,
Où nul secours né de la terre
Ne pourrait répondre à ma voix!

J'éprouve, en parcourant cette muette enceinte,
Je ne sais quel trouble étranger,
Qui naît peut-être du danger,
Et qui pourtant n'est pas la crainte.
Mon sein aime à laisser venir
Ce trouble, doux à retenir,
Que dans les âmes insinue
Une solitude inconnue,
Le silence et le souvenir.

Mille pensers de gloire au soleil d'Olympie
Se sont réveillés dans mon sein,
Comme se réveille un essaim
Qu'enfermait sa ruche assoupie.
J'ai remonté le cours des ans,
J'ai revu ces jours triomphants,
Lorsque aux yeux de toute la Grèce,
Les pères mouraient d'allégresse
Sur les lauriers de leurs enfants.

Jours grands et solennels, où les peuples en armes
Suspendaient leurs sanglants débats,

Et, dans de paisibles combats,
Cherchaient des triomphes sans larmes!
Quel âge en vit ailleurs de tels!
Les vainqueurs gagnaient des autels,
Et, nés de la foule où nous sommes,
Venus à Pise simples hommes,
Retournaient chez eux immortels.

Quelles voix? Écoutez. Derrière la colline,
Noire de pins et de débris,
Quelle foule élève ces cris?
Quoi! la lice était si voisine? [20]
Peut-être on salue un vainqueur.
Le long bruit, comme un vaste chœur,
Monte et croît, cesse et recommence;
A ces transports d'un peuple immense,
J'ai senti palpiter mon cœur.

J'entends d'ici, j'entends l'éclatante trompette
Ouvrir les olympiques jeux;
J'entends plus forts les cris joyeux
Que le mont Saturne répète;
Je vois assis sous mes regards,
Les jeunes hommes, les vieillards,
Les enfants de la Grèce entière;
Et la gloire dans la carrière
De loin encourageant les chars.

Le voilà! Voilà l'aigle! Au signal de ses ailes
Les combattants ont répondu;
Un bruit léger s'est répandu

Parmi les lices solennelles;
Du haut des collines, les dieux
Sur la plaine abaissent les yeux,
Debout en airain dans leur temple,
Et la Grèce attend et contemple,
Cercle immobile et radieux.

Oh que j'aime la gloire! et combien elle est belle!
Que son nom seul a de douceur!
Quel sort d'être son possesseur!
De naître et de mourir pour elle!
Quels sacrifices, quels travaux
Coûtent à ces ardents rivaux,
Qu'un but si généreux enflamme?
Le prix est déjà dans leur âme,
Avide encor de prix nouveaux.

J'irai, plein de l'espoir qui de mon cœur s'empare,
En les chantant les partager;
Que la lyre d'un étranger
Lutte avec celle de Pindare.
Enfants de la Grèce, écoutez
Les chants par vous-même excités,
Qu'élève ce fils de la Seine,
Venu de la France lointaine
S'asseoir à vos solennités.

Où suis-je? Ai-je rêvé? Quel désert! quel silence!
A qui donc parlais-je? et comment
Ont-ils fui tous en un moment?
Erreur! illusion! démence!

Ces cris que j'entendais lointains,
C'est le vent qui, parmi ces pins,
Du bruit que dans leur cime il roule,
Imite les bruits de la foule,
Ni plus durables ni moins vains.

Hélas! sur d'autres bords, aux jours d'une autre gloire,
Combien mon oreille a de fois
Entendu de semblables voix
Saluer un char de victoire!
Ce bruit dans les airs élancé,
Dont un peuple en foule pressé
D'un héros suivait le passage,
C'était du vent dans du feuillage;
Le vent cesse, et tout a cessé.

De cette erreur nouvelle ainsi fuit le mensonge;
Pise, ainsi devant mes regards,
Tes jeux, tes couronnes, tes chars,
Tes cris, s'envolent comme un songe;
Et je me trouve de nouveau
Seul, et du magique tableau
L'âme doucement échauffée,
Sous les platanes de l'Alphée,
Assis rêveur au bruit de l'eau.

Voilà bien les contours du vallon olympique;
C'est l'Hippodrome que je voi;
C'est Saturne qui devant moi
Élève encor sa cime antique;
De ces gradins tumultueux

Qu'agitait un peuple nombreux,
Par le sol l'empreinte est gardée;
Et les nobles eaux du Cladée
Mouillent encore un lit ombreux;

Mais j'interroge en vain sur ses rives muettes
Les échos sacrés dont la voix,
Aux cris de la Grèce, sept fois
Répétaient le nom des athlètes;
Mais ces spectateurs assemblés,
Qui de leurs flots amoncelés
Inondaient tout ce vaste espace,
Rapides comme l'eau qui passe,
Dès longtemps se sont écoulés.

Le vallon est muet, et vide, et solitaire;
La voix des hommes n'y vient pas;
Le bruit de mes sonores pas
Seul y fait retentir la terre;
Seul le sauvage chevrier,
Étendu sous quelque olivier,
D'Olympie occupe la place,
Et jette au passant la menace
D'un regard inhospitalier.

O France! ma patrie! un jour si fortunée!
Louvre, colonne, arcs triomphaux!
Monuments à mes yeux si beaux,
Voilà donc votre destinée!
Ainsi, le voyageur épris
De la gloire et de ses débris,

Viendra donc, de quelque contrée
Maintenant peut-être ignorée,
Chercher la place où fut Paris!

Quand il suivra, pensif, les rives de la Seine,
Et ses rares et basses eaux,
Qu'entre l'épaisseur des roseaux
L'œil verra scintiller à peine,
De nos arts fouillant les trésors,
S'il demande le Louvre alors,
Aux lieux où s'éleva sa gloire
Trouvera-t-il plus de mémoire
Que je n'en trouve sur ces bords!

J'ai demandé l'Alphée à ses propres rivages;
Mais ils ne m'ont pas entendu,
Et m'ont seulement répondu
Des mots bizarres et sauvages.
Pise est veuve de son renom;
Et, passager de ce vallon,
Moi seul dans l'Élide peut-être
Connais au bord qui la vit naître
Sa place, sa gloire et son nom.

Et les rois cependant élèvent des colonnes
Pour les porter à l'avenir!
Et l'athlète au long souvenir
Cherche à consacrer des couronnes!
Et moi-même, dans ces déserts,
Loin des bords qui me sont si chers,
Poussé d'une aussi folle envie,

Je poursuis au prix de ma vie
Un bruit qu'emporteront les airs!

Quoi! la gloire, la gloire à tout homme si chère,
Serait-elle un songe aussi vain
Que celui dont j'ai vu soudain
S'enfuir l'image mensongère!
Que dis-je! Ah! l'homme peut mourir,
Les plus hauts monuments périr,
Les nations changer de face,
D'autres peuples prendre leur place,
Que d'autres viendront conquérir;

Mais, j'en ose attester Olympie, et moi-même,
Moi qui, spectateur curieux,
En cherchant ces bords glorieux,
D'avance ai dédit mon blasphème;
Non, non; ce n'est point une erreur
Que ce bruit, des tombeaux vainqueur,
Qui, prolongeant nos destinées,
A travers quatre mille années,
Fait battre encore un noble cœur.

XIX.

LE PARNASSE

AUJOURD'HUI LE MONT LYACOURA.

Delphes, 9 octobre 1830.

Mont célèbre dans tous les âges, [21]
Que, sur les bords les plus divers,
Dans les plus différents langages,
Invoquent nos classiques vers !
Combien de fois, dès mon enfance,
Je t'ai rêvé, sans espérance
Que mes yeux te vissent jamais !
Est-ce bien là ta cime antique ?
Ou quelque songe poétique
M'a-t-il figuré tes sommets ?

Non ; des ondes Aganippides
Hier j'ai franchi le vallon ;
J'ai bu dans les sources limpides,
Aux penchants du vert Hélicon ;
Non, ce n'est pas l'erreur d'un rêve ;
Le Parnasse aujourd'hui s'élève
Réel sous mon œil étonné ;
C'est lui-même et non son image

Qui porte là dans le nuage
Un front de neiges couronné.

Le mont Etna plonge sa cime
Plus profonde au-dessus des cieux;
L'Olympe d'un front plus sublime
En Phrygie a frappé mes yeux;
Mais aucun, ni le haut Cyllène,
Ni l'Hymette, parfum d'Athène,
Ni l'Ida, sans fleurs aujourd'hui,
Ni l'Athos, qui sous sa grande ombre
Voit fleurir des îles sans nombre,
N'a frappé mon cœur comme lui.

Ah! lui seul le cœur du poëte
Peut éprouver ou concevoir
De quelle émotion secrète
Le mien a senti le pouvoir,
Lorsque, du haut de l'Érymanthe,
Par delà les monts que Lépante
Répète en son golfe si pur,
D'abord d'une neige éternelle
J'aperçus la blanche étincelle,
Signal de son sommet d'azur.

Quel est, demandais-je à mon guide,
Ce dernier sommet, si lointain,
Qui brille dans le ciel limpide
Aux rayons dorés du matin?
Il répondit : c'est le Parnasse.
Alors, immobile à ma place,

Et frappé du magique nom,
Je ne pouvais lasser ma vue,
Et quitter l'image imprévue
Qui m'attachait à l'horizon.

Et maintenant (je n'ose y croire)
Je puis le toucher de ma main!
Je puis cueillir la grappe noire
Qui borde son rude chemin!
Voilà Delphe et ses rocs antiques
Qui jadis, aux fêtes Pythiques,
Virent le chantre d'Hiéron;
Et j'entends leur écho sonore,
Le même que naguère encore
Éveillaient les pas de Byron.

Cette fontaine qui murmure
Près d'un couvent de caloyers,
Et cultive d'une eau si pure
La fraîcheur de ces oliviers,
Est-ce elle, est-ce bien Castalie,
Qui, d'inspiration remplie,
Versait jadis tant de beaux vers!
Source aux poëtes si sacrée!
Oh! comme elle semble ignorée
Au bord de ces sentiers déserts!

De quelque raïa solitaire,
De quelque vendangeur voisin,
L'âne en passant s'y désaltère,
Successeur du coursier divin!

Profane, retiens ta monture;
Loin d'ici son image impure!
Il regarde, et ne répond pas,
Et continue à laisser boire
Celui qui sur l'eau de mémoire
Jette un souvenir de Midas!

Hélas! hormis cette fontaine
Dont le bruit jamais ne cessa,
Et qui court, entendue à peine,
Mourir dans la mer de Crissa,
Tout est muet sur le Parnasse;
Tous ses dieux ont quitté la place
Où leurs chants seraient superflus;
Et les neuf vierges immortelles
Sur la cime où posaient leurs ailes
Aux hommes n'apparaissent plus.

Mais sur le sacré mont encore,
Comme un souvenir de ses dieux,
Je ne sais quel esprit sonore
Hante les rocs mélodieux;
Il vit dans la terreur sacrée
Qui des grottes garde l'entrée,
Il dort dans leur muette nuit,
Avec la chaleur il bourdonne,
Avec les oliviers frissonne,
Avec l'eau murmure et s'enfuit.

Dans la nuit prolongeant ma veille,
J'ai, des rochers muets et nus,

Senti venir à mon oreille
Des sons magiques, inconnus,
Doux comme Éole qui soupire,
Comme un chant vague, dont expire
Le lointain et dernier accord,
Comme une musique cessée,
Qui n'est plus que dans la pensée,
Et que l'oreille écoute encor.

Ah ! comme mon âme est troublée !
Que me veut ce secret désir ?
Sur cette montagne isolée
Quel espoir m'est venu saisir ?
Je me sens, moi faible poëte,
De cette puissance muette,
Au delà de moi transporté ;
Il semble à mon âme ravie
Qu'en mon sein commence une vie
Capable d'immortalité.

Parnasse ! en ma chère contrée
Je vais retourner désormais ;
Qu'on sente à ma voie inspirée
Que j'ai bu l'air de tes sommets !
Et comme, des champs de Syrie,
Le pèlerin, vers la patrie,
Porte une palme à ses foyers,
De mon sacré pèlerinage
Qu'aux miens je porte en témoignage
Un rameau pris à tes lauriers.

XX.

LE THÉATRE DE BACCHUS.

A TALMA.

Athènes, octobre 1820.

De l'Hymette déjà plus sombre,
Dans le vallon de l'Ilyssus
Le soir vient, et répand son ombre
Sur le théâtre de Bacchus.

Avec la nuit pure et sereine,
Descend un calme solennel;
La lune monte, et dans le ciel
Les étoiles suivent leur reine.

Au spectacle changeant du soir,
Assis sur les gradins antiques,
Je songeais à ces temps magiques
Où les Grecs s'y venaient asseoir;

Quand la foule y voyait, avide,
Salamine, et le roi Xercès
Sauvé seul, et dans son palais
Rentrant avec son carquois vide.

De ces gradins silencieux,
Du muet théâtre d'Athène,
Soudain j'ai vers une autre scène
Porté ma pensée et mes yeux;

Et, qu'Athènes me le pardonne!
Du pied de son Acropolis,
Je crois ouïr l'heure qui sonne
Au Palais-Royal de Paris.

C'est l'heure où la foule idolâtre
Se hâte au spectacle nouveau;
Où, sur la scène, du théâtre
Vient de se lever le rideau;

Où, dans des loges éclairées
Par les lustres étincelants,
Le sein ému, les yeux brillants,
Se pressent des femmes parées.

Tu parais, Talma! je te vois!
Et, d'ici, je me représente
Cette foule que, frémissante,
Tu tiens suspendue à ta voix.

Peut-être qu'à cette même heure
Tu lui fais applaudir mes vers,[22]
Que Duchesnois parle et qu'on pleure:
De bravos tous les deux couverts.

Oh! quelle fortune aux poëtes
D'avoir de leurs émotions,

Pour les traduire aux nations,
De si merveilleux interprètes!

Quel charme de voir, animé
Des nobles traits de ton visage,
Vivre et marcher le personnage
Que notre âme s'était formé;

Devenu, par ton art suprême
De la nature heureux rival,
Plus beau, plus grand, plus idéal,
Plus vrai, qu'il n'était en nous-même!

Que de fois des pays fameux
Dont sous mes pas revit l'histoire
Les drames vrais ou fabuleux
T'ont ramené dans ma mémoire!

De Thèbes, d'Athène ou d'Argos
Tous les crimes, à mon passage, [23]
Tous les rois et tous les héros,
M'apparaissent sous ton image.

Je t'ai vu sur le Cythéron,
Je t'ai rencontré dans Mycènes,
Je t'ai retrouvé dans les scènes [24]
Des bas-reliefs du Parthénon.

Si de ses monts je vois descendre
Et vers moi marcher l'Albanais,
C'est ton port que je reconnais :
Il te ressemble à me surprendre. [25]

Je veux aux Français étonnés
Faire voir sous sa fustanelle
De Grecs une race nouvelle,
Grande à l'égal de ses aînés.

Venu des monts de l'Albanie,
Déjà se meut dans mon cerveau
Un drame sauvage et nouveau,
Un héros fait pour ton génie. [26]

Oui, je veux te voir, cet hiver,
Pour la fustanelle héroïque
D'Ulysse changer la tunique
Et le manteau de Leicester.

Bientôt ma course fortunée
De la Grèce aura fait le tour;
Et déjà ma vue est tournée
Vers le chemin de mon retour.

Oh! comme en moi je sens renaître
Le secret besoin de revoir
Tes triomphes de chaque soir,
Mon acteur, mon ami, mon maître!

Et d'aller dans ton cher Brunoy.
Sous tes magnifiques ombrages,
Te lire les nouveaux ouvrages
Qu'ici j'ai médités pour toi!

Le ciel qui brille sur la Grèce
Est beau, mais toute sa beauté

Lasse mon regard, et le laisse
Vers un autre ciel arrêté.

Les vers de ma reine Marie
Me reviennent au souvenir,
Quand du côté de la patrie
Je vois les nuages courir.

Comme elle, je tiens vers la France
Les yeux fixés sur l'horizon.
L'espace qui s'étend immense
Me devient presque une prison.

Et je porte envie aux nuages ;
Et je dis : Nuages heureux !
Vous allez revoir ses rivages !
Et mon âme y vole avec eux.

XXI.

LE VIN D'ITHAQUE.

Montreuil, décembre 1821.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre,
De ce vin noble et généreux,
Né chez Ulysse, au sol pierreux
Tant chanté par le vieil Homère. [27]
Versez ; c'est la première fois
Qu'amené dans notre Lutèce,
Cet aimable enfant de la Grèce
Rit à la coupe du Gaulois.

J'en ai chargé moi-même le navire
Qui, jusques au port phocéen,
Dans un cristal ionien,
Pour vous l'apporta de Corcyre,
Qu'il soit cher à tout l'univers!
Si l'on en croit la renommée,
Homère, à la table d'Eumée,
Souvent y puisa de beaux vers.

Tandis qu'ici l'hiver, d'un frein de glace,
Arrête la course des eaux,

Que les feuilles et les oiseaux
A ses neiges cèdent leur place,
Ah! loin de nos sombres climats,
Que je revole à ces rivages
Où rayonne un ciel sans orages
Sur une terre sans frimas!

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
En moi je sens avec ce vin
Pénétrer comme un feu divin
Qui brûle mon âme et l'éclaire;
Je sens monter vers mon cerveau
Je ne sais quels légers nuages,
Où se colorent les images
D'un pays lointain et nouveau.

Je vois, je vois, Pléiade d'Ionie,
S'avancer tes îles d'azur,
Qui, comme en un ciel calme et pur,
Scintillent sur la mer unie;
Et Leucade, où pleura Vénus,
Et Zanthe, de myrtes ornée,
Et Corcyre, encor couronnée
Des orangers d'Alcinoüs. [28]

Versez, versez. Derrière elles s'élève
Une île... Ah! je la reconnais!
Puis-je bien l'oublier jamais,
L'île où j'ai fait un si doux rêve!
J'aperçois du Nérite obscur
Blanchir de loin le monastère;

Ithaque, s'avançant austère,
M'ouvre son sein profond et sûr.

En vain du froid le hêtre qui s'enflamme
Vient m'avertir en pétillant;
D'un ciel doux et chaud et brillant
Le soleil reluit dans mon âme :
Je sens de suaves chaleurs
Comme à la saison renaissante,
Et parmi l'herbe éblouissante
L'aubépine éclate de fleurs.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Épuisé d'un mal dévorant,
Je languissais faible et mourant :
J'ai touché cette douce terre,
J'ai bu de son vin enchanté,
Et dans mon sein, las de souffrance,
J'ai senti couler l'espérance
Et s'épanouir la santé.

Oh! quel plaisir de se sentir renaître
Sous les doux rayons du soleil!
De voir, après un froid sommeil,
La terre et les fleurs reparaître!
D'aller, d'un pied mal affermi,
Jouir du ciel qui les décore,
Appuyé d'un bras faible encore
Au bras complaisant d'un ami!

C'était l'automne; et, de fleurs étoilée,
L'herbe brillait comme au printemps,

Nous allions, calmes et contents,
Le long de l'aimable vallée;
Nous suivions les étroits sentiers
Pendus aux collines glissantes,
Parmi les vignes rougissantes
Et les verts bouquets d'oliviers.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Tantôt, dans une barque assis,
Nous cherchions soit du dieu Phorcys
La grotte et le port solitaire,
Soit l'étroit et secret vallon
Où Corax voit les chèvres boire
A la source limpide et noire
Qui d'Aréthuse a le doux nom.

J'aime à voguer le long de cette rive,
Où Télémaque, de Pylos
Rentrant assiégé de complots,
Abritait sa voile furtive.
Un soldat, debout nuit et jour
Tel qu'une statue immobile,
Semble encor, des sommets de l'île,
Sur l'onde épier son retour.

J'aime à revoir ce rameur chargé d'âge
Qui nous montrait ces rocs déserts,
Et comme eux, sous de longs hivers,
Paraissait battu de l'orage :
Vieil écueil, aux flancs tout usés,
Qui, tranquille après la tempête,

Montre encore empreints sur sa tête
Tous les flots qui s'y sont brisés.

Le Nil lointain avait sur son rivage
Vu ce Grec parmi nos Français;
De Bonaparte et de Desaix
Il avait connu le visage;
Il avait servi les couleurs
Que vingt ans aima la victoire;
Il nous racontait notre gloire,
Et nos yeux se mouillaient de pleurs.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Vieux rameur, guide ton bateau
Vers le pied du prochain coteau
D'où cette onde descend si claire.
Je veux lire Homère et m'asseoir
Auprès de la source sacrée :
Toi, dans cette anse retirée,
Tu nous attendras jusqu'au soir.

Du haut sommet des roches escarpées,
On voit de loin, au bout des eaux,
Passer les voiles des vaisseaux,
D'un soleil rougissant frappées.
Elles nous laissent à l'écart :
On sent d'ici rouler le monde;
Mais l'île, dans sa paix profonde,
N'y semble prendre aucune part.

Humble, modeste, intime, retirée,
Dans son vaste et tranquille port

La mer paraît un lac qui dort;
Le vent n'en connaît pas l'entrée :
Séjour cher à la pauvreté,
Où l'on ignore l'indigence,
Où règnent les mœurs, l'innocence,
Le travail, l'hospitalité.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre.
Ils sont beaux, ô roi Ménélas,
Les vallons de votre Eurotas:
Ithaque m'est encor plus chère.
Ils sont doux, reine Calypso,
Les bords de votre île divine :
Plus douce encor m'est la colline
Où Télémaque eut son berceau.

Smyrne sans doute, et Chios, et Larisse,
Ont des champs qu'on peut envier;
Mais ce sol garde le laurier
Qu'Homère a planté pour Ulysse;
Mais ces rocs, de vignes semés,
Donnent ce vin que j'aime à boire,
Ce vin qui nous rend la mémoire
Des lieux que nous avons aimés.

Vin généreux qui, dès le premier âge,
De Laërte échauffant le fils,
Avait en lui de son pays
Imprimé si vive l'image!
Ah! si, de l'absence vainqueur,
Il nous fait aimer la patrie.

C'est trop peu de l'idolâtrie,
Versez l'ivresse dans mon cœur.

Est-ce la mer qui sous moi se remue?
Et suis-je encor dans mon vaisseau?
De quelque tremblement nouveau
Leucade encor est-elle émue? [29]
Autour de moi de toutes parts
Je vois la terre qui chancelle,
Et dans la nuit qui la rappelle
Ithaque échappe à mes regards.

Cessez, cessez; n'emplissez plus mon verre.
Son cristal trop de fois rempli
Pourrait d'un nuageux oubli
Ombrager toute ma lumière.
Ah! que ce vin qui m'a charmé
N'inonde pas sa propre flamme,
Et n'éteigne pas dans mon âme
Le jour qu'il avait allumé.

XXII.

LE CIEL D'ATHÈNES.

Saint-Paul. Février 1824.

Celui qui, loin de toi, né sous nos pâles cieux,
Athènes, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux.
Aveugle il ne sait rien d'un soleil glorieux,
Il ne connaît pas la lumière.

Athène, mon Athène, est le pays du jour;
C'est là qu'il luit! c'est là que la lumière est belle!
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
Immobile, immense, éternelle!

Jusques au fond d'un ciel limpide et transparent,
Comme au fond d'une source, on voit; tout l'œil y plonge;
L'air scintille, moiré comme l'eau d'un courant,
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
Doux comme l'été dans un songe.

Les nuages! combien ils lui sont étrangers!
A ce bleu firmament ils n'osent faire injure:
Ou, s'il en vient parfois, rapides passagers,

Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
Que leur voile est une parure.

Ah! comme il me reporte à ce climat si pur,
Ce ciel qui devant moi si tristement s'ennuie,
Dont le rideau jamais n'entr'ouvre un coin d'azur,
Où même les étés, comme l'hiver obscur,
Passent sous un voile de pluie!

La pluie est en Attique un spectacle nouveau;
Amis, n'est-il pas vrai? nul ne s'y souvient d'elle :
Nous sellions le coursier sans songer au manteau,
Sans soupçonner le ciel, qui se montrait si beau,
D'être à sa promesse infidèle.

Le matin, en s'ouvrant satisfaits de sommeil,
Nos yeux, sûrs d'un beau jour, l'interrogeaient sans crainte;
Et le soir, assurés d'un lendemain pareil,
Ils voyaient sans regret le radieux soleil
Descendre derrière Corinthe.

O soirs! lorsqu'au Pirée, au milieu d'un ciel d'or,
Du golfe et de la mer rentraient les blanches voiles;
Que l'insensible nuit nous surprenait au bord,
Et que nous demeurions assis longtemps encor,
Les yeux levés vers les étoiles!

L'air, ainsi qu'un lait pur, coulait délicieux;
La transparente nuit brillait bleue et sereine :
C'était un autre jour, qui reposait les yeux.
Mais l'aube de la lune aux astres radieux
Annonçait leur rêveuse reine.

Du Pentélique alors, dans sa pâle beauté,
Elle montait sans bruit; les champs, les monts, les ondes,
Alors tout se taisait, hors mon cœur agité,
Plein d'un trouble inconnu, par degrés transporté
Loin des hommes vers d'autres mondes.

Mais sitôt que l'iman, du haut du minaret,
De la nuit dans l'air pur chantait l'heure première,
Vers Athène à grands pas rentrant non sans regret,
Nous allions au couvent du souper déjà prêt
Chercher la table hospitalière.

« Quand reverrai-je Athène! » Ainsi de tous leurs vœux
Ses fils la demandaient sur la rive lointaine.
Vers leur pays souvent je reporte les yeux;
Et, transfuge du mien, souvent ici comme eux
Je dis : « Quand reverrai-je Athène! »

Doux bords, même embellis de mes jours de douleur!
Chemin de Marathon! Kélidonou! Colone!
O penchants de l'Hymette! ô leur fraîche couleur,
Quand le matin peignait comme un pêcher en fleur
Le mont qui d'abeilles bourdonne!

La nuit, en sommeillant, j'y vais dans mon vaisseau;
J'y marche, parle, agis : le jour encor j'en rêve.
Tout m'y reporte, un arbre, une fleur, un oiseau,
Un son léger, le bruit des feuilles ou de l'eau,
Ou la poussière qui s'élève.

Si je lis, et soudain que du lieu si connu
Un nom sous mon regard passe par aventure,

En Attique soudain me voilà revenu :
L'œil fixe sans objet, rêveur, le sein ému,
J'interromps longtemps ma lecture.

Sans cesse enfin j'y vole, égarant mon essor
Du Pnyx aux oliviers, de la source au platane;
Du couvent de Daphné je cueille les fruits d'or,
Bois à l'eau du Céphise, et mange en songe encor
Les blonds raisins de la sultane.

Je suis cette hirondelle, hôtesse de Fauvel,
Que, dans Athène aussi, notre vue amusée,
Parmi les monuments, d'un vol continuel
Regardait s'enivrer comme folle du ciel
Et du beau temple de Thésée.

Elle égayait le toit de l'hospitalité,
Autour du nid causeur sans mesure empressée:
De son gazouillement tant de fois écouté,
De son nid, de ses jeux, de sa vive gaîté,
Elle a fait rêver ma pensée.

J'ai quitté sans retour ce lieu de souvenir :
Elle encore y demeure, au beau temple fidèle.
Si, voyageuse aussi, son temps vient à finir,
Elle n'en part jamais que pour y revenir :
Hélas! trop heureuse hirondelle!

Loin d'Athène asservie, un jour, avec l'été
On la vit pour Memphis partir à tire-d'aile.

Après le long voyage, au pays regretté
Son retour attendu trouve la liberté :
Hélas! trop heureuse hirondelle!

Laissons, il en est temps, ce trop aimable lieu.
Je suis comme l'amant d'une femme bien chère,
Qui, prêt à la quitter, plein encor d'un doux feu,
Multiplie, en partant, ses caresses d'adieu,
Sans pouvoir donner la dernière.

Athène, Athène, adieu! Je ne dois plus te voir,
Mais mon âme toujours hantera tes demeures.
O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir;
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
Couler de délectables heures. [30]

XXIII.

EN APPRENANT

LA MORT DE LORD BYRON

ARRIVÉE A MISSOLONGHI LE 19 AVRIL DERNIER.

Saint-Maurice, mai 1824.

I.

De Paris tout à coup quel bruit vient d'accourir!
Qui, Byron? lord Byron? qui, l'ami de la Grèce?
Lui, si plein d'avenir, de gloire, de jeunesse!
Byron, se peut-il bien! Byron vient de mourir!
Les vœux d'un peuple entier n'ont pu le secourir!

Et moi, j'étais assis devant les eaux tranquilles
Qui baignent de Saint-Maur les verdoyantes îles!
Paisible, je chantais sous les pommiers fleuris,
Et de la Grèce en deuil n'entendais pas les cris!
Témoin du beau réveil d'une héroïque race,
Je chantais dans mes vers, par sa gloire inspirés,
Des Grecs des anciens jours les fils régénérés,
Et, voyant lord Byron s'élancer sur leur trace,
Au milieu des héros je préparais sa place;

Et le voilà qui meurt! il meurt, sans avoir pu
Doter du moins sa mort d'une palme immortelle!
Il meurt, lorsque sa vie allait être si belle!
Ah! qu'à jamais ce chant demeure interrompu,
Et du jour où me vient la fatale nouvelle
Laisse dans mes écrits une marque éternelle!

II.

Aux yeux de son siècle surpris,
Il était apparu comme un beau météore.
Sa magique harmonie enchantait les esprits,
Sur les cœurs entraînés plus souveraine encore.
Par le ciel, en naissant, si puissamment doté,
Et génie et courage et richesse et beauté,
Tous les biens de ce monde étaient son apanage.
Hélas! de tous ces biens l'éclat et la douceur
S'étaient bientôt changés, et dans la fleur de l'âge,
En ombre sur son front, en dégoût dans son cœur.
La foi, l'amour, la gloire, et même le génie,
Ne trouvaient plus en lui que doute et qu'ironie.
Tourmenté par une âme incapable de paix,
Fatigué du bonheur, dédaigneux du sourire,
Plein de l'ennui qui suit des vœux trop satisfaits,
A peine il se plaisait à l'orgueil de sa lyre.
Ainsi, loin des cités, sur les monts, sur les mers,
Cherchant un idéal qui le fuyait sans cesse,
Martyr des maux rêvés plus que des maux soufferts,
Au gré d'une inconstante et sauvage tristesse,
Il errait à l'étroit dans le vaste univers.

Soudain, à l'éclat de lumière,
Au cri, par la Grèce jeté,
Un beau péril l'avait tenté.
Ce qu'il allait cherchant dans la nature entière
Tout ce qu'il poursuivait d'idéale beauté,
Son âme ardente, grande et fière,
Enfin, sur cette noble terre
Le trouvait dans la liberté.

A ses Muses de feu, non encore épurées,
Si toutes les pudeurs ne furent pas sacrées,
Si parfois son génie, indocile à tout frein,
Adorateur du beau, le fut trop peu du bien,
Ce vif amour du beau qui brûlait en son âme,
A son insu, du bien avait gardé la flamme,
Tous deux prêts à s'unir dès le premier moment
Qu'un grand but s'offrirait pour un grand dévoûment.

Accourir à l'appel d'un peuple qu'on opprime,
Quand les rois sont muets, s'élancer à sa voix,
Plus grand, plus généreux, plus puissant que les rois,
Au risque d'y périr, le sauver de l'abîme,
Et le rendre à lui-même, à son culte, à ses lois :
Quel plus haut dévoûment et quel but plus sublime?

Et Byron accourait, et nous applaudissions !
Ses beaux vers se changeaient en belles actions,
Son génie avait pris la forme du courage.
Il commençait déjà son héroïque ouvrage,
Et, relevant du joug tout un peuple abattu,
Par la gloire il montait jusques à la vertu.

C'était des nobles cœurs la lumière et l'envie.
Et de son premier pas il heurte le tombeau!
Et la mort éteint le flambeau!
Et le poëte expire, au moment où sa vie,
De tant d'espérances suivie,
Devenait elle-même un poëme si beau!

III.

Le deuil est dans le camp. L'Albanais sous les armes
De son chef héroïque allait suivre les pas;
Mais dans son œil guerrier soudain roulent des larmes:
Son chef aux Musulmans ne le conduira pas. [31]

Celui qu'on avait vu de son vaisseau descendre,
De la lyre et du glaive armé pour le combat,
Sur un lit douloureux la mort vient de l'étendre.
Du moins sur des drapeaux s'il fût mort en soldat!

Du canon solennel, durant douze journées,
Les coups ont retenti dans toutes les cités;
De leur nombre égalant celui de ses années,
Ils vont trente-sept fois chaque jour répétés.

L'espérance des Grecs a vu sa dernière heure.
La patrie a gémi, veuve entre deux tombeaux. [32]
Tous les fronts sont baissés; tout un peuple qui pleure,
Long cortége funèbre, a voilé ses drapeaux.

Ah! jamais Westminster et ses pompes royales
Sauraient-ils égaler ce magnifique deuil,

Où portant à la main des palmes triomphales,
La Grèce tout entière a suivi le cercueil.

IV.

Que de ta mort, Byron, mon âme est attristée!
La Grèce entre nous deux a mis tant de liens!
Comme toi je l'aimais, comme toi l'ai chantée,
Et tes vers bien souvent ont inspiré les miens.

En France, le premier, de mon culte fidèle
J'ai devancé celui que l'on porte à ton nom.
J'ai, pour te lire, appris ta langue maternelle;
Tes vers m'en ont donné la première leçon.

Je ne t'ai point connu; mes yeux, un jour à peine,
Dans Venise en passant, ont aperçu tes traits;
Mais ton regard, ton front, ta démarche hautaine,
Dans mon âme ont laissé le plus vif des portraits.

Je ne t'ai point connu; mais j'ai suivi ta trace,
En Grèce, et sur tes pas gravi plus d'un coteau;
Dans la mer de Corinthe, à l'ombre du Parnasse
Sur le sillon du tien a passé mon vaisseau.

Les mêmes lieux ont vu nos courses incertaines;
J'ai dormi sous les toits où toi-même as dormi;
Je retrouvais ton nom sur les pierres lointaines :
Il me semblait alors retrouver un ami.

J'ai longtemps dans Athène occupé ta demeure,
Et le lit où tes nuits agitaient leur sommeil.
Je fus près d'y mourir, et c'est toi que je pleure!
Toi, plus jeune! c'est toi qui t'endors sans réveil!

Qui l'eût dit, quand de Delphe emporté vers Lépante,
Je vis Mossolonghi passer devant mes yeux,
Qu'arrêtant pour jamais ta destinée errante,
Il deviendrait sitôt si tristement fameux!

Quatre ans avant le jour de funèbre mémoire,
Qui l'eût dit, lorsqu'il vint à ma voile s'offrir,
Que mes yeux, regardant sa rive alors sans gloire,
S'arrêtaient sur la place où tu devais mourir!

Hélas! tu demandais à connaître naguère
Le chant que m'inspirait un tombeau glorieux!
Celui que je t'envoie est aussi funéraire!
Mais tu n'entendras pas ses accents douloureux.

Que la Grèce du moins, c'est ma triste espérance,
Écoute cette voix qui se mêle à son deuil,
Et reçoive ces vers d'un enfant de la France
Au milieu des lauriers qui couvrent ton cercueil.

XXIV.

L'INSPIRATION POÉTIQUE.

A Mme LOUISE AUBERNON.

Saint-Paul, mars 1823.

Au petit cercle, où je médite
D'aller bientôt me réunir,
De la part du poëte ermite,
Santé, beau ciel, et souvenir!

Enfin j'ai terminé l'ouvrage
Par vos larmes tant applaudi,
Où du ciel brillant du Midi
J'ai tenté d'empreindre l'image; [33]
J'aime à vous en devoir l'hommage;
C'est sous vos soins qu'il a grandi.
Saint-Paul en ses bois l'a vu naître;
La solitude est un grand maître,
Mieux que les hommes elle instruit,
Apprend à l'âme à se connaître,
Au talent à porter son fruit,
Saint-Paul le montrera peut-être.
Il m'était cher, mais ses abris
Vont l'être plus à ma mémoire;

J'y trouve à présent réunis
Le souvenir de mes amis
Et l'espérance de ma gloire.

Maintenant, des premiers lilas
Les branches bourgeonnent à peine,
La primevère est incertaine,
Et craint encor quelques frimas;
Le printemps encor ne rit pas;
Aucune feuille ne décore
Votre ruisseau, ni vos sentiers;
La vie enfin sommeille encore
Dans le vallon des peupliers;
Mais à briller l'eau recommence,
Mais les prés y sont restés verts,
Mais on y jouit du silence,
Mais on y trouve de beaux vers.
Les blés dont mars remplit la grange
Se sèment dans les sillons noirs;
Le matin, chante la mésange,
Et le coucou chante, les soirs;
Perçant la touffe maternelle,
Aux yeux de la revoir contents
La violette se révèle;
L'odeur de la saison nouvelle
De la terre sort par instants,
Et dans les bois, s'il étincelle,
Le soleil tient lieu du printemps.

Et puis, le printemps est dans l'âme,
Quand du soleil on sent la flamme.

On porte en soi-même du ciel,
Des fleurs, des parfums, de l'ombrage;
D'ailleurs l'abeille a de l'ouvrage,
Et partant la ruche a du miel.

Qu'en ce vallon douce est ma vie!
Que les beaux jours y sont constants!
Et combien peu je vous envie
La ville aux dômes éclatants!
De contrainte je n'en ai guère,
Ni de soucis; le jour entier,
Je le donne à mon doux métier,
Sans soin du roi ni de la guerre;
Trop heureux de tout oublier!
Le soir dans la nuit se prolonge
Au sein du poétique songe;
Et le matin, à mon réveil,
En lignes nombreuses j'enfante
Les vers qu'a conçus ignorante
La fécondité du sommeil.

Je palpite d'impatience
En pensant à l'heureux matin
Qui va, terminant mon absence,
Vous montrer mon nouveau butin;
Qu'aussi vous palpitiez d'avance
De mon désir, j'en suis certain.
Vous l'aimez bien, ma jeune Estelle?
N'est-ce pas qu'elle est noble et belle,
Touchante et faite pour charmer?[34]
Mon cœur se sent tendre pour elle.

De ma faiblesse paternelle
Vous n'oseriez pas me blâmer,
Car j'aime ma fille nouvelle,
Surtout de vous la voir aimer.

Souvent, de ce lieu solitaire,
Sur son sort devisant en moi,
Je me la peins avec effroi
Exposée aux vents du parterre.
Puis, un ambitieux désir
Qui tout à coup vient me saisir,
Et bientôt est une espérance,
Me la montre objet de plaisir
Et d'émotion pour la France.
J'aime à songer, de ce doux coin
Où du monde je vis si loin,
Que ces vers achevés à peine,
Près de mon écritoire épars,
Verront bientôt chez Melpomène,
La foule, que la foule amène,
Empresser ses pas et ses chars;
Que cette image mensongère,
Maintenant à tous étrangère,
Dispersée en ce vain papier,
Va bientôt devenir un être,
Un être vivant, que peut-être
Les cœurs ne pourront oublier.
Oui, je songe avec une ivresse
Qui tient encor de la jeunesse,
Que mon âme, en vers trop heureux,
Ira toucher celle des femmes,

Se mêler à de tendres âmes,
Et faire pleurer de beaux yeux.

Ah! Louise! et quand cette image
Dont l'éclat flatteur me séduit,
M'échapperait comme s'enfuit
L'ombre qui court sous un nuage,
N'ai-je pas obtenu de vous
Le succès qui m'est le plus doux?
N'ai-je pas fait couler vos larmes?
N'ai-je pas surpris vos sanglots?
Vu votre œil suivre avec alarmes
Le sort flottant de mes héros?
N'en fûtes-vous pas malheureuse
Durant les heures d'un long soir?
N'est-ce donc rien que d'émouvoir
Une âme belle et généreuse?
L'éloge qu'on peut estimer
Est celui des cœurs qu'on préfère,
Et d'abord il m'est doux de plaire
Aux amis qu'il m'est doux d'aimer.

Mais moi-même, ô premier salaire!
N'est-ce donc rien que de pouvoir,
Jouissant de ma propre flamme,
Enfanter ce que dans mon âme
Une Muse aime à concevoir?
Ce bien fût-il seul mon partage,
Ah! j'en serais encore épris;
A l'heure où j'achève l'ouvrage
J'en ai déjà reçu le prix.

Ce prix est-il dans ce qu'on pense?
Louise, eh! qu'importe en effet
Le bruit que la foule dispense!
Le travail que le cœur a fait
A lui-même est sa récompense,
Comme à la vertu sa constance,
Comme au bienfaiteur son bienfait.
Que vers le triomphe on me voie
Pousser de trop ardents désirs?
Mes travaux, voilà mes plaisirs;
Mon triomphe, il est dans ma joie;
O poétique enchantement!
Il est dans ce premier moment
Où la Muse qu'on vient attendre,
D'abord en nous se fait entendre;
Il est dans ce ravissement
Alors qu'encor jeune et nouvelle,
La pensée au cœur se révèle
Et frémit sous l'enfantement;
Il est dans la vertu féconde,
Dans la chaleur vive et profonde,
Au sein alors se répandant,
Qui monte et descend et l'inonde,
Séve de feu, fluide ardent,
Semblable à ce que sent la terre
Après la saison solitaire,
Au retour des douces chaleurs,
Lorsque son sein travaille immense,
Lorsqu'en toutes ses profondeurs
Se meut et germe sa semence,
Pleine d'aise sous la présence

Du mois puissant qui fait les fleurs.

Donnez-moi ce triomphe intime,
C'est lui que je veux; donnez-moi
De l'homme cet état sublime
Où l'homme entier jouit de soi,
Où tous ses trésors sont fertiles,
Où les vertus semblent faciles,
Où Lamoignon n'étonne pas,
Où l'on pourrait aux Thermopyles
Mourir, comme Léonidas!
Alors on brûle, on pleure, on aime,
On est amant, on est héros,
On est, qu'importe tant de mots?
On est poëte, on est soi-même.
Puissant par ses émotions,
Le poëte est tout; passions,
Vos effets naissent de sa flamme.
Guerrier, qu'un combat le réclame,
Roi, qu'il commande aux nations,
Les beaux vers qui sont dans son âme
Seraient de belles actions.

Le poëte! un dieu le domine.
Il a de soudaines lueurs,
Comme d'une vertu divine;
Il voit, il conçoit, il devine
Dans les plus hautes profondeurs;
Il sent en lui tout à coup naître
Ce qu'il n'a jamais pu connaître;
Dans l'inspiration, pareil

A l'enfant que l'art mesmérique
Fait parler durant son sommeil,
Qui voit, connaît, comprend, explique
Tout ce qu'il ignore au réveil.

Ah! si ces instants de la vie
Davantage pouvaient durer!
Mais leur clarté bientôt ravie
Dans l'ombre nous laisse rentrer;
Le poids de cette humaine argile,
Si lourde et pourtant si fragile,
Loin du trône immatériel
Où l'âme régnait dans sa sphère,
L'entraîne, et des hauteurs du ciel
Nous fait retomber sur la terre.

Je crois, Louise, qu'il est temps,
En effet, que l'on m'y ramène;
Je m'en suis écarté longtemps;
Me voilà loin de Melpomène,
De vous surtout! je m'aperçois
Que je rêve! Ce pauvre monde
Qu'en ses vers tout poëte fronde,
A pourtant du bon quelquefois.
On ne vit pas toujours aux bois,
Et malgré mon goût solitaire,
Paris, me pressant d'arriver,
Ne saurait enfin me déplaire,
Quand je vais vous y retrouver.

Adieu; lorsque trois fois encore

J'aurai veillé dans ce séjour,
Avec la quatrième aurore
De mon départ luira le jour;
Et du somme encore incertaine,
Vous vous éveillerez à peine,
Honteuse d'avoir trop dormi,
Qu'en écoutant la dixième heure,
Tout à coup dans votre demeure
Vous verrez entrer votre ami.

XXV.

LA VALLÉE DE CHAMPROSAY

LE JOUR DU SACRE DE CHARLES X.

29 mai 1825.

O Champrosay, champêtre scène
De repos, de calme et d'oubli,
Entends-tu venir, sur la Seine,
Du canon qui tonne à Vincenne
Le son par l'espace affaibli?

Reims couronne Charle à cette heure.
Il marche au sacre en cet instant,
Où moi, par fortune meilleure,
J'inaugure ici ma demeure,
Plus roi que Charle et plus content.

Je crois ouïr l'église immense
Élever son bruit jusqu'aux cieux :
De loin, vers ces bois il s'élance,
Et vient accroître le silence
De leurs dômes religieux.

Des transports, selon l'habitude,
Là, chargent l'air de mille vœux!
Ici, loin de la multitude,
De la fidèle solitude
Le silence parle bien mieux.

Peut-être, à l'usage fidèles,
Maintenant mille passereaux,
Lâchés sous les nefs solennelles,
Aux cierges saints brûlent leurs ailes,
Et du bec battent les vitraux.

Liberté!... c'est donc le symbole
De celle que nous font les rois!
Plus semblables à mon idole,
Vous me montrez celle qui vole,
Oiseaux qui chantez dans les bois.

C'est ici que j'aurais dû naître.
Champrosay! nom plein de douceur!
O ma maison, reçois ton maître!
Forêt, fleuve, coteau champêtre,
Recevez votre possesseur.

Heureux qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin!

Un cerisier, près de mon Louvre,
Le cache et l'indique au regard;

Devant, la Seine se découvre,
Et, derrière, une porte s'ouvre
Sous les ombrages de Sénart.

Le domaine ne s'étend guère,
Mais il est selon mon trésor.
Sa liberté n'est pas chimère,
Pour vivre libre et lire Homère,
Bien portant, que faut-il encor?

Pour m'agrandir m'irai-je battre?
Trois arpents sont assez pour moi :
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi.

Oh! bien fou qui jamais n'arrête
Ses vœux d'heure en heure plus grands!
De biens nouveaux toujours en quête,
On blâme l'esprit de conquête,
On imite les conquérants.

Si les hommes pouvaient s'entendre!
Mais non : tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre,
Et, prince ou bourgeois, veut étendre
Ou son royaume ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage,
Et dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,

Je ne demande à ce village
De lot que celui qu'il m'a fait :

Content si, m'assurant la vue
De la rivière et du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue,
Que borne en fleurs le vieux sureau.

C'est tout. Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus. Et si, murmurante,
Dans ce bois, devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors... si ce n'est quelque rente...
Il ne me manquerait plus rien.

XXVI.

LA PROMENADE SUR L'EAU.

D'ÉTIOLLES A CHAMPROSAY.

A TROIS JEUNES SŒURS

VICTORINE, EULALIE ET PAULE

DE SAINTE-AULAIRE.

Champrosay, 1826.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

La soirée est sereine et pure,
L'air est doux et délicieux,
Et le bord n'a pas un murmure
Qui trouble le calme des cieux.
Heure enchantée! heure enivrante!
L'onde coule si transparente
Qu'on voit les trembles y dormir.

Ah! d'une semblable soirée,
Gardons, gardons que la durée
Ne soit trop tôt un souvenir.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

Vous avez quinze ans, Eulalie,
Vous, Victorine, dix-sept ans,
Vous, Paule, pour être accomplie,
Vous leur enviez six printemps;
Oh! toutes trois gardez cet âge,
Restez à l'heure sans nuage
Où vous voguez d'un cours si pur
Autour de votre blonde mère,
Qui semble entre vous la première
De quatre sœurs aux yeux d'azur.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

De ces frais et riants visages,
Dans l'eau laissez-moi regarder
Les jeunes et pures images,
Qu'aucun souffle ne vient rider.
Je crois voir flotter, sous ma vue,
Comme une nature inconnue,

Comme un peuple immatériel,
Et des êtres d'un autre monde
Me sourire du fond de l'onde
Et de l'azur d'un autre ciel.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

Comme, sous l'aile douce et chère,
D'heureux oiseaux avant l'essor
Sans connaître de graine amère
Dans leur duvet dorment encor,
Vous dormez encore en vous-même;
Profitez du temps qui vous aime,
Prolongez l'heure et la saison,
Quand les nuages dont la vie,
Même heureuse, est souvent suivie,
Sont encor loin sous l'horizon.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

Que j'aime, belle d'innocence,
L'âme ouverte de toutes parts,
Qui sans peur dans sa transparence
Peut laisser entrer les regards!
Mais de ces heures si candides,

Le monde et ses attraits perfides,
Peut-être bientôt possesseurs,
Vont par une pente insensible
Entraîner cette âme paisible
A leurs décevantes douceurs.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

Attirée au fleuve limpide,
Celle qui vient s'asseoir au bord,
Près d'entrer dans le bain rapide,
S'arrête et se trouble d'abord;
Vers l'eau qui doucement l'attire
Elle avance un pied, le retire,
Puis, plus avant elle ose entrer,
Puis de son beau sein presse l'onde,
Puis se plonge dans l'eau profonde,
Et ne veut plus s'en séparer.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

Entre nos plaisirs et nos peines,
Rapide et court est le chemin.
Il est bien peu d'heures sereines
Dans le plus fortuné destin.

A peine cette heure passée,
Comme aussitôt de ma pensée
Tous les troubles vont revenir !
Et comme, en abordant la terre,
Les soucis qui semblaient se taire
Vont me frapper au souvenir !

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau ;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

D'où nous vient la secrète envie
Qui nous dit sans cesse : Avancez ?
Hélas ! d'elle-même la vie
N'avance-t-elle pas assez !
Tandis que sur cette eau tranquille
Je me vois assis immobile,
Elle marche, et je suis son cours.
Je voudrais m'arrêter, par place,
Pour cueillir mainte fleur qui passe,
Mais le fleuve marche toujours.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau ;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

Le couchant est devenu sombre ;
Le soir, noircissant les coteaux,
Derrière nous pousse son ombre,

Et du bord descend sur les eaux.
Voici le terme du voyage;
Je vois s'approcher le rivage
A mesure que le jour fuit;
Et cette heure, qui nous rassemble
Si joyeux de voguer ensemble,
Va s'évanouir dans la nuit.

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

Jamais sans un peu de tristesse
On ne voit finir un beau jour.
Le regret suit tout ce qui cesse
Et souvent, hélas! sans retour.
Au fond de l'âme il s'insinue,
Quand, sur le bord, la nuit venue,
Les amis se serrent la main,
Et se disent : L'heure était belle!
Mais quand recommencera-t-elle?
Nous retrouverons-nous demain?

Jeunes filles, ramez à peine,
Laissez seul couler le bateau;
Assez vite au but qui l'entraîne
Nous mènera le fil de l'eau.

XXVII.

L'ÉTOILE DE VÉNUS.

A M. ACHILLE DU PARQUET.

Kenmore, septembre 1825.

I.

Que la Grèce était loin, même de ma pensée !
Sur ce beau lac reculé vers le nord
Je regardais, assis rêveur au bord,
La nuit descendre, et la lune glacée
Faire au sein des vapeurs courir son disque d'or.
Je songeais à la France, et non pas sans tristesse,
A mes travaux dans l'abandon laissés,
A mes amis, au temps de ma jeunesse,
A nos beaux soirs depuis longtemps passés !
Puis, rêvant d'Abbotsford où j'ai dormi naguères,
J'errais, du Ben-l'Homond vers la Tweed rappelé,
Au magique château de l'enchanteur voilé
Qui se couronne de bruyères; [35]
J'entendais encor retentir
Les airs des ballades guerrières
Que ses filles chantaient si fières,
Et qui du lac semblaient sortir;

La claymore, les clans, les combats des frontières,
Les héros écossais, par son art animés,
Renaissaient sur ces monts de bruyère embaumés.
Et mon esprit roulait de confuses images,
Comme roulent au ciel ces vagues de nuages,
Au bruit du torrent inégal
Qui dans l'ombre et dans le silence
Semble grossi par la distance,
Et descend de Fillin où dort le roi Fingal.
Tout à coup, écartant la nue,
Dans un coin de ciel pur une étoile a brillé.
J'étais chez Ossian, et, soudain reconnue,
Dans le pays d'Homère elle m'a réveillé.

II.

L'étoile de Vénus, sur les eaux frémissante,
De ce bord, m'a porté soudain
Vers cet archipel si lointain
Où je la laissai rayonnante.
Si loin de son doux ciel je ne l'attendais pas,
Cette pure et constante amie,
Qui partout éclairait mes pas,
Et veilla tant de fois sur ma tête endormie.
Me voilà rendu de nouveau
A ce temps si cher et si beau
Où, brillante entre les étoiles,
Elle se balançait parmi les blanches voiles,
Et sur sa trace d'or attirait mon vaisseau.
Elle m'a ramené vers ses heures heureuses,
Lorsqu'aux plaines d'Asie à mes nuits voyageuses

Elle prêtait son doux flambeau.
Combien de fois aussi, couché dans mon manteau,
Aux monts Arcadiens, sous les nuits diaphanes,
De ma tente, attachée aux branches des platanes,
J'ai vu ses purs regards entr'ouvrir le rideau!

O champs! ô vallons! ô montagnes!
Beaux jours! plus belles nuits! où loin de tous sentiers,
J'avais pour amis les coursiers
Et les étoiles pour compagnes!
Qui me rendra ces temps, ces pays que j'aimais?
Lieux chers qu'incessamment les souvenirs me parent!
Que de cieux et de mers et de jours nous séparent!
Me sera-t-il donné de les revoir jamais?

III.

Mais quel souhait formé-je encore!
Où vont malgré moi mes désirs?
Hélas! n'est-il pas temps de clore
L'âge des vagabonds plaisirs?

Cher compagnon du beau voyage,
Ami, qui dès notre matin
Avez, de rivage en rivage,
Au mien mêlé votre destin;

Depuis notre course première,
De Saint-Cyr au frais Port-Royal,
Jusqu'à celle où sous la bruyère,
A Fillin, nous cherchions Fingal,

Que de pays dont la poussière
Porta l'empreinte de nos pieds!
Que de jours passés sur la terre,
Du moins l'un sur l'autre appuyés!

De nos communs pèlerinages,
A la fin de jours si nombreux,
Chez nous rentrerons-nous plus sages,
Hélas! et surtout plus heureux!

A tant de courses si lointaines
N'est-il pas temps de mettre fin
Et de chercher de l'ombre enfin
Au bord de nos propres fontaines?

Le soir vient, et d'un air glacé
Le vent, sur le lac, l'accompagne.
Déjà derrière la montagne
Le soleil qui baisse est passé.

Malgré moi, de ma pauvre France
Mes yeux ont cherché l'horizon.
Je vois, à travers la distance,
Fumer le toit de ma maison.

A son foyer qui me rappelle
Je vois, de ce lac obscurci,
Qui comme moi frissonne ici,
L'âtre qui là-bas étincelle.

Mon chien à la grille m'attend;
Et tout ce que j'aime me crie,
D'une voix que mon âme entend :
Reviens, reviens dans ta patrie!

XXVIII.

LA MUSE DU RÉVEIL.

Champrosay, juin 1830.

I.

Je dormais. Fait-il jour? mais tout encor sommeille.
Pourquoi d'émotion mon cœur est-il si plein?
    Et quelle voix, insensible à l'oreille,
    Me réveillant, a parlé dans mon sein?
Ah! mon âme a frémi par degrés échauffée.
C'est la muse. Elle est là. Je la sens arriver.
C'est la muse qui vient, c'est l'invisible fée
Qui, proche du matin, la nuit vient me trouver.
J'ai senti, tout à coup la poitrine tremblante,
Se poser sur mon flanc comme une main brûlante;
        Et dans moi vient d'entrer le jour.
En moi monte et descend un flux d'immense joie.
Si la fille du ciel défend que je la voie,
Je la sens à sa flamme, et mieux à mon amour.

        Pourtant de sa subite étreinte
        J'approche avec frémissement.
Je frissonne, troublé d'une indicible crainte;
        Je n'ose aborder ce moment;

Je redoute cette tourmente.
Cette belle et terrible amante,
Qui dévore, et s'envole, et se rit de l'amant.

Je suis, frémissant devant elle,
Comme un adolescent qui, l'objet d'un beau choix,
D'une femme qui l'aime, et dont le sein l'appelle,
S'approche en tressaillant pour la première fois.
Si jeune il n'ose, il craint la lutte qu'il désire,
Il voudrait reculer devant le prix offert,
Et puis, l'amour fait un sourire,
Et le ciel profond s'est ouvert.

II.

C'est donc toi! viens, capricieuse!
Tout entier viens me rallumer;
De mon bonheur reine envieuse,
Viens de ton âme m'animer.
Que je t'ai de mois attendue!
Je croyais ta flamme perdue,
Et je disais : La Muse a cessé de m'aimer.
Et tu m'aimais encor! C'est donc toi! ta présence,
Après une si longue absence,
Le rire aux yeux, me fait pleurer.
Viens tout près d'une âme altérée,
Ouvre-moi ta source sacrée,
Viens dans ta source m'enivrer.
De mes rideaux l'air enflammé m'embrase.
Comme à Samos, il m'oppresse et m'écrase.
Loin, loin de moi ce liquide Vulcain,

Qui brûle chaque veine où si terrible il coule,
Cette fièvre de feu du lion africain,
Qui, dévoré du sable, avec rage s'y roule;
C'est trop, c'est trop. Veux-tu de mon fragile corps,
Emportant l'âme évanouie,
Briser tous les frêles ressorts?
Une heure dévore une vie.

III.

Que le calme est délicieux
Qui succède au brûlant orage,
Qui des sens repose la rage,
Qui, leurs flots apaisés, vous laisse dans les cieux!
L'âme en conserve encor l'émotion immense;
Le sein est inondé, mais d'un air doux et pur;
Le ciel échauffe encor, mais à travers l'azur;
Le tourment est fini, la volupté commence.

IV.

Qu'ai-je senti? déjà voudrais-tu me quitter?
Muse, ô si rarement tu viens me visiter!
Faudra-t-il que sitôt finisse
Un bonheur si cher acheté?
Est-ce quelque nouveau caprice?
Oh! n'imite pas la beauté!
Serait-il cette heure première
Qui souvent te fait fuir sa profane lumière?
Oh! laisse-moi longtemps savourer ton doux miel;
Laisse-moi séjourner dans la paix de ton ciel.

Contre mon sein demeure encore.
Tu pars! non, ce n'est pas l'aurore;
Les sylphes sont en plaine, et j'entends Ariel.

Muse, sais-tu combien je t'aime!
Sais-tu depuis quel temps? l'aimeras-tu toujours
Celui qui t'a donné les plus beaux de ses jours,
Ses belles nuits, et tout lui-même?
Notre vie a fait un long cours,
Depuis que je t'ai devinée
Dans ce cher et doux Prytanée,
Heureux berceau de nos amours.
Vivront-ils les enfants de ce long hyménée?
Si peu nombreux et si faibles, hélas!
J'ai trop matin commencé ma journée;
Avant qu'ils soient fleuris j'ai cueilli mes lilas;
Bien jeune encor! j'avais douze ans à peine.
Que la journée ouverte si matin
Vous paraît longue! il la vaudrait mieux pleine.
Mais elle fut du moins pure et sereine;
Puisse un beau soir en couronner la fin!

V.

Te souviens-tu, Muse adorée,
Du premier temps où je t'aimais?
Beau de sa promesse dorée,
Pourrais-je l'oublier jamais,
Ce temps de ma brillante enfance,
Ce soleil levant d'espérance,
Ce bel arc-en-ciel d'avenir;

Et qui, de larmes bien amères,
Si tes serments sont des chimères,
Fera pleurer mon souvenir!
Contre mon sein demeure encore.
Tu pars! non, ce n'est pas l'aurore;
L'étoile de Vénus songe à peine à venir.

Te rappelles-tu les jacinthes
De nos bois secrets de Saint-Cyr,
Où de tes premières étreintes
Presque enfant tu vins me saisir?
Et les châtaigniers de Racine,
A Port-Royal, sur la colline,
Où l'ambroisie est dans l'éther?
Dans ces deux berceaux du génie,
Tu soupirais ton harmonie,
Et moi, je t'appelais Esther.
Contre mon sein demeure encore.
Tu pars! non, ce n'est pas l'aurore;
Et près du cygne encor rayonne Jupiter.

Te souviens-tu de Tancarville?
Du vallon caché dans les bois
Où, près de la source immobile,
Tu m'as enivré tant de fois?
Dans ma tour, si loin de la terre,
Comme Pétrarque solitaire,
Que de bonheur tu m'as versé!
Moi, dans la voix Éolienne
Je croyais entendre la tienne,
Et que ton souffle avait passé.

Contre mon sein demeure encore.
Tu pars! non, ce n'est pas l'aurore;
Pégase à l'orient est loin d'être effacé.

Te rappelles-tu l'Italie?
Dans Tibur avec toi j'errais.
Tu disais au mont Catilie
Qu'à son Horace j'atteindrais!
Et notre Grèce? notre mère!
Et Chios, où, du roc d'Homère
Parfumé comme un encensoir,
Dans toutes leurs métamorphoses
Nous suivions les nuages roses
Que l'Archipel berce le soir?
Contre mon sein demeure encore.
Tu pars! non, ce n'est pas l'aurore;
La lyre est au zénith, si belle encore à voir!

Te souviens-tu de la soirée
Où, près du tombeau de Fingal,
Sur la bruyère si pourprée,
Nous pensions au pays natal?
Près de Kenmore! elle était belle!
Dans le lac encore étincelle
La large lune au disque d'or.
Sous l'eau transparente et profonde
Semblait dormir un autre monde,
Ceint de cristal comme un trésor.
Contre mon sein demeure encore.
Tu pars! non, ce n'est pas l'aurore;
Diane au beau chasseur n'a pas rendu son cor.

VI.

Elle est partie. Eh bien! Qu'est devenu mon rêve?
De mon sein qui s'éteint avec elle il s'enfuit.
Oui, voilà le jour qui se lève;
Et dans moi retombe la nuit.
Le jour, de sa clarté première,
Allume un ciel riant et beau;
Mais de ma secrète lumière
Il vient d'éteindre le flambeau.
La muse est un divin mystère,
Elle craint le monde et le jour;
La lampe de Psyché, le regard de la terre,
La fait enfuir comme l'amour.

Ah! que le charme se prolonge!
Reviens multiplier les jours où je te plus!
Reviens demain encor m'enchanter d'un beau songe.
Si rare en mon séjour, ne reviendrais-tu plus?
Comme toute autre maîtresse
La Muse aime la jeunesse;
Et mon front s'agrandit, et l'âge sérieux
De cheveux grisonnants sème mes noirs cheveux.
Suis-je à cet âge qu'accompagne
Un triste et douloureux hélas?
Suis-je au sommet de la montagne,
Où l'on s'arrête déjà las?
Ai-je donc gravi tout entière
La côte où le soleil reluit?
Me faut-il descendre, derrière,
Celle qui penche vers la nuit?

Bientôt, (hélas, demain!) adieu, belle jeunesse!
Adieu, Muses, plaisirs, voyages, vaste espoir!
Il faut vous dire un long bonsoir.
Et pour vous regretter sans cesse.

Me voilà sur la cime où, reportant les yeux
Vers cette Italie enchantée
Que tout à l'heure on a quittée,
On prolonge longtemps le charme et les adieux.
On regarde ces belles plaines
D'ombrage et de soleil si pleines,
Où brillent des yeux noirs, brûlants comme leurs cieux :
On revoit les beaux lacs comme en un doux mirage,
Aux vignes en festons les ormes enlacés;
On songe aux plaisirs du voyage,
Peut-être à des amis sur la route laissés!
On s'arrête, on regarde encore;
Dans son âme qui s'en colore
On voudrait emporter ces champs, ces cieux bénis;
Les yeux un moment sont humides,
Puis on suit les pentes rapides
Vers les neiges du Mont-Cenis.

Mais, du sein des regrets, dans notre âme attendrie,
Un penser consolant par degrés est éclos.
Par delà cette neige et sa froide Hespérie,
On sent qu'il est une patrie
Et qu'en son sein est le repos.

XXIX.

LE VENT DE CETTE NUIT.[36]

Champrosay, juin 1830.

Avez-vous cette nuit entendu la tempête?
Le toit semblait au vent se mouvoir sur ma tête;
Je me suis réveillé dans ma chambre en sursaut,
Comme si la maison, soudain prise d'assaut,
Eût senti secouer sous des mains violentes
Ses portes, ses volets, ses fenêtres tremblantes.
En entendant, autour, les grands arbres du bois
Rouler leurs flots, enfler leurs gémissantes voix,
Sur la mer ma mémoire à l'instant s'est portée.
Il m'a semblé la voir, de ce vent tourmentée,
Se rouler, se débattre, et sur les vastes eaux,
Au loin, en les brisant, disperser des vaisseaux.
Alors : « Alger! Alger! » ces mots involontaires
Ont volé de ma bouche, et nos mâts militaires
Sont venus sans repos devant mes yeux flotter;
Et j'ai dit : « Dans quels ports pourront-ils s'abriter!
« Hélas! la flotte! hélas! nos bons soldats de France!
« Hélas! des jours nouveaux, la plus jeune espérance!

« Hélas, tous nos amis ! » Puis, sur chaque oreiller
J'ai cru sentir partout les mères s'éveiller,
Et, prêtant à l'orage une inquiète oreille,
Toutes, au même vent, d'une crainte pareille
Frissonner, et ce cri de tous les cœurs sortir :
« O mon fils ! oh ! pourquoi l'ai-je laissé partir ! »
La jeune sœur qui tremble en écoutant l'orage,
Et que rendort bientôt le sommeil de son âge,
En rêve par sa crainte est poursuivie encor,
Voit des flots, des rochers, des cadavres au bord
Dont les traits sont cachés sous l'algue qui les souille,
Le Bédouin hideux qui rit et les dépouille,
Le bagne, le désert, la faim ; prête à crier,
Son sein bat ; elle a vu son frère prisonnier,
Senti le yatagan qu'à la gorge on lui plonge ;
Réveillez-la, courez ! Enfant, c'était un songe.

Ainsi jusques au jour de pénibles tableaux
Ont autour de mes yeux flotté sous mes rideaux.
Dans ces sentiers ombreux où seul je me promène,
A mon esprit encor le matin les ramène.
Ces ravages du vent, que les bois de Sénart
A mes yeux consternés offrent de toute part,
Ces branches dont l'orage a les routes jonchées,
Et ces feuilles sans nombre aux chênes arrachées,
Tout porte ma pensée aux rivages lointains
Où la France, imprudente, a lancé ses destins.

Fatale guerre ! ainsi la saison qui s'avance
Viendrait de nos vaisseaux repousser l'espérance !

Quel danger maintenant, si les vents en courroux
Sur les bords africains se rangeaient contre nous!
Suivrons-nous l'entreprise à grands frais commencée?
Ou ramènerons-nous la flotte dispersée?
Déjà d'un tel retour, dans son petit sérail,
Le corsaire d'Alger rit sous son éventail.

Pour l'intérêt de tous, la France se hasarde;
Au lieu de nous aider Albion nous regarde,
Contente si le vent nous vient contrarier,
Si le sort nous trahit, prompte à s'y rallier.
Occupés seulement de leur propre avantage,
Les Anglais, sur la mer croisant devant Carthage,
Nous observent, tout prêts à venir partager
Le butin, s'il en est, et non pas le danger.
De vaincre sans combattre ils ont le privilége;
Pareils à ces vauriens échappés du collége,
A ces grands écoliers, avides et prudents,
Qui, voisins d'un verger qu'un chien garde au dedans,
Laissent, sans peur pour eux, un hardi camarade
De la haie ou du mur essayer l'escalade,
Et dans l'arbre où des fruits pendent pour les tenter,
De loin, du coin de l'œil, le regardent monter;
Puis, quand il redescend tout saignant du visage,
Soudain les garnements accourent au partage.

Serons-nous donc partout tels qu'en Espagne un jour
Ce chevalier fameux, poussé du fol amour
De courir sans repos les grandes aventures?

Sans doute c'est l'erreur des plus nobles natures;
Si, le voyant aux champs, on craint pour la raison
D'un héros, qui devrait penser à sa maison,
Du moins nul ne lui peut refuser son estime,
Car il est le soutien du faible qu'on opprime;
Seul, la lance en arrêt, il s'attaque aux géants,
Il garde pour lui seul les coups des mécréants :
Héroïque folie! et dans l'œil qui l'admire,
Une larme souvent vient se joindre au sourire.
Mais avec Don Quichotte il serait pourtant bon
De faire enfin cesser toute comparaison.

Sur de lointaines mers quand la flotte engagée
Par les vents et les flots peut-être est assiégée,
Le vaisseau de l'État de plus terribles flots
Voit assaillir partout ses tristes matelots,
Et n'a, pour le sauver, qu'un bien pauvre pilote,
Dont le vieux gouvernail à tous les vents ballotte.
Mais courage, ô ma France! et tiens tête au danger.
Le vent qui te menace en un jour peut changer;
Un autre peut venir aussi vite à ton aide
Que dans le ciel du Nord le jour au jour succède.
On a baissé les yeux sous la nuit qui venait,
Soudain on les relève, et c'est le jour qui naît.

Et le jour va venir, j'en crois mon espérance.
La liberté ne peut périr plus que la France.
En vain se voile encor son éclat immortel.
La liberté chez nous est ce bel arc-en-ciel
Dont la lumière, au vent sans cesse tourmentée,
Habite de Terni la cascade agitée.

Il brille, et disparaît pour briller de nouveau;
Il vit, sans s'altérer, dans le nuage d'eau
Qui le brise sans cesse et semble le détruire;
Il subsiste toujours, toujours prêt à reluire.
Flottant comme un drapeau qu'au milieu du combat
La poudre quelquefois cache à l'œil du soldat,
Il s'agite, voilé dans l'humide poussière
Dont le nuage monte autour de sa lumière.
Sous ses belles couleurs, bientôt victorieux,
Plus brillant de l'éclipse, il éclate à nos yeux.
On le revoit alors, l'air serein et sublime,
La tête dans le ciel et le pied dans l'abîme,
Brisant des folles eaux l'assaut continuel,
Garder dans la tourmente un sourire éternel.

XXX.

LES POULES DU LOGIS.

Durant les mois d'été souvent n'avez-vous pas
Le soir, à la campagne, après votre repas,
De ces restes de pain que sur la nappe on laisse
Aux poules du logis par plaisir fait largesse?
Toutes viennent en hâte assister au soupé.
Tandis que chaque bec à terre est occupé,
Si quelque grosse part échoit à quelque poule,
Elle se croit heureuse; elle fuit de la foule,
Et pour manger en paix cherche un coin du hangar;
Point de paix; sa fortune attire le regard.
De tout le poulailler elle devient l'envie;
Des poules et du coq la voilà poursuivie;
On la presse, elle échappe, on revient l'assiéger,
Elle ne peut trouver de lieu sûr où manger.
D'un bout du poulailler à l'autre elle voyage,
Ni trêve ni repos : on la heurte au passage,
Et jusque dans son bec on lui vient picoter
Le morceau qu'elle tient sans y pouvoir goûter.
Ou si, plus rassurée, elle le pose à terre,
Il est pris! de côté change aussitôt la guerre,

Et tous, accompagnant le possesseur nouveau,
Abandonnent la poule et suivent le morceau. [37]

Cependant qu'à le suivre on les voit agitées,
Les autres dans un coin sans être inquiétées,
Mangent tranquillement quelques miettes de pain,
Ou d'entre le fumier retirent quelque grain;
Et celle à qui la proie en son bec fut ravie,
Ne sait plus retourner à sa première vie;
Elle reste à l'écart d'un air triste et confus,
Et les miettes de pain ne la contentent plus.

XXXI.

BRILLANT.

Champrosay, 1830.

Ils ont donné mon chien! mon pauvre camarade!
Le compagnon joyeux qui de ma promenade,
Chaque jour dans les bois, les vignes, les prés verts,
Suivait tous les détours, sans distraire mes vers!
C'était le mouvement de ma calme demeure;
Sa maîtresse l'aimait, qui maintenant le pleure;
De George et de Pauline il partageait les jeux;
Il était de leur âge, il croissait avec eux.

Mais un chien sans défauts serait un chien unique.
Brillant avait les siens; c'était un domestique
Voleur, aux poulaillers redoutable; sa dent
Servait un appétit quelquefois imprudent;
Avec lui la cuisine était souvent en guerre.
Il est vrai que Brillant ne se contraignait guère.
Cherchait-on un coupable, on disait : le voilà.
Brillant a fait ceci, Brillant a pris cela.
La servante venait : « Je ne puis plus répondre
« Qu'avec un pareil chien les poules veuillent pondre. »
Le jardinier venait : « Il a cassé mes fleurs,
« Il a du potager ravagé les primeurs,
« Et je viens de le voir qui, se donnant carrière,
« Des pattes de devant, des pattes de derrière,

« Faisait dans le gazon des trous, pour s'y fourrer,
« Où vous-même on pourrait, monsieur, vous enterrer. »
Les voisins à leur tour : « Il fait un tel tapage,
« Qu'il n'est plus de repos possible en ce village,
« Et de tels aboiements jusqu'au jour nous poursuit
« Que nous ne saurions plus fermer l'œil de la nuit. »
D'autres, des paysans, accouraient à la grille :
« Votre chien vient de mordre une petite fille. »
Enfin, justes ou non, tous d'un grief nouveau
Venaient, chaque matin, me rompre le cerveau.
Las, excédé, vaincu, que Dieu me le pardonne!
J'ai plié sous l'orage, et j'ai dit : Qu'on le donne.
Ils l'ont donné — trop vite — et dès le lendemain,
Un roulier, qui souvent passait sur le chemin,
Même avant mon réveil, avait à sa voiture
Lié mon pauvre chien, partant à l'aventure.

J'en ai l'âme chagrine, et depuis ce moment,
Je ne sais quel regret me suit incessamment.
De sa niche muette, à la grille restée,
Depuis qu'il est parti la cour est attristée.
Sans doute on ne voit plus de trous dans le gazon,
Mais avec lui la joie a quitté la maison;
On ne voit plus les fleurs sous des pattes foulées,
Mais ses bonds ne vont plus égayer mes allées.

A l'heure où le matin, devant ma table assis,
Au travail occupé, je médite ou j'écris,
Je cherche malgré moi ce compagnon aimable
Que toujours, à mes pieds étendu sous ma table,
Je voyais, le museau sur sa patte allongé,

Attendre, patient, le moment du congé.
Las de dormir, parfois la matinée entière,
Il posait sur mon bras sa patte familière,
Et semblait, du beau temps soigneux de m'avertir,
Me dire : Allons, mon maître, il est temps de sortir.
Oh! dès qu'il m'avait vu mon chapeau sur la tête,
Quels aboiements joyeux! quels bonds! et quelle fête!
Comme ses yeux aimants, effrontés de candeur, [38]
Se plongeant dans mes yeux, étincelaient d'ardeur!
Qui me rendra l'ami que ma maison exile?
Et lorsqu'à Champrosay je reviens de la ville,
Qui verrai-je à présent, accourant sur le seuil,
Égayer mon retour d'un bondissant accueil?
Qui viendra, dans les prés, au-devant de son maître?
J'aimais tant quand sa voix me faisait reconnaître
Qu'il descendait vers moi le verdoyant coteau,
Suivi de sa maîtresse; et que, du bord de l'eau,
Je le voyais joyeux, gambadant devant elle,
Dans les vignes, de loin, précéder son ombrelle!
Il semble qu'avec lui finissent de beaux jours.

Et tandis qu'en ce lieu je le revois toujours,
Sa joie est maintenant vers un autre adressée,
Et par une autre main sa tête est caressée.
Il est heureux, il joue. Il mange du pain noir,
Et parfois sous la pluie il marche jusqu'au soir,
Mais, s'il entre à l'auberge, il s'étend devant l'âtre;
A la voix du roulier, il bondit, il folâtre;
Et, sans nul souvenir du lieu qu'il a quitté,
Oublie un maître ingrat, qui l'a bien mérité.

XXXII.

A MA JEUNE AMIE

PAULINE AUBERNON

EN LUI ENVOYANT UNE BRODERIE EN ÉTRENNES.

1er janvier 1835.

Au temps des muses de boudoir,
Quand les femmes étaient des roses
Toujours nouvellement écloses,
Comme sur le don d'un mouchoir
On t'aurait dit de belles choses!
Un poëte aimable et musqué
Sans doute alors n'eût pas manqué
De te transporter en Asie,
Et d'offrir à tes dix-sept ans,
Dans sa galante poésie,
Les mouchoirs de tous les sultans.

Autre temps, mode différente,
La muse badine et galante
A vu mourir ses vieux succès.
Un excès remplace un excès.
Tout a changé, vers et musique,

Goût et parure, mœurs et lois.
Le mouchoir, galant autrefois,
Est devenu triste et tragique.
Misanthropie et repentir
De son boudoir l'ont fait sortir.
Chez Thalie et chez Melpomène,
Dans les loges et sur la scène,
Il a plus d'un rôle à remplir.
Il suit cette reine qu'on pleure,
Jusque sous la main du bourreau;
Pour lui cacher sa dernière heure
Sur ses yeux il met un bandeau;
Ou, terrible aux mains d'Othello,
D'un jaloux crédule et sauvage
Jusqu'au meurtre il pousse la rage.
Oh! pour un mouchoir quel orage!
Garde-toi de laisser traîner,
S'il te demande en mariage,
Celui qu'il voudrait te donner.

Quant à celui que je t'envoie,
Il ne porte que paix et joie;
Reçois-le comme un souvenir,
Qui de tes jours d'adolescence
Et d'un ami de ton enfance
Vienne parfois t'entretenir.
Si de quelque fête on te prie,
Qu'au moment de sortir, le soir,
Au fond de l'odorant tiroir
Ta main prenne sa broderie;
Qu'avec l'éventail de sandal

Il te garde ta place au bal;
Qu'au sortir de l'ardente fête
Du froid il préserve ta tête;
Et, si parmi tes jours sereins,
Bien que de tant de vœux suivie,
Il se glissait quelques chagrins
Inséparables de la vie,
Qu'aux yeux prompts à les épier
Des tiens il cache les alarmes,
Et n'y trouve jamais de larmes
Qu'il ne puisse vite essuyer!

XXXIII.

LE DURTAIN [39].

Provins, 1822.

Septembre rarement se passe
Sans qu'en ce mois de mes loisirs,
Au lieu de mes premiers plaisirs,
Je n'en vienne chercher la trace.

Comment, depuis mes jeunes ans,
N'ai-je pas revu la prairie
Qui, de mon souvenir chérie,
Voyait courir mes pas enfans!

Si souvent alors fréquentée,
Comment, depuis, quelque hasard
Ne l'a-t-il jamais présentée
A mes pas, même à mon regard!

Je retrouve l'odeur connue
Des herbages, dont la fraîcheur
Parmi mes veines s'insinue,
Et passe jusques à mon cœur.

Près d'une eau qui semble dormante,
Je retrouve, avec mes sentiers,
L'air tout embaumé de la menthe
Qu'en passant écrasaient mes pieds.

Cette rivière calme et pure,
Dont les basses et lentes eaux,
Entre deux rives de roseaux,
Traînent un si faible murmure,

Est-ce le Durtain que je vois?
Lui! le Durtain! le puis-je croire?
Si grand à mes yeux autrefois!
Si large encor dans ma mémoire!

Depuis qu'a fui vers d'autres cieux
Ma vie, en son cours dérangée,
La nature est-elle changée,
Ou n'ai-je plus les mêmes yeux?

C'était une rivière immense,
Dont les roseaux mêlés de jonc
Semblaient à ma petite enfance
Cacher des abîmes sans fond.

Je la retrouve murmurante
Sur un lit qui, mousseux et doux,
Laisserait compter ses cailloux,
Comme une source transparente.

La Chloé qui dans ce ruisseau
Du bain tenterait l'aventure,

A peine en verrait monter l'eau
A la place où fut sa ceinture.

Et pourtant cet étroit Durtain,
Qui ferait un pont d'une pierre,
A failli, dès l'heure première,
Submerger mon naissant destin.

Dans son onde fraîche et limpide,
Un jour, seul, et bien jeune enfant,
Je me baignais, et le courant
M'entraîna, pour moi trop rapide.

J'allais périr. Sans doute alors
Gonflé de quelque gros orage,
Le ruisseau, couvrant le rivage,
De ma main écartait ses bords.

Un autre enfant, qui vers un saule
Épiait quelque nid d'oiseau,
Vint à mes cris au bord de l'eau,
Et me sauva, sur son épaule.

Celui sans qui j'allais finir
Ma vie à sa première aurore,
Qu'a-t-il pu, depuis, devenir?
Est-il heureux? vit-il encore?

A-t-il, enfant de ce doux sol,
Dans la chaumière paternelle
Grandi, sans élever son aile,
Tandis qu'au loin j'ai pris mon vol?

Saint-Brice ou Fontaine-Riante
Lui prêtent-ils un de leurs toits?
Peut-être, en mainte course errante,
Sans m'en douter, je le revois.

Le soir du dimanche, peut-être,
Au rempart ou sur quelque pré,
A mon insu, sans le connaître,
Mes regards l'ont-ils rencontré.

Qu'il soit heureux ! et me pardonne
D'ignorer quel est son sillon;
Qu'il soit heureux! et s'il moissonne,
Que Dieu bénisse sa moisson.

Et du souvenir que réveille
Ce bord, où je suis revenu,
Que la voix parvienne à l'oreille
De mon bienfaiteur inconnu.

XXXIV.

LE RUBIS [40].

Saint-Sauveur, août 1838.

Sous leur beau ciel j'ai voulu voir
Ces célèbres monts Pyrénées,
Gravir leurs penchants, et m'asseoir
Sur leurs blanches cimes, le soir
De roses et d'or couronnées.

Si mon souvenir n'est obscur,
Les Alpes s'élèvent moins belles,
Et font, sur leurs sommets d'azur,
Dans un ciel moins vif et moins pur,
Briller leurs neiges éternelles.

Mais, seul, je me sens attristé;
Au plus beau spectacle du monde
Mon cœur reste désenchanté,
Si je n'ai pas, à mon côté,
Un cœur ami qui me réponde.

Jeune, de ma vie autrefois
J'aurais rempli ce beau voyage,
Animé les rocs et les bois;

Et tristement je m'aperçois
Du progrès rapide de l'âge.

Le Viguemale m'a montré
Sa cime entre toutes fameuse,
Bergoms, son pic tant célébré,
Et, dans le ciel, le Marboré
Sa brèche immense et merveilleuse,

La brèche qu'au mur colossal
Qui sépare France d'Espagne
Ouvrit, par un coup sans rival,
De sa magique Durandal,
Roland, neveu de Charlemagne.

Tous ces beaux et célèbres lieux
Qu'a recherchés ma vie errante,
Restés froids et silencieux,
En attirant au loin mes yeux
Laissaient mon âme indifférente.

Tout à coup la suave odeur
D'une herbe fraîchement fauchée
Attira mes pas et mon cœur
Vers des prés où, d'un buis en fleur,
Une humble source était cachée.

Et mon âme, ouverte soudain
Aux souvenirs qui l'ont saisie,
S'envole vers le ciel lointain
Qui voit le limpide Durtain
S'unir à sa sœur la Voulsie.

Pourquoi venir chercher si loin
Des montagnes si renommées?
Ce qui me charme, c'est un coin
De prairie, où je vois le foin
Monter en meules embaumées;

En face de ces grands tableaux,
S'il en est quelqu'un qui me rie,
C'est le plus petit des ruisseaux,
Qui soudain fait luire ses eaux
Sur le velours d'une prairie;

C'est une humble touffe de buis,
Qui, me rendant ma jeune histoire,
Remet sous mes yeux, au pays,
Les sentiers grimpants du Rubis,
Et leur parfum dans ma mémoire;

Ces jours pour l'enfance si beaux,
Lorsqu'au temps des saintes féries,
On venait, de tous les hameaux,
De son buis cueillir les rameaux
Pour en fêter Pâques-fleuries. [41]

Chemins du Rubis, mes amours,
Que hantait la troupe écolière!
Devant mes yeux je vois toujours
Flotter leur image, et les jours
De mon enfance buissonnière.

Mon souvenir, de toutes parts,
Avec les hommes d'un autre âge,

Erre, parmi ces vieux remparts,
Jérusalem, où leurs regards
Croyaient retrouver ton image; [42]

De ces coteaux et de leurs tours,
Plongeant dans la fraîche vallée,
Il va suivant dans ses détours
L'eau qui promène un double cours,
D'aulnes et de saules voilée;

Il cherche ces champs de rosiers,
Trésors conquis sur la Syrie,
Dont, en ses odorants paniers,
Chaque aurore, aux mois printaniers,
Récoltait la moisson fleurie. [43]

De quel ombrage éblouissant,
Oasis de nos blondes plaines,
Ton beau cercle entoure et défend
La ville qui me vit enfant
Jouer autour de ses fontaines! [44]

Dans le monde est-il un séjour
Où plus pur soit l'air qu'on respire,
Où plus doux s'écoule le jour,
Où l'on sente avec plus d'amour
Du pays l'indicible empire!...

Mais le Gave, au fond des ravins,
De son bruit frappe mon oreille.
Comme d'un songe je reviens;

J'étais endormi dans Provins,
A Saint-Sauveur je me réveille.

Je me retrouve seul assis
Sur la meule où j'ai cherché l'ombre.
Et voilà les cieux obscurcis,
Les vallons sont au loin noircis,
Et l'herbe verte devient sombre.

Tous les pâtres vêtus de peaux
Redescendent vers l'avenue;
Le son des alpestres pipeaux,
Et les clochettes des troupeaux,
Disent que la nuit est venue.

Allons, pendant qu'un bruit pareil
Dans tous les vallons se prolonge,
De la nuit suivre le conseil,
Et demander au vrai sommeil
De continuer mon doux songe.

XXXV.

VERS ÉCRITS

EN DESCENDANT LE RHIN.

Septembre 1841.

Échappé de Paris, libre de toute chaîne,
Sur le bateau joyeux que le vapeur entraîne,
Avez-vous jamais fait le voyage du Rhin?
A qui plaît la nature, et l'aise, et le bon vin,
De Bade à Rotterdam c'est un voyage à faire.
D'abord, c'est un plaisir de vivre sans affaire,
De voir couler le jour sans soins, hormis l'ennui
Que le compte à payer toujours porte avec lui.
Ensuite c'est un charme à nul autre semblable
D'être assis nonchalant, le coude sur la table,
Son crayon, son papier, ou son livre à la main,
Et de sentir sous soi galoper le chemin.
On dirait que pour vous le fleuve qui se presse
Lutte avec la vapeur de force et de vitesse,
Et ses deux riches bords semblent de leur côté
Rivaliser entre eux de charme et de beauté.
On regarde ébloui les collines qui passent,
Des champs que des forêts ou des vallons remplacent,

Des vignes, des rochers, de gothiques châteaux
Qui sur l'azur du ciel découpent leurs créneaux.
Et, montrant au passant leur gloire anéantie,
Du roc qui les soutient semblent faire partie.
Le rapide bateau comme un trait emporté
Y laisse l'œil à peine un moment arrêté.
Nul repos au regard : d'un site qu'on admire,
Si la nature ou l'art, à gauche, vous attire,
A droite, au même instant, un autre qui paraît
Attire le regard, qu'un autre encor distrait;
Et devant vous, voilà de nouvelles collines
Que l'on voit, apportant de nouvelles ruines,
Rapides, accourir de l'horizon lointain;
Elles venaient en face, on se tourne, et soudain
On voit derrière soi s'enfuir leurs cimes bleues.
On lit, on cause, on dîne, et l'on a fait cent lieues.

XXXVI.

TRIOLETS.

DE PLOMBIÈRES A MIRECOUR.

7 septembre 1844.

Quand on dit : beau comme le jour,
Sait-on bien tout ce qu'on veut dire?
Tout ce que renferme d'amour
Ce seul mot : beau comme le jour?
Sur le chemin de Mirecour,
Je viens d'en comprendre l'empire.
Quand on dit : beau comme le jour,
Sait-on bien tout ce qu'on veut dire?

Sur les montagnes d'Orient
Naissait la lumière dorée;
L'azur se colorait brillant
Sur les montagnes d'Orient.
Tableau solennel et riant
Dont mon âme est tout éclairée!
Sur les montagnes d'Orient
Naissait la lumière dorée.

D'un enfant le premier réveil
Est moins pur aux yeux de sa mère,
Et moins frais est le teint vermeil
D'un enfant au premier réveil,

Quand son œil s'entr'ouvre pareil
Au rayon de l'aube première;
D'un enfant le premier réveil
Est moins pur aux yeux de sa mère.

Rien que de voir luire le ciel,
Cela vaut la peine de naître;
On doit se sentir heureux d'être,
Rien que de voir luire le ciel.
Qui se plaindrait du lot mortel
Quand un tel jour vient à paraître?
Rien que de voir luire le ciel
Cela vaut la peine de naître.

Lorsque je pense à mon tombeau,
Mon regret est pour la lumière.
Le soleil me semble si beau
Lorsque je pense à mon tombeau.
Quoi! cet admirable flambeau
Ne rouvrirait plus ma paupière!
Lorsque je pense à mon tombeau,
Mon regret est pour la lumière.

Mais par delà le monument
Il est une aurore éternelle;
L'âme la voit incessamment
Par delà le froid monument.
Dans la beauté du firmament,
Dieu lui-même aux sens la révèle.
Par delà le froid monument
Il est une aurore éternelle.

XXXVII.

LE

RETOUR A TANCARVILLE

APRÈS TRENTE ANS.

Septembre 1845.

A mon émotion je sens que j'en approche.[45]
Tancarville et ses tours, Pierre-Gante et sa roche
Sont là ! J'ai reconnu cet air si vif des bois,
Qu'avec tant de plaisir j'aspirais autrefois,
Le long frémissement qui court sous les ombrages,
Semblable au bruit sans fin qui montait des rivages,
Et cette odeur de mousse et de feuilles dans l'air,
Et les pommiers penchés par le vent de la mer.

Ne me conduisez pas : j'en sais toutes les routes.
Parmi ces bois grandis je les retrouve toutes.
J'irais, fermant les yeux; et, si rien n'est changé,
Au bout du chemin creux de hêtres ombragé,
Le château va paraître. — Oh ! de quelle âme émue
J'ai revu, j'ai monté cette antique avenue
Qui s'élève, en tournant, sous ses larges noyers,
Jusqu'aux tours du portail, où nichaient les ramiers !

Arrêtons. Respirons. Presque tremblant, je sonne;
La cloche au son connu jusqu'en mon sein résonne.
La vaste porte, ouvrant ses battants vermoulus,
Me demande mon nom et ne me connaît plus.

Hélas! je ne suis pas un de vos anciens maîtres
Qui vient redemander le toit de ses ancêtres,
Je ne suis pas un fils trente ans déshérité
Qui rentre dans le lieu par sa race habité,
Je ne réclame pas le château de mes pères,
Non, mais de ma jeunesse et de ses jours prospères
Je viens chercher la trace et les chers souvenirs.
Ouvrez-vous, lieux témoins de mes plus doux loisirs,
Reconnaissez la voix d'un compagnon fidèle;
C'est moi! c'est votre ami, qui frappe et vous appelle.

Lorsque, de la vallée, ou du bourg ou des bois,
Le soir, dans le château, je rentrais autrefois,
De quel empressement l'agreste châtelaine
Accourait à l'appel de la cloche lointaine!
Et de quels bonds joyeux, accourant à son tour,
Le chien qui la suivait accueillait mon retour!

D'un air indifférent une femme est venue,
Du château maintenant habitante inconnue;
Et, comme un étranger qui passant, curieux,
Pour la première fois visiterait ces lieux,
M'introduit dans l'enceinte, hélas! qui fut la mienne,
Me nomme chaque tour dont elle est gardienne,
Me montre ces débris, pour moi si familiers,
La salle et l'écusson des anciens chevaliers,

La pierre, qui, du haut des pentes ruinées,
Paraît prête à tomber depuis quarante années,
Le manteau du foyer qui, de lierres tendu,
Dans l'air, comme un balcon, demeure suspendu,
Et, près du mur croulant où pendent quelques treilles,
Le jardin, où jadis bourdonnaient mes abeilles.

Parmi tous ces débris, où j'ai souvent erré,
Où j'ai joui, souffert, aimé, rêvé, pleuré,
Mon heureuse jeunesse, en vingt lieux dispersée,
Soudain de toutes parts remonte à ma pensée.
J'éprouve, pour courir vers tout ce que je vois,
Une force inconnue à mes jours d'autrefois.
Il me semble en mon sein sentir battre des ailes,
Un air intérieur me soulève avec elles,
Me porte, et je m'envole à chaque lieu connu,
Léger comme un oiseau vers son nid revenu.

Ah! se peut-il qu'un lieu, quelque cher qu'il puisse être,
De l'âme tout entière ainsi devienne maître!
C'est qu'un temps regretté vous est en lui rendu,
C'est qu'on retrouve alors tout ce qu'on a perdu,
Le passé, la jeunesse, hélas! et tant de songes
Qu'on fit en d'autres jours! Illusions! mensonges!
Qu'importe! on fut heureux. Le cœur se reconnaît,
Et l'homme tout entier quelques instants renaît,
Soudain jeune, en voyant quelque pierre oubliée
Où d'un ancien bonheur la mémoire est liée,
Quelque nom, que sa main sur le hêtre a gravé,
Et que mieux que son cœur l'écorce a conservé.

Mais cette tour de l'aigle, autrefois tant aimée,
Où la muse avec moi si souvent enfermée,
Loin de tous les regards et loin de tous les bruits,
Me livra tant de jours et de fécondes nuits,
Oh! comment exprimer l'émotion profonde
Que je sentis en moi se gonfler comme une onde,
En montant ses degrés, en rentrant dans ce lieu
Dont Corneille était roi, dont Homère était dieu!
Et quel étonnement alors en moi fit naître
Celle qui m'y guidait, lorsque, sans me connaître,
De moi-même, en l'ouvrant, soudain elle parla,
Et que, me le montrant, elle me dit : « Voilà
« La chambre que Lebrun a jadis habitée. [46]
« C'est là qu'était son lit dont la trace est restée;
« Voyez, on trouve encore au-dessous des arceaux
« Les clous du bâton d'or où pendaient ses rideaux.
« Devant ce banc de pierre, et de papiers couverte,
« Dans l'embrasure, était sa table à serge verte.
« A cette place assis il passait tous ses jours.
« On entrait, on sortait, il écrivait toujours.
« Ou, lorsque la fraîcheur venait, renouvelée,
« On le voyait, en bas, le long de la vallée,
« De la source, en lisant, suivre seul le chemin,
« Comme un prêtre qui va son bréviaire à la main. »
Et moi, sans mouvement, muet à ce langage,
Je me crois un moment un homme d'un autre âge;
Il me semble à sa voix du passé revenir,
Triste et fier à la fois de ce long souvenir;
Et, suivant son récit dans ma propre mémoire,
Je me laisse, en rêvant, raconter mon histoire;
Comme si de quelque autre on racontait les jours.

Ah! c'est bien en effet d'un autre; et, dans son cours,
Sur ma tête blanchie imprimant son passage,
Le temps n'a pas changé seulement mon visage.

Mais, à ce que je vois comme à ce que j'entends,
Dans le château magique ai-je dormi cent ans?
Chaque pas vient pour moi continuer le rêve.
Il semble que vraiment du tombeau je me lève.
De cette tour de l'aigle et de ces hauts remparts
D'où j'ai vers la vallée étendu mes regards,
Du sein de ces débris, qui dans toutes leurs places
Gardent de mon séjour jusques aux moindres traces
Et, me rendant les temps depuis longtemps passés,
Demeurent tels encor que je les ai laissés,
Oh! si je porte en bas ma pensée et ma vue,
Que tout le golfe a pris une face imprévue!
Que toute la nature est changée! et comment
En croirai-je mes yeux, saisis d'étonnement!
Au pied de la falaise, on voyait répandue
La Seine, de la mer imitant l'étendue;
Je cherche sur le bord, comme en demi-sommeil,
Les filets de pêcheur qui séchaient au soleil,
Les barques, les vaisseaux, la mer bleue et brillante;
Un pays inconnu devant moi se présente.
La mer s'est retirée. Aux barques sur les flots
Succèdent sur les prés d'agrestes chariots;
On fauche où l'on ramait. Je descends, je m'étonne;
Une prairie au loin s'étend et m'environne :
Qu'est devenu le port? On me dit : Le voilà.
Et l'on parle du temps où la mer venait là,
Comme d'un temps lointain. Au pied de sa colline,

Pierre-Gante s'écroule et n'est plus que ruine;
Cette roche en surplomb, qui s'avançait dans l'air
Comme une arche brisée au-dessus de la mer,
Est tombée; et sa chute atteste des ravages
Que semblaient pouvoir seuls entraîner de longs âges.

Hélas! depuis trente ans dix siècles ont passé.
Un empire puissant a fini, renversé;
Son maître glorieux, exilé de la terre,
Sur l'Océan habite un tombeau solitaire;
Et les rois dont la France avait vu le retour,
Comme lui, dans l'exil sont tombés à leur tour;
Les révolutions ont transformé le monde.
Les arts, les lois, les mœurs, la liberté féconde,
Précipitent le temps, renouvellent les lieux;
Les esprits sont frappés aussi bien que les yeux.
Quand le génie humain change ainsi tout de face,
Quand il vient, triomphant du temps et de l'espace,
Sur la nature même étendre son pouvoir,
Est-il rien désormais qu'on ne doive prévoir?
Aux prodiges qu'on voit sans cesse se répandre,
A quelque étonnement peut-on se laisser prendre?
Et dans le monde enfin rien peut-il en donner,
Que l'homme, qui s'obstine encore à s'étonner?

Après tout, quels que soient les regrets du poëte,
Résignons-nous : ainsi la loi du monde est faite.
Au cap de Quillebœuf, si les sables mouvants
Sans cesse déplacés par les flots et les vents
Ont, dans un lieu jadis fameux par ses naufrages,
Fait au fleuve aujourd'hui de solides rivages

Et livrent sur la Seine au commerce flottant
Un passage plus sûr, plus libre et plus constant;
Si l'humble port fait place aux vastes bergeries,
Si la mer a cédé son espace aux prairies,
Si les bœufs mugissants et le foin en monceaux
Ont occupé la place où passaient les vaisseaux,
Me plaindrai-je? d'un lieu que n'ouvrait nulle route
Le charme solitaire a disparu sans doute;
J'y vivais seul, la foule y descend aujourd'hui;
Le plaisir même y vient, les dames avec lui.
Du bord que j'ai connu tout l'ancien calme cesse.
Mais du bonheur de tous ferai-je ma tristesse?
Cet aspect d'abondance et de prospérité,
Certes, tient le regard doucement arrêté,
Et l'on jouit de voir la vase vagabonde
Par degrés devenue une terre féconde.
De ce sol abondant qu'on cultive à mes yeux,
Si le pays devient plus riche et plus heureux,
Faut-il que je m'afflige et, rêveur inutile,
Gronde le temps qui marche au lieu d'être immobile?
Comment demeurer seul insensible, et comment
Ne pas ouvrir son âme à ce grand changement?
De ce siècle puissant acceptons les conquêtes,
Quelque trouble qu'il jette au milieu de nos fêtes.
D'un merveilleux progrès la France s'applaudit,
Le monde est en travail, l'humanité grandit;
Qu'importe que ces bords en soient moins poétiques!
Irai-je ressembler à ces hommes gothiques,
Qui, du siècle nouveau se tenant à l'écart,
Repoussent l'avenir perçant de toute part?
Quand partout le progrès s'est emparé du monde,

Quand la terre s'étend plus belle et plus féconde,
Quand le travail humain, suivant la loi du ciel,
Fait un destin meilleur à l'être universel,
Faut-il qu'au bien de tous un seul être s'oppose ?
Tout est bon, tout est bien ; l'homme est si peu de chose !

Et pourtant, le dirai-je ? en voyant ces prés verts
Par les sables formés et conquis sur les mers,
Malgré moi, par moments, je ne puis me défendre
De regretter le temps où l'on voyait s'étendre,
Au pied du vieux château, le flottant horizon
Que remplace immobile un immense gazon ;
Je me surprends encore à regretter ces grèves
Où jadis à pas lents se promenaient mes rêves,
Ces vagues dont le bruit me rendait autrefois
Plus profond et plus doux le silence des bois,
Enfin tout cet attrait d'un lieu si solitaire
Où ne venait encor nulle voix de la terre.

Et de même, en voyant, par la vapeur conduit,
Au bout de l'horizon, ce navire qui fuit
Et dresse dans l'azur sa colonne enflammée,
Dont le vent vers les bois fait pencher la fumée,
J'admire que, par l'art si puissamment formé,
Il marche sur les eaux comme un être animé,
Que, sur sa double roue, à la rive lointaine
Il suive, à tous les vents, une marche certaine,
Et, maître des hasards, dans le port qui l'attend
Sache de l'arrivée et le jour et l'instant ;
Mais alors que je songe à ces voiles si belles,
Que je voyais jadis, comme de grandes ailes,

Si blanches dans l'azur à l'horizon passer;
Lorsque mon souvenir vient à se retracer
Le navire partant pour les lointains voyages,
Qui sur le bleu du ciel dessinait ses cordages,
Et dont le matelot, aux rayons du couchant,
Envoyait jusqu'à moi son monotone chant;
Alors, ah! malgré moi, je regrette ses voiles,
Ses voyages, flottants sur la foi des étoiles,
Sa destinée errante au gré des vents légers,
Sa vie aventureuse et jusqu'à ses dangers.

ÉPITRES FAMILIÈRES

LE ROI DE GRÈCE

1830

PRÉFACE

DU ROI DE GRÈCE

---

20 juillet 1830.

Il n'est pas inutile, si cette pièce est destinée à un avenir quelconque, de placer ici plusieurs faits et plusieurs dates qui expliquent ce que plus tard elle pourrait avoir d'obscur; car les événements en ce siècle se pressent, se succèdent, se recouvrent les uns les autres, comme les vagues; chaque jour a le sien, qui vient effacer incessamment celui de la veille, de telle sorte que ce qui fait un moment parler tout le monde comme l'affaire importante de l'Europe est oublié l'instant d'après, pour une affaire également importante et également oubliée le lendemain.

Il n'y a peut-être rien de plus philosophique qu'un vieux numéro de journal, ou une vieille affiche de proclamation royale restée au coin d'un mur; rien qui fasse mieux voir combien le temps marche et combien sont vains ces grands et illustres événements qui occupent tous les intérêts, tous les yeux et toutes les pensées.

La Grèce a été neuf ans le spectacle de la France et de l'Europe. Elle a joué devant nous, durant ce long période,

un beau drame, bien héroïque, plein d'intérêt et de péripéties. Les spectateurs à la fin se sont mêlés à la pièce, et lui veulent faire aujourd'hui un dénoûment de leur façon. Or, pour prix du secours faible et tardif que les Grecs ont reçu, feront-ils l'abandon de leur indépendance et l'hommage-lige de leur liberté? et doivent-ils se voir définitivement imposer un roi? un roi étranger? dirai-je, un roi Anglais? c'est là la question : question pour un temps suspendue, et que je n'établis ici que pour mémoire, car l'ordre du jour est tout entier à la guerre d'Afrique. Le canon des Invalides, qui vient d'annoncer dans Paris la prise d'Alger, domine tout autre bruit, et de si graves intérêts se soulèvent à la suite de cette conquête, qu'ils font taire tout à fait aujourd'hui ces intérêts de la Grèce dont les esprits étaient hier si animés et les feuilles publiques si pleines. C'est pour cela qu'il est d'autant plus nécessaire de fixer l'état actuel d'une question qui reviendra plus tard et des détails, nécessaires du moins à l'intelligence de mes vers.

Il était difficile que l'Angleterre et la Russie, voisins immédiats du nouvel État grec, s'entendissent, non sur la forme de son gouvernement, mais sur la personne de son roi. Ce choix a été remis à la France, plus désintéressée par position, et peut-être par nature, que ses deux alliées. Pour prix de nos généreux sacrifices d'argent et d'hommes, l'Angleterre trouva d'autant plus juste de nous témoigner cette déférence, qu'elle-même, grâce aux ministres qu'elle nous a donnés, était bien sûre de dicter le choix. Et en effet, cette combinaison a produit pour roi de Grèce une altesse royale anglaise, le prince Léopold de Saxe-Cobourg.

Tout le monde sait que le prince Léopold avait désiré cette couronne. Il connaissait très-bien, en la demandant, le protocole signé à Londres par les trois puissances le 12 juillet 1827. Il n'ignorait pas quelles limites ce protocole accordait à la Grèce. Des difficultés financières l'avaient quelque temps arrêté; mais enfin, ces difficultés aplanies, et après avoir obtenu pour un emprunt de 60 millions la garantie des trois puissances, il songeait au départ. Son vaisseau se préparait à Portsmouth; il allait s'embarquer sur un beau bâtiment de la marine royale de 74, sur le Gange; tout à coup on apprend que le prince Léopold abdique.

Et voici ce qu'il donne pour raison. D'abord, les frontières qu'on a faites à la Grèce ne peuvent pas lui suffire et ne garantissent pas son indépendance; et ensuite, les Grecs veulent être gouvernés par un roi grec. Il ne peut donc avec dignité aller gouverner des gens malgré eux.

Ces sentiments sont très-nobles, tout le monde a bien fait d'y applaudir; il fallait les avoir plus tôt; mais il n'importe, cette abdication n'en est pas moins un hommage rendu à un peuple libre, et me plaît surtout parce qu'elle ne peut manquer de jeter dans un grand embarras les cabinets protecteurs. Ce qui a été dit a été dit, et il faut que la Grèce s'en souvienne. Il importe peu de rechercher ici les vraies causes de l'abdication de Léopold, si elles viennent du caractère du prince, ou des intérêts et des intrigues des partis, ou de toutes ces causes à la fois; ce sont les affaires de Léopold et de l'Angleterre. Croyons-en jusqu'à un certain point les feuilles anglaises, mais ne les répétons pas.

Maintenant le choix d'un roi devient si difficile, qu'on

finira peut-être par laisser les Grecs se tirer d'affaire tout seuls, sous l'autorité de leur président.

Au reste, la Grèce n'est pas abandonnée et ne saurait manquer de roi. Plusieurs princes se présentent; tous n'ont pas encore été découragés. On nomme MM. Paul de Wurtemberg, Charles et Othon de Bavière, Guillaume et Frédéric de Prusse, le prince Frédéric des Pays-Bas, le prince de Hesse-Hombourg, etc., etc.

Tel est l'état des choses ce matin, mardi 20 juillet de l'an de grâce 1830, et de l'indépendance grecque le neuvième.

Le refus fort inattendu du prince Léopold m'a inspiré une pièce que j'offre au public, avec le désir qu'elle ne soit pas tout à fait inutile à la cause dont mes vers ont pris depuis longtemps la défense. Maintenant que les cabinets sont comme étourdis de cette abdication et ne savent plus trop qui donner pour roi aux Grecs, peut-être n'est-il pas sans opportunité de revenir sur la question primitive et de chercher à leur prouver qu'ils feraient en vérité mieux de laisser les Grecs s'arranger entre eux et choisir eux-mêmes, je ne dis pas un roi, mais la forme même de leur gouvernement. Si les arguments d'une discussion sérieuse ont été vainement épuisés, peut-être en reste-t-il d'assez puissants dans les plaisanteries. On peut triompher d'une cause par l'arme du ridicule. Ne fût-ce qu'en réveillant dans le public, grâce à une forme nouvelle, une question qui commence à s'assoupir, ce poëme ne serait pas inutile. Les politiques me pardonneront de cacher la vérité sous cette apparence légère; on n'a jamais vu que le sens commun ait perdu de son autorité pour parler en vers et avec gaieté. Il y a telle ode d'Horace, et tel vers de

Despréaux ou de Racine qui ont agi sur les résolutions d'Auguste et de Louis XIV, et empêché les maîtres du monde de faire une sottise.

Il est à peine nécessaire d'ajouter ici que les trois personnages à qui j'ai dédié cette épître *familière,* s'ils décident des destinées des peuples, ne sont toutefois ni empereurs ni rois, mais seulement ministres. C'est donc (car les grands hommes d'État en ce temps s'usent vite et on pourrait avoir oublié leur règne demain), c'est donc au duc de Wellington, au comte de Nesselrode et au prince de Polignac que je m'adresse, dans la personne de leurs trois représentants à Londres, lord Aberdeen, le prince de Lieven et le duc de Laval.

Si la gaieté de la muse s'exerce quelquefois sur des choses royales, on comprend que cela ne touche en rien aux personnes mêmes, placées, comme de raison, dans une sphère trop élevée pour qu'elles n'y soient pas hors de toute irrespectueuse atteinte. Il faut du reste pardonner quelque chose à la difficulté du vers, à la nécessité de la rime, et à la liberté de langage née des temps nouveaux et des habitudes constitutionnelles.

Le poëme du roi de Grèce était imprimé, du moins en épreuves, et allait paraître au moment où éclatèrent les événements de juillet 1830. Je venais en apporter à Paris les dernières feuilles à M. Firmin Didot, le jour même où parurent les trois fameuses ordonnances de Charles X, qui firent, d'abord arrêter la publication de l'ouvrage, et ensuite, quelque chose de plus, une révolution.

Je parlais le 20 juillet, dans cette préface, de la succession rapide des événements du siècle, et je parlais ainsi en songeant à la conquête d'Alger, et aux discussions qu'elle paraissait de nature à élever entre les puissances. Cette préoccupation, qui était venue soudainement remplacer celle dont la Grèce avait été l'objet, allait bientôt se perdre dans une autre, plus grande et plus pressante. Sept jours à peine écoulés, au canon de fête qui annonçait le succès de notre armée en Afrique, avait succédé le canon de bataille dans les rues de Paris; et le roi tranquille et puissant, qui venait de faire tomber le dey d'Alger, était déjà tombé lui-même d'une chute plus rapide et plus profonde, précipité par le succès même dont il croyait accroître son pouvoir, et qui lui avait peut-être inspiré l'audace insensée de violer les lois.

Avant que le dey d'Alger fût arrivé à Livourne, Charles X était déjà à Holyrood.

Ainsi des événements autrement importants que la conquête d'Alger étaient venus s'emparer pour longtemps de l'attention de la France et de l'Europe, et mettre dans l'ombre la question grecque, qui n'était plus qu'une misère, comparée à celle que la révolution de 1830 venait soulever.

Un ouvrage qui, en même temps qu'il combattait pour l'indépendance de la Grèce, faisait la satire du gouvernement de Charles X, ne pouvait plus songer à se montrer dans les circonstances nouvelles. La question grecque elle-même a bientôt entièrement disparu; la Grèce a été, tant bien que mal, constituée; elle a accepté un roi bavarois, elle a élevé pour le loger une grande bâtisse en regard du Parthénon, elle a amené au Pirée les fiacres et les om-

nibus, la civilisation moderne; si elle est contente, à la bonne heure. Un gouvernement tel quel étant établi, le poëme qu'on va lire devenait sans objet, et des vers qui y raillaient un roi sur le trône étaient devenus après sa chute aussi inopportuns qu'ils eussent été peu généreux. La publication de cette pièce a donc été indéfiniment remise, et de telle sorte, qu'elle paraît ici pour la première fois, sans nul inconvénient sans doute, sans blesser aujourd'hui personne; le temps a marché, la mort est venue, tout n'est plus que de l'histoire.

Cette pièce a naturellement perdu l'intérêt que semblaient lui donner son à-propos, ses allusions, ses vivacités, dirai-je ses témérités. Elle n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt de souvenir, et peut-être aussi celui que peuvent lui prêter quelques peintures vraies de la Grèce moderne. J'ai essayé de montrer ailleurs la Grèce héroïque; on trouvera ici la Grèce intime, familière, réelle. Ce poëme-ci est une sorte de complément de l'autre. Ce sera, si l'on veut, la petite pièce après le drame : petite pièce plus triste peut-être que gaie, si l'on songe à tant d'années de luttes, d'efforts, de courage, à tant de vœux, d'excitations, d'espérances généreuses, et au résultat où un si noble pays est parvenu.

LE ROI DE GRÈCE

Champrosay, juin 1830.

Ma belle et pauvre Grèce, il te faut donc un roi!
Dans l'Europe à la ronde on en cherche un pour toi.
Il paraît qu'en ce temps les maîtres sont fort rares;
De ceux qu'ils ont du moins les peuples sont avares;
Nous ne les cédons guère, et verrions trop jaloux
D'autres peuples si vite heureux autant que nous.

Trois grands hommes d'État, rêvant de compagnie,
Dans un de ces moments qui naissent au génie,
Conduits par l'intérêt si bien nommé commun,
A Londres cependant venaient d'en trouver un,
Beau, bien-fait, de bon air, et de haute stature;
Un vrai portrait de prince et plus grand que nature.
Peu satisfait du choix, M. de Metternick,[47]
A Vienne, d'en jaser; à Paris, le public.
Dans maint cercle on en fit mainte plaisanterie;
Quand on n'est pas content, il faut bien que l'on rie.
Le Courrier, mon ami, qui ne rit pas du tout, [48]
Comme *français*, trouvait le roi peu de son goût.
Moi-même à qui parfois un salon politique
A montré cet hiver l'altesse flegmatique,

. . . .

Je m'étais dit : Ce roi qu'en Grèce l'on appelle,
Est trop Anglais pour nous, trop Allemand pour elle.

. . . .

Eh! pourquoi demander qu'il soit si séduisant!
Un roi n'a pas besoin d'être très-amusant.
Est-ce pour leur plaisir qu'on régit les provinces?
Et pour nous amuser qu'on nous donne des princes?
Tout pouvait aller bien, et c'était un bon choix :
Un homme fort sensé, mérite rare aux rois.
D'ailleurs, la Grèce a-t-elle à choisir entre mille?
Fille sans dot n'a pas droit d'être difficile;
Un homme raisonnable en peut être chéri;
Et, comme dit la mère, enfin c'est un mari.

Mais qui l'eût pu prévoir? un si sanglant outrage!
Reculer tout à coup le jour du mariage!
Rompre quand le contrat avait été signé,[49]
Les bans mis à l'église et le jour assigné,
L'ameublement choisi, la voiture dorée,
Les laquais retenus et prête la livrée!
A la noce en espoir s'invitait Carleston;
Les parents s'embrassaient, et le bon Wellington,
Déjà de Polignac serrant la main joyeuse,
Disait : Je suis content, et la Grèce est heureuse.

J'y crois à peine encore. Et puis, te refuser,
Lui que trois ans le monde a vu te courtiser!

. . . .

S'il trouve pour ses pieds ta terre trop brûlante,
Et de tes beaux torrents l'onde trop turbulente,

Profane! je le plains, et n'en dirai pas plus.
Je me tais, par respect pour d'honnêtes vertus;
Et puis, trois jeunes sœurs me viennent en mémoire,
Que j'aime, et qui tout bas m'ont prié pour sa gloire.[50]

Maintenant, Messeigneurs, grands auteurs de traités,
Qui pour les nations avez tant de bontés,
Vous voilà donc contraints de vous gratter la tête,
De ravoir du génie et vous remettre en quête.
Je vous vois, consolant Wellington interdit,
Tous trois fort attrapés, et fort sots, comme on dit.
Je veux vous conseiller, bien qu'en paix comme en guerre,
Vous donniez des conseils et n'en acceptiez guère;
N'importe. Il faut qu'un roi se retrouve aujourd'hui;
Or, voyons; quel mérite exigez-vous en lui?
Vers l'autre quel mérite, emportant la balance,
A fait pencher ce choix, dont il vous récompense?
Sa naissance? peut-être : un éclatant blason
Le proclame cadet d'assez bonne maison;
Mais combien de cadets de maisons assez bonnes
A qui l'on ne dit pas : Voulez-vous des couronnes?...
Non, vous avez pensé : la Grèce a peu de bien;
Il faut un riche prince à peuple qui n'a rien;
Et Cobourg fait parler le mérite intrinsèque
De trente millions placés sur hypothèque,
De trente autres encor : c'est un auguste poids;
Vive le roi Cobourg! — A Paris quelquefois
Allez-vous dans ce temple entouré de colonnes,
Où ce pouvoir, qu'à Londre on nomme des couronnes,
Règne; où, l'après-midi, trois mille suppliants
Vont adorer des dieux arrondis et brillants,

La Bourse; car enfin, en vers ainsi qu'en prose,
Ce siècle par son nom appelle chaque chose?
Eh bien! vous qui cherchez un roi riche, entrez là.
Là, Turcs, juifs ou chrétiens, Jésus, Moïse, Alla,
Sous leur figure d'or tous dieux ont leur chapelle,
Et d'empreintes de rois l'or partout étincelle.
Là, prodigues enfants, les rois mauvais sujets,
Qu'un peuple paternel corrige en leurs budgets,
Vont d'avance en emprunts manger leur héritage,
Et chez le roi des juifs mettent le sceptre en gage.
Là, sont des potentats de toutes les hauteurs,
Qui, jusqu'en leur comptoir, ont des rois pour flatteurs;
Le comptoir est la place où toute cour abonde;
Le comptoir est un trône et dispose du monde.
Là, vous trouverez gens, qui, fort bons à soigner,
Ont d'esprit et d'argent ce qu'il faut pour régner;
Et, maîtres d'un État, feraient bien leurs affaires.
Mettez donc simplement votre Grèce aux enchères.
Mariez la couronne au plus gros revenu.
Si par Jérusalem Rothschild est retenu, [51]
Laffitte est, je crois, libre, et pour une couronne
N'est encore engagé, je pense, avec personne;
Voyez; pesez ce choix. Bien qu'un peu libéral, [52]
Laffitte aux pauvres Grecs ne conviendrait pas mal.
Polycrate au besoin deviendrait Démosthènes.
Vive Jacques premier, roi de Sparte et d'Athènes!

Mais Laffitte est moins sot. A d'autres. Il sait mieux
User des dons brillants dont il luit sous nos cieux.
Être roi! si c'était dans la lointaine Asie,
Passe encor : les sultans suivent leur fantaisie, —

Tant qu'ils vivent; — mais roi, quand les divins élus
Font des rôles usés et qu'on n'applaudit plus;
Quand la grâce de Dieu voit sa mode passée;
Quand l'huile est par le gaz tout à l'heure chassée;
Quand, riant au récit des pères nourriciers,
L'enfant, dans son berceau, ne croit plus aux sorciers!
Roi, pour régir les temps, les pays où nous sommes!
Roi, lorsqu'on ne fait plus tout ce qu'on veut des hommes!
C'était bon l'autre jour, mais non plus aujourd'hui,
Que le peuple indiscret veut qu'on règne pour lui,
Qu'il met chaque matin le nez dans vos registres,
S'il est mal gouverné, veut changer vos ministres,
Et, si vous les gardez, sur ce mince sujet
Menace insolemment de rayer le budget.
Trompé, sans peine, hélas! il croit ses mandataires
S'ils viennent lui crier : Ne payez rien, mes frères;
Et bien vite il est prêt, dans un cas bien urgent,
A montrer son courage en gardant son argent.

Non, non. Régner! n'est pas Sybarite qui l'ose,
Ni blessé seulement par des feuilles de rose.
Pour moi, j'aimerais mieux, misérable rentier,
Faire apprendre à mon fils quelque honnête métier
Que le métier de roi. Moi, la bourse bien ronde,
Si j'entre quelque part, aimé de tout le monde,
Et prince souverain de trente millions,
Acheter des ennuis avec des nations!
De tristes jours bercés d'ennuyeuses aubades!
Au temps des sessions, des nuits toujours malades!
Car c'est le sort des rois : Laffitte le sait bien.
Oh! comme il aime mieux, d'abord garder son bien,

Puis jeter au scrutin sa boule noire ou blanche,
Et, comme un bon bourgeois, tout l'été, le dimanche,
Au château de Maisons respirer l'air des bois,
Ou, bien vivre, à Paris, dans son palais d'Artois,
Que d'aller, se nichant sur Athènes brisée,
Entendre en roi la messe au temple de Thésée! [53]
Au Céphise, à ses bords pauvres et parfumés,
Qu'il préfère la Seine et ses ponts affermés!
Au Parthénon, la Bourse! et, sans lire la carte,
Son dîner aux dîners de l'héroïque Sparte!
Monarque, il quitterait ses plaisirs casaniers?
On ne le verrait plus, dans ses riches foyers,
L'hiver, faire le soir son vieux piquet classique,
Ou son beau monologue en prose politique,
Avec des amis vrais, et point contrariants,
En cercle, autour de lui, visages souriants!

Qui donnerait ces bals où tout Paris se presse,
Où dansent confondus le change et la noblesse,
Où, se prenant la main, ultras et libéraux,
Sans esprit de parti trouvent bons ses gâteaux?
Pays neutre, pays de plaisirs, où la guerre
Dans la valse s'oublie; où, combattants naguère,
Des faubourgs ennemis chaque peuple invité
Ne lutte que d'éclat, de grâce et de beauté.
Certes, quand le plaisir, sous les salles dorées,
De musique enivré prolonge les soirées;
Quand les lustres en feu, des glaces répétés,
Les diamants plus vifs errants de tous côtés,
Et les yeux, de plaisir brillants plus vifs encore,
Ont enflammé la nuit voisine de l'aurore,

Si la valse s'emporte au galop favori,
Plus aimé du valseur qu'agréable au mari,
Et que toutes les fleurs, au même instant mouvantes,
Se bercent, comme au vent, sur leurs tiges charmantes,
Qui laisserait ce peuple, heureux, jeune et riant,
Pour être prince ou roi, même dans l'Orient?
Qui pense au ciel d'Asie en sentant cette flamme
Que les sens par degrés font passer d'âme en âme?
Qui contre son soleil changerait cette nuit?
Et, voyant le plaisir et son magique bruit
Enivrer, dans la danse en cercle regardée,
La brillante de Guiche et la belle Amédée,
Ou sa sœur, la légère et svelte Paméla,
Ou Blanche et ses yeux bleus, qui des filles d'Alla
Se souvient, ou voudrait sous le soleil d'Attique
Voir les Grecs aux pieds nus danser la Romaïque! [54]

Pourtant la Romaïque est agréable à voir.
A Smyrne, il m'en souvient, je l'ai vue, un beau soir,
Rendre un œil noir bien vif, et mon cœur bien profane.
Sultan, j'aurais changé Terpsichore en sultane.
Mais le galop vaut mieux, c'est un plus joli pas;
La danseuse en tournant se jette dans vos bras,
De salle en salle on fuit contre le sein qu'on aime,
On l'enlace, on l'enivre, on l'emporte. Hier même,
Chez Madame... le nom en ce lieu ne fait rien,
J'ai vu deux jeunes gens qui le dansaient très-bien.
Mais le bal, à mon tour, et son galop m'entraîne.
Comment y suis-je entré? Je m'en souviens à peine.
Pardon. Je ne sais plus où nous étions, ma foi;
Ha! c'était à la Bourse, et nous cherchions un roi.

Suivons donc cette affaire encor mal décidée.

Mais, messieurs, tout à coup il me vient une idée,
Et je ne comprends pas que, naturelle en soi,
Personne encore ici ne l'ait eue avant moi.
A la Grèce empruntant sa fameuse lanterne,
Vous lui cherchez un homme, un homme qui gouverne,
Et qui gouverne bien, car trop infortunés
Les peuples, dites-vous, qui sont mal gouvernés;
Vous cherchez ce phénix, dont un jour Alexandre
Dans un canal du Nil a fait jeter la cendre;
Mais, et pardon d'un mot si simple et si commun,
Pour lui chercher un roi, la Grèce en veut-elle un?
A-t-on su son désir? consulté sa pensée?
Et d'un envoi d'Europe est-elle très-pressée?
D'un envoi d'argent, oui; de l'autre, en est-on sûr?
Il me naît dans l'esprit un souvenir obscur :
La Grèce, à Sparte un jour, m'a fait sa confidence;
Elle m'a dit tout bas : j'aime l'indépendance.
Et cette confidence, alors faite à huis clos,
Au Taygète indiscret a trouvé des échos.
Ils traversent la mer, ils semblent se répandre,
Et, plus haut répétés, paraissent faire entendre
Que les Grecs, gens grossiers et sourds à la raison,
Veulent rester là-bas maîtres dans leur maison;
Qu'ils trouvent fort mauvais que d'un peuple on dispose,
Et fort impertinent ministre ou roi qui l'ose;
Que, s'ils aimaient pour chefs des hommes couronnés,
Ils en feraient chez eux, et de très-bien tournés,
Et qu'il n'est ni d'un roi ni d'un ministre honnêtes
De dire à tous les Grecs : vous êtes tous des bêtes.

Et n'ont-ils pas raison, Messeigneurs? et pourquoi,
S'il ne nous sert du moins, leur envoyer un roi?
Eh! qu'en ferait la Grèce en ses pauvres vallées
De ses monts éternels entre elles isolées?
Par la nature ainsi divisée en États,
Le pacte américain n'y suffirait-il pas?
Diverse d'intérêts, de peuples, de rivages,
Comme elle l'est d'habits et de mœurs et d'usages,
Sous un pouvoir unique, à de semblables lois
Saurait-elle en tous lieux obéir à la fois?
Verrait-on, bien unis sous des mains souveraines,
Marcher tant de coursiers contents des mêmes rênes?
Les Klephtes indomptés vivre aux raïas égaux?
Le Magne avec l'Attique, et Sparte avec Argos?
Et ceux qui d'île en île en mer font leurs campagnes
Subir les intérêts des champs et des montagnes?

A peine suffisante en des temps plus heureux
Peut-être à contenter ses besoins peu nombreux,
La Grèce, maintenant si faible et si meurtrie,
Qui, presque sans travail, sans bras, sans industrie,
Hélas! ne peut nourrir ses enfants orphelins,
Ni vêtir ses soldats nus au bord des chemins,
Ni relever ses murs, ni réparer ses rues,
Ni pour ses sillons même acheter des charrues,
Pourra-t-elle d'un roi supporter le fardeau?
Le navire est pesant et tire beaucoup d'eau;
Surtout s'il vient des ports de la bonne Angleterre.
Des rois simples qu'a vus cette héroïque terre
Différents sont nos rois; ils ne ressemblent pas
Au grand Agamemnon, au puissant Ménélas.

Si pauvre, pourra-t-elle avec son térébinthe,
Avec son riz d'Argos, son raisin de Corinthe,
Ses blés du Pamisus, ses pins du mont Œta,
Ses figues de Messène et de Calamata,
Le lin de Livadie et de Sparte la soie,
Et les roses qu'en foule à l'Asie elle envoie,
Suffire à soutenir tout le poids d'un palais,
Porter toute une cour, roi, princes et valets,
Fournir aux chambellans grand et petit costume,
Garnir leur frac d'argent, et leur chapeau de plume,
Nourrir bêtes et gens, cavaliers et piétons,
Cinquante cuisiniers et deux cents marmitons,
Tout ce qui fait enfin l'éclat de la couronne?
Et puis les favoris de l'auguste personne,
Les menins, les abbés, le père de la foi,
Et la maîtresse, enfin ce qui compose un roi!

Lui-même, Messeigneurs, car vos yeux favorables
Montrent que mes discours vous ont pour agréables,
Lui-même, je poursuis, le roi qu'on aura fait
Trouvera-t-il son sort confortable en effet?
Le peuple grec est plein d'un naturel génie,
Beau, chez lui la grandeur à la grâce est unie,
Brave, de ses hauts faits assez l'éclat a lui,
Et sur sa tête brille un ciel digne de lui :
Mais le ciel n'est pas tout, on règne sur la terre;
Mais ce peuple est sauvage, encor que militaire.
Que faire en un royaume où l'habitant grossier
N'aime que son fusil, son âne ou son coursier,
Et l'air libre! où le fils d'une héroïque mère
Prépare son dîner comme au siècle d'Homère.

Et pour le cuire, Ajax ou Patrocle nouveau,
Aux broches d'olivier suspendant le chevreau,
N'a (qu'on le lui pardonne, il fut longtemps esclave,)
Ni fourneau de Harel, ni marmite autoclave? [55]
Sans nappe et sans fourchette, il mange avec ses doigts.
Allez donc inviter ces gens-là chez des rois!
Pour les voir, sans respect de rang ni d'intervalle,
Venir tremper leurs doigts dans l'écuelle royale!

Que faire d'un pays où l'on vit sous le ciel,
Où le dôme d'azur est le toit paternel,
Où l'homme dort sans lit sous la nuit étoilée,
Et, d'un plaisir sauvage, en sa vie isolée,
En retrouvant le jour et son libre destin,
Jouit de frissonner sous le frais du matin? [56]
Barbares! quelques-uns, sans doute, moins sauvages,
Habitent par les champs quelques rares villages,
Qu'ils nomment Sparte, Argos, Athènes : quel séjour!
Quelles villes, bon Dieu, pour tenir une cour!
D'abord, point de trottoirs; et même point de rues;
Des maisons aux toits plats et sans ordre, où les grues
Amassent leur gros nid comme un dôme posé; [57]
Des palmiers; triste aspect! rien de civilisé :
Ni promeneurs assis comme aux Champs-Élysées,
Ni messieurs à cheval, ni dames aux croisées;
Les dames tout le jour allaitent leurs marmots,
Qui ne sauront pas lire et seront des héros.
Là, croit-on qu'un journal dise : « Le roi de Grèce
Est sorti pour la chasse, ou rentré pour la messe? » [58]
Le matin, nul journal; le soir, point d'Opéra;
Point de maisons de jeu, de joie, et cætera;

O Londres! ô Paris! ô villes fortunées!
Pays d'aise! et l'hiver, où sont les cheminées? [59]
Le plaisir du foyer en Grèce est inconnu;
L'hiver même avec lui. Là, jamais n'est venu
Un réverbère, ô nuit, jaunir du moins tes voiles;
Le gaz n'a pas encor remplacé les étoiles;
La vapeur n'y rend pas le travail trop aisé;
Dans les champs, quel chemin est macadamisé?
Aucun. On n'y voit pas, d'elles-mêmes rapides,
Les voitures courir sans chevaux et sans guides,
Ni d'aucune façon; à peine sans broncher
Les mulets, sous leur selle, y peuvent-ils marcher:
Car, sans ingénieurs, par l'eau du ciel creusée, [60]
La route est comme au temps où voyageait Thésée;
En Grèce, les chemins sont au lit des torrents,
Comme quand Thrasybule en chassait les tyrans;
Et le char du vainqueur, lorsqu'il en passe encore,
Y verse, ou seulement passe par métaphore.

Or, que ferait en Grèce un carrosse royal?
Les Grecs allaient à pied, l'empereur à cheval;
Les rois vont en voiture; il leur faut plus d'espace;
Dans un large carrosse il convient qu'un roi passe;
Que même en ses plaisirs avec pompe gardé,
Il soit sur les chemins, s'il se peut, regardé.
Qu'est-ce en effet qu'un roi si, montrant sa dorure,
Il ne passe à nos yeux puissant dans sa voiture,
S'il n'est pas regardé par un peuple béant,
Si trente cavaliers, cortége bienséant,
De poussière entourant le royal équipage,
Ne font de leur monarque un dieu dans un nuage.

Alors, majestueux, aux cris des polissons
Comme un père il s'incline, et, selon les saisons,
Couvrant son peuple heureux de boue ou de poussière
Le laisse de sa gloire ébloui dans l'ornière.
C'est ainsi qu'on impose au respect des humains;
Mais pour tant de poussière, il faut de beaux chemins.

Voilà donc ce pays qu'on veut qu'un prince envie!
Et puis, un ciel très-chaud; jamais un jour de pluie;
Des champs souvent sans ombre, et des fleuves à sec;
Des gens qu'on n'entend pas, qui ne parlent que grec;
Il conviendrait du moins qu'ils sussent votre langue;
Comment, le jour de l'an, répondre à la harangue?
D'un peuple plus inculte encor que son séjour,
Comment au prince enfin composer une cour?
Les aigles de l'Œta, du Pinde et d'Érythrie
Viendront-ils habiter dans sa ménagerie?
Les Klephtes au front brun, à l'œil noir, aux pieds nus,
A la tunique blanche, aux longs manteaux velus,
De leurs monts, comme un jour on vit aux Tuileries
Nos fiers républicains se prendre aux armoiries,
Viendront-ils à la cour, soudain apprivoisés,
Masqués en courtisans, en seigneurs déguisés,
Les cheveux plats et courts, la moustache coupée,
Porter l'habit français et la petite épée?
Oh! le bon carnaval! que je voudrais te voir,
Vieux Colocotroni, faire ta cour un soir![61]
Oh! le retrouver là des Suisses capitaine,
Et duc et pair! Moscho, lectrice de la reine;
La Bobolina, dame ou d'atour ou d'honneur;
Petro-Bey, chambellan, Gouras, premier veneur;

Botzaris de Souli, Nikitas d'Albanie,
Maîtres de garde-robe ou de cérémonie!
Et pages (on doit bien aux pères un tel prix),
Les enfants d'Odyssée et ceux de Canaris!

Ah! messieurs, si l'on fait des duchesses nouvelles,
Pardieu, dans le pays j'en sais trois, et fort belles,
Qu'une cour aimerait peut-être à regarder,
Et qu'au roi dès demain je veux recommander. [62]

Cessons. Et pardonnez si de plaisanterie
J'assaisonne un sujet qui permet peu qu'on rie.
Du bon roi Léopold le refus amusant
M'avait mis en gaîté, tant j'ai cru voir plaisant
L'air surpris et confus de trois nobles visages,
A ce soufflet subit leur tombant des nuages.
Certes, on redevient bien vite sérieux
Si sous le ridicule apparaît l'odieux,
Et si devant l'esprit naît l'image soudaine
De tant de sang versé pour une fin si vaine.
Oui, mon rire s'éteint, quand tout à coup je vois
Combien du peuple grec se sont joués les rois,
Et pour quel intérêt lui prêtait son épée
La France, hélas! toujours généreuse et trompée.

Après neuf ans entiers d'un héroïque effort,
Quand le plus juste glaive est trouvé le plus fort,
Quand le droit de conquête au sultan de Byzance
Fait reconnaître enfin votre droit de naissance,
Vous, de votre salut premiers et vrais auteurs,
Vous verrai-je subir ces royaux protecteurs,

Qui, le combat fini, les luttes terminées,
Viennent, soudains amis, saisir vos destinées,
Dire à la Grèce : Arrête, et ne va pas plus loin;
Au fleuve, si longtemps de vos luttes témoin,
Aux monts, du vieux pays naturelles barrières,
La Grèce n'est plus là, sortez de ses frontières; [63]
Et, du trait dont leur plume efface vos remparts,
Vous décimant vous-même, aux Turcs de toutes parts
Rendre, pour satisfaire à de vains équilibres,
Des peuples qui, vainqueurs, avaient droit d'être libres.

Hélas! riche Candie! indomptable Samos!
Héroïque Ipsara! belle et triste Chios!
C'était donc pour ce but que, jusqu'aux Dardanelles,
Nos flottes vous gardaient à l'ombre de leurs ailes!
Au bruit de Navarin, et des Balkans franchis,
Crédules, vous rêviez tous vos bords affranchis;
Vous vous réjouissiez sans soupçon et sans crainte.
Aux monts d'Acarnanie ainsi que dans Corinthe,
En Crète comme à Sparte, on entendait crier
En agitant partout des branches d'olivier :
Gloire aux libérateurs! et les voilà qui viennent;
Ce qu'ils vous ont promis, voilà comme ils le tiennent!

Et ceux que dans la Grèce ils laissent Grecs encor,
Quelle est leur liberté? que devient leur trésor,
Aux mains de ces tuteurs dont le secours avare,
Pour le leur ménager, tout à coup s'en empare?
Êtes-vous les vaincus? Nous en pourrions douter
Lorsque, de leur plein choix, et sans vous consulter,
Des princes étrangers chez vous placent un prince,

Pareil au gouverneur que dans une province
Des vainqueurs placeraient, utile à leur repos,
Pour y dicter leurs lois et lever leurs impôts.
Ainsi vous verriez donc une puissance altière
De vos illustres morts s'établir l'héritière!
Vous verriez succéder, trop bien liés entre eux,
A des maîtres cruels des maîtres dédaigneux,
Dont la chaîne plus douce et plus civilisée
Sera, remplaçant l'autre, à rompre moins aisée,
Et qui, serrant le nœud, diront avec fierté :
Ces gens-là ne sont pas mûrs pour la liberté.
Car n'imaginsz pas qu'un moment arrêtée,
L'Angleterre en ses plans reste déconcertée.
Elle vous garde encore un maître de sa main;
Un nouveau Léopold peut vous naître demain;
Et d'une île, longtemps du monde séparée,
Derrière ses brouillards des vieux Grecs ignorée,
Toute obscure durant vos siècles lumineux,
Vous viendra quelque Altesse, inconnue à vos yeux,
Et même à votre oreille, autant qu'à vos ancêtres
L'était ce bon pays qui pour tous a des maîtres.

Si Charles-Dix disait au colonel Fabvier : [64]
Mon ami, va régner sur ce peuple guerrier,
Sans doute il lui dirait la plus absurde chose,
Surtout si Charles-Dix le lui disait en prose.
Mais du moins ce roi-là des Grecs serait connu;
Fabvier, à leur appel, des premiers est venu;
Fabvier, sous le platane, en son manteau de guerre,
Cinq ans au milieu d'eux, a dormi sur la terre,
Et brave, infatigable, au feu sans nul repos,

Est trempé du métal dont on fait les héros.
Du moins vous seriez sûrs que ce roi militaire
Ne vous régirait pas vassaux de l'Angleterre,
Que de lord Wellington il ne serait pas fou,
Qu'il prendrait rarement ses ordres à Corfou,
Qu'il ne camperait pas, aux bords qu'elle regarde,
Sous le service anglais général d'avant-garde,
Que des Russes eux-même il serait peu touché,
Et qu'il ferait enfin un prince à bon marché.

Puis-je sur tous ces points aussi bien vous répondre
Des princes mendiants qui cheminent vers Londre,
Et vont quêter le sceptre abdiqué par Cobourg :
Paul, Maximilien, Frédéric et Hombourg,
Bons Allemands, connus du Rhin jusqu'à la Hesse,
Qui vont se faire Anglais pour régner sur la Grèce ?

O mes chers compagnons, mes Grecs, mes vieux amis,
Voulez-vous d'un poëte entendre un bon avis?
Le voici. Quand du haut de Nauplie ou d'Athènes,
Surveillant l'Archipel, l'œil de vos capitaines
Au loin apercevra du monarque nouveau
Sous pavillon anglais accourir le vaisseau,
En le voyant entrer dans le golfe limpide,
Que de l'Acropolis, que de la Palamide, [65]
Où les drapeaux du Christ remplacent ceux d'Alla,
Les canons en grondant, demandent : Qui va là? —
Le roi de Grèce. — Au large; — et, sans souffrir l'approche,
Alors qu'il tirera son brevet de sa poche,
Et vous l'aura montré, de loin et du tillac,
Signé lord Wellington et plus bas Polignac,

Savez-vous, mes amis, ce qu'il faut qu'on lui dise?
Mais du haut des créneaux, de crainte de surprise,
Sans colère, en faisant au prince souverain,[66]
Et fort civilement, un salut de la main :

« Monsieur, vous avez fait sur mer un beau voyage,
Vous avez vu la Grèce, et c'est un avantage,
Car le pays est beau, surtout vu de la mer,
Quand l'Archipel est calme, et quand le ciel est clair.
Mais si vous avez cru loger dans cette Grèce,
Vous avez, peu prudent, compté sans votre hôtesse.
L'abeille désormais fait pour elle son miel.
Nous n'avons pas pour vous affranchi notre ciel;
Nous n'avons pas d'un joug brisé l'ignominie
Pour reprendre aussitôt une autre tyrannie.
Son aspect sera-t-il à nos yeux plus riant,
Pour nous venir du nord au lieu de l'orient?
Quels que soient ses discours, sa couleur ou sa forme,
Sous le doliman vert, ou le rouge uniforme,
Qu'elle invoque le Christ ou jure en Mahomet,
Qu'elle porte un turban, ou balance un plumet,
Que son sceptre, pendant ou devant ou derrière,
Droit ou courbé, se nomme épée ou cimeterre,
Sous le masque et l'habit qui la cachent le mieux,
Toujours la tyrannie est la même à nos yeux;
Autant vaut, à subir une main despotique,
Un pacha d'Istamboul qu'un préfet britannique. »
Dites-lui, dites-lui : « Si, pleins de lâcheté,
Nous pouvions condescendre à cette indignité,
Les morts qu'autour de nous ce noble sol rassemble,
Tous, pour nous accuser, se lèveraient ensemble;

Trois cent mille héros, paraissant devant nous,
Nous diraient : « Mes enfants, nous sommes morts pour vous,
« Notre sang, dont la trace est sous vos pieds flétrie,
« Coula pour vous laisser une libre patrie.
« Honte à qui cède un bien qui nous a tant coûté;
« Rendez-nous notre sang, ou criez : Liberté! »
Ainsi diraient les morts, réclamant leur conquête;
Et devant les tombeaux nous baisserions la tête.
Au large! et loin de nous, loin vos dons insensés!
Nos dieux frissonneraient près de vos dieux glacés.
Ah! si les Grecs chez eux croyaient utile un maître,
Ils sauraient dans la Grèce en trouver un peut-être.
Nous choisirions un roi qui connaîtrait du moins
Nos usages, nos mœurs, nos désirs, nos besoins,
Dont notre sol eût vu s'élever la jeunesse,
Dont le cœur palpitât au seul nom de la Grèce,
Dont tous les souvenirs, dès les plus tendres ans,
Eussent grandi mêlés à ceux de nos enfans,
Qui parlât avec eux la langue maternelle,
Et, dans la Grèce né, mourût content pour elle.
Allez donc, et tournant la voile à l'occident,
Portez cette réponse aux maîtres du trident.
« Monsieur, vous nous semblez un brave gentilhomme;
A quelque autre royaume obtenez qu'on vous nomme;
Puisse sans mal de mer vous conduire un vent frais,
Et priez Wellington de rembourser vos frais. »

Dites ceci, mes fils, le front haut, la voix claire,
Dans votre belle langue, en vrais enfants d'Homère,
Et tous battront des mains, tous les peuples, s'entend,
Surtout si votre épée en paraît dire autant.

Un peuple, quel qu'il soit, qui prétend être libre,
Le sera. Du Céphise aux rivages du Tibre,
Du Tessin à la Seine, et du Tage à l'Escaut,
Tout peuple est entendu qui veut bien parler haut. [67]
Nul homme assez puissant, pour saints que soient ses titres,
Ne peut aux nations imposer leurs arbitres,
Garder au ministère, ou donner aux États,
Ceux dont décidément un peuple ne veut pas.
Assez, assez longtemps a régné l'Angleterre:
Je le dis à la Grèce, à la France, à la terre.

Lord Byron, dans Athène, entendit un oiseau
Qui chantait et disait : L'avenir sera beau,
Le monde sera libre. Et moi, j'entends encore
Ce même oiseau qui chante et dit : Voici l'aurore,
Voici la liberté! Les nuages, au ciel,
En vain pensent voiler son éclat éternel;
Espérez, espérez, si, sans peur des orages,
Votre souffle assez fort monte jusqu'aux nuages.
Chassez-les, chassez-les, et sous un ciel nouveau
Le monde sera libre et le jour sera beau.

C'est ce que ce matin, sous les grappes fleuries,
Parmi les marronniers il chante aux Tuileries;
Et si l'on ferme encor l'oreille à la leçon,
J'irai demain l'entendre... et je crains sa chanson. [68]

LE DISCOURS

DU BON BOURGEOIS

AU ROI LOUIS-PHILIPPE

SUR LES FORTIFICATIONS DE PARIS

1841

AVANT-PROPOS

Nous ne saurions dire ici comment cet écrit est venu en nos mains [1]; il y est arrivé d'une manière toute singulière et tout imprévue. Nous prenons sur nous une grande responsabilité en l'imprimant sans être certain que cela convienne à l'auteur, et persuadé que nous sommes du moins de faire ainsi une chose utile.

Ces vers semblent avoir eu pour but de se moquer de quelques journaux et de bruits absurdes, dont ils s'étaient rendus les échos, au sujet d'une œuvre de haute politique et de défense nationale, faite à elle seule pour illustrer un règne. Ils ne manquent, selon nous, ni de raison ni de vérité.

Le bon bourgeois se dit de province. Quoique la province compte maintenant un très-grand nombre d'excellents poëtes, et que le jeune auteur (nous le supposons jeune) nous paraisse avoir été élevé à bonne école, nous oserons lui conseiller toutefois, dans l'intérêt de ses succès, s'il habite en effet les départements, de venir à Paris faire connaissance avec les grands modèles dont la capitale abonde. Il y a beaucoup de talent dans son œuvre, c'est

1. Cet avant-propos a été écrit en 1841 par jeu de l'auteur, qui voulait alors garder l'anonyme.

vrai, mais aussi bien des traces d'inexpérience. Qu'il vienne fréquenter, non les académies qui le perdraient, mais les salons de nos maîtres illustres. Il peut certainement, avec de l'étude, de l'esprit de conduite et des camarades, finir par se placer au nombre des soixante ou quatre-vingts plus grands poëtes vivants de la France.

Quoi qu'il en puisse être, la curiosité la plus vive s'est attachée à cet opuscule si original, qui n'est pas sans à-propos et sans patriotisme. Cinq éditions ayant été épuisées avant la mise en vente, nous commençons par la sixième, qui paraît devoir être suivie en peu de jours d'un grand nombre d'autres.

Le manuscrit que nous avons sous les yeux porte le titre de comédie. Nous nous croyons obligé de lui conserver ce titre, quoique nous ne sachions pas bien, nous devons l'avouer, ce que l'auteur a entendu par là ; car une comédie, c'est un poëme familier renfermant une action et se nouant et se dénouant à l'aide de plusieurs personnages. Ainsi *le Bachelier de Ségovie*, de M. Casimir Bonjour, s'il était gai, serait une comédie. Ici rien de semblable. Peut-être l'auteur a-t-il voulu exprimer qu'il n'avait pas entendu faire ce qu'on appelle une épître, mais mettre en relief un individu peint au point de vue grossissant de la scène, un personnage composé de bon sens et de ridicule qui, dirigé par l'auteur dans une voie de vérité exagérée, dit plus qu'il ne dirait dans la réalité, se moque sérieusement de lui-même, se surfait sans s'en douter, va dans l'expression de ses sentiments plus loin qu'il ne le croit, et montre à son insu le coin de ridicule qu'il y a au fond de presque toutes les choses et de presque tous les hommes. Peut-être aussi l'auteur a-t-il voulu

parler du genre de style dans lequel cette pièce est écrite, ce style familier qui ressemble à de la conversation et qui est en effet celui de la comédie. Dans le style de l'épître, le poëte doit se faire davantage sentir; dans le style de la comédie, il se cache le plus qu'il peut pour laisser parler le personnage. C'est ce que l'auteur de cette pièce paraît avoir voulu faire en écrivant ce monologue d'un brave bourgeois, jugeant les choses selon son journal, connaissant les affaires publiques d'après le *premier-Paris,* puisant son amour ou sa haine dans l'*article de fond,* réglant la politique de la France chaque matin à l'arrivée du facteur, en prenant son café au lait; bonhomme, ami de son pays dans la mesure de son intérêt et de ses préjugés; aimant du reste l'aise et le repos, patriote peu sensible au plaisir de monter sa garde, et d'être dérangé en quoi que ce soit dans ses petites habitudes et dans ses petites affaires; très-familier, de loin, avec les grands, et surtout avec le roi qu'il a fait, le 29 Juillet, en montant la garde à la porte de sa mairie.

Au reste, nous sommes bien bon de chercher à expliquer ce titre. Dante a donné à l'Enfer le titre de *Comédie,* quoiqu'il n'y ait ni dans l'Enfer, ni dans le Purgatoire, ni dans le Paradis même, le plus petit mot pour rire; quoiqu'il n'y ait rien dans son œuvre qui ressemble, excepté sous ce dernier rapport, au *Bachelier de Ségovie* de M. Casimir Bonjour. Un auteur a bien le droit de donner à son ouvrage le titre qu'il veut; si le nôtre a appelé celui-ci comédie, c'est que cela lui a plu, il en était bien le maître.

Depuis que cet avant-propos est écrit, il nous a été assuré que l'auteur, ce qui dérange un peu l'idée que

nous nous étions faites de lui et de sa jeunesse, avait traité ce sujet fort sérieusement dans un discours de tribune. Le grave auteur, s'il est grave en effet, aura trouvé utile d'attaquer aussi les adversaires d'une cause toute nationale et toute patriotique par le ridicule, souvent plus puissant que le sérieux, surtout chez notre nation, qui est, comme nous le savons tous, la nation la plus spirituelle de la terre.

LE DISCOURS

DU BON BOURGEOIS

AU ROI LOUIS-PHILIPPE

SUR LES FORTIFICATIONS DE PARIS

1841.

Sire, que m'a-t-on dit? et que viens-je de lire?
Qui s'attendait en France à ce trait de délire?
Qui de nous aurait cru qu'un roi si paternel
Ait pu former jamais ce dessein criminel?
J'habite la province, et là, sans crainte aucune,
Satisfait de gérer ma petite fortune,
En citoyen exact, aux mains du percepteur
Acquittant les impôts qui me font électeur,
Aimé du sous-préfet, estimé dans ma ville,
Je me croyais heureux et je vivais tranquille.

Sans se douter de rien, le pays, comme moi,
Tranquille, se croyait gouverné par un roi
Bon, sage, homme d'esprit, de sens et de mémoire.
A régner par la paix mettant toute sa gloire,
Parmi les factions patient, juste, humain,
Même à ses meurtriers prêt à tendre la main,

Aimant la liberté comme une ancienne amie,
Prudent avec courage, et sage avec génie,
Et qui, bien que blâmé dans ses meilleurs projets,
Semblait avoir peu soif du sang de ses sujets.

Soudain, en déjeunant, (peut-être on vous dénigre,)
J'apprends par mon journal que vous êtes un tigre,
Qui, couvrant sa fureur de dehors doucereux,
Nous trame sourdement le sort le plus affreux;
Sans figure, j'apprends que, secondé des membres
Qui le plus librement votent dans les deux Chambres,
Vous-même, aux étrangers favorable sous main,
A l'entour de Paris, sous le prétexte vain
D'en rendre à l'ennemi moins facile l'entrée,
Vous bâtissez des forts, maîtres de la contrée;
Que sur la capitale on voit de toutes parts
Se dresser, se pointer des tours et des remparts.
Et qu'un de ces matins, si par hasard il bouge,
Vous devez sur Paris tirer à boulet rouge.
Mais c'est abominable! et, si l'on croit le fait,
On a grande raison de crier comme on fait.
Voir tomber dans Paris des bombes et des balles!
Sommes-nous revenus au temps des cannibales?
Comment, brûler Paris! comment, anéantir
Ces mêmes monuments qu'on vous a vu bâtir!
La Colonne où, sans peur, vous avez eu la gloire
De faire remonter le géant de l'histoire!
Et cet arc triomphal par vos mains achevé,
Où si près de son nom le vôtre s'est gravé!
Brûler la Madeleine! et lancer vos fusées
Du Mont-Valérien jusque sur nos musées,

Sauvage ! incendier tous les trésors des arts !
Que l'ennemi du moins traitait avec égards,
Ne faisait qu'emporter, au jour de nos défaites,
Et fort soigneusement chargeait sur ses charrettes.
Et moi, qui projetais de venir ce printemps
Me fixer à Paris ! je prenais bien mon temps !
Hélas ! pauvres tableaux, qu'au Salon, dès qu'on l'ouvre,
J'allais voir tous les ans exposés dans le Louvre !
Pauvre Palais-Royal, où nuit et jour on vend
Tout ce que l'étranger désire ! où si souvent
Au canon de midi j'ai mis ma montre à l'heure !
Je sens que je l'aimais, et déjà je le pleure.
Et mes chers boulevards ! la Bourse ! ces cadrans
Dont le gaz rend la nuit les chiffres transparents !
Ces journaux qu'on lisait, à l'ombre, aux Tuileries !
Le Muséum, les ours, les serres si fleuries,
Les singes ! C'étaient là de vrais plaisirs de roi !
Mais me faire tuer ! le beau plaisir ! ma foi !
Habiter Paris, moi qui veux vivre tranquille,
Quand auprès de Paris vous placez Canonville !
Canonville ! un tel mot explique assez vos vœux,
Et rien que ce nom-là fait dresser les cheveux.
Canonville ! il faut bien que tout soit véritable,
Puisque de deux côtés arrive un bruit semblable,
Et que vos ennemis, de l'un et l'autre bord,
Pour crier contre vous sont tout à fait d'accord.

Mais n'avez-vous donc pas, sire, dans votre enfance,
Lu l'histoire romaine ou l'histoire de France ?
N'avez-vous pas appris dans votre Domairon [69]
Comment mourut Tibère ? et combien ce Néron,

Qui par sa soif de tigre a perdu le nom d'homme,
Fut blâmé des Romains pour avoir brûlé Rome?
N'avez-vous jamais vu, descendant du Pont-Neuf,
La fenêtre où jadis l'infâme Charles-Neuf
A tiré sur le peuple avec sa carabine? [70]
Et cette inscription quelque peu jacobine
Qui montrait, au balcon du Valois favori,
Sa mémoire exposée ainsi qu'au pilori?
Voulez-vous mériter cette honte éclatante?
Ces exemples ont-ils un appât qui vous tente?
Êtes-vous las d'avoir un beau rôle à jouer,
D'entendre les *Débats* eux-mêmes vous louer?
D'être aimé de la France, admiré de l'Europe,
Et de remplir enfin votre bel horoscope?
Non, vous ne mettrez pas votre histoire en morceaux;
J'embrasse vos genoux, comme dit Desmousseaux,
Non pas le Desmousseaux que la Chambre idolâtre,
Mais le vrai Desmousseaux, celui du vrai théâtre. [71]
Avez-vous entendu ce qu'il dit à Talma? [72]
Écoutez à son tour un cœur qui vous aima.
Vous n'étiez pas méchant. Quel conseiller infâme,
Quel Narcisse a jeté ce crime dans votre âme?
C'est Guizot, ce démon antinational,
Qui vous aura soufflé ce projet infernal.
Il n'était pas ministre alors, mais il n'importe,
Et tout prétexte est bon pour crier : A la porte!

Mais voyons, car je veux accepter le débat;
Je sens en moi pour vous quelque chose qui bat;
Jugeons qui vous accuse, et raisonnons. Mais, sire,
D'avance, j'entends bien ce que vous m'allez dire :

D'abord, « que mon journal, qui ne peut être un sot,
De tout ce qu'il me dit ne pense pas un mot;
Mais que, les plus vains bruits et les plus ridicules
Ayant chance toujours de trouver des crédules,
Il prend soin savamment de grossir le total,
Afin que, de la masse, il reste un peu de mal. »
— Cela peut être juste. — Ensuite, « qu'on vous crie
Fort à l'aise les mots, Peuple, France, Patrie,
Et qu'au combat pour eux conduisant nos aînés,
Vous les sauviez déjà quand nous n'étions pas nés. »
— Peut-être ajoutez-vous (réponse toujours prête)
« Que votre intention au fond est très-honnête,
Et que, bien loin de nuire à notre liberté,
Dans vos seuls bastions vit sa sécurité.
Ainsi, comme Paris est le cœur de la France,
Vous voulez que le cœur soit sûr de sa défense,
Afin que, si du corps quelque membre est blessé,
Le cœur jamais du moins ne puisse être percé,
Et, rassemblant la force à ses membres ravie,
Au reste jusqu'au bout conserve de la vie. »

Mais tous ces beaux discours ne sont que de vains mots
Pour des gens décidés à craindre vos complots;
Et le plan de vos forts nous fait assez connaître
Que de nous tôt ou tard vous voulez être maître,
Et que vous prétendez, en canonnant Paris,
Reprendre au peuple un jour ce qu'au trône il a pris.
Je sais que ce qu'on dit des bastilles armées
Se pourrait aussi bien dire de ces armées
Que du recrutement maintient la sotte loi,
Et qu'on garde sur pied, je ne sais pas pourquoi.

Tous ces gros bataillons, vivantes citadelles,
Forts qui marchent, remparts au mot d'ordre fidèles,
Ils peuvent, contre nous prompts à tourner leurs rangs,
Venir au premier jour tirer sur leurs parents;
Je le sais. C'est un mal à joindre à tous les nôtres.
Mais un danger nouveau n'empêche pas les autres.
Je ne serai tranquille, à ne vous point flatter,
Que quand nous n'aurons plus d'armée à redouter.
La paix est, Dieu merci! pour jamais affermie;
Et désormais l'armée est sa seule ennemie.
Quand on porte un fusil, on aime à s'en servir.
L'armée et des remparts! c'est à faire frémir.
D'ailleurs, c'est une charge; on n'a pas à revendre
Des hommes, de l'argent. Et pourquoi se défendre?
Quel préjugé! comment, avec le sens qu'il a,
Le roi Louis-Philippe en serait encor là!
— Mais les autres le font. En face de la France,
Voyez Ehrenbreistein, et Cologne, et Mayence!
— Qu'importe! Je verrais le monde tout entier
Mettre à bâtir des forts sa pierre et son mortier,
Ou même, je pourrais croire à la convenance
De faire à notre tour quelques murs de défense,
Que Paris devrait être encor sauf de rempart.
Paris, entendez-vous, est une ville à part,
Une ville en commun, qui doit rester sans porte,
Afin que l'étranger à son aise entre et sorte.
N'appartient-elle pas aux autres comme à nous?
Des peuples n'est-ce pas le commun rendez-vous?
Le centre universel de l'Europe et du monde?
L'immense confluent où la lumière abonde,
Où chaque nation puise son contingent,

Et nous vient en échange apporter son argent?
Voulez-vous abolir ses riches destinées?
Décourager les juifs, dégoûter les guinées?
Voilà le vrai danger. Le commerce en effet
Déjà tremble, et les forts, qu'à ses dépens on fait,
Tirent sur les marchands et contre les boutiques.
Tous les plaisirs déjà perdent de leurs pratiques;
La danse va périr, l'enceinte empêchera
L'Europe de venir le soir à l'Opéra.

Ne mécontentez pas l'étranger, prenez garde!
Il est très-susceptible et de loin vous regarde;
Et vos forts, malgré vous, sans vouloir l'offenser,
Ont un air de soupçon dont il peut se blesser.
Car enfin, dans Paris si l'on se fortifie,
N'est-ce pas témoigner que d'eux on se méfie?
J'irai même plus loin, n'est-ce pas leur montrer
Que vous n'aimeriez pas chez vous les voir rentrer?
S'ils allaient revenir, il ne faudrait s'en prendre
Qu'à vos remparts, qui font mine de se défendre.
Si d'un paratonnerre on munit sa maison,
La foudre y vient tout droit du bout de l'horizon,
Et grondant, du défi plus enflammée encore,
S'y brise quelquefois, mais souvent la dévore.
Ainsi toute défense attire le danger;
Le rempart qu'on élève irrite l'étranger.
Lorsque de l'ennemi les colonnes sont fortes,
Je trouve plus prudent de leur ouvrir les portes.
C'est surtout aux marchands que je pense en ce cas.
Brûle-t-on la cité qui ne se défend pas?
Jadis Jérusalem a vu brûler son temple

Pour s'être défendue; et c'est un grand exemple,
Qu'en un savant journal, que je lis avec fruit,
Cite très à propos un monsieur très-instruit.

Mais je suppose enfin vos bastilles dressées.
Si par les ennemis elles sont menacées,
Cependant qu'au dehors nos valeureux soldats
S'en iront vers le Rhin au-devant des combats,
Sans doute vous voudrez, tout le temps des batailles,
Laisser aux citoyens la garde des murailles,
Et (je vous vois venir) les prier d'occuper
Tous ces forts, qu'un beau jour on peut envelopper?
C'est où je vous attends. Croit-on que le plus ferme
Dans ces forts avancés très-volontiers s'enferme?
Et, séparé des siens, pense-t-on obtenir
Qu'il veuille jour et nuit là dedans se tenir?
Est-ce le citoyen qu'un tel poste regarde?
Il veut pouvoir souvent quitter son corps de garde,
Revenir visiter sa femme et son comptoir,
Et même dans son lit retourner chaque soir.
Tranquille par état comme par caractère,
Un soldat citoyen n'est pas un militaire.
La défense des forts n'est pas de son métier.
Pour moi, jadis marchand et maintenant rentier,
Si, selon mes projets, de ma petite ville
Je reviens à Paris fixer mon domicile,
Est-ce pour m'enfermer dans quelque bastion?
C'est tout au plus si j'aime à faire faction;
Pour moi le jour de garde est loin d'être une fête,
Et le bonnet à poil me fait mal à la tête.
Du simple grenadier le rôle est exigeant.

Autrefois j'ai porté les galons de sergent,
L'uniforme me plaît, mais quoi! j'ai pris en grippe
L'odeur du corps de garde et celle de la pipe.
Passer la nuit me brise, et veiller me fait mal.
Sans doute j'ai souvent passé la nuit au bal,
Au whist, à l'écarté, surtout à la bouillotte;
Mais faire, l'arme au bras, des rondes dans la crotte!
Mais me mouiller les pieds! servir, au vent du nord,
L'œil ouvert sur Paris qui chaudement s'endort,
D'escorte aux polissons que les rondes ramassent,
Ou crier le qui-vive aux ivrognes qui passent!
Bonsoir. Rien qu'y penser me fait déjà frémir.
Je suis bon citoyen, mais j'aime à bien dormir.
Et puis, ma femme a peur, quoique fort peu bégueule,
Quand la nuit dans son lit elle demeure seule.
Que ferait-elle, alors que, loin de ma maison,
Prisonnier de vos forts, j'y tiendrais garnison
Et, triste sentinelle, y passerais mes veilles
A croquer le marmot et bayer aux corneilles?
N'épuisez pas d'avance, et sans bien pour l'État,
L'ardeur qu'il faut garder pour l'instant du combat.
Ah! s'il fallait un jour voler à la frontière,
Certe alors... je verrais ce que j'aurais à faire.
Dans ce pays de France amoureux des clairons,
Où tout le monde est brave, excepté les poltrons,
Nous serions, au besoin, de gens prêts à combattre
Trente-trois millions... et même trente-quatre,
Car en de tels moments on voit aux étendards,
Courir femmes, enfants, malades et vieillards.

Mais la paix maintenant semble à jamais assise

Entre ses deux appuis, la Seine et la Tamise.
A quoi sert de prévoir un sinistre avenir?
Les Alliés jamais ne sauraient revenir.
D'ailleurs, à vous parler en citoyen sincère,
Si je ne souffre pas moi-même de la guerre,
Ils reviendraient, qu'au fond cela m'est fort égal.
Ils sont venus deux fois, nous ont-ils fait du mal?
Ils ont bien, en entrant, brisé quelques croisées,
Lâché quelques chevaux dans les Champs-Élysées,
Et braqué leurs canons, protecteurs peu courtois,
Contre le château même où demeuraient nos rois;
Mais quoi! nous avions fait chez eux choses égales;
Nous avions visité toutes leurs capitales,
Dans leurs fleuves partout fait boire nos chevaux,
Ramené des canons de tous leurs arsenaux,
Couché dans tous leurs lits, sans le dire à confesse,
Et pris tous leurs clochers, sans aller à la messe.
Il faut donc être juste; et si, sans leur congé,
Cinq cent mille Français chez eux ont voyagé,
Si leurs maisons vingt ans ont été nos auberges,
Quand on s'est mal conduit, il faut souffrir les verges,
Et nous-même avouer que, battus si longtemps,
Ils n'avaient pas de nous lieu d'être fort contents.
Portant plus de respect aux aigles abattues,
Sans doute ils auraient dû prendre moins de statues,
Charger sur leurs fourgons moins de tableaux de prix
Pour les remettre aux lieux où nous les avions pris;
J'en conviens; mais du moins ils étaient fort honnêtes,
Et prenaient fort gaîment part à toutes nos fêtes;
Ils avaient vraiment l'air d'aimer beaucoup Paris,
De nos dames c'étaient les danseurs favoris;

Ils avaient fort bon ton et les meilleures formes,
Ils portaient dans les bals de charmants uniformes,
Ils valsaient avec grâce, ils saluaient très-bien,
Parlaient russe, allemand, anglais, italien,
Très-instruits; j'en ai vu, dans un temps fort critique,
Venir chez moi, le soir, faire de la musique,
Chanter avec ma femme avec beaucoup de goût,
Pour ma fille empressés, polis pour moi surtout.
J'ai trouvé même en eux, en causant politique,
Plus d'une opinion vraiment patriotique.
Ils aimaient mon pays, autant que moi vraiment.
De son bonheur, à table, ils parlaient chaudement;
Et que de fois, causant arts, commerce et finance,
Ils ont bu de mon vin au bonheur de la France!
Ils n'en ont emporté qu'un très-bon souvenir;
Et nous ont, en partant, promis de revenir.

Et nous irions songer à d'anciennes querelles!
Lorsque les nations fraternisent entre elles,
Est-ce à bâtir des forts qu'il convient de penser?
A quoi bon des remparts si ce n'est pour danser,
Pour jouer à la boule, et pour voir, les dimanches,
Sous les ormes, le soir, passer les robes blanches?
J'en connais de charmants où je dansais jadis;
Après vêpres, l'été, c'était mon paradis.
Heureux âge! beau temps! illusions premières!
Voilà les seuls remparts d'un siècle de lumières.
Les autres sont sans but dans ce siècle nouveau.
A Paris, et partout, passons-y le niveau;
N'allons pas follement, en nos vaines bravades,
Gêner les citoyens, gâter leurs promenades,

Surtout leur faire peur, et leur faire prévoir
Des maux qu'absolument ils ne veulent pas voir.
L'industrie a besoin de ses libres coudées.
Le canon doit partout faire place aux idées;
Le qui-vive les gêne, et le bruit des tambours
Trouble dans leur chemin ceux qu'il ne rend pas sourds.
Plus de forts, de remparts, ni même de frontières!
Qu'entre les nations tombent toutes barrières!
Que, sans payer les droits, ma femme, à moins de frais,
Ait des foulards de l'Inde et des ciseaux anglais!
Que de ma France ainsi prospère l'Industrie!
Honneur aux étrangers, et vive la patrie!

LES

SCÈNES DU SÉRAIL

1829

PRÉFACE

On reconnaîtra lord Byron dans les scènes qui suivent; on y retrouvera une aventure du héros de son célèbre poëme, et, comme diraient les Espagnols, *las Mocedades* de don Juan.

Il est peu de voyageurs en Orient qui, à la vue des hauts murs du sérail de Constantinople et de leurs ombrages, ne se soient amusés, comme lord Byron, avec une imagination moins prompte et moins ardente sans doute, à pénétrer par la pensée dans ces retraites interdites aux regards, et peut-être ne se soient mêlés en idée à quelqu'une des scènes qui s'y passent. L'Orient a perdu beaucoup aujourd'hui de sa poésie et de son mystère. Le sultan, avec sa redingote, ses épaulettes, son bonnet et ses gants, ne ressemble plus guère au sultan magnifique que nous avons vu en d'autres temps, et tout le peuple du sérail a dû changer avec le maître, et subir l'influence des paquebots, des chemins de fer, des voyages faciles, et de tout ce que nous appelons la civilisation européenne. L'Orient a-t-il gagné en proportion de ce qu'il a perdu?

Aucun lieu n'était de nature à prêter plus de prestiges à notre grande scène lyrique que cette Constantinople d'autrefois, avec ses demeures fermées, remplies de

femmes, de fleurs, de parfums, de musique, de danses, d'intrigues passionnées, et d'une terreur qui, toujours présente, y fait comme la basse continue du concert.

L'Orient, avec ses harems, a été montré sur nos théâtres, qui en ont souvent reproduit les mœurs moins fidèlement que les décorations et les costumes. Peut-être faut-il avoir un peu vécu dans son atmosphère pour comprendre et deviner, par ce qu'on a pu voir, les choses même les plus reculées des yeux.

Byron l'a peint dans son poëme d'une manière neuve, piquante et vraie, et il m'a semblé que cette peinture, développée pour le théâtre et ramenée aux convenances qu'il exige, y pouvait offrir à un compositeur habile tous les éléments d'intérêt comme de spectacle qui conviennent au grand Opéra.

J'ai donc eu l'idée de mettre le jeune don Juan sur la scène, et d'entrer sur les pas de Byron dans le harem qu'il nous a ouvert, en mêlant à ses vives couleurs quelques-unes de celles que j'ai aussi rapportées de l'Orient.

Racine pensait qu'*on ne peut jamais faire un bon opéra*, et par des raisons qui semblent jusqu'à un certain point discutables. Je n'ai point eu la prétention de le contredire en essayant d'en faire un. Je n'ai eu d'autre idée que d'offrir un moyen de s'essayer lui-même, sur notre grande scène lyrique, à un compositeur fait pour y paraître avec honneur; je veux parler du créateur de l'Orphéon, du fondateur de la musique populaire en France, de B. Wilhem. Doué d'un génie naturel, il avait, sans autre maître, plutôt deviné la musique qu'il ne l'avait apprise. Dès le temps où il préludait au prytanée de Saint-Cyr, il révélait en lui des trésors de mélodie, de

grâce, de sensibilité, de passion. Il avait en germe tous les dons que peut réclamer la scène. Son génie a été poussé vers une autre voie. Béranger, qui était aussi son ami, lui montra, dans la musique mise à la portée des classes populaires, un moyen, pour elles de civilisation, pour lui de renommée. Wilhem, en consacrant ses plus belles années à composer et à mettre en pratique l'admirable méthode dont il a été l'inventeur et le propagateur, a conquis par là, en effet, une gloire plus durable peut-être, et assurément plus utile, que celle qu'eussent pu lui obtenir des succès de théâtre. Il a pourtant quelquefois tourné les yeux de ce côté, et c'est pour l'y entraîner que j'ai eu l'idée de composer pour lui un drame, d'un genre assez aimé du public de ce temps, où toutes ses qualités vives, naturelles, charmantes, pleines d'originalité et de couleur, eussent trouvé leur emploi. J'avais, par le choix du sujet même, cherché à lui rendre plus facile le succès. Les nécessités et les difficultés de sa grande œuvre l'ont incessamment détourné d'une composition dramatique, et peut-être aussi un peu de défiance de lui-même. Puis, une mort prématurée est venue lui fermer cet avenir. Celui qu'il a obtenu peut suffire à l'ambition d'un artiste. Sa mémoire est honorée du peuple comme celle d'un bienfaiteur. Il est touchant, après tant d'années passées déjà depuis que nous l'avons perdu, de voir tous ces pauvres orphéonistes, si pleins du souvenir du maître, couronner, dans leurs réunions solennelles, son image qu'ils placent au milieu d'eux, comme pour lui faire hommage d'un succès qui se perpétue, et qui s'étend chaque jour davantage en France et dans l'Europe entière.

Wilhem n'étant plus, *les Scènes du Sérail,* qui de-

vaient devenir un opéra, sont restées *des scènes*, et l'ouvrage, dès lors sans grand intérêt pour moi, est demeuré inachevé.

Je le publie tout inachevé qu'il est; ce m'est une occasion de rendre hommage à la mémoire d'un ami. Quand a-t-on vu d'ailleurs un auteur sacrifier volontiers quelque chose de ses moindres œuvres? Il vient un âge, dans la vie, où l'on range ses papiers. On brûle et on réserve. On réserve souvent des choses qu'il faudrait brûler. Mais la faiblesse paternelle est là, qui dit : Ce serait dommage. C'est ainsi que sont conservés ici des fragments qui sans doute mériteraient peu de l'être.

Racine, si digne de donner en tout des exemples, m'en donnait un que j'aurais peut-être dû suivre, et tout applicable à la circonstance présente; je ne parle pas d'*Alceste*, mais de cet opéra de *Phaéton*, dont il avait lu des fragments à Louis XIV, et dont on n'a retrouvé nulle trace, après lui, dans ses papiers. Boileau, son collaborateur en cette œuvre lyrique, a été moins sévère pour nous et pour lui-même que son illustre ami. Il n'a pas voulu, lui, priver la postérité d'un commencement de prologue qu'il avait écrit pour ce même *Phaéton*, et devient ainsi l'immortelle excuse de tout auteur qui ne voudra absolument rien perdre de ce qu'il a fait.

LES

SCÈNES DU SÉRAIL

SCENE PREMIÈRE.

Entrée secrète du sérail de Constantinople. Jardin voisin du Bosphore, un bois de cyprès. Il fait nuit. Un minaret illuminé se montre de loin au-dessus des cimes noires des cyprès, et indique par son illumination qu'on est au temps du Rhamazan.)

DON JUAN, PÉDRILLE, HAROUN, **dans le jardin; UN MUEZZIN sur la galerie du minaret; deux autres muezzins sur des minarets qui sont hors de vue.**

(Haroun, grand-eunuque noir, fait entrer avec précaution dans le jardin D. Juan habillé en femme turque et Pédrille vêtu en esclave, et il ferme soigneusement la porte de fer qui, un moment entr'ouverte, laisse voir le Bosphore et la barque qui les a amenés.)

D. JUAN.

Où me conduisez-vous sous ces habits de fille?

HAROUN.

Silence!

D. JUAN.

Mais encor?

HAROUN.

Silence! il ne faut pas
Qu'on entende en ce lieu ni ta voix ni tes pas.

D. JUAN.

Nous, à Constantinople! esclaves! nous, Pédrille!

PÉDRILLE.

Mais quelle rage de parler!
Voulez-vous nous faire empaler?

(L'eunuque va vers la porte du sérail et frappe trois fois dans ses mains.)

D. JUAN.

Puis-je me voir sans honte et sans colère
Ces vils habits de gaze et d'or!

PÉDRILLE.

Il nous fallait bien lui complaire,
Puisqu'il menaçait de nous faire
Musulmans, et bien pis encor.

D. JUAN.

En un bazar, achetés pour un maître!

PÉDRILLE.

Pour une maîtresse, peut-être.

(L'eunuque a frappé encore trois fois dans ses mains, puis tout à coup reste immobile à l'appel du muezzin.)

PREMIER MUEZZIN, sur la galerie du minaret.

Allah!

D. JUAN.

Quel chant!

DEUXIÈME MUEZZIN, plus éloigné.

Allah!

PÉDRILLE.

C'est la prière.

TROISIÈME MUEZZIN, plus éloigné encore.

Allah!

PÉDRILLE.

Du soir les muezzins chantent l'heure première.

(Un esclave noir qui suivait l'eunuque de loin étend devant lui un sedjadeh ou tapis pour la prière.)

(Ces voix entendues de loin et qui semblent se répondre, comme se répondent à la même heure les horloges de nos villes, se prolongent dans l'air, lentes et pures.)

HAROUN.

En silence un moment tous deux demeurez là.
Si vous ne priez pas, respectez la prière.

LE MUEZZIN, sur la galerie du minaret.

Allah! Qu'à cette heure en tout lieu
Tout fidèle incline la tête.
Il n'est point d'autre Dieu que Dieu,
Et Mahomet est son prophète.

(La voix des deux autres muezzins plus éloignés répète, et presque en même temps, les mêmes paroles, comme en canon.)

(L'eunuque prend, en faisant bas sa prière, pendant l'Ezzan, les diverses attitudes ordinaires aux musulmans. Il se tient d'abord debout, dans le recueillement, puis hausse les deux mains, les doigts entr'ouverts, puis fait une inclination, le corps et la tête penchés horizontalement, les deux mains posées sur les genoux; puis il se relève; puis fait une prosternation, la face contre terre. Ensuite il reste un moment à genoux, assis sur ses talons, les mains posées sur les cuisses. Nouvelle prosternation. Enfin il se relève en appuyant les mains, non contre terre, mais sur ses genoux, et il salue à droite et à gauche. Il est supposé saluer ses anges gardiens.)

PREMIER MUEZZIN.

Allah!...

(Ce cri se prolonge pendant les vers qui suivent.)

D. JUAN.

Tandis que ce vieux marabou
Sur la terre à plat ventre prie,
Je ne sais quelle fantaisie
Me vient de lui tordre le cou.

PÉDRILLE.

Le moindre cri nous perd. Juan, êtes-vous fou!

DEUXIÈME MUEZZIN.

Allah!...

(Ce cri se prolonge comme le premier, et sur un autre ton.)

D. JUAN.

Sa barque est là, sur le Bosphore,
Et, favorisés par la nuit,
Nous serions, en ramant sans bruit,
Dans la mer Noire avant l'aurore.

TROISIÈME MUEZZIN.

Allah!...

(Ce cri se prolonge comme les autres, et sur un ton différent encore.)

PÉDRILLE.

Je suis à jeûn depuis longtemps.
Je me sens lâche, dont j'enrage.
Ah! si j'avais soupé, que j'aurais de courage!

D. JUAN.

La porte s'ouvre, il n'est plus temps.

(L'eunuque, en se relevant, a frappé des mains de nouveau. La porte s'est ouverte; et à droite et à gauche on voit deux petits nains à qui l'eunuque fait signe, et qui lui répondent par signes. Une conversation muette s'établit ainsi entre eux.)

(L'intérieur du sérail paraît, brillamment éclairé. On entend sortir des sons de mandoline et autres instruments à cordes, et, par delà le bois de cyprès, on entend aussi s'élever de la ville, dès que les muezzins ont cessé de chanter, un bruit confus de tambourins, un mélange de sons métalliques, une espèce de charivari; c'est le Rhamazan qui commence.)

D. JUAN.

Oh! quelle vue
S'offre imprévue
A mes regards!
Quels sons nouveaux se font entendre!
De toutes parts
Un parfum d'aloès semble ici se répandre.

PÉDRILLE.

Voyez, voyez ces petits monstres noirs!
Que disent-ils? ils se font signe.
L'un d'eux à l'autre me désigne;
Que va-t-il m'arriver dans leurs secrets manoirs!

HAROUN, à D. Juan, à voix basse, après avoir recommandé d'un geste aux deux nains de garder un profond secret.

Avançons. Confiance et courage!
Infidèle, on t'apprête un grand prix;
Et vivant, tu vas voir une image
Du séjour que Dieu garde aux houris.

D. JUAN, à part.

L'aventure a tenté mon courage,
Le mystère au danger met du prix.
Mais je porte en mon cœur une image
Qui pourrait triompher des houris.

PÉDRILLE, à part.

Essayons de montrer du courage.
Liberté, ton plaisir est sans prix;
Mais ce soir j'oublîrai ton image,
Si l'on soupe au séjour des houris.

ENSEMBLE.

(Reprise des trois derniers couplets.)

(Quelques paroles peuvent, si l'on veut, être mêlées au bruit musical qu'on entend dans la ville, et se joindre à celles que chantent Haroun, D. Juan et Pédrille. Ce bruit continuera à être entendu, mais de plus loin, pendant le chœur suivant, dont les sons de mandoline ont dû indiquer tout à l'heure le motif.)

(Haroun fait entrer D. Juan devant lui dans le sérail. Les deux nains s'inclinent la tête contre terre. Pédrille va pour suivre D. Juan, les deux nains l'arrêtent, s'emparent de lui et l'emmènent d'un autre côté, malgré sa résistance.)

SCÈNE II.

(Salle resplendissante à l'intérieur du harem. Appartement de la sultane favorite. Un sopha garni de coussins nombreux, et devant lequel fume dans des cassolettes du bois d'aloès, et brûlent d'énormes bougies hautes comme des cierges dans de grands chandeliers semblables à ceux de nos églises. Ce sopha occupe le fond et les deux côtés de la salle. On voit des fleurs dans des vases de porcelaine, des oiseaux dans des cages dorées.)

GULLEYAZ, ODALISQUES.

(La sultane Gulleyaz, étincelante de pierreries, portant un poignard garni de diamants à sa riche ceinture et, à la main, un comboloio ou rosaire formé de grains d'ambre, est nonchalamment étendue sur les coussins du sopha. Une de ses femmes est à genoux devant elle, un grand éventail de plumes à la main, et l'évente; d'autres sont debout autour d'elle, tenant des éventails semblables et des miroirs. Douze ou quinze odalisques sont partagées en divers groupes, toutes habillées de même. Plusieurs sont près des jalousies entr'ouvertes et semblent écouter le bruit qui vient du dehors; plusieurs brûlent des parfums; plusieurs, assises, jouent de la mandoline; une d'elles tient encore ouvert le Coran dont elle faisait lecture à la sultane. Le bruit des tambourins et d'une musique confuse et bizarre que l'on entendait tout à l'heure dans le jardin se fait entendre encore, mais plus éloigné.)

CHŒUR DES ODALISQUES.

Rhamazan! combien elle est belle
L'étoile nouvelle
Qui du soir marque le retour,
Et pour nous, joyeuse et fidèle,
Ramène avec elle
Les plaisirs défendus au jour!

GULLEYAZ, à part.

Haroun tarde à venir! que la vieillesse est lente!
Si ce chrétien plein de beauté
Par d'autres était acheté!

Je le veux à tout prix. — Pourquoi suis-je brûlante?

(L'odalisque qui est à genoux devant elle se hâte d'agiter son grand éventail de plumes.)

Lolah, donne-moi ce miroir.

(La sultane se mire et donne quelques soins à sa toilette.)

LOLAH.

Est-ce que le sultan, notre sublime maître,
Au harem vient souper ce soir?

GULLEYAZ.

Je n'ai pas un si haut espoir.

LOLAH.

Rarement le harem le voit encor paraître,
Et depuis que du Rhamazan
La lune a commencé de naître,
Elle y cherche en vain le sultan.

KATINKA.

Les Russes ne lui laissent guère
De temps à donner à l'amour.

LOLAH.

J'avais cru que la guerre
N'occupait que le jour.

GULLEYAZ.

Qu'on se taise.

LOLAH, à ses compagnes.

Mes sœurs, dites-moi, je vous prie,
Si sereine encor ce matin,
D'où vient ce soir sa rêverie?
La sultane a quelque chagrin.

GULLEYAZ. Elle se lève.

Quel trouble je sens dans mon âme!
Je risque ma vie aujourd'hui.

Si quelqu'un découvrait cette secrète trame!
Mais puis-je résister à l'ardeur qui m'enflamme!
Je mourrais du moins avec lui.

LES ODALISQUES entre elles, à voix basse.

Mes sœurs, dites-moi, je vous prie,
Si sereine encor ce matin,
D'où vient ce soir sa rêverie?
La sultane a quelque chagrin.

GULLEYAZ. Elle se rejette sur le sopha.

Ce bruit confus du tambourin,
Ce bruit du Rhamazan me fatigue et m'ennuie.

LOLAH.

Faut-il fermer la galerie?

GULLEYAZ.

Oui, qu'on la ferme.

(Lolah et plusieurs s'empressent.)

Non, j'ai besoin d'air, restez.

(A part.)

Haroun tarde à venir!...

(Aux odalisques.)

Amusez-moi... Chantez.
Katinka, prends ta mandoline.

(Katinka prélude. La sultane ne l'écoute pas. Elle tressaille, comme si elle entendait venir quelqu'un.)

Il ne peut tarder, j'imagine.

(Le grand-eunuque noir soulève le rideau et paraît à la porte. Katinka, qui préludait, s'arrête tout à coup à l'ordre rapide et impérieux que la sultane lui donne du geste et de la voix.)

Le voilà!... C'est assez.
Ne jouez pas. Cessez.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HAROUN, D. JUAN, revêtu de l'uniforme des odalisques.

(Haroun s'incline, s'approche, s'incline encore, et baise le bas de la robe de la sultane. Celle-ci se lève d'un air de reine ; elle regarde avec une attention fixe D. Juan, que l'eunuque noir, en lui parlant à voix basse, lui montre, du geste, agenouillé loin d'elle, les yeux baissés et comme ébloui.)

LES ODALISQUES, bas.

Quelle est l'odalisque nouvelle
Venue ici de nos bazars ?
De quel pays du monde est-elle ?

LES PLUS JEUNES.

Elle paraît et jeune et belle,
Elle va du sultan nous ravir les regards.

LES AUTRES.

Elle n'est ni jeune ni belle,
Et ne peut du sultan nous ravir les regards.

GULLEYAZ, aux odalisques, avec un geste impérieux.

Laissez-moi.

LOLAH.

Quel mystère !

D. JUAN.

Il me semble qu'un rêve
Tienne tous mes sens enchantés !
Quel essaim de jeunes beautés ?
Est-ce leur reine qui se lève ?

(Les odalisques s'inclinent et se retirent en témoignant par leurs regards et par leurs gestes de la curiosité et de l'étonnement.)

SCÈNE IV.

GULLEYAZ, D. JUAN, HAROUN.

HAROUN, à part, à D. Juan.

Incline-toi, plus bas, encor plus bas,
Encore, et de ses pieds va baiser la poussière.

D. JUAN, à Haroun.

J'en suis fâché, mais ne peux pas
M'agenouiller à chaque pas.

GULLEYAZ, à part.

Que sa figure est noble et fière!

D. JUAN, à part.

Que l'aventure est singulière!

HAROUN, bas, à D. Juan.

Obéis, ou crains sa colère.

D. JUAN.

Non, ma foi non, quand ce serait
Une épouse de Mahomet.
Moi, Castillan! subir ces usages infâmes!

HAROUN.

Baise donc seulement...

D. JUAN.

Non, rien.

HAROUN.

Sa main.

D. JUAN.

Cela, je le veux bien.
Tout gentilhomme et tout chrétien
Peut, même avec plaisir, baiser la main des dames.

D. Juan s'approche et baise respectueusement la main de Gulleyaz.

GULLEYAZ.

(Elle le regarde très-fixement, et, sans détourner les yeux de dessus lui, fait, après quelques instants d'observation, signe à l'eunuque de se retirer.)

Laisse-nous.

(Haroun s'incline jusqu'à terre.)

HAROUN, bas à D. Juan en se retirant.

Sois sans crainte. Allons, tout ira bien.

(Avant de soulever le rideau de la porte pour sortir, il encourage encore D. Juan de loin d'un sourire, et regarde le jeune couple d'un air de satisfaction.)

(A part.)

Oh! je le vois, tout ira bien.

D. JUAN, à part.

Tout cela finira-t-il bien?

GULLEYAZ, à part.

L'infidèle est vraiment fort bien.

SCÈNE V.

GULLEYAZ, D. JUAN.

GULLEYAZ, sur le sopha, faisant signe à D. Juan d'y prendre place auprès d'elle.

Dans ce lieu, dont je suis la maîtresse suprême,
Sois sans peur. Approche, assieds-toi.

D. JUAN.

De la peur! je ne sens que de la honte en moi.
L'indigne habit où je me voi
Déshonore à mes yeux l'esclavage lui-même.

GULLEYAZ.

Rends-lui grâce, il te fait entrer
Dans ce terrible sanctuaire

Où nul homme assez téméraire,
Si ce n'est mon sultan, n'a droit de pénétrer.
Jeune chrétien, tu m'as su plaire.
D'un lieu secret, ce matin, au bazar,
Mes yeux sur toi sont tombés par hasard,
Et tout à coup éblouis par tes charmes...

D. JUAN, pleurant de rage.

O honte!

GULLEYAZ.

Il pleure, enfant! comment le consoler?
Quoi! si près de mon sein, des pleurs peuvent couler!
Quoi! si près de mes yeux, des yeux versent des larmes!

(Elle se lève et marche vers D. Juan, qu'elle regarde quelques instants fixement, puis elle lui prend la main d'un air d'empire.)

GULLEYAZ.

Chrétien, as-tu jamais aimé?

D. JUAN.

Aimé! Haïdé! que dit-elle?
Inès! d'une rougeur nouvelle
Je sens mon visage enflammé.

GULLEYAZ.

Chrétien, as-tu jamais aimé?

D. JUAN.

Quand, naguère encor, ma jeunesse
Pouvait aimer en liberté,
Mon âme palpitait sans cesse
Sous le regard de la beauté.
En vain maintenant la plus belle
M'offrirait les plus heureux jours.
La liberté! rien n'est sans elle:
Et l'aigle emprisonné ne connaît plus d'amours

GULLEYAZ.

Si l'on charmait ton esclavage?

D. JUAN.

Mes fers seraient-ils moins des fers?

GULLEYAZ.

Si les cœurs t'offraient leur hommage?

D. JUAN.

Captif, quels hommages sont chers!

GULLEYAZ.

Si, trahissant sa loi suprême,
Du harem la maîtresse même
Te disait : Esclave, je t'aime,
Je t'aime, et pour toi je me perds?

D. JUAN.

Je répondrais : Vous êtes belle,
Mais, esclave, point d'heureux jours.
La liberté! rien n'est sans elle;
Et l'aigle emprisonné ne connaît plus d'amours.

GULLEYAZ, d'un mouvement plein de violence, tire à demi son poignard.

Malheureux!

D. JUAN.

Quel transport!

GULLEYAZ.

O fureur!

D. JUAN.

La barbare!

GULLEYAZ.

Réprimons ce courroux.

D. JUAN.

Quel désordre l'égare!

GULLEYAZ.

(Gulleyaz se calme peu à peu, et cherche à reprendre une apparence d'empire sur elle-même. Remise de sa forte émotion, elle affecte d'interroger D. Juan d'un air naturel et d'un ton de voix sec, froid et impérieux; puis abandonne tout à coup cette apparente indifférence, qu'elle ne peut soutenir un seul moment, malgré son orgueil.)

Esclave, quel est ton pays?
Ton nom?

D. JUAN.

Mon nom?

GULLEYAZ.

C'est en vain, je ne puis.
Sortez, sortez... qu'on vienne... non, demeure.
Mais que fais-je!... Non, je veux fuir,
Je veux me tuer... que je meure;
Oui, devant lui je veux mourir.
Dans tous mes sens affreux orage!
Pleurs d'amour, d'orgueil et de rage,
Je ne puis plus vous contenir.

(Elle éclate en pleurs et se jette sur le sopha; puis, les mains tendues vers D. Juan, et du ton le plus passionné :)

Chrétien, je t'aime, je t'adore.
En vain l'amour qui me dévore
Avec mon orgueil lutte encore;
Je cède, infidèle à ma foi.
Sais-tu nos terribles mystères?
Sais-tu que trois cents cimeterres
Surveillent mes feux adultères,
Levés sans cesse autour de moi?

(Elle se lève.)

Le sultan, le prophète,
Et la mort toute prête

A tomber sur ma tête,
Eh bien! j'ai tout bravé pour toi.
Admire ma folie!
Mon honneur, je l'oublie,
Mon rang, je l'humilie,
Sultane, je supplie.
Sois mon dieu, mon maître et mon roi.

D. JUAN.

De mes sens quel trouble s'empare!

GULLEYAZ.

Qu'ai-je dit! quel transport m'égare!

D. JUAN.

Qui pourrait supporter des pleurs!

GULLEYAZ.

Soutiens-moi, je fléchis, je meurs!

(Elle retombe évanouie sur le sopha.)

D. JUAN, à part.

Je voulais expirer fidèle
Aux serments d'un autre séjour,
Mais elle est si belle!
Son œil étincelle
D'un si vif amour!
Rappelons la vie
A ses yeux ravie;
Je n'ai plus l'envie
De perdre le jour.

(Il tombe à genoux devant Gulleyaz.)

Sultane, ouvrez les yeux; à vos pieds qu'il embrasse,
Votre esclave soumis vient implorer sa grâce.

GULLEYAZ revenant à elle.

Est-ce bien lui! devant moi prosterné!

D. JUAN.

Qui peut résister à l'empire
Dont je sens mon cœur dominé!
Ah! que vos yeux par un sourire
Disent que je suis pardonné.

GULLEYAZ.

Ingrat, quel est donc cet empire
Dont mon cœur faible est dominé!
Déjà mes yeux par un sourire
Ont dit que je t'ai pardonné.

ENSEMBLE.

Ton amour m'entraîne et m'enivre,
Les dangers sont doux à courir;
Avec toi j'aime encore à vivre,
Avec toi je saurais mourir.

(Ils sont l'un près de l'autre sur le sopha. On entend tout à coup un bruit et comme un murmure lointain.)

GULLEYAZ.

O ciel!

D. JUAN.

Qu'est-ce donc?

GULLEYAZ.

Silence!

D. JUAN.

Quel est ce bruit qu'on entend?

CHŒUR D'HOMMES, éloigné.

Gloire au sultan!

GULLEYAZ.

Le sultan!

D. JUAN.

Le sultan!

GULLEYAZ.

Je frémis.

D. JUAN.

Que faire?

GULLEYAZ.

On s'avance.

D. JUAN.

Sous des habits de femme expirer sans défense!
Ah! si j'avais du moins une arme, un yatagan!

(Le rideau de la porte se lève. Haroun paraît.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, HAROUN, s'inclinant profondément

HAROUN.

Épouse du soleil et reine de la terre,
L'astre des Ottomans vient te luire aujourd'hui,
Et m'envoie à toi devant lui,
Comme un rayon de sa lumière.

CHŒUR D'HOMMES, derrière le théâtre.

Gloire au sultan!
Inclinons jusqu'à terre
Notre turban
Devant son cimeterre.
Gloire au sultan!

D. JUAN, à part.

Comment détourner la tempête?

HAROUN, à part.

Comment répondre à son enquête?

GULLEYAZ, à Haroun.

Silence! il y va de ta tête.

HAROUN.

Ton fidèle esclave t'entend.

CHŒUR D'HOMMES, se rapprochant.

Gloire au sultan!

D. JUAN, à part.

Faut-il qu'à mourir je m'apprête?

HAROUN, à part.

Inspire-nous, divin prophète!

GULLEYAZ.

Que tout le harem soit en fête.
Venez, fleurs de mon gulistan!

CHŒUR D'HOMMES, se rapprochant de plus en plus.

Gloire au sultan!

GULLEYAZ.

Odalisques, venez, mes belles.
Venez, mes compagnes fidèles.

(A D. Juan.)

Mêle-toi vite au milieu d'elles,
Et prend sur toi ce talisman.

(Elle tire une amulette de son sein et la baise en la lui donnant.)

CHŒUR D'HOMMES, derrière la scène, se rapprochant toujours.

Gloire au sultan!

CHŒUR DE FEMMES, derrière la scène.

Notre sultane nous appelle,
Allons-nous ranger autour d'elle.

(Les odalisques entrent en différents groupes par une porte latérale. D. Juan, habillé comme elles, se cache dans leurs rangs.)

CHŒUR D'HOMMES.

Gloire au sultan!
Inclinons jusqu'à terre
Notre turban
Devant son cimeterre.
Gloire au sultan!

CHŒUR DE FEMMES.

Son soleil nous éclaire,
Nous vivons pour lui plaire.
Joie au sultan!

(Pendant ce dernier chœur, le rideau de la porte du fond s'est levé et a laissé voir un double rang d'esclaves noirs à genoux, la tête courbée et tenant en main un cimeterre nu. Le Grand Seigneur s'avance lentement avec calme et majesté entre cette double haie d'esclaves. Quelques personnes qui le suivent l'accompagnent seulement jusqu'à la porte, où elles s'arrêtent. Haroun reste immobile près de la porte, le front prosterné sur le tapis. Le rideau retombe dès que le sultan est entré.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE SULTAN.

LE SULTAN, à Gulleyaz.

Combien ton aimable présence
Réjouit mes sens enchantés,
Et qu'avec charme à tes côtés,
Je viens fêter, ce soir, la nuit de la puissance.

GULLEYAZ, à part, avec dépit.

Il vient fêter, ce soir, la nuit de la puissance.

LES ODALISQUES, entre elles, bas et en souriant.

Il vient fêter, ce soir, la nuit de la puissance.

LE SULTAN.

De tous mes nuages vainqueur,
Luit l'arc-en-ciel de ton sourire,
Viens, que des soucis de l'empire
Ton maître auprès de toi respire,
Et se repose sur ton cœur.

GULLEYAZ ET D. JUAN.

A peine je respire,
Il a glacé mon cœur.

LES ODALISQUES.

L'amour ici respire,
Enivrons-en son cœur.

(On brûle des parfums dans des cassolettes.)

GULLEYAZ.

De mon amour tu sais l'obéissance.

LE SULTAN.

Oui, ma sultane, oui, ma belle Péri.

GULLEYAZ.

Mon lion!

LE SULTAN.

Ma gazelle!

GULLEYAZ.

Et mon tigre chéri!
Le ciel pour tes plaisirs nous donne la naissance.
(Aux odalisques.)
Vous, filles de l'oda, fleurs de mon gulistan,
A charmer ce doux soir qu'avec moi l'on s'empresse;
De danse et de musique entourez sa hautesse;
De chants et de parfums enivrez mon sultan.

LES ODALISQUES.

De chants et de parfums enivrons le sultan.

(Plusieurs odalisques commencent à former des pas; plusieurs autres à jouer de leurs cithares; quand le sultan, s'avançant pour prendre place sur le sopha, et parcourant des yeux avec intérêt sur son passage les rangs des odalisques, aperçoit tout à coup D. Juan.)

LE SULTAN.

Ha! par la barbe du Prophète!
Ici qu'est-ce que j'aperçoi!
D'une fille nouvelle on a donc fait emplette?

D. JUAN, à part.

Je suis perdu.

GULLEYAZ, à part.

C'est fait de moi.

LE SULTAN, à part.

Elle est charmante, sur ma foi.

(A D. Juan.)

Depuis quand au harem?

GULLEYAZ.

Depuis à peine une heure.

LE SULTAN, à D. Juan.

Réponds.

GULLEYAZ.

D'effroi veux-tu donc qu'elle meure?

ODALISQUES, bas, entre elles.

Devant le souverain des rois,
La terreur a glacé sa voix.

LE SULTAN, à D. Juan.

D'où viens-tu?

GULLEYAZ, à part.

Je frémis.

LE SULTAN, se tournant vers Gulleyaz.

D'où dit-on qu'elle vienne?

GULLEYAZ.

De l'Archipel.

LE SULTAN.

Elle est chrétienne?

GULLEYAZ.

Elle est chrétienne.

LE SULTAN.

Ah! c'est pitié
Qu'une infidèle
Soit de moitié
Si belle.

GULLEYAZ, à part.

Je sens s'affaisser mes genoux.

D. JUAN, à part.

Sa crainte à tous deux est mortelle.

LES ODALISQUES, entre elles, bas.

Au harem si nouvelle,
Fixer les yeux sur elle!
Qui n'en serait jaloux?
Plus heureuse que nous,
Est-elle donc plus belle?

LE SULTAN.

Je veux lui faire enseigner le Coran.

GULLEYAZ, à part.

Je brûle et crois marcher sur un volcan.

LES ODALISQUES.

Que tous nos charmes
Soient sous les armes;
De chants et de parfums enivrons le sultan.

(L'interrogatoire que le sultan a fait subir à D. Juan n'a point interrompu les cithares et les mandolines. Les odalisques n'ont pas cessé de jouer

jusqu'au moment où, leur attention étant plus vive, elles sont devenues, par l'expression de leur jalousie, actrices dans cette scène. Tout à coup, pour détourner l'attention du sultan et l'attirer vers elles, elles reprennent leur air avec une nouvelle vivacité, elles mêlent leurs voix à leurs instruments et chantent toutes ensemble le chœur qui suit:)

Entrez dans le jardin des roses,
Dans le jardin où sont les lis.
Le calife vient voir si ses fleurs sont écloses.
Entrez dans le jardin des roses,
Mon maître, il mène au paradis.

(Pendant ce chœur, le sultan s'est placé sur le sopha. La sultane reste debout respectueusement auprès de lui. Plusieurs agitent autour de sa tête de grands éventails de plumes. Trois odalisques se présentent alors devant le sultan, portant des sorbets, des pâtisseries, des conserves de roses, qu'on place sur une petite table très-basse; trois autres les suivent portant, l'une un gobelet d'or sur un plateau de vermeil, l'autre une amphore à deux anses, la troisième une longue pipe enrichie de diamants et d'ambre. On donne à laver au sultan. On verse de l'eau sur ses mains, on tient l'aiguière, on présente les serviettes brochées d'or et d'argent. Gulleyaz prend tour à tour les diverses choses des mains des odalisques, et les offre à son maître avec respect. Plusieurs le servent à genoux.

D. Juan sert, comme les autres, à la collation du sultan. Quand il apporte quelque chose, quand Gulleyaz prend de ses mains quelque objet pour l'offrir, soit l'aiguière, soit l'amphore, dont elle verse à boire au padischah, elle tressaille, elle se sent toute prête à se trahir, elle verse mal. De son côté le padischah, toutes les fois que D. Juan s'approche pour le servir, l'observe avec plaisir, avec attention, le flatte, lui sourit.

Cependant on chante et on danse. Les danses peuvent être fort variées, puisque le harem renferme des femmes de toutes nations et de toutes couleurs. On fera, si l'on veut, danser aussi des nains; mais tout cela devra être fort court, pour ne point interrompre l'action, ni détourner la pensée de la position critique de D. Juan.

Tout ce qui suit se chante et se danse pendant la scène qui vient d'être décrite, depuis le moment où le sultan s'est assis jusqu'à celui où il se lève pour se retirer.)

UNE ODALISQUE chante, à un signe que lui fait la sultane.

(Trois odalisques accompagnent son chant de leurs pas.)

Sur un rosier un oiseau merveilleux

Toute la nuit se fait entendre;
Son chant pur et mystérieux
Du paradis semble descendre.
Il chante, il chante jusqu'au jour,
Et l'âme rêveuse est plus tendre.
Il chante, il chante jusqu'au jour,
Et qui l'entend languit d'amour.

LE SULTAN.

(Accompagné du chœur à demi-voix des odalisques.)

Chante, odalisque, chante encore.
Ta voix harmonieuse a des charmes secrets;
Elle enivre les sens comme le luth sonore
Ou le parfum de l'aloès.

(Toutes les odalisques chantantes répètent ceci en grand chœur, tandis que toutes les odalisques dansantes se joignent à leurs trois compagnes et mêlent leurs pas devant le sultan.)

LE SULTAN, à Gulleyaz.

(Pendant la danse générale il observe D. Juan, qui se tient à l'écart.)

Cette chrétienne est fort jolie.
Ne chante-t-elle pas un peu?

GULLEYAZ.

Chanter, si nouvelle en ce lieu!

D. JUAN, à part.

Oui, chanter! j'en ai fort envie.

(Ce peu de paroles sera mêlé dans les mesures dont l'odalisque fait précéder son chant, en s'accompagnant du luth.)

L'ODALISQUE continue sa chanson.

(Une odalisque seule accompagne son chant de ses pas.)

L'oiseau du ciel, au rosier de son choix,
A réveillé la rose aimée;
A l'âme que répand sa voix,

Elle unit son âme embaumée.
Il chante, il chante jusqu'au jour,
Et la nuit en est parfumée.
Il chante, il chante jusqu'au jour,
Et qui l'entend languit d'amour.

LE SULTAN, accompagné du chœur des femmes, à demi-voix.

Chante, odalisque, chante encore.
Ta voix harmonieuse a des charmes secrets;
Elle enivre les sens comme le luth sonore
Ou le parfum de l'aloès.

(Une moitié des odalisques répète encore ceci en grand chœur, tandis que l'autre danse.)

LE SULTAN, à Gulleyaz.

Mais, Gulleyaz, je le parie,
Cette chrétienne danse un peu?

GULLEYAZ.

Danser, si nouvelle en ce lieu!

D. JUAN.

Oui, danser! j'en ai fort envie.

(Une odalisque, à qui la sultane a fait signe, danse seule. Elle attire par degrés l'attention du sultan qui, les jambes croisées, dans l'angle du sopha, pose par moment sa pipe et oublie de fumer en la regardant. Elle s'arrête.)

LE SULTAN, accompagné du chœur, à demi-voix.

Danse, odalisque, danse encore.
Ta danse harmonieuse a des charmes secrets,
Suave à tous les sens comme le luth sonore
Ou le parfum de l'aloès.

(L'odalisque se remet à danser d'un pas plus voluptueux et plus rapide, Le sultan quitte tout à fait sa pipe, il l'admire. Il a oublié D. Juan.)

LE SULTAN.

Comment cesser de dire encore!

On la verrait jusqu'à l'aurore.
Sa danse harmonieuse a des charmes secrets,
Suave à tous les sens comme le luth sonore
Ou le parfum de l'aloès.

(Le chœur des odalisques répète, et la danse devient générale.)

Le sultan a frappé trois fois dans ses mains. Le rideau de la porte se lève; Haroun entre. On voit au dehors les eunuques noirs qui attendent l'instant de reconduire les femmes dans l'oda, et qui semblent murmurer de leur retard. Haroun prend à genoux la pipe des mains du padischah.)

LE SULTAN se lève.

C'est assez. A minuit le plaisir doit se taire.
Viens, Gulleyaz; quand au plus haut des cieux
La lune dort sultane solitaire,
Viens près de moi l'imiter sur la terre,
Plus heureuse, plus belle et plus pure à mes yeux.

SEPTUOR ET DOUBLE CHŒUR.

GULLEYAZ, à part.

Fatale fantaisie!
O rage et jalousie!
De quel doute saisie,
J'attendrai le soleil!

D. JUAN, à part.

Ce dernier coup m'achève.
Que deviens-je? on m'enlève.
De ce pénible rêve
Quel sera le réveil?

LE SULTAN, à part.

Cette esclave nouvelle
Me rend presque infidèle.

Serai-je amoureux d'elle?
La nuit porte conseil.

HAROUN, à part.

Lui dans l'oda! que faire?
Pour me tirer d'affaire
Que Mahomet éclaire
Un chaos sans pareil!

CHŒUR DES ODALISQUES.

Viens dans l'oda, viens, aimable étrangère,
De la nuit avec nous partager le sommeil.

CHŒUR DES ESCLAVES NOIRS, derrière la scène.

L'heure fuit, hâtez-vous, c'est l'instant du sommeil.

LOLAH ET KATINKA.

Ma nouvelle compagne
Au cœur déjà me gagne;
Je la crois de l'Espagne,
A son œil plein d'éveil.

LA MÈRE DES FILLES.

Que veut-on que j'en fasse?
L'oda n'a plus de place;
Mais ici tout se passe
Sans ordre et sans conseil.

GULLEYAZ, à Haroun, bas.

Veille à lui.

HAROUN, bas.

Je t'entends.

GULLEYAZ, à D. Juan, bas.

Songe à toi.

D. JUAN, à part.

Quel langage!

GULLEYAZ, à D. Juan, bas.

A demain.

D. JUAN, à part.

Quel regard !

GULLEYAZ, à D. Juan, bas.

Mon amour ou ma rage.
Ma mort suivrait la tienne au retour du soleil.

(Elle se retourne avec un sourire.)

Allons, sultan.

(Elle lui tend la main.)

LE SULTAN.

Allons, ma chère !

D. JUAN, à part.

N'agissons point à la légère.

CHŒUR DES ODALISQUES.

Viens dans l'oda, viens, aimable étrangère,
De la nuit avec nous partager le sommeil.

CHŒUR DES ESCLAVES NOIRS, derrière la scène.

L'heure fuit, hâtez-vous, c'est l'instant du sommeil.

SCÈNE VIII.

(Autre partie du harem, l'oda ou chambre des filles. On voit une longue salle ouverte sur une galerie extérieure et donnant sur des jardins au dessus desquels se montre un minaret illuminé. Des fenêtres nombreuses à vitraux de couleur et serrées les unes contre les autres occupent deux côtés de la salle, et tout le long de ces fenêtres règne un sopha garni de nombreux coussins. Des pilastres légers, peints de couleurs vives et de dorures, indiquent le long du divan les séparations qui sont supposées exister entre chaque place ; c'est le dortoir des filles du sérail. Des mandolines, des fleurs, des miroirs sont sur des tables ; des cages dorées sont suspendues près des fenêtres. Au devant, sur l'un des côtés, la salle offre un enfoncement triangulaire autour duquel se

prolonge le sopha. Trois lampes répandant une faible lumière pendent au plafond à distances égales. Le ciel, qu'on aperçoit à travers plusieurs fenêtres ouvertes, laisse voir une nuit claire et étoilée.)

D. JUAN, en odalisque, HAROUN, LA KHASNADAR-OUSTA ou mère des filles, LOLAH, KATINKA, et toutes les autres odalisques.

(Entrée des odalisques, deux à deux, conduites par la khasnadar, et flanquées d'une double file d'eunuques noirs que précède Haroun. D. Juan arrive au milieu d'elles.)

CHŒUR DES ESCLAVES NOIRS.

Aux odalisques.

Marchez en ordre, et qu'en silence
Chacune rentre en son bercail.
Que désormais la nuit commence;
Paix et repos dans le sérail.

D. JUAN, à part.

M'y voilà!

HAROUN, bas, à D. Juan.

Sois prudent.

D. JUAN, à part.

Veillons sur nous.

HAROUN, à part.

Que faire?
Chien de chrétien! faut-il le laisser en ce lieu?
La nuit?

D. JUAN, à part.

Livrons mon sort à la garde de Dieu.

HAROUN, à part.

Je n'ose parler ni me taire.
La khasnadar ignore le mystère.

D. JUAN, à part.

Son intérêt est de se taire.
Ses jours aussi dépendent du mystère.

HAROUN.

Prudente khasnadar...

LA KHASNADAR.

Haroun?

HAROUN.

Ne crois-tu pas...

LA KHASNADAR.

Eh bien?

D. JUAN.

Que va-t-il dire!

HAROUN.

O mortel embarras!

LA KHASNADAR.

Parle.

HAROUN.

Ne crois-tu pas que, cette nuit première,
Fatiguée encor du bazar,
Il convient que seule, à l'écart,
Dorme l'odalisque étrangère?

LA KHASNADAR.

Kislar, je t'aime et te révère;
Au pouvoir du sultan ton pouvoir est pareil;
Mais au seuil de l'oda souviens-toi qu'il expire,
Et laisse-moi de mon empire
Gouverner du moins le sommeil

HAROUN.

Allons, allons, je me retire,
Et par ma foi, la nuit ira

Comme à Mahomet il plaira.
Ce qui peut m'arriver de pire,
C'est d'être empalé. Soit! la volonté d'Allah!

LA KHASNADAR.

Qu'à dormir chacune s'apprête.

PLUSIEURS ODALISQUES.

Ma mère, c'est aujourd'hui fête.
Accordez-nous quelques instants
De musique et de passe-temps.
Vous nous laissez fêter les compagnes nouvelles.

LA KHASNADAR.

Mais que ce soit du moins sans bruit, mesdemoiselles.

HAROUN, bas, à D. Juan.

Reste prudent au milieu d'elles;
Songe que la mort veille autour.

LA KHASNADAR.

Veillez, jusques à mon retour.

HAROUN, bas, à D. Juan.

Retiens tes désirs infidèles,
Ou sous la mer avant le jour
Tu roulerais aux Dardanelles.

D. JUAN, à part.

Est-il pour les amours plus froid épouvantail!

LA KHASNADAR, se retirant.

Aux plus sages, dans mon absence,
Ma main remet le gouvernail.

HAROUN, se retirant.

Allah! puis-je voir en silence
Le loup dormir dans le bercail!

CHŒUR DES ESCLAVES NOIRS.

Allons veiller, la nuit commence;
Paix et repos dans le sérail.

(On entend le chœur des esclaves noirs quelques instants encore après leur sortie; il s'éloigne, s'affaiblit et s'éteint par degrés.)

SCÈNE IX.

D. JUAN, LOLAH, KATINKA, et toutes les autres odalisques.

(Plusieurs des odalisques dans le fond du théâtre prennent en main des mandolines, plusieurs essayent des pas, aux airs que jouent les premières; plusieurs s'amusent à regarder et à soigner les oiseaux et les perdrix renfermés dans les cages brillantes; plusieurs semblent jouir près des fenêtres et sur la galerie de la beauté de la nuit. Divers groupe sobservent D. Juan, qui se tient seul à l'écart.)

KATINKA.

Eh bien, de l'esclave nouvelle
Que te semble, Lolah?

LOLAH.

Je trouve en vérité
Gulleyaz, malgré sa beauté,
Bien sotte d'acheter une esclave si belle!

D. JUAN, immobile, les yeux fixés à terre.

Ému, je sens sur moi leur regard arrêté.

KATINKA.

J'ai peine à définir son âge.
Est-ce le printemps ou l'été?

LOLAH.

C'est le printemps en fleur.

KATINKA.

C'est l'été sans nuage.

D. JUAN.

Contenons mon sein agité.

LOLAH.

En elle, il est quelque chose que j'aime.
A son aspect je sens je ne sais quoi.

KATINKA.

A son aspect je sens aussi moi-même
Que quelque chose, en elle, agit sur moi.

LOLAH.

Je crois qu'elle m'est déjà chère.
Je voudrais qu'elle fût ma sœur.

KATINKA.

Moi, je voudrais avoir un frère
Qui lui ressemblât, de grand cœur.

LOLAH.

Il faut de plus près la connaître.
Eh bien ! belle compagne...

D. JUAN, à part.

Ah! poltron, tu faiblis!

LOLAH.

Comment le trouves-tu le harem de mon maître?

D. JUAN.

Charmant, puisque tu l'embellis.

LOLAH, à part.

Elle est aimable.

KATINKA, à part.

Ou flatteuse peut-être.

D. JUAN, à part.

Elle est jolie.

LOLAH, à Katinka.

Elle a de très-beaux yeux.

KATINKA.

Mais elle est un peu grande.

LOLAH.

Et je l'en aime mieux.

KATINKA.

Elle a quelque chose d'un homme.

LOLAH.

Elle! point du tout. Mon Dieu, non.

KATINKA.

Et dis-nous comment on te nomme?

D. JUAN.

Juanna.

KATINKA.

Juanna?

LOLAH.

C'est un très-joli nom.

TOUTES.

Juanna?

LOLAH ET KATINKA, à leurs compagnes.

Juanna.

TOUTES.

C'est un très-joli nom.

(Les odalisques ont quitté leurs divers amusements et se sont toutes insensiblement rapprochées de D. Juan. Elles l'entourent alors avec curiosité.)

LOLAH.

Et dans quel pays es-tu née?

TOUTES.

Oui, dans quel pays es-tu née?

KATINKA.

Dans le pays de Roum ou dans le Frangistan?

D. JUAN.

Des corsaires m'ont amenée
De l'Espagne chez le sultan.

LOLAH et plusieurs aûtres, à Katinka.

De quel pays dit-elle qu'elle vienne?

KATINKA.

De l'Espagne.

LOLAH et les autres.

Comment? quelle terre est cela?

KATINKA, à Lolah.

Oh! que cette ignorance-là
Est bien d'une Géorgienne!
L'Espagne est, au delà de la mer de Tunis,
Une grande île, à côté de la France.

TOUTES.

Une île à côté de la France!

LOLAH.

La France est près de ton pays?

D. JUAN.

J'y passai même mon enfance.

LOLAH.

Mes sœurs, elle connaît la France!

TOUTES.

La France! oh! c'est un beau pays.

KATINKA.

Les femmes t'y ressemblent-elles?

D. JUAN.

Pas tout à fait, mesdemoiselles.

TOUTES.

Les Françaises?...

D. JUAN.

Sont, sur ma foi,
Plus semblables à vous qu'à moi.

LOLAH.

Est-il vrai qu'elles sont si belles?

D. JUAN.

Oh! belles! belles!... comme toi.

LOLAH.

On dit qu'elles perdent les âmes,
Et que ces séduisantes femmes
Aux hommes se montrent sans peur.

TOUTES.

Ah! quelle horreur!

D. JUAN.

Oui, toutes, selon notre usage,
A tous laissent voir leur visage,
Sans voile et sans nulle rougeur.

TOUTES.

Ah! quelle horreur!

KATINKA.

Devant une foule inconnue,
Quoi! leur figure est toute nue!
Où cachent-elles leur pudeur?

TOUTES.

Ah! quelle horreur!

LOLAH.

Est-il vrai que, devant les hommes,
Il en est qui, comme nous sommes,
Souvent, le soir, chantent en chœur?

TOUTES.

Ah! quelle horreur!

D. JUAN.

Et même, aux regards idolâtres,
Elles dansent sur les théâtres,
Et de tous enivrent le cœur.

TOUTES.

Ah! quelle horreur!

KATINKA.

Nous dansons, nous chantons, mais c'est pour notre maître,
Pour notre maître redouté;
Plus heureuses du joug où le ciel nous fit naître
Que de leur folle liberté.

O que notre paisible vie
Est douce en ce sacré séjour!
Est-il rien si digne d'envie
Que d'obéir avec amour!

Plus favorable qu'on ne pense
Au roseau, par le vent battu,
Le harem l'abrite, et dispense
De veiller même à sa vertu.

Vers les coutumes étrangères
Porterions-nous de vains regrets?
Aux Européennes légères.
Nos voluptés sont des secrets.

Les parfums, le chant et la danse,
La toilette et les longs loisirs,
Et le bain parfumé d'essence,
Et l'amour, ce sont nos plaisirs.

Ailleurs, follement entourées
De vœux, d'amants et de mépris,
Ici, nous marchons honorées
A l'égal des chastes houris.

Dans les prés, autour du Bosphore,
Aux vallons de Bouyoukdèré,
Si nous passons, on nous honore
Comme un sexe pur et sacré.

Les hommes, à notre passage,
N'osent lever les yeux sur nous,
Et leur terreur nous rend l'hommage
Que notre orgueil sent le plus doux.

Sans peur du lait de l'étrangère,
Nos enfants croissent dans nos bras,
Et du bonheur d'être leur mère
Le plaisir ne nous distrait pas.

Heureuses de leurs beaux sourires,
Ah ! nos cœurs nagent dans le ciel
Quand le maître de vingt empires
Les prend sur son sein paternel.

D. JUAN.

Odalisque, ma sœur, tu parles à merveilles,
Et ta voix est à mes oreilles
Douce comme un air bien chanté ;
Celui qui te voit et t'écoute,
Des charmes du harem sans doute

En secret peut être tenté;
Mais, quels que soient les biens que le harem rassemble,
J'en connais un qui seul les passe tous ensemble,
Et ce bien, c'est la liberté.

ODALISQUES.

Et ce bien?...

D. JUAN.

C'est la liberté.
La liberté d'errer sans guide,
Sans regards qui suivent nos pas,
Sans maître qui nous tienne en bride,
Au nord, au sud, en tous climats:
D'aimer celui qui plaît et non qui nous achète,
De l'aimer comme on veut, au grand jour, en cachette,
De jeter son cœur dans le sien,
A lui seul esclave asservie;
Ah! c'est là le suprême bien!
La liberté! tout sans elle n'est rien;
C'est le bonheur, c'est l'amour, c'est la vie.

ODALISQUES, à voix basse.

La liberté! tout sans elle n'est rien;
C'est le bonheur, c'est l'amour, c'est la vie.

D. JUAN.

Quand, l'automne, autour de vos toits,
Les hirondelles passagères,
Remplissant tout l'air de leurs voix,
S'assemblent, vives et légères,
Pour suivre les beaux jours aux rives étrangères,
N'avez-vous pas dit quelquefois :
Hirondelles,
Emportez-nous sur vos ailes!

La liberté
Fait luire un éternel été.

ODALISQUES.

Hirondelles,
Emportez-nous sur vos ailes!
La liberté
Fait luire un éternel été.

D. JUAN.

Qu'un Musulman, dans une cage,
Voie un oiseau privé du ciel,
Il met fin à son esclavage
Et le rend à l'air paternel.
L'oiseau captif est notre image;
L'air libre est plus doux que le miel.

ODALISQUES.

L'oiseau captif est notre image;
L'air libre est plus doux que le miel.

GRAND CHŒUR.

Hirondelles,
Emportez-nous sur vos ailes!
La liberté
Fait luire un éternel été.

(Tout le harem s'est animé par degrés. Les odalisques, autour de D. Juan, montrent un entrain et une vivacité qui s'accroissent de moment en moment jusqu'à l'arrivée subite de la khasnadar.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA KHASNADAR.

LA KHASNADAR.

Eh bien! eh bien! quel tumulte m'appelle?

Sommes-nous dans le Frangistan?
Dans la maison d'un infidèle?
Ou dans le harem du sultan?
Depuis l'heure de la prière
Le diable ici tient son divan.

LOLAH l'embrasse.

C'est le Rhamazan, ma mère!
C'est le Rhamazan.

LA KHASNADAR.

Comme tes yeux brillent, ma chère?
Et les vôtres? par le Coran!

TOUTES l'entourent gaîment et lui prennent les mains.

C'est le Rhamazan, ma mère!
C'est le Rhamazan.

LA KHASNADAR.

Jamais je ne vis la volière
Animée ainsi qu'à présent.

TOUTES dansent en rond autour d'elle, tandis que plusieurs la prennent par les deux mains et veulent la faire aussi danser.

C'est le Rhamazan, ma mère!
C'est le Rhamazan.

LA KHASNADAR.

Allons, folles, finissons-en,
Ou je vais me mettre en colère.
Ici, j'appelle Haroun, si chacune aussitôt
Ne s'apprête à dormir sans répliquer un mot.

(Toutes les odalisques s'arrêtent et gardent le silence. Elles se distribuent par groupes. On tient çà et là des miroirs devant elles. Les unes déroulent leurs cheveux, les autres se débarrassent de vêtements. Tableau des femmes s'arrangeant pour aller dormir.)

LA KHASNADAR, à D. Juan.

Maintenant, la belle étrangère,
De toi je ne sais trop que faire.
Rien n'est prêt pour te recevoir.
N'importe, à demain cette affaire.
Dans ma chambre, avec moi, tu dormiras ce soir.

D. JUAN.

Avec elle! mon sang se glace.

KATINKA.

Ma mère, y pouvez-vous songer?

LA KHASNADAR.

Une nuit bien vite se passe.

KATINKA.

Vous avez le sommeil léger;
Juanna va vous déranger
Je suis mince et lui ferai place.
Oh! confiez-la-moi, de grâce!

PLUSIEURS AUTRES.

Ou bien à moi.

LA KHASNADAR.

Non, non.

AUTRES ENCORE.

Ou bien à moi.

LA KHASNADAR.

Non, pas à vous.

KATINKA.

Mère!

LA KHASNADAR.

Non, pas à toi.

KATINKA.

Elle se plaindrait peu, je croi.

LA KHASNADAR.

Je te connais folle et rieuse,
Vous causeriez toute la nuit.
Lolah prendra ce soin. Lolah, plus sérieuse,
Est tranquille, est silencieuse,
Et je n'entendrai pas de bruit.
Qu'en dis-tu, ma belle rêveuse?

LOLAH embrasse la khasnadar.

Disposez de mes nuits ainsi que de mes jours.
Mon devoir est l'obéissance.

(Elle va prendre D. Juan par la main et le baise au front.)

ODALISQUES, bas, entre elles.

Elle a toujours la préférence;
On la favorise toujours.

LA KHASNADAR.

Adieu donc, et, s'il est possible,
Que jusqu'au retour du soleil
Le harem demeure paisible.
Allah garde votre sommeil!

TOUTES, reconduisant la khasnadar.

Allah garde votre sommeil!

(Les odalisques se répètent ce souhait entre elles. Plusieurs s'embrassent. Peu à peu les toilettes de la nuit s'achèvent. Les odalisques s'étendent sur les coussins des divans. Les lumières peu à peu s'éteignent. Plusieurs lampes cependant demeurent encore allumées et répandent sur l'oda une clarté douteuse.

Lolah, couchée à l'angle du sopha, sur le devant de la scène, invite de la main et du sourire D. Juan à venir prendre sa place auprès d'elle, et bientôt cède au sommeil comme toutes ses compagnes.)

SCÈNE XI.

D. JUAN, **seul, au milieu des odalisques endormies. Il contemple longtemps Lolah.**

Elle s'endort. Déjà son œil se voile
D'un nuage doux et charmant.
C'en est fait, la dernière étoile
Vient de quitter le firmament.

Me voilà seul, parmi ces filles endormies.
Vous me troublez beaucoup, mes nouvelles amies!
Cet air est enivrant. Comment voir sous mes yeux,
Sans que mon âme en soit tout entière saisie,
Les attraits les plus doux et les plus précieux
Qu'aient réunis l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie!
Comment, sans s'enivrer, parmi toutes ces fleurs,
Diverses de climats, de parfums, de couleurs,
Errer dans leur serre embaumée,
Que la nuit rend plus parfumée!

Dans tous ces cœurs qui battent doucement,
Dans tous ces seins que le sommeil soulève,
Oh! que se passe-t-il en ce même moment?
De chacune en secret je voudrais voir le rêve.
D'indicibles désirs je me sens agité.
Fermons, fermons les yeux. Que la nuit est brûlante!
Des lampes de l'oda la lueur vacillante
De ces fronts endormis enchante la beauté.

(Il se rapproche de Lolah.)

Non, Lolah sommeille trop belle!
Je n'ose me placer près d'elle.
D'elle et de moi-même j'ai peur.
L'air enflammé que je respire,
Sur mes sens a pris un empire
De toute ma raison vainqueur.
Sa bouche, d'un air qui m'attire,
S'entr'ouvre et semble me sourire.
Tu me perds, démon tentateur!

(Il se penche vers Lolah et l'embrasse. Elle s'éveille en poussant un grand cri. Toutes les odalisques, réveillées par ce cri, quittent les divans et accourent en désordre et avec curiosité autour de Lolah, qui s'est dressée avec épouvante sur son séant. D. Juan, étendu tout à coup sur le sopha à côté d'elle, paraît profondément endormi.)

ESSAIS DE JEUNESSE

ESSAIS

DE JEUNESSE

LES SOUVENIRS

Prytanée de Saint-Cyr, 1801. [73]

Sur l'aile des zéphyrs à peine le printemps
A, ramenant les fleurs, amené mes quinze ans;
Écolier d'Hélicon, ma main novice encore
Ne sait point voltiger sur la lyre sonore;
Guide mes doigts craintifs, ô mère des neuf sœurs!
Soutiens ma voix, ma voix va chanter tes faveurs.

Eh! quel don est égal au don de la mémoire?
C'est elle qui du monde est la vivante histoire;
Elle trompe l'absence et les lieux et les temps.
Par elle le vieillard sourit à son printemps;
Il reporte ses yeux et son âme attendrie
Des portes de la mort aux portes de la vie.
Par elle, heureux encor des heureux qu'il a faits,

Le bienfaiteur charmé retrouve ses bienfaits.
Elle change en plaisir la souffrance passée.

Voyez ce vieux soldat : héros dans sa pensée,
Il se plaît à redire au sein de ses foyers
Ses voyages lointains, ses périls, ses lauriers,
Tandis qu'autour de lui, foule tendre et craintive,
Le cou tendu, l'œil fixe, et l'oreille attentive,
Ses crédules enfants, à sa voix suspendus,
Frémissent du danger, quand le danger n'est plus.

De même au sein des arts, la France dans ses fêtes
Aime à se retracer ses combats, ses conquêtes.
Entendez-vous l'airain gronder aux champs français?
Jadis signal de guerre, il annonce la paix.
Spectacle aimable et doux ! Momus a pris les armes;
Le fer est sans blessure et les lauriers sans larmes;
Mars agite en riant le glaive du trépas,
Et la paix s'embellit du tableau des combats.

Qui peut nous consoler de la patrie absente?
Les souvenirs. Par eux la patrie est présente.
Le banni, relégué vivant dans un tombeau,
Siége en idée aux lieux où reste son berceau.
On a pu l'enchaîner d'une mer courroucée,
Mais pourra-t-on jamais enchaîner sa pensée!
Ah! par l'illusion doucement aveuglé,
Au sein de l'exil même il n'est point exilé.
Sur les rocs de Cayenne il retrouve la France;
Il habite le toit qu'habitait son enfance,

Et, reposant en paix dans son hameau natal,
Il est heureux du moins d'un bonheur idéal.
D'un pôle à l'autre, ainsi, loin de nous élancée,
Sur l'aile de l'éclair voyage la pensée :
Ainsi les souvenirs triomphent des climats.

C'est peu. Rivaux de l'âge et vainqueurs du trépas,
C'est par eux que, trompant une éternelle absence,
L'ami de l'ami mort retrouve l'existence.
Toi que mon cœur aimait, cher Théodore, ô toi,
Au jour où tu mourus, tout était mort pour moi;
La mémoire a parlé : tout renaît à la vie;
Tout vient te ranimer dans mon âme attendrie.
Si je lis quelquefois tes auteurs favoris,
On voit couler mes pleurs où s'échappaient tes ris.
Je pleure en revoyant ces ormes de notre âge
Qui pour nous unissaient leur fraternel ombrage,
Ce hêtre où, mariés, grandissaient nos deux noms
Et ton banc solitaire et nos lits de gazons:
Là sous l'abri mouvant d'un dôme de verdure,
Des rossignols d'avril le gazouillant murmure,
Et le bruit du torrent qui d'un cours inégal
Tombe, bondit, retombe en nappe de cristal,
Et le faible ruisseau qui d'une voix plaintive
Déroule à plis d'azur son onde fugitive,
Et ces bois où Zéphyr d'un souffle caressant
Fait frémir le feuillage et meurt en frémissant,
Tout rappelle à mon cœur une image chérie;
Tout vient entretenir ma tendre rêverie;
Le souvenir m'en suit jusque dans le sommeil.

Ces songes, spectres vains, qu'efface le réveil,
Les dieux n'ont point formé leur foule passagère,
La mémoire en produit l'image mensongère.

Dès que le doux Morphée, épanchant ses pavots,[74]
Sur nos sens assoupis a versé le repos,
De ses liens vivants l'âme débarrassée
Peint les scènes du jour à l'œil de la pensée.
Voyez l'avare : en songe il déterre un trésor,
Le regarde, l'embrasse, et le regarde encor.
Endormi, le guerrier, fécond en funérailles,
Sur le duvet osseux retrouve ses batailles,
Le poëte son luth, le peintre ses couleurs,
Le riche ses plaisirs, le malheureux ses pleurs.
Le chasseur, que conduit sa meute glapissante,
Immobile en son lit, poursuit la biche absente;
Le juge, sommeillant, siége en son tribunal;
Enfin, pâle jouet d'un orage idéal,
Le tremblant nautonier combat l'onde en furie;
Il meurt, et le réveil le ramène à la vie.

Mais quand l'homme est courbé sous le fardeau des ans,
Quand l'âge au pas tardif a de ses doigts pesants
Entassé les hivers sur sa tête glacée,
Le souvenir alors rajeunit sa pensée.
Alors, mort d'espérance, il vit de souvenirs.
Il reprend ses travaux, ses peines, ses plaisirs,
Et, près de son déclin contemplant son aurore,
Sur son front éclairci le plaisir brille encore.
Ainsi quand le soleil jette sur l'horizon

La mourante clarté de son dernier rayon,
Il ranime un instant sa lumière expirante,
Et sa chute a l'éclat de l'aurore naissante.

Asile où la patrie, à l'ombre des lauriers,
Ouvre aux fils des héros ses bras hospitaliers,
Lieux chers qu'avec l'étude habite l'innocence,
Témoins de mes plaisirs, amis de mon enfance,
Oh! qu'il me sera doux sur les bords du tombeau
De saluer vos bois, voisins de mon berceau!
Quels souvenirs! Ici, ma main retentissante
Poussait et repoussait la balle bondissante;
Je foulais de mes jeux ce sable et ces gazons;
Là, quand le sombre hiver, hérissé de glaçons,
Ramenait les frimas des monts de la Norvége,
En humides remparts nous entassions la neige,
Et, joyeux assaillants, de précoces lauriers
A la France future annonçaient des guerriers.
Ainsi Napoléon, dans les murs de Brienne,
Déployait, jeune encor, son âme citoyenne. [75]
Ainsi des murs de neige et des forts simulés
Présageaient de Lodi les remparts écroulés. [76]

Mais quel lieu vient s'offrir à ma vue affaiblie?
Cette enceinte, jadis de festons embellie,
En un jour solennel voyait ceindre de fleurs
Le front enorgueilli des fortunés vainqueurs.
Que ce tableau touchant est cher à ma vieillesse!
Il me rend les amis qui charmaient ma jeunesse,
Le mortel qui forma par des soins assidus[77]

Mon esprit aux talents et mon cœur aux vertus.
Je crois les voir encor ces couronnes riantes
Qu'imploraient à l'envi nos têtes suppliantes;
Les voilà! leur aspect m'a rendu mon printemps;
De nouveau je me mêle aux jeunes combattants,
Et, cueillant en espoir la palme imaginaire,
Je cours la déposer sur le front de ma mère.

SCÈNE

DE CORIOLAN

1798 — 1801

Cette scène est extraite d'une pièce dont la date remonte aux dernières années du dernier siècle[78].

L'auteur n'avait que douze ans quand il eut l'idée de faire une tragédie de *Coriolan*, et il arriva au Prytanée de Paris, ancien collége de Louis-le-Grand, pour y entrer écolier de septième, avec cette tragédie *en portefeuille*. Elle faisait partie d'un recueil où il avait réuni tout ce qu'il avait fait de vers jusqu'à cet âge, pour être présenté à M. François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur. Et ce recueil lui valut alors, avec sa nomination d'élève au Prytanée, la bienveillance d'un homme dont la mémoire lui doit être à jamais chère.

Le *Coriolan,* fait à douze ans, fut remanié et refait en grande partie à quinze, au Prytanée de Saint-Cyr, et c'est de cet ouvrage remanié qu'est demeurée la scène que nous conservons ici, comme spécimen d'une précocité qui donnait peut-être à l'art dramatique plus d'espérances qu'elle n'en a tenu.

SCÈNE

DE CORIOLAN

(Camp des Volsques devant Rome.)

CORIOLAN, *entouré des Volsques.*

Jurez tous avec moi, jurez sur cette épée,
Qui du sang des Romains brûle d'être trempée,
Jurez de ne quitter vos glaives triomphants
Qu'au milieu des débris de ces remparts fumants.

LES VOLSQUES.

Nous le jurons!

CORIOLAN.

Jurez, et que d'un prompt supplice,
S'il est un seul parjure, à l'instant il périsse.

LES VOLSQUES.

Qu'il périsse!

CORIOLAN.

Marchons, et partout sur vos pas
Que la voix des clairons annonce les combats.

(*Véturie paraît, suivie des femmes romaines.*)

Dieux! ma mère!... La foudre éclate sur ma tête!

(*Les Volsques se retirent. Les femmes romaines restent à l'entrée du camp. Véturie seule s'approche.*)

CORIOLAN.

O ma mère! est-ce vous? que dans mes bras...

VÉTURIE.

Arrête.

Avant que je t'embrasse en ces camps ennemis,
Parle, es-tu mon vainqueur ou bien es-tu mon fils?
Que faut-il que je craigne ou que mon cœur espère?
Réponds : suis-je en ce lieu ton esclave ou ta mère ?
Jusqu'à ce jour, hélas! de mes pénibles jours
Je n'ai donc prolongé le misérable cours
Que pour voir Marcius, implacable victime,
D'un trop inique arrêt se venger par un crime!
L'as-tu bien pu former cet horrible dessein?
Détruire Rome, toi, toi mon fils, toi Romain!
Toi, qui dès ton enfance, au sein de Véturie,
Puisas avec mon lait l'amour de la patrie!
Non, je connais trop bien ton cœur religieux,
Tu n'accompliras pas ce sacrifice affreux;
Et, soigneux d'ajouter ce qui manque à ta gloire,
Tu gagneras sur toi ta plus belle victoire.
Fais rougir l'injustice en ne l'imitant pas:
C'est par les seuls bienfaits qu'on punit les ingrats.
Mais déjà les remords ont effacé l'offense;
Et, si tu persistais dans ta soif de vengeance,
Ces Romains, que tu vois maintenant à tes pieds,
Par ton féroce orgueil seraient justifiés;
Car enfin, quel que soit le courroux qui t'enflamme,
Tant de soumissions doivent fléchir ton âme.
N'es-tu pas satisfait des honneurs qu'on te rend ?
Nos murs te sont ouverts, le consulat t'attend;

Et, ce qui met le comble à ta gloire, dans Rome
L'envie est à genoux et respecte un grand homme.

CORIOLAN.

Que me demandez-vous, qu'osez-vous exiger ?
Que je retourne à Rome ! y pouvez-vous songer,
Ma mère ? Quoi ! j'irais, dépouillant ma vengeance,
Supporter de nouveau cette jalouse engeance !
J'irais chez des pervers dont l'ingrate fureur
Voulut m'ôter la vie et crut m'ôter l'honneur !
Et, pour ces artisans d'injustice et de crimes,
J'abandonnerais, qui ? des guerriers magnanimes,
Qui m'ont ouvert les bras dans mon adversité,
Qui, déposant pour moi leur animosité,
Oubliant que mon bras, la terreur des batailles,
Ensanglanta leurs champs, foudroya leurs murailles,
Sous nos drapeaux vainqueurs longtemps fixa le sort,
Sous leurs drapeaux vaincus longtemps fixa la mort ;
Oubliant ma fureur, contre eux toujours armée,
M'ont dans ce même jour confié leur armée ;
Moi, j'irais délaisser de si généreux cœurs,
Et pour mes ennemis trahir mes bienfaiteurs !
Ah ! cette lâcheté flétrirait trop ma gloire !

VÉTURIE.

Je n'exigerai rien qui nuise à ta mémoire.
Mais quoi ! ne peux-tu donc, sans manquer aux bienfaits,
Unir nos deux États d'une éternelle paix,
Et, par là, prévenant nos communes misères,
Éteindre ces fléaux qu'éternisaient nos guerres ?
Quand je te parle ainsi, devrais-tu balancer ?
Songe que le seul mot que tu vas prononcer
Doit, fixant pour jamais le sort de Véturie,

Décider de ma gloire et même de ma vie.
D'une prochaine paix si j'emporte l'espoir,
Dieux! avec quels transports Rome va me revoir!
Quels noms va me donner la publique allégresse!
Quels respects, quels honneurs attendent ma vieillesse!
Le peu de jours encor qui me sont destinés
Couleront dans la paix, de gloire environnés,
Et les Romains, en toi reconnaissant un frère,
Vont bénir ma mémoire et m'appeler leur mère.
Mais où m'emporte, hélas! un espoir si flatteur?
Trompeuse illusion qui berçait ma douleur!
Ah! si ton cœur toujours conserve sa furie,
Quels tourments l'avenir promet à Véturie!
Je vois, je vois déjà la mère avec terreur
Me montrer à son fils d'un doigt accusateur;
Grands dieux! je les vois tous, dans leur haine homicide,
Charger de tous leurs maux ce flanc liberticide,
Et, détournant de moi leurs regards effrayés,
Fuir le sentier maudit qu'auront foulés mes pieds!

CORIOLAN.

Eh bien! évitez donc le sort qu'on vous apprête,
Venez sous mes drapeaux abriter votre tête;
Demeurez parmi nous. Nous essuîrons vos pleurs,
Nous vous entourerons de respects et d'honneurs;
Vos jours ne seront plus voilés d'aucuns nuages,
De l'armée à vos pieds vous verrez les hommages;
Mes soldats comme à moi vous seront tous soumis,
Et tous vous aimeront, vous défendront en fils.

VÉTURIE.

Si tu n'es plus Romain, je suis Romaine encore.
Apprends, puisque ta haine ou l'oublie ou l'ignore,

Que, forcé de choisir la honte ou le trépas,
Un cœur vraiment romain ne balancera pas.

CORIOLAN.

Eh bien donc retournez...

VÉTURIE.

Tu me chasses, barbare!

CORIOLAN.

Allez dire aux Romains tout ce qui se prépare;
Dites-leur que, toujours inflexible aux ingrats,
Marcius et la mort suivent de près vos pas.

VÉTURIE.

Arrête!.. Eh quoi! toujours écoutant la vengeance,
N'entendras-tu jamais la voix de la clémence?
Entends-la! Que ton cœur brûle d'un plus beau feu ;
La vengeance est d'un homme et le pardon d'un dieu.

CORIOLAN.

Le pardon!

VÉTURIE.

Marcius!

CORIOLAN.

Pardonner mon injure!
Je sens à ce penser tout mon cœur qui murmure.

VÉTURIE.

Ne crains-tu pas des dieux le courroux éternel?

CORIOLAN.

Celui qui force au crime est le seul criminel.

VÉTURIE.

Crains ta mère, du moins.

CORIOLAN.

Inutile espérance!

VÉTURIE.

Écoute la pitié!

CORIOLAN.

J'écoute la vengeance!

VÉTURIE.

Au nom de tes amis!

CORIOLAN.

Tous nos nœuds sont rompus!

VÉTURIE.

Au nom de la patrie!

CORIOLAN.

Un banni n'en a plus.

VÉTURIE.

Quoi! le seul nom de Rome...

CORIOLAN.

Elle m'est étrangère.
Rome m'a repoussé, Rome n'est plus ma mère.

VÉTURIE.

Et si j'étais injuste et marâtre à mon tour,
Aurais-tu donc le droit de m'arracher le jour?
Dis-moi?... Peux-tu si loin pousser la barbarie?
Ah! donne-t-on la mort à qui l'on doit la vie!
Tu ne me réponds rien : tu braves ma douleur.
Ingrat! as-tu pu voir sans frissonner d'horreur
Porter la flamme aux lieux témoins de ta naissance?
Aux lieux qui si longtemps ont nourri ton enfance?
N'ont-ils pas dans ton cœur excité le devoir?
D'aussi loin que ton œil les put apercevoir,
N'as-tu pas dit : C'est là qu'est la cendre d'un père,
C'est là que sont mes dieux, mes enfants et ma mère?

CORIOLAN.

Oui, mais j'ai dit : C'est là que sont mes oppresseurs;
Là que de mon exil respirent les auteurs :
Que Sicinius... ah! tout mon courroux s'enflamme!
La vengeance, à ce nom, aiguillonne mon âme!
Moi, je pardonnerais! Sicinius!... Eh quoi!
De la pitié pour eux! En ont-ils eu pour moi?
Ils m'ont banni; comme eux je suis impitoyable.
Guerre, guerre au méchant, point de grâce au coupable!

VÉTURIE.

Eh bien! puisque mes pleurs sont enfin superflus,
Barbare! venge-toi, je ne te retiens plus.
Va, cours du sang des tiens abreuver ta furie;
Déchire, fils cruel, le sein de ta patrie;
Père dénaturé, de tes bras tout sanglants,
Va, porte le poignard au cœur de tes enfants;
Il est, il est des dieux amis de l'innocence.
Grands dieux! je vous remets le soin de ma vengeance.
Toi, protecteur de Rome, ô roi des immortels!
Foudroie un sacrilége et venge tes autels.
Mais non, non, laisse en paix ta foudre qui sommeille :
Qu'il vive, et près de lui que l'infortune veille,
Que le remords rongeur empoisonne ses jours,
Et que tous ses forfaits le poursuivent toujours!
Dans son cœur déchiré que, toujours renaissante,
Vive de Rome en sang l'image menaçante;
Que les mânes plaintifs de ses fils au tombeau
Jusqu'au seuil de la mort accusent leur bourreau;
Que nos derniers neveux, partageant ma colère,
Au fond de son tombeau tourmentent sa poussière,
Et, prolongeant sa peine au delà de la mort,

Quand il ne sera plus le maudissent encor!
Voilà les derniers vœux, la demande dernière,
Qu'aux dieux que tu trahis fait en mourant ta mère.

CORIOLAN.

Ma mère!...

VÉTURIE.

Voilà donc ce héros tant vanté!
Ce modèle de foi, d'honneur, de piété!
Perfide!... voilà donc cette amitié si tendre
Que de ton cœur le mien semblait devoir attendre!
Comme tes faux respects avaient su m'abuser!
Comme ton masque à Rome en osait imposer!
Son âme, disait-on, des vertus est le temple;
Le père à ses enfants te donnait pour exemple,
Et de son fils, la mère aux dieux, pour tous souhaits,
Demandait d'être aimée autant que tu m'aimais.
Que tu m'aimais! que dis-je! ô douleur trop amère!;
Tu n'as jamais aimé ta malheureuse mère.

CORIOLAN.

Moi! ne vous point aimer! qu'ai-je donc fait, grands dieux!
Qui m'ait pu mériter ce reproche odieux?
Tous les soins, chaque jour, que j'ai pris pour vous plaire
Ne devraient-ils donc pas vous dire le contraire?
N'avez-vous point assez, de mes plus jeunes ans,
Éprouvé de mon cœur les tendres sentiments?
N'avez-vous point trouvé dans ma reconnaissance
Le prix de tous les soins donnés à mon enfance?
Quand de mes jours accrus le généreux auteur
Sur un lit de lauriers mourut au champ d'honneur,
Mon cœur, vous le savez, plein d'un amour sincère,
Vous rendit tout l'amour qu'avait pour vous mon père.

Je vous jurai dès lors d'imiter ce héros.
Vous avez vu depuis mes glorieux travaux.
Ce n'était pas pour moi qu'illustrant ma mémoire,
Au milieu des combats j'allais chercher la gloire;
Je voulais que, brillant d'un rayon immortel,
L'éclat en rejaillît sur ce front maternel.
Et cependant, c'est vous, vous qui m'êtes si chère,
Vous, qui me reprochez de n'aimer pas ma mère!

VÉTURIE.

Eh bien! prouve-la moi, ta tendresse.

CORIOLAN.

Ah! parlez,
Parlez, je suis tout prêt; vos vœux seront comblés!
Faut-il de mille morts affronter la furie?
Faut-il...

VÉTURIE.

Il faut me suivre et sauver ta patrie.

CORIOLAN.

Dieux!

VÉTURIE.

Eh! quoi! tu te tais?

CORIOLAN.

Tonnez sur moi, grands dieux!

VÉTURIE.

O dieux! secondez-moi... Tu détournes les yeux,
Tu frémis; des sanglots s'échappent de ta bouche;
Mon fils!... Oh! romps enfin ce silence farouche;
Vois ta mère, ô mon fils! qui t'implore à genoux,
Vois mes pleurs inonder ta main.

CORIOLAN.

Que faites-vous?
O ma mère! ma mère!...

VOLSQUES, derrière le théâtre.

Aux armes!

VÉTURIE.

Ciel!

CORIOLAN.

Qu'entends-je?

UN VOLSQUE accourant.

Aux armes, Marcius! viens, combats et nous venge,
Les Romains sur leurs murs paraissent.

CORIOLAN.

Les Romains!
Ah! courons.

VÉTURIE.

Où cours-tu?

CORIOLAN.

Vengeance, arme mes mains!

VÉTURIE.

Arrête.

CORIOLAN.

Laissez-moi.

VÉTURIE.

Mon fils!

CORIOLAN.

Que vas-tu faire!

VÉTURIE.

Je ne te quitte pas.

CORIOLAN.

Qu'on écarte ma mère!

VÉTURIE.

Il m'échappe, il s'enfuit; ah! redoublons d'effort!
Dieu! sauvez ma patrie ou donnez-moi la mort.

FRAGMENTS

DE LA COLOMBIADE

1804 — 1806

FRAGMENTS

DE

LA COLOMBIADE[79]

I.

Je chante l'Océan et cet homme intrépide
Qui, le premier, parti des colonnes d'Alcide,
Chercha vers l'Occident, par des chemins nouveaux,
Un monde, au sein des mers, ignoré des vaisseaux,
Et, conduit par Dieu même en cet autre hémisphère,
Du flambeau de la foi lui porta la lumière.

Viens me dicter des chants, muse inconnue encor,
Dont l'Atlas solitaire entend la lyre d'or;
Toi qui, de l'univers soulevant tous les voiles,
Sais les secrets des flots, des vents et des étoiles,
Et donnas aux nochers, égarés loin du bord,
Le guide merveilleux qui leur montre le nord.
Muse amante des mers, couverte de nuages
Tu suis incessamment le détour des rivages;
Rêveuse, tu te plais au bruit des flots mouvants,
Et tu mêles ta voix au murmure des vents.

Souvent au bruit des flots, au bruit des vents unie,
J'ai cru de tes concerts entendre l'harmonie;
Souvent j'ai cru te voir m'apparaître soudain,
D'étoiles couronnée, une lyre à la main,
Et, du héros des mers me présentant l'image,
A lui donner des chants inviter mon jeune âge.
Je t'appelle aujourd'hui. Viens donc me raconter
L'événement fameux que ma voix veut chanter.
Si ta brillante sœur aux plaines Idumées,
Pour soutenir la foi, conduisit des armées,
La foi t'ouvre un chemin plus vaste à parcourir,
Et c'est un monde entier qu'il lui faut conquérir.
Des sommets de l'Atlas, ta demeure éternelle,
Tu vis Colomb tenter une route nouvelle,
Tu vis à ses destins s'opposer les enfers,
Les îles, les écueils, les prodiges des mers,
La tempête en fureur éclatant sur sa tête,
Et les siens, plus à craindre encor que la tempête;
Et tu le vis lui seul triompher des complots
Des siens, et des enfers, et des vents, et des flots.
Que ta voix immortelle à la mienne réponde,
Le sujet de nos chants intéresse le monde.

Alors que l'Éternel amena le moment
Qui devait enfanter ce grand événement,
Depuis l'heure où le Christ apparut sur la terre
Quinze siècles à peine achevaient leur carrière,
Et, pour les accomplir, l'astre qui fait les jours
Devait huit fois encor renouveler son cours.
C'était au mois naissant où la Vierge rayonne,
Et d'épis moissonnés compose sa couronne.

II.

Déjà, loin de Palos, aux vents abandonnées,
Les voiles de Colomb, vers l'Occident tournées,
Fuyaient l'Andalousie et son riant séjour;
L'aurore se levant annonçait un beau jour;
Et des vents orageux la famille ennemie
Dormait couchée au loin sur la vague endormie.
Seulement, dans le calme et des vents et des flots,
L'air léger du matin apporte aux matelots
Quelques confuses voix, quelques chants qu'au rivage
Les prêtres achevaient pour conjurer l'orage,
Que la foule répète, et qui, montant au ciel,
Vont pour les voyageurs implorer l'Éternel.

En voguant les premiers vers des routes nouvelles,
Les uns voyaient joyeux cingler les caravelles,
Les autres regrettaient leur toit et leur pays,
Celui-ci son vieux père, et celui-là son fils;
Tous, de pensers divers agités en silence,
Tenaient leurs yeux fixés sur l'Océan immense;
Lorsque, de son tillac, le front calme et riant,
Colomb parle, et du doigt leur montrant l'Orient :

« Compagnons, voyez-vous du côté de la terre
Cette aurore, du jour brillante avant-courrière?
Le soleil n'est pas loin : le globe de splendeur
Va se lever bientôt dans toute sa grandeur.
M'entendez-vous? Amis, nous sortons des ténèbres.
Nos noms, hier obscurs, demain seront célèbres.

Le monde entier sur nous a les regards ouverts.
Dieu tiendra le timon sur les lointaines mers;
Il est notre pilote aux terres inconnues
Où les voiles encor n'étaient pas parvenues.
La gloire, les trésors, mais aussi les dangers,
Attendent nos vaisseaux vers ces bords étrangers;
La mer a des écueils, le vent a des orages;
Mais allons, et que rien n'étonne yos courages,
Car Dieu marche avec nous. Voyez, levez les yeux;
Lui-même de sa gloire il a rempli les cieux,
Et, d'un concours divin flattant notre espérance,
Fait luire son soleil en signe d'alliance. »
Il dit; le soleil brille, il monte dans les airs,
Et peint de pourpre et d'or la surface des mers.

Cependant qu'il parlait, les voiles fugitives
Ont mis un vaste espace entre elles et les rives;
Le vent enfle plus frais les joyeux pavillons,
Et la proue en fuyant laisse de longs sillons.

III.

De l'ombreuse Madère on a vu fuir les bords.
Après quinze soleils de tourmente, et d'efforts,
Colomb avait touché ces fabuleuses terres
Qu'au sein de l'Atlantique on trouve les dernières,
Bornes de l'ancien monde, et que, pour s'enrichir,
Les plus hardis vaisseaux n'avaient osé franchir.
C'est là que, rejetés et brisés par l'orage,
Les siens trouvaient enfin l'asile d'un rivage:

Cher et dernier repos à leur fatigue offert,
Avant que de tenter un océan désert.

En quel état, grand Dieu! touchent-ils cette plage:
Vaincus, découragés, si, dans un court voyage,
Leurs agrès sont perdus, leurs canots submergés,
Leur gouvernail rompu, leurs flancs endommagés,
Trop faibles, pourront-ils, dans leur route perdue,
D'une mer sans limite affronter l'étendue?
Oh! de combien de soins en secret tourmenté,
Dans le fond de son cœur Colomb est agité!
Mais s'il forme au dedans plus d'un triste présage,
Le trouble de son cœur n'atteint pas son visage.
L'œil fixé vers le but, il garde un front serein;
A la poupe debout, d'un geste souverain,
Il dispose, il ordonne; à sa voix entendue,
Le câble est déroulé, la voile est descendue;
Sur les flots aplanis, tous regardent, joyeux,
La terre qui s'approche et vient au-devant d'eux.
On est au port enfin; l'ancre tombe; aux rivages
Déjà les trois vaisseaux attachent leurs cordages.
Le fort de Sainte-Croix les salue; et d'abord
Le vieux chef castillan qui gouverne ce bord
Et sait y faire aimer, à ses maîtres fidèle,
Le nom de Ferdinand et celui d'Isabelle,
Le noble Alvar, au bruit tout à coup élevé
Que des ports espagnols Colomb est arrivé,
A fait à l'amiral parvenir un message,
Qui le presse, en son nom, de descendre au rivage:
Lui-même il marcherait au-devant de ses pas,
Si la lenteur des ans ne le retenait pas.

Oh! que la Renommée est rapide courrière!
Déjà, par mille voix, on sait, dans l'île entière,
Qu'à suivre un grand dessein Colomb est attaché,
Et va chercher un monde au bout des eaux caché.
De toutes parts, des monts, des rives, de la plaine,
On accourt : on veut voir ce hardi capitaine,
Cet élu du Très-Haut, cet homme merveilleux,
Qui connaît les secrets de la mer et des cieux :
« Est-ce lui, disent-ils? celui-là? son visage
« Porte d'un grand destin l'assuré témoignage. »
Et, des lieux élevés, un peuple curieux
Regarde, et sur Colomb tient attachés ses yeux.

Mais lui, de son vaisseau descendu sur la rive,
Portant sur toute l'île une vue attentive,
Parmi ce peuple entier pressé sur son chemin,
Calme, et le saluant du front et de la main,
Il va, suivi des siens, de Roldan, de Savage,
De son fils Ferdinand, sa vive et noble image,
De deux jeunes Français qui, d'un œil attristé,
Du bord nouveau pour eux admiraient la beauté,
Et de ce prêtre saint, enfant de Dominique,
Las-Casas, qu'aux pays qui seront l'Amérique
Lui-même le Très-Haut envoie, ange mortel,
Pour faire aimer son nom, son culte et son autel.
Vers le vieux gouverneur ainsi Colomb s'avance.

IV.

Il dit, et le vieux chef admire l'entreprise.
Parmi les Castillans, dont la foule surprise,
Les regards sur Colomb fixés avidement,
Suivait tous ses discours d'un long étonnement,
Un jeune Portugais, qui, des bords de l'Afrique
Poussé d'un ouragan au sein de l'Atlantique,
Donnait à son navire un moment de repos,
D'un œil ardent, surtout, écoutait le héros;
On le nommait Gama. Né sur les bords du Tage,
Célèbre, en son pays, par plus d'un beau voyage,
En écoutant Colomb, il semblait dans son sein
Concevoir à son tour quelque vaste dessein;
Il a, sentant soudain sa pensée agrandie,
Conçu vers l'Orient une route hardie :
Par des flots inconnus, vers les pays de l'or,
A travers les terreurs du cap d'Adamastor,
Il ira, donnant l'Inde à sa Lusitanie,
Lutter avec Colomb d'audace et de génie.

V.

Déjà le vent plus frais, ce messager du jour,
De l'aurore voisine annonçait le retour.
Tandis que tout encor sur la flotte sommeille,
Un jeune matelot de la troisième veille
Regardait se lever l'aurore sur les flots :
« Elle doit être belle aux rives de Palos,

« Parmi les orangers qui bordent le rivage, »
Dit-il; et de sa main il couvre son visage.
Sur le bord appuyé, dans son pays lointain
Comme en un songe il voit le retour du matin :
« Maintenant on s'éveille, on se lève; c'est l'heure
« Où, sous le jour naissant, s'ouvre chaque demeure;
« Les coqs chantent; aux champs on s'apprête à partir;
« Les agneaux, en bêlant, demandent à sortir. »
Je ne sais quel regret de la douce patrie
Se glisse à ces tableaux dans son âme attendrie;
Et les pleurs d'un regret par degrés plus amer
Ont roulé sur sa joue, et tombent sur la mer.

VI.

Ils regardent au loin... espérance perdue!
Ils n'aperçoivent rien dans la vaste étendue,
Rien que la solitude; et l'œil des matelots
Mesure avec effroi l'immensité des flots.
Ils appellent; le cri qui dans les airs s'élance
De la mer immobile augmente le silence,
De moment en moment devenu plus profond
Lorsque leur voix appelle, et que rien ne répond.
Un même mouvement saisit la flotte entière :
Tous, élevant au ciel leurs mains et leur prière,
Implorent à genoux des vents libérateurs.
Il était beau de voir ces fiers navigateurs,
Abandonnés, perdus sur des mers inconnues,
De chants religieux remplir les vastes nues.
Dans le calme de l'air montaient, montaient les voix.

Qu'entendaient s'élever pour la première fois
Ces mers, qui des humains ignoraient la naissance,
Et qui dormaient encor dans leur premier silence.

VII.

OLIVIER DE LILLEBONNE.

ÉPISODE.

Cependant la nuit dure, et, calme dans les cieux,
La lune poursuivait son cours silencieux.
Sur le lit de douleur, combattant avec l'ombre,
Une lampe à regret jette une clarté sombre;
Tout se tait; on n'entend que le bruit sourd de l'eau
Qui d'instant en instant bat les flancs du vaisseau.
Seul, auprès d'Olivier, dans un morne silence,
Nurbel, désespéré, mais calme d'apparence,
Veillait, quand Olivier, qui semblait endormi,
Ouvre ses yeux, longtemps fixés sur son ami,
Et, le sein oppressé, l'haleine défaillante,
Lui dit enfin ces mots d'une voix faible et lente :

« Nurbel, je chercherais à t'abuser en vain;
Déjà, près de mon cœur que ne sent plus ma main,
Je sens le poids glacé d'une main inconnue;
C'en est fait, l'heure approche et la voilà venue.
Ne pleure point la mort qui va nous séparer;
C'est lorsque je vivais qu'il fallait me pleurer.
Le Ciel exauce enfin ma prière assidue,
Et je vais retrouver celle que j'ai perdue.

18.

Mais si quelque regret vient attrister ma mort,
Ami, c'est le regret que je donne à ton sort.
Ah! si tu ne vivais que pour celui qui t'aime,
Vis pour lui conserver la moitié de lui-même,
Vis pour m'aimer encore, et pour exécuter
Ce qu'un ami mourant à ta foi va dicter.
Bien qu'aujourd'hui perdu si loin de la patrie,
Tu reverras un jour notre chère Neustrie;
Tu reverras ces bords où, jeunes tous les deux,
Si longtemps, seuls au monde, et l'un de l'autre heureux,
Pour tout autre bonheur sans yeux et sans mémoire,
Notre seule amitié fit toute notre histoire. »
Par son émotion un moment arrêté,
Son œil s'est attendri d'une larme humecté.
Il reprend : « De retour aux champs de Lillebonne,
Si le ciel sur ces mers autrement n'en ordonne,
Va trouver mon vieux père, et de mon abandon
Fais que l'infortuné m'accorde le pardon. »
Puis, s'arrêtant encor, comme si ses pensées
Cherchaient à se calmer, en son sein trop pressées :
« Tu m'as accompagné vers le dernier séjour
De celle dont la main me fut promise un jour;
Tu sais dans quelle église on a placé sa bière.
Ta main de son tombeau découvrira la pierre,
Et, remplissant mon vœu, près de son sein glacé,
Par mon fidèle ami mon cœur sera placé.
Si du sort en courroux l'impitoyable envie
Voulut nous séparer pendant la triste vie,
Que la mort, dont le jour va luire enfin si beau,
Nous réunisse au moins dans le même tombeau. »
Ces mots interrompus à peine de sa bouche

Sont sortis, qu'Olivier retombe sur sa couche;
Et détournant le front, sans répondre à ces mots,
Son malheureux ami dévorait ses sanglots.

Et la nuit s'écoulait. Longtemps calme et tranquille,
Il fixait sur Nurbel un regard immobile.
Mais ses yeux fatigués cessèrent de s'ouvrir,
Et d'un sommeil profond il sembla s'endormir.

La nuit allait bientôt faire place à l'aurore.
C'était l'heure où le jour ne paraît pas encore,
Où déjà, sans le voir, on sent à l'horizon
La douteuse clarté de son premier rayon.
Des entraves du corps l'âme alors moins chargée
Sous un sommeil plus frais respire dégagée,
Et, pleins de l'avenir, alors, songes divins,
Vous descendez du ciel dans l'âme des humains.

Dans ce dernier sommeil qu'il dormait sur la terre,
Près d'entrer, de la nuit, dans la pure lumière,
Olivier eut un songe. Il lui sembla revoir
Celle qui de ce monde emporta son espoir,
Modeste et telle encor qu'il l'avait jadis vue
Quand d'abord le frappa sa présence imprévue,
Et que, de sa beauté reconnaissant les lois,
Il ressentit l'amour pour la première fois.
Son cœur se trouble encore à sa seule présence,
Et d'un ancien amour retrouve la puissance.
La mort n'a point changé ces traits chers et connus
Qu'en son âme profonde il avait retenus;
Même de sa beauté l'air timide et modeste

A pris je ne sais quoi de grand et de céleste.
Sa stature est plus haute et ses beaux yeux d'azur
Sous leur longue paupière ont un rayon plus pur.
Ce n'était plus l'éclat d'une beauté mortelle;
Et l'odeur de l'encens s'exhalait autour d'elle.

Alors, pour lui parler, il crut prendre une voix
Et dire : « Est-ce vous, Blanche? est-ce vous que je vois?
Vous, dont j'ai tant de fois demandé la présence?
Êtes-vous de retour de votre longue absence?
Qu'elle a duré de jours! et, sous ces tristes cieux,
Que de fois vers la mer j'ai reporté mes yeux!
J'espérais tout le jour, assis sur le rivage;
Mon espoir, chaque soir, perdait force et courage;
Je croyais que de moi votre amour détourné
Dans ce pays désert m'avait abandonné.
Venez; de notre hymen j'ai préparé la fête.
Votre robe de noce est-elle toute prête?
Mon père nous attend pour aller à l'autel. »

A ces mots douloureux, celle qui vient du ciel,
De sa présence encor reconnaissant l'empire,
Jette sur Olivier un triste et doux sourire,
Et sa touchante voix fait entendre à son tour
Ces mots pleins de pitié, de clémence et d'amour :
« Infortuné, pleurant dans la nuit de la terre,
Oui, c'est l'heure qu'à Dieu demandait ma prière;
Oui, le jour est venu qui doit nous réunir,
Je t'apporte un bonheur qui ne doit plus finir.
Je reviens d'un pays, plein d'ineffable joie,
Dont la reine aujourd'hui pour te chercher m'envoie.

Va, je suis bien heureuse, et c'est un beau séjour
Que ce lieu de lumière, et de paix et d'amour.
Mon doux ami, viens donc, toi qui m'as tant chérie,
Habiter avec moi ma nouvelle patrie,
Où, d'un nœud éternel réunis désormais,
Ceux qui se sont aimés s'aimeront à jamais. »

Alors il lui sembla, vers la sphère éternelle,
De son bras soutenu, s'élever avec elle.

Le jour en ce moment à l'horizon lointain
Déjà faisait pâlir l'étoile du matin;
Les vagues blanchissaient, et sur la flotte entière
Recommençait le bruit ensemble et la lumière;
Nurbel sentit en lui comme un effroi confus;
Il ouvrit les rideaux : Olivier n'était plus.

Oh! quel deuil cette aurore et ses tristes nouvelles
Répandirent soudain dans les trois caravelles!
Que de pleurs, Olivier, suivirent ton trépas!
Durant trois jours entiers Nurbel ne pleura pas;
Le quatrième jour, il mourut; et son âme,
Ainsi que vers sa source on voit monter la flamme,
Abandonnant un monde où, seule, elle eût gémi,
Alla rejoindre au ciel l'âme de son ami.

NOTES

DES POÈMES

ET POÉSIES

NOTE 1, PAGE 1.

LE BONHEUR DE L'ÉTUDE.

Dans les rapides jours qu'il passe sur la terre.

Ce poëme a été couronné par l'Académie française, dans sa séance annuelle du mois d'août 1817.

Le bonheur que procure l'étude dans toutes les circonstances de la vie, un pareil programme devait tenter, non-seulement de jeunes concurrents, mais des poëtes déjà formés. Il avait tout l'attrait d'un sujet qu'on aurait choisi soi-même. Ce fut un concours où se présentaient, indépendamment de M. Xavier de Saintine, dont le poëme a été également couronné, des concurrents tels que Casimir Delavigne, Victor Hugo, très-jeune encore, Charles Loyson, enlevé de si bonne heure aux espérances des lettres, et une muse célèbre et charmante, la princesse Constance de Salm, cachée cette année-là parmi les combattants académiques, comme Clorinde parmi les chevaliers de la *Jérusalem*.

NOTE 2, PAGE 9.

A contempler sa fin Pétrarque nous invite.

On sait que Pétrarque a été trouvé mort dans son cabinet d'étude et appuyé sur son livre. On montre encore dans sa maison d'Arqua cet étroit réduit, témoin d'une mort si tranquille qu'elle ressemblait au recueillement profond de l'étude.

J'ai visité cette maison que tout voyageur qui va de Ferrare à Venise ne peut s'empêcher d'aller chercher, et que tout poëte n'aborde qu'avec émotion et respect. Je me suis assis dans ce cabinet où l'on a trouvé Pétrarque mort sur ses livres; j'ai eu du plaisir à écrire sur sa table, à tremper ma plume dans l'écritoire où il a trempé la sienne, devant cette fenêtre ouverte sur son petit jardin et sur les collines Euganées.

On conserve là le fauteuil en bois dans lequel il est mort, religieusement protégé par un grillage.

Le fanatisme de ses enthousiastes a même été jusqu'à conserver son chat, qu'ils ont empaillé et placé honorablement dans une niche dorée et sculptée.

NOTE 3, PAGE 11.

L'AMOUR DU PAYS NATAL.

Ainsi, cher voyageur, par delà l'Atlantique.

L'Amour du pays natal n'est pas un poëme de pure imagination, et m'a été inspiré par le projet très-réel d'un ami qui, après la seconde invasion, dans un mouvement de désespoir patriotique et aussi de crainte pour la fortune publique et pour les fortunes particulières, avait résolu d'aller chercher un pays plus sûr et plus tranquille, et se faisait les plus belles illusions sur cet Eldorado qu'il avait rêvé. Mais sa propre raison et son

propre cœur le détournèrent bientôt d'un projet qui n'a laissé de trace que dans mes vers.

Ce poëme a été traduit un soir en italien ; mais de cette traduction il n'est rien resté que le souvenir de ceux qui l'ont entendue. La chose est assez remarquable et mérite peut-être que j'en dise ici quelques mots.

C'était à Rome, au mois de mai 1818, chez madame la maréchale Ney, qui s'était comme exilée en Italie, avec ses jeunes fils, après le jugement terrible porté par la chambre haute contre leur illustre et malheureux père. Prié par elle un soir de dire des vers, je récitai *l'Amour du pays natal,* qui lui causa beaucoup d'attendrissement, car il lui rappelait la France qu'elle avait quittée. Un improvisateur, fameux alors dans toutes les villes d'Italie, et qui l'est devenu depuis en France, était assis au nombre des auditeurs. Le poëme fini, il se leva, et, ce qu'il avait jusqu'alors refusé à nos prières, il proposa d'improviser. Quel fut l'étonnement de tous, et surtout le mien, quand il se mit à dire : *l'Amour du pays natal,* c'est-à-dire une traduction à peu près littérale de mon poëme, et cela avec une inspiration singulière, un choix d'expressions d'une élégance et d'une pureté rares, sans hésiter sur un seul mot, et comme s'il eût eu l'ouvrage présent sous les yeux ou fixé depuis longtemps dans la mémoire. Il ajouta à mes vers quelques vers charmants sur l'Italie; il en ajouta même en l'honneur de la France : « La France, s'écriait-il avec un enthousiasme qui avait lieu de nous plaire à nous Français, la France d'où s'élève du milieu de ses malheurs mêmes un si grand cri de gloire. » Et il termina son improvisation par un épilogue, trop flatteur pour moi, mais qui toucha beaucoup l'aimable et bonne maréchale, contente de voir un de ses compatriotes loué par un étranger et devant des étrangers.

Je n'avais jamais entendu d'improvisateurs avant ce soir-là, et, de même que beaucoup de gens, j'y croyais à peine. Je ne pouvais me figurer qu'ils chantassent sans nulle préparation.

Il m'a bien fallu, du premier coup, me rendre à l'évidence. Car j'étais bien sûr de n'être pas le compère de M. Sgricci. Je n'avais communiqué mes vers à personne, je n'en avais même pas de copie, je les avais dits de mémoire. M. Sgricci, que je n'avais jamais vu, venait de les entendre pour la première fois, et l'effort merveilleux de mémoire qu'il lui fallait faire pour se les rappeler en même temps qu'il les reproduisait en vers italiens, dut me paraître aussi incroyable que l'improvisation même.

Au surplus, je me trouvais rencontrer là le plus grand improvisateur qu'ait peut-être encore vu l'Italie, le plus étonnant du moins : homme vraiment extraordinaire, qui faisait, à bien juste titre, l'admiration des capitales italiennes, et que, pendant mon séjour à Rome, il était question de couronner au Capitole, comme le furent Pétrarque pendant sa vie, et le Tasse après sa mort. Jusqu'à lui, les Italiens s'étaient contentés d'improviser des *canzone*, des odes, de petits poëmes. Tomaso Sgricci improvise des tragédies. On met dans une urne un certain nombre de sujets donnés par les spectateurs eux-mêmes; on en tire un au hasard; Sgricci alors médite cinq minutes, puis se met à réciter cinq actes, et, entre les actes, pour tout repos, il chante des chœurs pleins souvent de la plus brillante poésie. Nous avons été témoins sur un grand théâtre de Paris de plusieurs de ces créations soudaines. Nous lui avons vu improviser *la Prise de Missolonghi* et la tragédie de *Cromwell*. Cette dernière pièce a même été recueillie, au moment de sa création, par des sténographes qui l'ont publiée; et bien des poëtes qui travaillent péniblement une pièce pendant six mois seraient fiers de cette tragédie faite en deux heures. La sténographie a également recueilli et publié à Turin une tragédie de *la Mort d'Hector*, qui respire un grand parfum d'antiquité, et qui semble être la traduction noble, simple et élégante d'une pièce grecque. Quel regret ne doit-on pas avoir que plusieurs centaines de drames ainsi improvisés n'aient laissé aucune trace ! Sgricci aurait renouvelé, avec moins d'imagination, mais

plus de goût, de style et de poésie, le prodige de Lope de Vega, qui n'était vraiment lui-même autre chose qu'un improvisateur. Pendant son séjour à Paris, j'ai eu l'occasion de le voir et de l'entendre assez souvent, et toujours avec étonnement et admiration. Je me souviens particulièrement d'un cinquième acte de *Françoise de Rimini*, qu'il improvisa, à ma prière, devant quelques amis, à la campagne, et qui nous donna autant d'émotion que l'aurait pu faire la plus touchante de nos tragédies.

NOTE 4, PAGE 47.

LE PREMIER VOYAGE.

Doux lieu! je reviendrai vous demander encore
Le laurier de Pétrarque et les traces de Laure;
Laissez-moi m'éloigner de votre frais séjour,
Où j'ai seul et rêveur vu fuir un si beau jour.

Extrait de notes écrites en voyage.

Jeudi 9 avril 1818.

Mon Pétrarque à la main, j'ai quitté à l'Isle la route que prennent ordinairement les voyageurs, et, continuant mon excursion à pied, suivi sur le gazon un petit sentier qui accompagne la rivière dans tous ses détours.

La Sorgue est une jolie rivière; on ne saurait voir une eau plus fraîche et plus pure; telle est sa transparence, qu'on compterait au fond les cailloux et les brins d'herbe. Ses bords sont tapissés d'une herbe abondante; des saules y trempent dans l'eau leur feuillage. Çà et là on rencontre des îles bien vertes et bien plantées que la Sorgue presse de ses mille bras. Des ruisseaux viennent de tous côtés se mêler à son cours. A la fraîcheur des eaux, à leur agréable bruit, à la verdure de la rive, qu'on ajoute la beauté du jour, la douce chaleur de la saison,

le charme d'une divine poésie et le souvenir de Pétrarque et de Laure dans ce même temps de l'*année renaissante*, et presque au même jour et à la même heure où l'histoire de ces pures amours a commencé et fini[1], et l'on concevra l'impression qu'a laissée en moi cette promenade, et l'oubli long et profond dans lequel y ont coulé les heures. Je sentais en mon cœur je ne sais quoi de tendre, de passionné, comme un amour sans objet. Quelques-uns des jours de ma jeunesse venaient se présenter sans suite à ma pensée ; je rêvais, je pleurais. Les vers de Pétrarque ne m'avaient jamais causé une émotion aussi grande.

Je m'acheminais vers la fontaine, léger d'aise, plein d'une joie douce et continuelle ; et je regardais de moment en moment la hauteur du soleil, dans la crainte de voir le jour trop vite finir.

L'histoire de Pétrarque dit qu'il alla voir la fontaine de Vaucluse pour la première fois avec son père, à l'âge de dix ans. Elle produisit sur lui une impression tellement profonde, qu'il s'en souvint vingt-trois ans après, et voulut s'y fixer. C'est là qu'il allait, non pas retrouver Laure, car Laure n'a jamais habité Vaucluse, mais chercher à affaiblir dans la solitude les impressions trop vives qu'Avignon lui faisait éprouver. Laure, qui n'était pas sans coquetterie, est bien venue faire quelques pèlerinages à la fontaine et attiser ainsi la flamme de son amant quand elle craignait de la voir s'éteindre ou s'affaiblir dans la solitude ; elle venait répandre parmi les prairies de la Sorgue des souvenirs que Pétrarque transformait ensuite en beaux vers. Les dames d'Avignon faisaient sans doute de

1. « Laure (a écrit Pétrarque sur le premier feuillet de son Virgile, conservé à Milan dans la bibliothèque Ambrosienne), Laure parut pour la première fois à mes yeux, au premier temps de mon adolescence, l'an 1327, le 6 du mois d'avril, à la première heure du jour (6 heures du matin), dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon, et dans la même ville, au même mois d'avril, le même jour 6, et à la même heure, l'an 1343, cette lumière fut enlevée au monde. »

Vaucluse, alors comme à présent, le but de leurs parties de plaisir. Laure d'ailleurs habitait probablement, pendant la belle saison, le château de Saumane, qui n'est qu'à une lieue de la fontaine et qui appartenait à la famille de Sade. Ainsi, on peut trouver la place de beaucoup de scènes du roman de leurs amours.

Pétrarque habitait donc seul à Vaucluse. Il y avait acheté, en 1337, une petite maison et un petit champ. On montre une place carrée qui se creuse un peu dans le roc et qui domine la vallée, au pied des hauts rochers d'où sort la fontaine, et sur lesquels s'élève le château en ruine de l'évêque de Cavaillon. C'est là qu'était, dit-on, la maison de Pétrarque. La première année de son séjour, il y habita, sans même un domestique, et servi par un pauvre pêcheur. Là, il s'amusait à cultiver son jardin. Il cherchait à le remparer contre les eaux entraînantes de la Sorgue. Il faisait la guerre aux nymphes, comme il l'écrivait lui-même à ses amis. Il est donc clair que sa maison et surtout son champ étaient au bord de l'eau. Dans une de ses *canzone*, il nous apprend qu'il se tient sous un grand rocher, dans une vallée fermée, d'où sort la Sorgue. Or sa maison est au pied d'un grand rocher, et le jardin qu'on dit avoir été celui de Pétrarque est aussi au pied d'un grand rocher. Mais le jardin est un peu distant de la maison. J'ai cherché si, pour descendre de celle-ci au petit champ, la pente n'était pas trop rapide, et en supposant abattues les maisons qui obstruent cette place, il m'a semblé que la communication en était facile. Il n'est donc pas impossible que cette maison et ce champ aient véritablement appartenu à Pétrarque. On montre encore le laurier qu'il a planté de sa main au bord de l'eau, en mémoire de Laure, ce laurier à qui il a consacré tant de vers, et sur lequel il appelait la protection de toute la nature. L'arbre qu'on montre n'est qu'un rejeton; mais, en creusant un peu autour, on trouve qu'il sort d'un tronc séculaire, et qui peut dater du temps de Pétrarque. Une chose digne de quelque remarque,

c'est que, dans toute la vallée de Vaucluse et les plaines même d'Avignon, le jardin qu'on dit avoir été celui de Pétrarque est le seul lieu où j'aie vu des lauriers.

Cet homme, qui est devenu pour moi un ami, est généralement assez peu et assez mal connu en France[1]. On a eu longtemps, et il reste encore dans certains esprits, même fort distingués, une idée assez fausse de ce poëte qui fait depuis près de quatre siècles l'admiration de l'Italie. D'abord on met en doute la réalité de sa passion, et quand on a ri de cet amour platonique, on est fort tenté de le croire ridicule ; quand on a dit : c'est un poëte alambiqué, plein de jeux de mots, d'antithèses et de mauvais goût, on croit l'avoir jugé. Pétrarque a sans doute quelques-uns des défauts qu'on lui reproche ; mais si l'on se donne la peine de le connaître moins superficiellement, on voit bien vite ces taches qui sautaient aux yeux disparaître sous l'éclat et le nombre des beautés. Quand on fréquente Pétrarque un peu de suite et sans prévention, on ne tarde pas à reconnaître quelle haute nature, quelle vérité de sentiments, quelle profondeur de pensée, quelle chaleur d'âme, quelle force, quelle grâce, quelle pureté de style, enfin quelle abondance de mouvement et d'images renferme ce poëte longtemps mal apprécié chez nous. Quel autre a connu comme lui, a mieux exprimé ces secrets d'une âme mélancolique, ces rapports intimes du cœur de l'homme et des objets de la nature, ce charme passionné de la solitude unie à l'amour ? L'on met en doute s'il a véritablement aimé, si ses vers ne sont pas des jeux de l'esprit, plutôt que l'expression d'une âme vraiment émue : c'est donc l'esprit qui aurait trouvé ces sonnets ravissants qui font si délicieusement rêver : *Quel vago impallidir che 'l dolce riso,* etc., *Se lamentar augelli*, etc., *Levommi il mio pensier in parte ov' era,* etc., et mille autres semblables ? C'est donc

1. Il convient de se rappeler que ces notes, comme beaucoup de celles qui les suivent, ont été écrites en 1818.

l'esprit qui aurait inspiré ces *canzone* admirables, *Di pensier in pensier*, etc., *Chiare, fresche e dolci acque*, etc., et vingt autres aussi touchantes et aussi belles? C'est peut-être encore l'esprit qui a produit le *Trionfo della morte : Questa leggiadra e gloriosa donna*, etc., et qui enfin a écrit sur le Virgile de Milan ces lignes si douloureuses : *Laura, propriis virtutibus illustris, et meis longum celebrata carminibus*, etc., et l'on doute si Pétrarque a aimé Laure! Il est impossible, quand on l'a bien lu, de méconnaître en lui une passion véritable, élevée, profonde, telle qu'aucun autre poëte ne l'avait encore sentie, ou du moins exprimée. Tous les poëtes qui ont peint l'amour ont parlé à nos sens. Pétrarque seul a parlé à l'âme seule; il a idéalisé l'amour. C'est un sentiment qui chez lui se dépouille de tout ce qu'il pourrait avoir de la terre; c'est une vertu tendre, qui échauffe et enflamme, en les épurant, toutes les autres vertus; qui lui fait voir, pour ainsi dire, le bien, la gloire, la religion elle-même sous les traits de la beauté. Toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les actions de sa vie semblent naître de ce premier amour qui l'est venu prendre au sortir de l'adolescence, pour le guider dans sa longue carrière et le suivre même dans la mort. Dans la poésie de Pétrarque, on sent, même quand l'expression n'est pas naturelle, que le sentiment l'est toujours. Il serait absurde de nier que Pétrarque montre en beaucoup d'endroits des traces du goût de son temps. Mais si l'on songe à ses contemporains, aux Brunetto Latini, aux Guido, aux Jacopone, aux Cino di Pistoia, ses amis ou ses maîtres, on est forcé d'avouer que Pétrarque, même sous le seul rapport du goût, est à une grande distance en avant de son siècle; et le reproche se change bientôt en admiration. Pétrarque fut en Italie le créateur de la langue poétique, comme Boccace son ami le fut de la prose. Dante avait paru. Mais Pétrarque ne connaissait pas la *Divine Comédie*, du moins dans sa jeunesse, et, l'eût-il connue, il garderait toujours le premier rang; car, en mettant à part quelques-uns de ces

morceaux terribles ou tendres où le génie de Dante brille de la plus étonnante pureté, Pétrarque a surpassé de beaucoup l'auteur de la *Divine Comédie* pour le goût, la beauté du langage, le choix et l'harmonie des images et des expressions, et il lui est égal pour le naturel, le charme passionné, et même la force et la concision. Dans les vers de Pétrarque, plus de cette rouille dont si peu de vers de Dante sont exempts. La langue du *canzoniere* est devenue la langue de la poésie moderne, le modèle à suivre, pure, claire, précise, gracieuse, élégante et forte.

Si l'on se rappelle que le *canzoniere* ne fut pour Pétrarque qu'une sorte de délassement auquel il ne crut pas d'abord qu'on dût jamais attacher d'importance; que ces vers qui font sa gloire naquirent pour ainsi dire sans qu'il s'en occupât; que l'amant de Laure était l'homme le plus savant de son siècle; qu'il fut à la fois philosophe, théologien, orateur, poëte, et homme d'État; qu'il a laissé des ouvrages immenses et auxquels il semblerait que sa vie n'ait pu suffire, poëme épique, églogues, épîtres, traités de politique, d'histoire, de philosophie, de morale; qu'aucune des sciences connues de son temps ne lui fut étrangère; qu'il a répandu enfin dans l'Italie et dans l'Europe le goût des connaissances, par le soin qu'il mit à faire rechercher et copier partout les manuscrits; si l'on se rappelle que le grand poëte pouvait devenir, quand le bien public le demandait, habile politique; que des ambassades importantes lui furent confiées; que les princes, les rois, les républiques, se disputaient l'avantage de le posséder; que Florence le priait de reprendre son titre de citoyen; que Venise lui assignait un palais public pour sa demeure; que le couronnement, cette cérémonie interrompue à Rome depuis tant de siècles, fut rétablie pour lui; enfin, qu'il était, par son caractère, digne de ses honneurs et de son génie; qu'il ne fit jamais servir son influence et son talent qu'au bien commun et à la gloire de la morale publique; qu'il n'a jamais dit aux princes que des vérités utiles; jaloux de l'indépendance, ami de la liberté, passionné

pour a patrie, qui lui a dicté ses plus beaux vers, (il se trompa une fois quand il crut que Rienzi rétablissait de bonne foi la Rome antique, la république des Camille et des Scipion : il fut abusé par les promesses généreuses de l'ambitieux tribun, mais son erreur eut une cause trop belle pour qu'elle ne lui soit pas elle-même encore un sujet de gloire;) certes, quand on se rappelle toutes ces choses, on sent qu'il ne faut juger légèrement un tel homme; qu'il mérite qu'on l'observe, qu'on l'étudie, qu'on l'approfondisse, et qu'une fréquentation un peu suivie avec lui fera bien vite comprendre et partager l'admiration dont il est l'objet en Italie.

NOTE 5, PAGE 53.

Et quand j'ai vu d'abord, du tombeau de Néron,
Comme un point lumineux au bout de l'horizon,
Tibur au loin blanchir.

C'est après avoir traversé quatre lieues d'un véritable désert, en venant de Spoleto et de Civita-Castellana, que tout à coup on aperçoit Rome; mais c'est seulement à l'endroit on l'on rencontre le tombeau de Néron qu'elle se montre enfin tout entière. Du haut de cette élévation, on distingue à l'horizon, sur les collines qui s'élèvent derrière Rome, parmi des teintes verdâtres, quelques taches blanches, c'est Tusculum; à gauche, de semblables blancheurs se font voir, c'est Tibur. Du côté du midi, c'est Albano.

NOTE 6, PAGE 54.

Voilà donc le séjour que demandait Horace.

J'extrais de mes *notes écrites en voyage* le récit d'une excursion à la vallée de Tibur et à la ferme d'Ustique.

Tivoli, samedi 23 mai 1815.

Après avoir gravi le coteau de Tivoli, on arrive à l'auberge de la Sibylle, à travers beaucoup de rues étroites et sombres, et on se trouve tout à coup sur une grande terrasse qui environne le temple de la Sibylle et celui de Vesta, et qui domine les cascades et toute la vallée. Cette terrasse est en quelque sorte la cour de l'hôtel. A droite est la chute de l'Anio. Devant, sont les arcades en ruine de la villa de Mannius Vopiscus, favori de Domitien, et, au-dessus des arcades, le cône nu et rocailleux du mont Catilie; là commence la Sabine. A la gauche du mont, au milieu des oliviers, c'est la maison de Catulle; enfin, à gauche encore mais plus rapprochée, la maison d'Horace.

On descend dans la vallée, véritable gouffre de verdure, par un chemin tournant, bordé de lauriers et couvert en partie de berceaux de vigne. D'en bas, de tous les points divers, vous apercevez le temple de Vesta comme suspendu sur le rocher, à côté de celui de la Sibylle. Ce dernier temple, plus ancien que l'autre, paraît remonter au temps de Numa et peut-être à celui des fondateurs de Pæstum. Ses formes sont effacées et rongées par l'âge. On en a fait une église, et sa couverture pointue l'empêche d'être fort pittoresque, surtout à côté de la rotonde charmante de Vesta.

Il est difficile de détacher sa vue de cette cascade éblouissante qui élève du fond de la verdure comme une vapeur blanchâtre; les corbeaux noirs passent au milieu de ce nuage humide; ils semblent se plaire au milieu du bruit des eaux.

Le site de la maison d'Horace est ombragé. L'Anio coule au bas dans une petite vallée très-profonde. Il subsiste de cette maison, ou plutôt on y montre, des bains, et au-dessus, une petite salle où on distingue les restes d'un pavé en mosaïque. Il y a là des berceaux de vigne soutenus par des piliers qui m'ont rappelé le joli tableau de M. Duperreux, où est peint Horace, jeune encore, lisant ses vers à Mécène. Ce lieu est main-

tenant abandonné; c'est un couvent sans habitants, le couvent de Saint-Antoine. On en jouirait davantage s'il ne pouvait exister absolument aucun doute sur la réalité du séjour qu'Horace y a fait jadis; mais du moins il a parcouru tous ces environs, il les a vus souvent, il y a trouvé des inspirations, et ils n'ont pas besoin d'un plus grand charme pour attacher.

En sortant du couvent de Saint-Antoine, on aperçoit, à travers le léger voile des oliviers, les cascatelles dans toute leur beauté. Deux rangs d'arcades antiques dominent et leurs eaux et la plaine : c'est la maison de Mécène.

Horace voyait de sa maison la demeure de son bienfaiteur. On aime à réunir leurs deux mémoires en ce lieu même qui les a vus vivre ensemble. Là, Mécène; ici, Horace! Quelle alliance que celle de ces deux noms! de quels souvenirs ils nous environnent! Qu'Horace a de fois jeté les yeux sur ces mêmes arcades ! Il suivait souvent ce chemin pour aller voir Mécène. Il revenait le soir au bruit de ces mêmes eaux.

A l'extrême droite de la montagne, on aperçoit, au-dessous des arbres qui la couronnent, un pan de mur antique : c'était la villa de Munatius Plancus, Tiburtin, fondateur d'Augusta et chanté par Horace. Ses titres sont oubliés, ses villes tombent, quelques beaux vers le font immortel.

Les rives de l'Anio, dans cette vallée, sont encore ce qu'elles étaient au temps du poëte. *Pomaria uda mobilibus rivis.* Il y croît des figuiers, des mûriers, des pommiers, des cerisiers, des oliviers si beaux que trois hommes les embrasseraient à peine.

Le chemin qui monte à la ville laisse encore voir par places les pierres de la voie antique. Le soir arrive, les ombres descendent, les travailleurs reviennent des champs, les hommes avec les instruments de leurs travaux sur l'épaule, et les femmes un panier sur la tête. Ils couvrent le pont, le chemin qui s'élève, en tournant, vers Tibur, et font de ce site un ravissant tableau. L'Anio se hâte, s'enfonce et se cache sous les ombrages de ses bords. Son eau, sur laquelle se découpent les arbres déjà noircis

et les trois arches du pont, brille comme un miroir au milieu des ombres. Il paraît bleuâtre, tandis que la ligne de l'horizon est aurore.

Je vais dormir, heureux de passer la nuit à Tibur. J'entends de ma chambre le bruit de l'Anio qui se précipite. *Anio prœceps.* Tout à l'heure j'ai voulu voir, du temple de Vesta, l'aspect nocturne des cascades et de la vallée; mais la lune ne luit point encore et ne doit se lever que dans une heure. La nuit rapproche le mont Catilie; il semble toucher au temple de Vesta: il est plus haut que dans le jour, et le bruit des cascades plus fort. Le ciel pur est presque sans nuages. Les étoiles sont scintillantes et nombreuses. Leur lumière bleue forme un contraste singulier avec les lumières jaunissantes qu'on aperçoit çà et là dans les maisons de Tivoli.

DE TIBUR A USTIQUE.

Dimanche 24 mai 1818.

Festus in pratis vacat otioso
Cum bove pagus.

Le soleil n'est point encore parvenu à s'élever au-dessus de la montagne qui protége le couvent de S^{to}-Angelo: toute la vallée où coule l'Anio est encore dans l'ombre: seulement il éclaire du côté gauche la cime du mont Catilie et blanchit d'une lumière dorée les maisons de Tivoli et les montagnes moutonneuses qui s'étendent à leur droite. Le temple de Vesta, dans lequel je suis, n'est point encore atteint par la lumière.

Pendant que je prends du lait sur la terrasse, à la fraîcheur du matin et au bruit des eaux, le soleil monte; il se répand déjà le long des sommets au-dessus de la maison d'Horace. Il paraît enfin tout entier, couronné de rayons. Il forme un cercle vaporeux au-dessus de la maison de Catulle non encore éclairée, et projette sur le pavé du temple de Vesta l'ombre de ses colonnes circulaires. Les arbres et les vignes de la vallée commencentà

se peindre et à s'animer des couleurs du soleil; et il fait paraître l'air tout plein de cette poussière humide qui s'élève jusqu'à moi du lit profond de l'Anio. — Nous partons.

Le mont Catilie, *alta mœnia Catilli,* est si ardu et si pénible à gravir que je suis arrivé tout hors d'haleine à son sommet. Il est absolument nu; Tivoli, si élevé, paraît en bas, à ses pieds, avec son petit temple et les circuits de l'Anio. L'ombre de son sommet se projette sur le fleuve et en obscurcit une partie, tandis que le reste brille et se dore aux rayons du soleil. Derrière, ce sont les montagnes de la Sabine. Celle où je suis les commence.

Nous suivons maintenant la voie Valérienne, cette voie que suivait Horace pour aller à sa ferme. Je vais voir Mandèle et la vallée de la Digence; c'est là, c'est à Ustique que je vais trouver Horace tout entier. La route pittoresque accompagne l'Anio, qui court en sens contraire dans un lit assez profond et bien ombragé. Le fleuve s'éloigne et se rapproche, paraît et disparaît; quelquefois ses eaux brillantes se montrent à travers les feuillages et font étinceler mille diamants au milieu de la verdure; ailleurs on le voit couler à découvert, verdoyant et limpide. Tout le pays est agréable. La route est souvent ombragée. Mais les montagnes qui s'élèvent çà et là, irrégulièrement, sont, pour la plupart, dépouillées. Vico-Varo, que déjà j'aperçois, l'antique Varie, paraît à gauche sur un mamelon entièrement nu. A droite, de l'autre côté de l'Anio, le petit village de Castel-Madama se découpe dans le ciel pur sur un sommet qui n'est pas sans arbres. Le soleil est déjà assez élevé et projette à gauche sur le papier l'ombre du crayon avec lequel j'écris. Tous les objets que je vois étaient semblables du temps d'Horace, car le soleil et les montagnes ne changent pas. Le poëte voyait ainsi couler à sa droite l'Anio. Il méditait peut-être sur ce chemin les vers que je lis. Oh! que la lecture de son livre est une chose délicieuse sur ce chemin même et dans tous ces lieux qu'il remplit de son souvenir! Je suis, depuis hier matin, dans une ivresse de joie : je

sens continuellement un battement de cœur qui me fait vivre plus vite, ou plutôt qui double en moi le sentiment de la vie. Le ciel est si pur, le soleil a une si bonne chaleur, les sommets des monts sont si harmonieux de formes et de teintes, les cimes plus lointaines qui laissent apercevoir derrière elles encore d'autres cimes se colorent d'un si doux azur, le fleuve suit de si gracieux contours sous de si frais ombrages, enfin le souvenir d'Horace et sa ravissante poésie remplissent tous ces lieux d'un si grand charme, que ce jour à peine commencé prend déjà sa place parmi les plus beaux de mes jours.

En suivant cette route charmante de Vico-Varo, nous n'avons rencontré personne, qu'un petit groupe de voyageurs et de voyageuses qui venaient de Rome et qui retournaient dans les Abruzzes, leur pays. Nous avions remarqué la beauté des femmes. L'une d'elles portait des pains sur sa tête, et dans sa main une poupée qu'elle rapporte de Rome pour son enfant. Nous étions déjà loin. A une montée, la petite troupe nous rejoignit, et nous demanda place dans notre calèche pour une des jeunes voyageuses qui était très-fatiguée. Au lieu d'une place, nous en offrîmes deux, qui furent acceptées avec grande joie. Nous voilà donc roulant avec deux Abruzziennes qui auraient pu servir de modèles à David pour ses Sabines, et qui nous rendaient ces femmes antiques qu'Horace offre comme le type de la force et de la pudeur. Ce long corset qui serrait leur taille, ces manches qui laissent en haut voir la chemise bouffante et font flotter des rubans bleus, leurs colliers de grosses perles d'or, leurs cheveux serrés contre la tête et relevés au sommet qui s'arrondit en tresses, leurs fichus relevés mollement au-dessus du sein, les bagues qu'elles avaient à presque tous les doigts, tout ce costume m'a paru charmant et pittoresque, et j'avais d'autant plus de plaisir à causer avec elles de leur pays, qu'elles étaient fort belles, et que leurs yeux noirs et leurs dents blanches suppléaient merveilleusement à ce que je n'entendais pas de leurs paroles. Au-dessus de leur collier, j'aperçus un petit ruban, et

je demandai à voir ce que c'était. On me montra un petit sachet, caché dans le sein, qu'elles appellent comme au temps antique un *carmine*. Ce sachet, qui renferme des mots mystérieux, a été béni par un prêtre, et les préserve de tout danger et de tout mal, pourvu qu'elles ne mangent pas de viande le mercredi. L'air crédule et sérieux qu'elles prirent en parlant du sachet, et la dévotion avec laquelle elles le baisèrent, m'amusa et m'intéressa beaucoup. Rome, qu'elles viennent de voir pour la première fois, a excité en elles un grand étonnement et une grande admiration. La procession du pape les a surtout frappées. Elles retournent à Avezzano, leur pays, auprès du lac Fucin. L'une se nomme Domenica Lolli[1], et l'autre Archangela Orlandi. Toutes deux sont sœurs. Domenica, la plus belle des deux, m'a beaucoup étonné en me disant qu'elle n'avait que quinze ans. Elle doit se marier cette année-ci. Elle a sept prétendants, mais son choix n'est pas fait encore. Une troisième sœur, qui vient à pied derrière nous, n'a que treize ans, et elle est forte et formée comme l'est en France une fille de vingt. Le sang est très-beau et très-pur dans ces montagnes. Les filles s'y marient souvent dès l'âge de douze ans.

Domenica joignait à la beauté la pudeur des antiques Sabines. Au moment de l'adieu, j'ai baisé ses beaux yeux noirs, pour qu'elle se souvienne du jeune Français de Vico-Varo : ses deux joues sont devenues roses comme la pêche, et tout son air s'est rempli soudain d'une réserve et d'une modestie charmantes. Nous avons déposé nos compagnes à San-Cosimato, où est restée notre voiture ; et nous entrons sur des mulets dans la vallée qui conduit à la ferme d'Horace.

Continui montes, nisi dissocientur opacâ
Valle.

Depuis Tivoli, en effet, les montagnes se joignent aux monta-

1. Voy. page 58, *l'Abruzzienne*.

gnes et elles sont interrompues seulement ici par la vallée que forme la Licenza, dans laquelle rivière il n'est pas difficile de reconnaître la *Digentia* du poëte :

> Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
> Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus.

En entrant d'abord dans la vallée, on aperçoit le lit de la Digence, en ce moment presque à sec, et de l'autre côté de la rivière, sur un mamelon, Cantalupo di Bardela. Ce dernier nom indique suffisamment Mandela, qui s'étendait autrefois un peu plus bas, et jusqu'au bord de l'eau. Vico-Varo, que nous avons laissé sur le bord de l'Anio, indique également bien l'ancienne Varie, qui était le chef-lieu de ce canton, comme par son importance elle semble l'être encore.

> Villice silvarum et mihi me reddentis agelli,
> Quem tu fastidis, habitatum quinque focis et
> Quinque bonos solitum Variam dimittere patres.

Il est donc clair, et par la disposition des lieux et par les noms mêmes qui leur sont restés, que cette vallée est celle où Horace se retirait pour goûter la solitude :

> Hæ latebræ dulces et jam, si credis, amœnæ,
> Incolumem tibi me præstant septembribus horis.

A mesure qu'on avance dans la vallée, où l'on suit un sentier plutôt qu'un chemin sur le penchant du mont occidental, on voit descendre les ruisseaux qui vont se réunir à la Digence dont les sources sont à côté et au-dessus de Licenza. Enfin, après avoir laissé sur la gauche Rocca-Giovine, où nous verrons au retour les ruines ou du moins l'emplacement du temple de Vacuna, on trouve, à cinq milles environ de l'Anio, la villa d'Horace.

Au-dessous du mont Lucrétile, que les habitants du pays appellent *monte Campanile,* il y a un enclos appelé les vignes de Saint-Pierre. C'est là la place que l'on assigne à la villa d'Ho-

race. Nous avons fait creuser dans ces vignes à différents endroits, et nous avons trouvé un pavé en mosaïque très-bien conservé. Mais la maison que révèlent ces vestiges me semble avoir été plus riche que ne devait l'être celle du poëte; elle est d'ailleurs placée trop bas, trop au niveau de la vallée, et j'aime mieux y voir celle de ce voisin qui racontait la fable du rat de ville et du rat des champs :

> Cervius hæc inter vicinus garrit aniles
> Ex re fabellas.

Il y a, un peu plus haut, des ruines où je reconnaîtrais plus volontiers la maison d'Horace. Elle est mieux située et plus conforme à la description qu'il en donne lui-même. En se plaçant du côté où l'on trouve un débris de colonne, on a à sa gauche Licenza et les montagnes derrière lesquelles le soleil se lève, et à droite les montagnes du couchant.

> Continui montes nisi dissocientur opacâ
> Valle, sed ut veniens dextrum latus aspiciat sol,
> Lævum decedens curru fugiente vaporet.

Il court auprès de ces ruines un ruisseau très-limpide. Il faut monter plus haut pour arriver à la source, qui sort de pierres qu'ombrage un figuier. Ces eaux sont encore bonnes comme au temps d'Horace pour guérir l'estomac : elles sont légèrement purgatives, et on vient quelquefois de la ville s'établir, pour les prendre, au bourg de Licenza.

> Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
> Frigidior Thracam nec purior ambiat Hebrus,
> Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.

J'ai bu un verre de ces eaux, puisé à la source, et je les ai trouvées excellentes. C'est assis auprès de cette source que j'écris en ce moment. Je suis entouré ici comme d'un cercle de montagnes. Licenze est devant moi, abaissée vers la gauche. La

montagne où je me repose est plus fertile que celle qui s'élève en face. On y trouve quelques oliviers, quelques vignes, surtout des chênes, dont plusieurs sont fort beaux.

Quercus et ilex,
Multà fruge pecus, multà dominum juvat umbrà.

Assis à l'ombre du figuier, j'ai donc là sous les yeux le pays et le lieu qu'Horace aimait tant, les champs dans lesquels toute son ambition était renfermée :

... Satis beatus unicis Sabinis.

La retraite où se portaient sans cesse ses plus ardents désirs :

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

L'abri caché où il oubliait le monde et voulait en être oublié :

Obliviscendus et illis.

C'est ici qu'on le voyait, tantôt errant et faisant des vers, tantôt couché au bord des ruisseaux, tantôt occupé de travaux champêtres :

Rident vicini glebas et saxa moventem.

Son champ s'étendait jusqu'aux bords de la Digence, qui en dévastait les confins quand elle était grossie par la pluie :

Addit opus pigro rivus, si decidit imber,
Multà mole docendus aprico parcere prato.

C'est là qu'il venait se remparer, comme dans une citadelle, contre les soucis de la ville, les envieux et les méchants :

Non istic obliquo oculo mea commoda quisquam
Limat, non odio obscuro morsuque venenat.

Cœna brevis juvat, et propè rivum somnus in herbâ.

C'est là qu'il jouissait d'un sort qui surpassait à ses yeux celui des rois et de leurs plus chers favoris; c'est là enfin ce qu'il préférait à toutes les richesses de la terre :

Cur valle permutem sabinâ
Divitias operosiores ?

Cette place où je suis est le commencement du mont Lucrétile, dont je vois un des sommets, couvert de taillis. Sa partie la plus haute est voisine du sommet que je distingue, et se nomme *Monte Gennaro*. Mais le Lucrétile n'est plus ombragé comme lorsqu'Horace disait :

Velox amœnum sæpè Lucretilem
Mutat Lyceo faunus, et igneam
Defendit æstatem capellis.

Je viens de courir à la recherche de la fontaine de Bandusie. Je suis en ce moment dans l'état d'un homme qu'on retire de la rivière. L'eau coule sur tout mon corps, et les gouttes inondent mon visage; mais je suis bien payé de ma peine, je suis assis sur une pierre, au soleil, en face de la chute de la fontaine de Bandusie. A force de bondir de pierre en pierre, de roc en roc, de monter, en suivant les détours de mille et mille cascades éclatantes aux rayons du soleil et pleines d'un bruit délicieux, j'arrive enfin au lieu où sa plus haute chute tombe au fond d'une espèce de grotte très-sombre et presque noire, vêtue de mille fraîches plantes et environnée d'ombrages et de chênes. Le soleil mêle quelques rayons brillants parmi les feuilles vertes. L'eau dégoutte des mousses, des bruyères et des lierres qui tapissent une des parois. L'autre paroi est formée de pierres pointues comme des stalactites, et qui semblent taillées et usées par les eaux. Je veux croire que c'est la Bandusie d'Horace, et

je lui répète avec bonheur les beaux vers qu'Horace lui a chantés autrefois :

> O fons Bandusiæ, splendidior vitro,
> Dulci digne mero, non sine floribus.

Nous avons parcouru toutes les vallées et suivi tous les ruisseaux qui viennent, du nord, de l'occident et du levant, former la Digence. Nous allions appelant Horace, et cherchant ces échos qu'a retrouvés l'abbé Chaupie, ces échos qui répétaient jadis les sons de la flûte champêtre :

> Utcumque dulci, Tindari, fistulâ,
> Valles et Usticæ cubantis
> Lævia personuere saxa.

Mais, quoi qu'en dise l'abbé Chaupie, Ustique n'a point répété le nom d'Horace. Peut-être faut-il seulement entendre par *personuere saxa* que les vallons sont sonores; et, dans ce cas, nous les avons trouvés aujourd'hui tels qu'ils étaient autrefois. Ce fond de la vallée d'Ustique n'est pas, maintenant même, sans fécondité. Il paraîtrait bien plus fertile sans le lit de cailloux blancs dont la Digence le dépare. Les hautes vignes, les larges noyers et les ruisseaux limpides y répandent de la gaieté et de la fraîcheur.

Maintenant, le soleil a passé d'une montagne à l'autre. J'ai dit adieu, un adieu plein de regret, à la vallée si connue d'Horace. Je retourne vers le lieu d'où je suis venu; et le soleil que j'avais à ma droite ce matin est encore à ma droite ce soir. Ses rayons qui s'abaissent brillent à travers la cime transparente des chênes, et colorent leur verdure d'une belle teinte d'automne. La fin du jour emprunte les couleurs de la fin de l'année.

Me voici à la place où fut le temple de Vacuna. Horace venait sans doute jusqu'ici en suivant le penchant de la montagne. Il n'y a plus de ruines. Une petite source sort en ce lieu au-

dessous d'un châtaignier : voilà tout. Mais l'aspect que présente le cercle des montagnes n'a du moins pas changé, et Horace, quand l'approche du soir mettait à l'ombre de la montagne du couchant et le temple et les bois dont il était environné, voyait, comme moi, sur les montagnes éclairées en face, les arbres jeter de petites ombres sur les gazons.

Hæc tibi dictabam post fanum putre Vacunæ.

L'emplacement de Vacuna est à un mille environ au-dessus de Rocca-Giovine, dont le roc blanc domine à pic la vallée, d'une manière très-pittoresque. Le temple était à distance égale de ce roc et de la villa d'Horace.

Je ne me lasse point de peindre cette vallée, à qui je vais bientôt dire un dernier adieu. Le soir arrive. Le frais se fait sentir. L'ombre à ma gauche monte incessamment et gravit le long des montagnes, qu'elle va bientôt occuper tout entière. Leurs sommets seuls se teignent encore de la lumière jaune du soleil du soir, qui descend derrière Lucrétile. Quelquefois le globe resplendissant se montre entre deux sommets, pour disparaître soudain. Une teinte vaporeuse se répand sur les montagnes les plus lointaines. L'air est calme, le ciel est pur. Nul bruit qu'un léger frémissement du feuillage et le son lointain des cloches de Varie; nulle rencontre qu'un berger et son troupeau qui reviennent du pâturage; et, plus loin, deux capucins qui remontent lentement à leur couvent de San-Cosimato.

San-Cosimato s'élève sur de beaux rochers qui dominent à pic l'Anio. Il est d'un bel effet, vu de loin, au milieu des hauts cyprès qui l'entourent.

Nous sommes rentrés à Tivoli à la nuit. On nous avait donné quelques craintes sur la sûreté de ces montagnes, et notre cocher lui-même y avait déjà perdu sa montre et sa bourse; aussi nous a-t-il menés d'un très-grand train pour ne pas y être pris une seconde fois. Quant à moi, je ne pensais, en revenant, qu'aux jouissances de cette journée. Je ne craignais point.

J'étais trop heureux pour que je ne me sentisse pas l'objet d'une protection secrète :

> Non sine dis animosus infans.
>
> Vester, camenæ, vester in arduos
> Tollor Sabinos.

J'ai éprouvé une impression singulière dans ces montagnes, pleines pour moi de tant d'oubli. Je ne songeais plus à tous ces événements du monde qui roulent tandis que je me promène; j'avais perdu la mémoire de nos révolutions, de nos triomphes, de nos défaites; je vivais dans les âges passés, au milieu des anciens Romains, avec mon cher Horace, sans songer qu'il fût un autre univers que la vallée d'Ustique. Un vieillard, qui nous servait de guide, vint à prononcer le nom de la Pologne, où son fils avait combattu sous nos aigles; et une jeune femme, celui de Moscow, où était mort son mari. Ces mots de Moscow, de Pologne, prononcés dans un lieu qui ne semble prendre part aucune aux événements du monde, me réveillèrent comme d'un songe, et me reportèrent tout à coup vers la France. L'ambition des rois a donc aussi troublé ces montagnes presque inconnues! Ce vieux Sabin, cette jeune Abruzzienne, ont donc vu couler leur sang le plus cher pour une gloire dont ils n'ont aucune idée! Je ne puis dire combien j'ai été frappé de retrouver du Napoléon dans des lieux qui me semblaient exclusivement voués aux souvenirs du temps d'Auguste. Je me suis senti tout à coup rajeuni de dix-huit siècles.

Ceci me rappelle ce que me racontait avant-hier, à Rome, M. Mazois[1]. Il était à la chasse, assez loin de la ville, dans des coins tout sauvages et tout déserts. Il y rencontra un pâtre habitant une petite cabane solitaire. Cet homme ne savait rien de Rome, ni des lieux voisins, ni d'aucun lieu du monde. Rien de ce qui se passe sur la terre n'avait pénétré jusqu'à lui; il

1. L'auteur des *Ruines de Pompeï* et du *Palais de Scaurus*.

était dans une parfaite ignorance de toutes choses. Il reconnut M. Mazois pour Français. Son premier mot fut : « Où est Napoléon? — A l'île de Sainte-Hélène. — Où est l'île de Sainte-Hélène? — Dans une mer bien éloignée. — Y a-t-il des prêtres dans ce pays-là? — Sans doute. — Ah! le malheureux! il se convertira donc! » Et il prononçait ces mots du ton de l'espérance et de la commisération, comme un homme qui aurait donné tout au monde pour que Napoléon pût *se convertir* et n'être point damné. Ainsi le nom de l'Empereur avait pénétré seul jusqu'à ce pâtre. Deux choses seulement s'étaient fait jour jusqu'à son esprit : la religion et la gloire. Cet intérêt que prend un homme presque sauvage, du fond de son désert, au salut de Napoléon a quelque chose de singulier qui frappe et qui fait penser longtemps.

Tivoli, lundi 25 mai 1818.

J'étais encore profondément endormi, quand le soleil, élevé déjà devant ma fenêtre au-dessus des montagnes de la Sabine, est venu frapper mes yeux d'un rayon éblouissant qui m'a réveillé. Quel charme d'être réveillé à Tivoli par un rayon du soleil, et de retrouver tout à coup le bruit des eaux, oublié pendant la nuit! Comme les yeux s'ouvrent vite, comme on se lève promptement, quand les yeux s'ouvrent, quand on se lève pour le plaisir.

Je dormais il n'y a qu'un instant encore : je suis déjà dans les champs à jouir de l'air délicieux du matin et des charmes de ce beau séjour. A l'ombre des terrasses de la villa Vopiscus, je vois avec enchantement la lumière descendre peu à peu dans les profondeurs du vallon, et dorer en face de moi le temple de Vesta. Je vais errer sur les traces d'Horace en lisant ses vers.

Ego, apis Matinæ
More modoque

Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique

Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

L'air est encore humide de la vapeur des eaux; les vergers qui suivent les *courants mobiles* sont encore fécondés par une rosée continuelle.

Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet aut imbelle Tarentum.

Je viens de passer seul avec Horace une matinée délicieuse; je viens de relire tous ces poëmes divins, pleins de Tibur et de Mécène, que ces sentiers mêmes lui virent composer autrefois. J'ai relu toutes ces odes où il peint si bien les eaux, les ombrages, la fraîcheur, la paix, les loisirs, le bonheur de la médiocrité; toutes ces belles épîtres où il parle avec tant de charme des champs, de la retraite, de l'amitié, de la vertu. J'ai recommencé, son livre à la main, et seul avec mes agréables pensées, le chemin que nous fîmes avant-hier et qui tourne autour du vallon, en suivant le pied des monts Sabins; j'ai revu Catulle, Varus et Cynthie; je me suis assis au-dessous de la maison d'Horace, j'ai grimpé par-dessus ses murs; j'ai parcouru, à travers les rocs et les broussailles, les bords de l'Anio; j'ai admiré de plus près les cascatelles et la villa de Mécène; je trouvais, pour gravir les lieux les plus ardus, pour traverser les roches les plus dangereuses, une force, une adresse et un courage extraordinaires : tout cela m'était donné par le plaisir. Je forme presque le vœu d'Horace :

Tibur, argeo positum colono,
Sit meæ sedes utinam senectæ!
Sit modus lasso maris et viarum...

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.

Beaucoup de gens ont prétendu qu'Horace n'avait point d'habitation en propre ici; et ils se sont surtout appuyés sur ces mots *satis beatus unicis Sabinis,* et sur les vers que je viens

de citer. Ces vers ne prouveraient rien autre chose si ce n'est qu'alors le poëte n'avait point encore la maison qu'il a eue depuis ; et quant à Ustique, c'était une terre, une ferme, une villa de produit, qui lui donnait des rentes, qui fournissait suffisamment à ses besoins. De plus grandes richesses ne lui étaient pas nécessaires ; il avait assez de ce qu'il tirait de ses terres d'Ustique, *satis beatus unicis Sabinis.* Cela ne détruit en rien l'assertion de Suétone, qui dit positivement, dans sa vie d'Horace, qu'Horace avait une maison à Tibur. *Vixit plurimum in secessu ruris sui Sabini aut Tiburtini, domusque ejus ostenditur circa Tiburni luculum.* C'était une petite maison, un pied-à-terre, un lieu d'agrément, sans aucun produit. Horace, personne ne peut en douter, était très-souvent à Tibur ; c'était pour lui un lieu de prédilection ; et il était trop ami de la liberté et de ses lares propres pour y habiter toujours chez les autres, et pour n'y avoir pas un petit coin où il pût se retrouver quelquefois seul avec lui-même.

NOTE 7, PAGE 56.

Du Soracte, de loin aperçu sous la neige,
Le nom seul le reporte aux dégoûts du collége.

Lord Byron, au quatrième chant de son *Childe Harold :*

I abhorr'd
Too much, to conquer for the poet' sake
The dried dull lesson, forced down word by word
In my repugnant youth, with pleasure to record, etc.

Le grand poëte retrouve, à l'aspect du Sorate et au souvenir du vers qu'il lui rappelle : *Vides ut altâ stet nive candidum Soracte,* la haine que lui inspirait autrefois ce latin qu'il était obligé d'apprendre par cœur. Il n'a point pardonné à Horace les vers dont on a tourmenté sa mémoire ; et c'est à peine assez de trois strophes pour suffire à cette rancune de Lord Byron.

Mais ses notes du moins corrigent un peu ses vers, elles les expliquent, et le souvenir qu'il donne à Harrow témoigne de plus de reconnaissance qu'on n'aurait pu lui en supposer d'abord et pour le collége où il a été élevé, et pour l'homme savant et vénérable dont il a reçu les leçons.

NOTE 8, PAGE 60.

L'ABRUZZIENNE.

Qui maintenant saurait encore
Qu'un roi baisa les yeux de Laure,
Si Pétrarque ne l'avait dit ?

Voyez Pétrarque, *Rime in vita di Laura,* il Bacio d'onore. Sonetto CCI.

Le roi Robert, d'autres disent un des comtes ou ducs d'Anjou, dans une fête qu'on célébrait à la cour papale d'Avignon pour lui faire honneur, demanda de donner un baiser à une des dames qui étaient l'ornement de la fête, et choisit Laure.

Les comtes de Valois, dès 1290, prirent le titre de ducs d'Anjou.

On attribue aussi cette galanterie à Charles de Luxembourg, depuis l'empereur Charles IV, qui, en 1346, dans une des fêtes qui lui furent données à son passage, et où se trouvaient réunies les plus belles dames d'Avignon et de la Provence, ayant aperçu Laure, *écarta,* comme dit le poëte, les autres dames, et lui baisa *le front et les yeux.*

NOTE 9, PAGE 63.

UNE NUIT DANS LE GOLFE DE NAPLES.

Ma barque, aux six rameurs, dans la mer des Sirènes
A vogué tout le jour sous l'ardeur d'un ciel pur.

On donne ici le nom de mer des Sirènes au golfe de Naples

tout entier, bien qu'il n'appartienne réellement qu'à un coin écarté du golfe.

Les îles des Sirènes sont cachées du côté d'Amalfi, derrière le cap avancé de Sorrente, dans une petite baie très-solitaire. Ces îles, au nombre de quatre, sont petites, nues, dépouillées, sans arbres, sans eau, sans habitants. La plus grande porte sur son sommet une petite tour ruinée.

Rien n'égale la solitude de la baie des Sirènes; quelques barques lointaines paraissent, de là, comme des pointes noires et immobiles. Du reste, le plus profond silence, l'eau est claire, calme et muette, sans vagues et presque sans rides, elle ne frappe son rivage d'aucun bruit. Mais en face de l'île principale, s'étendent de hautes roches pleines d'échos, qu'a pu frapper la voix d'Homère et celle de Virgile.

NOTE 10, PAGE 63.

Caprée est déjà sombre, et sa baie étincelle
Sous les derniers rayons qu'Ischia jette encor.

Le soleil semble en effet, le soir, en descendant sur Ischia, rendre cette baie toute lumineuse.

« At Cæsar... perosus... municipia et colonias, omniaque in continenti sita, Capreas se in insulam abdidit, trium millium freto ab extremis Surrentini promontorii disjunctam, etc. »

(Tac. *Ann.*, liv. IV.)

L'île de Caprée a huit milles de tour, et est distante de quatre milles de la pointe de Sorrente. A la voir de loin, elle paraît assez semblable à la description qu'en fait Tacite, et l'on conçoit que Tibère y trouvât sa sûreté. Du côté qui regarde Naples, on n'aperçoit qu'un seul endroit où la terre s'abaisse, et où il soit possible d'aborder.

Tibère, non content d'être gardé par l'île de Caprée, qui est une véritable forteresse, s'était placé sur l'un des sommets de l'île, comme dans une forteresse nouvelle. On ne monte pas à son palais, on y gravit. Une colonne de marbre brisée indique encore la première entrée de ce nid du tyran. Il reste peu de ruines en ce lieu. Mais, si les ouvrages de cet empereur ont disparu, l'aspect de la nature est toujours à peu près le même autour de Caprée. A l'exception du Vésuve, qui alors n'était point encore un volcan, rien n'a changé, et la vue qu'on a, de la place qu'occupait le palais, est très-belle. L'œil embrasse à la fois, d'un côté, le cap de Misène, ses îles, et les rives de Pouzzole et de Baïes; de l'autre, à la suite des deux grands écueils voisins du promontoire de Sorrente, les îles Galli, Amalfi avec son promontoire qui ressemble à une île, la pointe de Salerne derrière, plus loin, les monts de la Calabre, Pestum et Leucosie. En face, c'est Naples et le Vésuve. Le soleil couchant, si l'on se trouve à Caprée le soir, ajoute à ce spectacle une grande magnificence.

NOTE 11, PAGE 63.

Posé sur l'Épomée ainsi qu'un globe d'or.

Le mont Epomeo occupe le milieu de l'île d'Ischia; il paraît à peu près de la même hauteur que le Vésuve; son sommet est nu, terreux et plein d'énormes roches, quelques-unes jetées çà et là les unes sur les autres, et ressemblant par leurs formes, unies à la fois et crevassées, à des carcasses de têtes de chevaux et d'animaux inconnus.

En regardant, du haut de cette montagne, l'île d'Ischia et les autres îles parsemées autour d'elle, on pourrait se croire transporté dans un archipel du sud. Sur la pointe de ce roc, la chaleur est grande, le silence et la solitude sont extrêmes, on se sent loin des hommes; les montagnes de Naples paraissent des

nuages, et le Vésuve une île, ainsi que Pausilippe et que Misène. L'illusion est complète. Les nuages se forment bien loin et bien bas à vos pieds, et ces légers nuages blancs qui se peignent sur le bleu des eaux semblent se peindre sur le ciel lui-même.

Le sommet de l'Épomée est habité par trois ermites dont les cellules sont taillées dans la pierre, ainsi que leur chapelle et leur réfectoire. Leur vie est la plus simple du monde, l'occupation de leur journée est d'aller le matin en bas chercher des vivres et de revenir en haut le soir les manger.

Si le sommet du mont est stérile, l'île qui s'étend régulièrement autour est féconde, riche en vignes, pleine de beaux aspects. Les étuves et les eaux minérales d'Ischia sont célèbres. Cet établissement, fondé en faveur des pauvres, est magnifique.

NOTE 12, PAGE 64.

Aussi bien, que la nuit est douce et ravissante !
Du golfe par degrés elle éteint les contours.

Extrait de notes écrites en voyage.

14 juin 1818.

Je me suis décidé à retourner à Naples ce soir même, ou plutôt cette nuit. C'est une bonne fortune pour les études d'un poëte qu'une belle nuit d'Italie, passée au milieu de la mer de Naples.

Je viens d'éprouver une singulière impression, lorsque, m'éveillant dans ce bateau, j'ai vu le ciel et les étoiles sur ma tête. La nuit est claire et sereine, la lune brille sans nuages, les étoiles sont nombreuses. Cette solitude de la mer a pour moi je ne sais quel charme inconnu. J'ai du plaisir à écrire ces notes, éclairé par la lune. Jamais je n'ai vu de nuit plus calme, plus pure. Point de fraîcheur, point de vent ; elle a quelque chose d'enchanté.

Pauvres matelots! pour le plaisir, pour le caprice d'un jeune homme, passer la nuit sur la mer à pousser la rame!

La cruche de vin circule souvent pour réparer les forces épuisées.

Je reporte en ce moment les yeux vers Paris et vers Rosalie; on y dort; on ne se doute guère que je suis à cette heure seul au milieu de la mer, que je passe la nuit dans une barque, flottant à la lueur des étoiles.

J'aperçois comme une ligne blanche au pied du Vésuve, c'est Torre del Greco. J'aperçois encore, mais plus à gauche, comme plusieurs petites lumières presque imperceptibles, c'est Naples; c'est là qu'est mon lit. Je sens que j'y étendrais avec plaisir mes membres fatigués; mais je n'y arriverai guère avant le jour.

Bien que la nuit soit pure, une légère humidité s'est peu à peu répandue sur les habits, sur les bancs, sur les rames. C'est une vapeur insensible comme celle que le souffle laisse sur un miroir.

A notre droite, une voile passe. Elle semble pâle, muette, immobile comme un fantôme.

Une autre paraît de loin à gauche : elle est noire.

La lune se promène lentement, comme une reine, au-dessus de ce silencieux empire; rien n'égale, en ce moment, la fraîcheur de sa lumière.

En face de moi, à Portici, une petite clarté brille et disparaît, et semble se mouvoir sur la mer. Que les lumières de la terre sont jaunes et ternes en face de ces lumières fraîches et argentées du ciel!

Peu à peu les matelots, l'un après l'autre, se sont abaissés sous les rames et ont en quelque sorte disparu au fond du bateau. Le dernier qui ramait vient de s'étendre : les voilà tous endormis; et je suis seul debout dans la barque abandonnée à elle-même. Seulement le patron est assis à la proue, il veille en silence, et par moments j'entends le timon qui flotte

échappé à sa main, car le pilote aussi lutte en vain contre le sommeil. Cependant le vent souffle à peine dans la voile; elle reste flasque et flottante, et la barque demeure à peu près immobile. J'entends le bruit que fait la mer autour du bateau, aussi doux que celui d'un ruisseau qui coule. Par moments, le ronflement des matelots vient s'y mêler. La lune jaunit et ne me permet plus d'écrire qu'au hasard.

Je distingue, au-dessous de la voile, une petite ligne lumineuse du côté de Naples; ce sont les réverbères de la ville endormie.

La lune me quitte. Elle touche l'horizon. Elle ne jette plus sur les eaux qu'une lueur effacée : on dirait un globe de fer rouge qui peu à peu s'éteint.

Maintenant la lune ressemble, à l'horizon, à la réverbération d'un feu de pêcheur.

Les matelots, appelés par le patron, se réveillent en allongeant leurs bras fatigués, et remettent leurs rames à la mer. La barque recommence à marcher. Nous rencontrons un bateau sans mouvement, et, dedans, un pêcheur immobile qui nous regarde passer en silence à la lueur des étoiles. Nous ne sommes plus éclairés dans notre route que par cette lueur qui se réfléchit et se balance en scintillant derrière la proue. Étendu au fond de la barque, je vois le ciel se mouvoir autour de la voile.

Les étoiles commencent déjà à s'effacer de l'orient. Le ciel blanchit à la gauche du Vésuve. Un petit vent frais et piquant s'élève. Les lumières de la ville s'approchent. Le Vésuve, tout à l'heure encore gris et vaporeux, se découpe à présent en noir sur le ciel légèrement rougissant. Les flots insensiblement s'éclairent. On pourrait maintenant compter sans peine les étoiles qui brillent au ciel. Un grand feu de pêcheurs flamboie sur le rivage au pied du mont Pausilippe. Voilà enfin le jour qui naît.

Cependant, la première teinte rougissante du ciel se mêle aux couleurs du safran.

La colline est vaporeuse; quelques bateaux, quelques voiles se découpent sur cette tenture grise, légèrement teinte d'azur. Deux autres grands feux allumés pour la pêche flambent au pied de la villa Reale. Les teintes du ciel deviennent peu à peu plus vives, plus pures, plus harmonieuses. Elles font ressortir de plus en plus les découpures des monts. Rouges, jaunes, safranées, oranges, elles mêlent et fondent leurs nuances dans l'azur encore pâle d'un ciel qui s'éclaire.

Le canon du port se fait entendre. Il annonce aux matelots qu'il fait jour et qu'il est permis aux vaisseaux de sortir.

L'étoile du matin brille seule encore dans le ciel, au-dessus d'Ischia. Les maisons du Pausilippe et de la Chiaia sont blanchies par le jour, tandis que le reste de la ville allonge encore dans l'ombre ses dômes, ses clochers et les mâts de ses vaisseaux.

J'ai baissé un moment les yeux, je les relève et je trouve l'orient plein de magnificence. Les belles couleurs du jour commencent à s'étendre derrière la ville et derrière le Vésuve dont le sommet est clair et sans fumée. L'eau de la mer reparaît verte, les arbres de la montagne de Saint-Elme se colorent. Les riches teintes de l'aurore montent de toutes parts dans le ciel avec une grande abondance. Elles annoncent dignement la magnifique arrivée de l'astre qui se cache encore.

Par degrés, cette couleur aurore s'anime, se dore, prend de la chaleur, du reflet, de l'éclat. Une teinte rose, légèrement violette, monte dans le ciel et s'étend derrière toutes les montagnes azurées de vapeurs. Le ciel est pur et sans aucun nuage.

Voilà les cloches de Naples qui se réveillent et sonnent l'*Angelus;* nous sommes entrés dans le port. Le bruit de la ville se réveille avec elles. Les coqs chantent. J'entends parler de toutes parts un grand nombre de voix, j'entends un grand roulement de voitures. Dans le port, sur les vaisseaux, partout, renaît le mouvement et la vie avec le jour. Les montagnes de l'horizon opposé semblent seules dormir encore.

Le ciel s'éclaire tout entier. Il devient net et pur. Les couleurs sont de plus en plus chaudes et dorées.

Enfin, le globe du soleil paraît. Il s'élève avec majesté et pourtant avec vitesse. On le regarde naître, et déjà il ne pose plus sur les montagnes maternelles. Il est déjà seul dans le ciel. La vapeur des monts de l'orient devient chaude et étincelante, ou plutôt la chaleur devient vaporeuse, tandis qu'une légère teinte violette arrive encore à l'horizon de l'occident. Les voiles des pêcheurs sont blanches devant le soleil.

Une fumée noire s'élève en ce moment en colonne lentement mouvante du sommet du Vésuve et se dessine sur la pureté du ciel. Le volcan a cessé bientôt de produire, mais la fumée un peu élevée au-dessus de sa cime reste immobile à la même place et semble trop lourde pour être remuée par le vent léger du matin.

Le frais que j'avais senti sur la mer, au premier réveil du jour, a entièrement cessé. La chaleur est compagne de la lumière. Les maisons de Naples se dorent aux rayons du soleil, les vitres étincellent, tout s'anime, tout se réveille, tout se lève, et moi je vais aller dormir.

NOTE 13, PAGE 66.

C'était par une nuit semblable que, là même,
Agrippine voguait, promenant son loisir,
Quand s'ouvrit sous ses pieds la perfide trirème
Qui lui cachait la mort sous l'attrait du plaisir.

Golfe de Baies, 9 juin 1818.

J'ai eu du plaisir à repasser aujourd'hui, en retournant à Naples, le long de ces rivages de Misène, de Baies et de Pouzzole, si remplis de souvenirs ; à revoir successivement les lieux où furent les maisons de Marius, de Lucullus, d'Hortensius, de Cicéron, de Pompée, de César, d'Auguste, de Néron, d'Agrippine. Je lisais, dans ma barque, le sixième livre de l'*Énéide;*

je portais tour à tour les yeux sur les Champs-Élysées, l'Averne, la grotte de la Sibylle, et sur les descriptions qu'en fait le poëte. Mais ce qui me frappait bien plus que tous les souvenirs de la fable, c'était la scène de l'histoire ; c'était ce Baula, témoin d'un si épouvantable parricide. J'ai lu les pages terribles que Tacite consacre à la mort d'Agrippine, en suivant de l'œil les différentes places où le crime s'est accompli.

D'abord, je passai devant le port de Misène, où l'affranchi Anicetus commandait alors la flotte, et prépara le vaisseau. Je me figurais ces jours de fêtes, ces quinquatriennes qui amenaient en foule à Baies les voluptueux Romains. Je relevais tous ces palais dont on voit maintenant les ruines sous l'eau. Je couvrais cette mer, aujourd'hui déserte et silencieuse, de barques, de fleurs, de chants de joie, d'hommes et de femmes cherchant de toutes parts sur la mer, dans les grottes, le long des rivages, la fraîcheur et le plaisir. Au milieu de cette allégresse, au fond d'un palais dont l'eau claire et transparente laisse voir encore les fondements, je me figurais Néron, seul et tremblant, méditant la mort de sa mère. Je le voyais ensuite, plein d'une dissimulation infernale, allant recevoir au rivage avec respect et déférence celle que dans son cœur il avait résolu de tuer. Mes yeux, en suivant le contour de la baie, se sont certainement posés sur la place, quelle qu'elle soit, où Néron, en voyant sa mère s'éloigner de lui pour la dernière fois, la suivit longtemps des yeux, « soit pour mettre le comble à sa dissimulation, soit que le dernier aspect d'une mère prête à mourir adoucît la férocité de son cœur. »

C'était par une nuit semblable à celle que j'avais hier soir, en voguant sur ces eaux mêmes, par une nuit brillante d'étoiles et paisible aussi bien que la mer, qu'Agrippine alla prendre le plaisir de la promenade ; là que s'est entr'ouverte sa trirème ; là qu'Agrippine, frappée d'un coup de rame, se sauva, en nageant, à la faveur du silence et de la nuit ; là, du côté du lac Lucrin, qu'elle est parvenue à toucher la terre.

Je me figurais l'agitation de toute cette rive à la nouvelle de l'événement, tous ces courtisans ignorant la volonté du maître, venant en hâte féliciter Agrippine de son salut, tous les habitants de Baia, toute la foule, sortant des maisons, sur la rive, sur des barques, avec des lumières, entourant la demeure de l'impératrice, s'informant, répondant, poussant des cris; enfin, tout ce mouvement d'un peuple content d'ordinaire de voir arriver un événement quel qu'il soit, parce que c'est un aliment à la curiosité, au bruit et à la licence.

C'est dans l'enceinte de cette ruine de Baula, maintenant ouverte de toutes parts, qu'Agrippine, enfermée pendant cette nuit terrible, à la faible lueur d'une lampe, attendait avec tant d'anxiété que son fils se déclarât; c'est là que cette femme, si forte auparavant, craignait de rester seule et disait à celle de ses femmes qui la quitta la dernière : « Et toi aussi, tu m'abandonnes? » C'est de là que regardant de sa fenêtre vers le rivage, et le trouvant tout à fait solitaire, elle comprit toute sa destinée. Quelques-unes de ces pierres enfin, témoins du parricide, l'ont entendue dire aux assassins son mot sublime : *Ventrem feri.*

Enfin, c'est à Naples, c'est au pied de ce Vésuve que je vois, que Néron s'est allé réfugier après son crime, parce qu'il entendait à Baies des voix surnaturelles, des bruits de trompettes et des gémissements sortir du tombeau de sa mère.

NOTE 14, PAGE 68.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN. — A BÉRANGER.

J'ai, sur la rive adriatique,
Trouvé, ce matin, en rôdant,
Une petite république
Qui de ton roi fait le pendant.

A quelques lieues de Rimini on rencontre Saint-Marin, qui

fait involontairement penser au royaume d'Yvetot. Mais on trouve, en le visitant, que ce petit État est plus réel et plus sérieux que celui du bon petit roi immortalisé par Béranger.

La route qui mène de Rimini à Saint-Marin est agréable, et court entre une double haie d'épines, de clématites et de grenadiers. Arrivé à un pont, le postillon s'arrête et vous dit : « Le criminel qui peut passer la moitié de ce pont est à l'abri des poursuites pendant trois jours, car c'est ici que commence le territoire de la République. » Et, en effet, la route qui commence à grimper vous apprend aussitôt que vous êtes chez ces républicains montagnards dont on aperçoit de loin la capitale, sur des rochers qu'ils appellent, je crois, le mont Titan.

Le territoire de l'État paraît consister en deux vallées et trois collines. C'est sur la colline du milieu que passe la route. Point d'eau, si ce n'est un large torrent dont le lit est à sec en été, et qui en hiver dévaste ses rivages. Durant six mois de l'année, la république est couverte de neige.

C'est un travail très-fatigant que d'arriver jusqu'à la capitale. Il faut y grimper à pied.

L'État tout entier de Saint-Marin a dix milles de long, un peu plus de large, du nord au midi, environ trente milles de tour. Il peut compter cinq mille habitants. Son revenu est à peu près de trois mille écus. L'armée est forte de quatre à cinq cents hommes.

Une ville, six villages, cinq églises, quatre couvents et un collége.

Quatre châteaux pour défense : Monte-Giardino, Monte-Maggio, Faëtano, Serravalle.

Pour armes, trois tours coiffées de trois panaches.

République très-ancienne. Un bref du pape Paul III, qui reconnaît son indépendance, porte pour date 1548. On fait remonter sa fondation au IV[e] siècle; son fondateur, saint Marin, aurait été un soldat de Dioclétien, converti au christianisme.

Elle était l'alliée fidèle de la république de Florence, et garde

encore avec orgueil dans ses archives la correspondance de cette illustre amie[1].

Bologne est au nord de Saint-Marin; à l'orient, la mer; au couchant, les montagnes de la Toscane. Du côté qui regarde Bologne, l'État est borné par le lit à sec d'un *fleuve* qu'on appelle Marecchio.

Le gouvernement de Saint-Marin est composé ainsi qu'il suit: un conseil de soixante personnes, vingt nobles, vingt citadins, vingt laboureurs. Ce conseil se nomme proprement le prince. De son sein sont tirés deux chefs qui gouvernent l'État pendant six mois et qui, sortis de charge, ne peuvent plus être réélus qu'au bout de trois ans. On appelle ces chefs capitaines gouverneurs, ou capitaines représentants. Ces capitaines ont, pour soutenir leur dignité, quatre domestiques payés par l'État et une garde de trente-six hommes, et il leur est alloué 25 écus pour frais de gouvernement.

Le mode d'élection pour les deux représentants mérite d'être noté ici. C'est un mélange assez bien combiné du choix libre et du sort. Quand les deux capitaines ont besoin de traiter avec le conseil quelque affaire d'État, ils font sonner une grande cloche qui s'entend dans toute la république. Les conseillers arrivent alors; et celui qui ne vient pas, et qu'une excuse valable n'empêche pas de se rendre au signal, paye, selon les lois, dix sous d'amende. Mais quand le temps est venu de renouveler les deux magistrats, les conseillers viennent sans être appelés. Ces assemblées générales et fixes ont lieu en mars, le jour de Saint-Joseph, et en septembre.

Le conseil, pour être apte à délibérer, doit être composé au moins de trente membres. Dès que les conseillers sont réunis, on procède à l'élection des capitaines de cette manière : on met dans une urne les noms de tous les membres présents; puis on en tire douze. Ces douze personnes que le sort a désignées, sont appelées à tour de rôle à prêter serment et à nommer ceux qu'elles

1. Voy. notes du chant VI du *Voyage de Grèce*, t. II, p. 352.

croient les plus dignes de gouverner. Lorsqu'on a ainsi obtenu douze candidats, le conseil reprend son droit d'élire qu'il avait confié momentanément aux douze, et l'on va aux voix au scrutin secret par boule blanche et par boule noire. Lorsque le résultat de ce scrutin est connu, de douze candidats définitivement admis on prend les six qui réunissent le plus de voix, et l'on assemble ces noms deux à deux, de manière à joindre ensemble deux chefs qui se conviennent, et dont les qualités combinées puissent le plus utilement possible concourir au bien de l'État: un jeune homme et un vieillard, l'activité et la prudence, etc. Alors le travail des électeurs est fini, et c'est le sort ou plutôt le ciel lui-même qui va décider. On se rend en cérémonie avec les trente-six gardes à la cathédrale, et on va placer les trois billets sur la châsse où l'on conserve, revêtue d'argent, la tête de saint Marin, protecteur et fondateur de la ville. Le prêtre déroule tour à tour les billets, annonce à haute voix les noms qu'ils renferment, puis les replace à mesure dans l'urne. Alors on prie, et quand on a fini les prières, un petit enfant tire de l'urne sur l'autel un billet qu'il remet au prêtre, et le prêtre enfin nomme au peuple et proclame les deux nouveaux chefs que Dieu et saint Marin lui ont donnés.

Les capitaines, en quittant leur pouvoir, sont tenus, d'après les lois, de rendre compte de l'usage qu'ils en ont fait. On nomme, pour recevoir ce compte, deux syndics tirés du conseil. Indépendamment de ces syndics temporaires, il en existe deux à vie; mais ceux-ci semblent de rang inférieur, et sont aux ordres des capitaines, de même que le secrétaire du conseil. A ces différents pouvoirs, il faut ajouter le pouvoir judiciaire. Il s'exerce les dimanches et fêtes après la messe. Le juge doit être étranger.

Ces républicains prétendent que le Code Napoléon est en partie calqué sur le leur; c'est une prétention quelque peu ambitieuse. Il doit leur suffire de vivre depuis quinze siècles libres et ignorés dans leurs montagnes.

Quand Napoléon vint à Modène, ils lui envoyèrent un ambassadeur. Napoléon leur proposa de leur donner deux canons et un agrandissement de territoire. Ils refusèrent magnanimement l'agrandissement de territoire, en prononçant, par l'organe d'Onofrio, ce mot digne de rester la devise de Saint-Marin : *In picolezza libertà.* Aussi jouissent-ils avec un noble orgueil de leur liberté et de leur petitesse. Et lorsqu'on leur demande : Qui a fait bâtir ce pont? ou ce chemin? ils ont du plaisir et de la vanité à répondre en petits Romains : C'est la République.

Il y a une chose qui surprend dans leur capitale, dans cette ville de quatre ou cinq cents habitants, cette ville plutôt convenable à des chèvres qu'à des hommes, et dans les rues de laquelle on ne rencontre pas âme vivante ; au milieu de ces pauvres maisons il y a quatre églises, et dans ces quatre églises des tableaux de prix. J'ai remarqué ce luxe insinuant des arts dans toutes les plus petites villes d'Italie, mais jamais il n'a pu me paraître plus remarquable qu'au milieu de la pauvreté de Saint-Marin. Dans l'église des Franciscains, on trouve un très-beau tableau de saint François par le Guerchin ; dans la cathédrale, une Vierge allaitant Jésus, par Jules Romain ; dans la petite église de Saint-Pierre, un Jésus ressuscité qui apparaît à sa mère, par Sérani ; et, en face, un très-beau tableau du Guerchin représentant la Santa-Casa et la Vierge et son enfant portés à travers le ciel par les anges. Les anges y sont de la plus idéale beauté, et la Vierge est tout à fait divine.

NOTE 15, PAGE 68.

Voisine de cette rivière
Où César fit son premier pas,
Où, debout, reste encor la pierre
Qui lui disait : Ne passe pas !

C'est entre Césène et Rimini qu'est le Rubicon, aujourd'hui large lit de cailloux, ombragé des deux côtés par des arbres

qu'aucune eau ne réfléchit. On le passerait sans le reconnaître, si quelque habitant du lieu ne venait à prononcer le nom magique qui en fait tout à coup une grande rivière et un grand souvenir.

Au bout du pont qui le traverse est élevée une colonne milliaire trouvée, dit-on, sur le bord même, et remise à la place où elle était lorsque César put y lire l'inscription déclarant rebelle et traître, et dévouant aux dieux infernaux tout Romain qui passerait armé.

J'ai eu l'occasion de revoir cet endroit au mois de décembre (1820). L'Italie, qu'on ne se figure que sous un ciel de printemps ou d'été, est bien curieuse aussi dans l'hiver, qui y prête à la nature, aux monuments, aux arts, une beauté étrange et nouvelle. La colonne milliaire sur laquelle est gravé le terrible sénatus-consulte était alors couverte de neige. Éclairée (c'était le soir) par la blancheur de la neige qui l'entourait, elle avait l'air d'un fantôme, et semblait s'élever comme cette image de la patrie que Lucain fait apparaître à César le jour où César allait jeter les dés pour l'empire. Cette pierre est bien poétique, et plus peut-être que la machine épique du poëte. Elle s'anime, elle prend la parole, elle se revêt de caractères qui parlent pour arrêter le Romain rebelle au bord du crime. César a dû tressaillir en la voyant, et réfléchir longtemps avant de donner le signal du passage.

Les souvenirs des temps antiques, tout puissants qu'ils sont, n'effacent pas à Rimini ceux du moyen âge. La plupart des monuments modernes sont dus aux Malatesta. Leur arc de triomphe est debout ; les ruines de leur palais, flanqué de huit tours, existent encore. On aime à se figurer que les regards de Françoise de Rimini, qui fut femme d'un Malatesta, se sont portés sur ces tours gothiques, qu'elle est entrée prier dans quelqu'une de ces églises, déjà bâties de son temps.

NOTE 16, PAGE 68.

Et de cette ville où l'histoire
D'un couple amoureux et charmant
Jeta Françoise au purgatoire,
Mais dans les bras de son amant.

Dante dit *dans l'enfer*. On me pardonnera cet adoucissement de peine en faveur des circonstances atténuantes.

On connaît l'histoire de Lancelot avec la belle Ginévra, et ses suites.

NOTE 17, PAGE 71.

Le roi Louis est un vrai sage,
Et du trône qu'il a quitté
J'aime qu'il vienne faire hommage
A l'humble et pauvre liberté.

Le dernier voyageur qui m'eût précédé, dans ce coin retiré où si peu de curieux passent, était en effet le roi Louis, un des frères de l'empereur Napoléon, l'ancien roi de Hollande. Il était venu à Saint-Marin peu de jours avant moi, et avait inscrit sur le livre des étrangers son nom, au-dessous duquel j'ai écrit le mien, 9 juillet 1818.

NOTE 18, PAGE 76.

VERS RÉCITÉS PAR MADEMOISELLE MARS.

Mais, hélas! le char était vide
Et le triomphateur absent.

La tragédie de *Germanicus* fut jouée pendant l'exil d'Arnault, on sait avec quel succès, succès fort littéraire assurément, mais politique aussi. Je m'étais chargé de la faire représenter et d'en suivre les répétitions. Le jour de la première représentation,

toute l'opposition libérale était au parterre. Talma fut admirable de zèle et de talent. La pièce se joua au milieu des plus vifs et des plus continuels applaudissements; mais à la fin et au moment où l'on demanda à grands cris le nom de l'auteur, cette proclamation triomphale du nom d'un proscrit parut aux royalistes d'alors une insulte et un défi. Un tapage affreux s'éleva, un combat s'engagea au parterre, la scène fut envahie, la rampe brisée, les loges escaladées; le tumulte fut inexprimable, et le plus grand sans doute dont les annales du théâtre aient conservé le souvenir.

NOTE 19, PAGE 78.

LA MÉDITERRANÉE.

L'ode sur *la Méditerranée*, et quelques autres pièces, qui viennent ici reprendre leur place naturelle et leur rang de date, avaient été imprimées dans la première édition à la suite du poëme du *Voyage de Grèce*.

Non-seulement, comme ce poëme, elles reproduisent des impressions inspirées par la vue des lieux, mais plusieurs ont été composées sur les lieux mêmes. L'ode sur *la Méditerranée*, commencée au sortir du port de Marseille, a été faite sur cette ravissante mer qui sépare la Sicile de Malte, et en présence d'une nature dont elle a essayé bien inutilement de peindre la beauté. La pièce sur *le Parnasse* a été écrite, en visitant le mont Lyakoura, à Delphes, en face de la double cime; celle d'*Olympie*, dans le vallon même des jeux. Elle a été rapportée tout entière d'une promenade de Miracca. Une sorte d'intérêt s'attache, quel que soit le mérite des vers, à des impressions rendues sur place. Si les pièces d'*Ithaque* et d'*Athènes* n'ont pas entièrement droit à réclamer la même nature d'intérêt, les lieux que ces deux noms rappellent restent empreints si profondément et d'une manière si distincte dans la mémoire de celui qui les a vus une fois, que leur vive image peut presque tenir

lieu de leur présence, embellie encore de tout ce que le regret ajoute au souvenir.

NOTE 20, PAGE 86.

LA VALLÉE D'OLYMPIE.

Quelle voix? écoutez. Derrière la colline,
Noire de pins et de débris,
Quelle foule élève ces cris?
Quoi, la lice était si voisine?

Je me promenais près de Miracca, le long d'une colline couverte de pins, qui fut autrefois le mont Saturne; quelques bouffées de vent en firent tout à coup sortir un bruit qui imitait celui d'un grand nombre de voix lointaines, et qui me figura les Grecs aux jeux Olympiques. Je dis à mon compagnon : « Entendez-vous les acclamations de la foule? les jeux sont commencés. » L'illusion était complète. Je me suis senti le désir de reproduire en vers cette impression sur le lieu même. Je demeurai seul, allant et venant, dans ce coin retiré et mal famé, dont, par instant, la solitude me faisait peur ou du moins émotion, et de strophe en strophe, en quelques heures toute la pièce d'Olympie se trouva faite. Je retournai la réciter, au moment même, à mes compagnons de voyage que je trouvai à quelque distance de là, se baignant dans l'Alphée.

NOTE 21, PAGE 92.

LE PARNASSE.

Mont célèbre dans tous les âges,
Que, sur les bords les plus divers,
Dans les plus différents langages,
Invoquent nos classiques vers!

C'est toujours une pénible et difficile ascension que celle du

Parnasse, aujourd'hui mont Lyakoura. Ses sentiers, sans aucune métaphore, sont fort rudes, on s'y élève ayant presque toujours un précipice à côté de soi. Toutes ces montagnes qu'on gravit en allant de Daulis à Delphes, présentent un aspect austère. Leurs grandes formes nues sont belles et harmonieuses. Lorsqu'à force de monter, on est parvenu jusqu'à Aracova, qui doit être bâti près du site de l'ancienne Lycora, on voit les vastes flancs des monts se couvrir au loin de vignes, et l'effet en est très-pittoresque. On n'avait point encore fait la vendange au Parnasse, lorsque j'y suis passé. Les grappes noires et blanches, un peu flétries par le soleil, pendaient encore, parmi les feuilles jaunies des ceps, le long du chemin.

A deux heures d'Aracova, on trouve des espèces de grottes régulières et creusées de main d'homme. Tandis qu'on cherche si ces grottes ont été des tombeaux, qu'on admire ces rochers qui s'élèvent à une prodigieuse hauteur, parés de si beaux blocs, de si beaux mouvements, de si belles teintes, tout à coup, à un détour, voilà Delphes ! Delphes paraît à l'improviste et cause une grande surprise. Un petit couvent est à la gauche du chemin, avec beaucoup d'oliviers; c'était là qu'était le gymnase. Une fontaine vient ensuite à droite; c'est Castalie. En respectueux pèlerin, j'ai mis pied à terre. J'ai honte à le dire, un raïa, qui passait en ce moment, faisait boire son âne dans la fontaine sacrée.

Du lieu où coule Castalie la scène est magnifique; on se trouve là en présence de ces deux roches admirables, de ces deux cimes tant célébrées, tant invoquées. J'arrivais fatigué, malade, je me suis senti tout à coup alerte et dispos. De la place où est encore le bain de la Pythie, la fente immense qui sépare le mont, et a formé la double cime, se fait voir dans toute sa beauté. On se figure facilement l'effet que doivent produire les eaux qui tombent au fond de ce vaste sanctuaire, après que les pluies et l'hiver ont grossi les torrents et les sources.

Delphes n'est plus qu'un pauvre village. On y reconnait

encore l'emplacement du grand temple ; il n'en reste plus que quelques pans de terrasse, cachés çà et là parmi les maisons de Castri. Mais quel silence sur ces penchants que remplissaient autrefois les nations ! Que de pauvreté dans les cabanes de ce lieu décoré jadis de tant de richesses, qu'on y envoyait incessamment de toutes les parties de la terre. A la place de ces prêtres puissants qui régnaient dans ce centre de l'ancien monde, dans cette capitale sainte de l'antiquité grecque, nous n'avons trouvé qu'un pauvre vieux caloyer à barbe blanche, qui nous a donné asile, dans une chambre enfumée, à l'endroit même où étincelait le temple d'Apollon.

Le mont poétique est du moins demeuré sonore, comme il l'était aux anciens temps. Dans la nuit que j'ai passée à Castri, j'ai souvent été réveillé par la voix des chiens et des coqs : je l'entendais répétée au loin par les nombreux échos des rochers du Parnasse.

Quant aux lauriers dont j'ai parlé dans mes vers, je crains de n'avoir reproduit qu'une fiction ; je ne me souviens pas d'avoir vu de lauriers sur le Parnasse, je n'y ai cueilli en réalité que de fort bon raisin.

La plaine sacrée, qu'on trouve au bas du chemin difficile qui descend de Delphes vers la mer, est toujours une belle et riche plaine, couverte d'oliviers.

NOTE 22, PAGE 98.

LE THÉATRE DE BACCHUS. — A TALMA.

Peut-être qu'à cette même heure,
Tu lui fais applaudir mes vers.

L'auteur, qui avait quitté Paris pour la Grèce au moment d'un succès de théâtre, pouvait penser naturellement et sans trop d'illusion que les deux grands artistes auxquels il avait dû ce succès le continuaient en son absence. Et, lorsqu'il se les

représentait, à huit heures du soir, disant ses vers, il avait grande chance de tomber juste. A son retour de Grèce, il trouva *Marie Stuart* en effet aussi favorisée du public qu'il l'avait laissée à son départ.

NOTE 23, PAGE 99.

De Thèbes, d'Athène ou d'Argos
Tous les crimes, à mon passage...

On connaît le mot de Ducis, lorsque, dans la jeunesse de Talma, le rencontrant dans le foyer de la Comédie-Française, au sortir d'une représentation d'*OEdipe chez Admète*, il lui porta la main au front, et relevant doucement ses cheveux, lui dit : « Je vois bien des crimes sur ce front-là. » Il lui prédisait ainsi son avenir, il le baptisait grand acteur. Talma n'a jamais oublié ce présage de gloire : aussi l'appelait-il son parrain.

Ducis le peintre, neveu de l'illustre poëte, et mari de la sœur de Talma, a fait de cette scène un agréable tableau, pour lequel Talma lui-même a posé. C'est lui qui a indiqué au peintre l'attitude et le mouvement des deux personnages.

NOTE 24, PAGE 99.

Je t'ai vu sur le Cythéron,
Je t'ai rencontré dans Mycènes,
Je t'ai retrouvé dans les scènes
Des bas-reliefs du Parthénon.

Il était difficile à un poëte qui s'est occupé de théâtre, de parcourir la Grèce sans penser beaucoup à Talma. Il est peu d'endroits où l'on ne rencontre quelqu'un des héros qu'il a représentés, et auxquels il a donné une vie si réelle; et sa belle figure est tellement grecque qu'on ne saurait voir en Grèce une médaille, un bas-relief, une statue, qui ne fasse songer à lui.

NOTE 25, PAGE 99.

Si de ses monts je vois descendre
Et vers moi marcher l'Albanais,
C'est ton port que je reconnais :
Il te ressemble à me surprendre.

Ce n'est plus Talma en effet qui me paraissait ressembler aux Albanais que j'ai rencontrés, c'étaient les Albanais qui me semblaient copier Talma, imiter sa démarche, son attitude, sa dignité, la lenteur de son pas sur le théâtre. Noble, élégant, à la taille souple et serrée, rendue plus fine par cette espèee de jupe blanche froncée à petits plis qu'il nomme fustanelle, l'Albanais, avec sa figure bronzée et pâle, son front rasé sur les tempes, sa chevelure abondante rejetée en arrière, le fez rouge sur l'oreille, la ceinture chargée de riches armes, a vraiment l'air d'un personnage de drame, et, marchant le pied cambré, le pas allongé et élastique, il est naturellement théâtral.

NOTE 26, PAGE 100.

Déjà se meut dans mon cerveau
Un drame sauvage et nouveau,
Un héros fait pour ton génie.

Il s'agit des *Parganiotes*. Ces héros montagnards, leurs luttes avec Ali-Pacha et leur admirable sacrifice, m'avaient frappé comme toute la France d'alors, comme toute l'Europe. J'avais vu là un beau sujet pour la scène, plein d'héroïsme, de nouveauté, de simplicité, de grandeur. J'étais parti pour la Grèce avec l'idée d'étudier sur place les faits, les mœurs, les personnages eux-mêmes. La guerre que je trouvai commencée entre Ali-Pacha et le Grand-Seigneur m'empêcha d'aller en Épire. Quand je passai, dix mois après, pour retourner en France, à

la hauteur de Janina, Ali de Tebelen était enfermé par l'armée turque dans son château du lac. Il fallut renoncer à le voir. Mais M. Pouqueville, qui avait été longtemps consul général de France auprès de ce terrible vizir, me l'avait raconté et peint si souvent, jusque dans ses plus intimes traits, que je pouvais croire l'avoir vu, et me sentais capable de le peindre moi-même avec vérité. J'avais du moins pu converser avec quelques-uns des héros de Parga.

Ce drame, longtemps médité en Grèce, est resté, comme tant d'autres travaux de même nature, à l'état de projet. L'exécution en était pourtant avancée, le plan arrêté, les caractères étudiés, les scènes disposées, tracées, développées. *Je n'avais plus que les vers à faire.* J'aimais déjà à me figurer Talma sous l'habit albanais, qu'il eût porté si bien.

NOTE 27, PAGE 102.

ITHAQUE.

Versez, versez, jusqu'au bord de mon verre,
De ce vin noble et généreux,
Né chez Ulysse, au sol pierreux
Tant chanté par le vieil Homère.

Extrait de notes écrites en Grèce.

Ithaque, 14 octobre 1820.

Le vent a continué à nous être favorable toute la journée. Après nous être arrêtés à Patras, pour donner au capitaine de notre bâtiment le temps de se munir de sa patente, nous avons été rejoindre avec la barque le vaisseau qui était resté en panne. A peine les passagers ont-ils été montés et les voiles rendues au navire qu'il est parti, emporté par le vent, avec la rapidité d'un cheval dont on a longtemps retenu l'ardeur, et à qui on lâche les rênes. Depuis midi jusqu'à la nuit, le vent nous a

poussés avec un souffle sonore, comme dit Homère. A sept heures du soir, nous avons passé les Strophades, et à neuf, nous touchions à l'île d'Ithaque. Malgré ma faiblesse et le froid de la nuit, je n'ai pu m'empêcher de rester sur le pont jusqu'à ce qu'on eût jeté l'ancre. J'étais dans un vrai ravissement de me trouver en face de cette île que j'avais si souvent rêvée : Homère et Ulysse ont tant occupé quelques-unes des belles années de ma jeunesse ! Je suis remonté sur le pont plusieurs fois pendant la nuit ; j'observais avec une avide curiosité tous les contours des montagnes dans l'ombre ; j'étais impatient de voir poindre le jour, pour voguer jusqu'à la petite ville de Vathy, au fond du golfe.

Voilà tout à l'heure un an que je suis Homère à la piste : j'ai vu tous les lieux qu'il a connus, toutes les mers qu'il a parcourues ; mon vaisseau a passé partout, en quelque sorte, sur la trace du sien. J'ai habité les deux villes qui se disputent son berceau, Chios et Smyrne ; je me suis assis à Chios, sur le rocher où il s'asseyait, et baigné à Smyrne dans l'eau du Mélès. J'ai aperçu le détroit de l'Aulide, parcouru la plaine de Troie, et vu se lever sur l'Ida l'étoile du matin, telle qu'elle se levait après la nuit de l'embrasement.

> Jamque jugis summæ surgebat Lucifer Idæ,
> Ducebatque diem, Danaisque obsessa tenebant
> Limina portarum.

Après l'Iliade, l'Odyssée. J'ai reconnu, à Mola, le promontoire élevé de Malée, la terre des Lestrigons ; en Sicile, près du mont Érix, le séjour de Polyphème ; près de Malte, l'île de Calypso, comme je verrai, dans quelques jours, près d'ici, l'île de Nausica. J'ai fait à Sparte le même voyage que Télémaque cherchant son père. Je pourrais dire tous les accidents du chemin où son char a passé. Et me voilà maintenant arrivé au port, après avoir fait ainsi avec lui, avec Ulysse, avec Homère, bien des courses aventureuses sur les mers qu'ils ont traversées, sur les bords

qu'ils ont fréquentés; me voilà dans cette île qu'Homère a certainement vue, qu'il a traitée avec une prédilection si particulière, et qu'il a décrite avec tant de soin et d'amour !

9 novembre.

Depuis trois semaines nous sommes à Ithaque. J'ai perdu beaucoup de temps au lazaret, si c'est un temps perdu que celui où l'on se repose et où l'on jouit d'un admirable ciel. D'ailleurs, le lazaret d'Ithaque n'est pas une prison comme une autre. Le voisinage des collines homériques et la lecture de l'*Odyssée* m'ont fait facilement prendre patience. Il me semble que je n'avais jamais senti Homère avant de l'avoir lu ici; il est devenu pour moi tout autre. Sa connaissance profonde de la nature, la vérité de ses tableaux et de ses sentiments, son charme, son admirable philosophie, ne s'étaient pas encore révélés à moi avec tant de puissance. J'ai fait en lui mille découvertes qui s'étaient, jusqu'à ce moment, dérobées à mes yeux. Je me souviendrai longtemps de cette lecture faite au milieu de la mer, entouré de tous les lieux dont parle le poëte, à deux heures de l'ancienne ville d'Ulysse, et en face de ce haut Nérite dont la cime, où l'on aperçoit un couvent aujourd'hui, est si souvent couverte de nuages.

Au sortir du lazaret, notre premier soin a été très-prosaïque. Grâce au commandant anglais de cette île, le capitaine Dumas, nous avons obtenu ce que nous eussions cherché en vain ici, un appartement commode, dans la maison d'un des principaux habitants, Gérasimo Dragouli. Nous avons été logés chez lui à peu près de la même sorte qu'on loge chez les bourgeois d'un pays conquis les hommes de guerre. Mais enfin, d'abord assez mécontent du fardeau, il l'a ensuite porté de bonne grâce, il a même fini par nous montrer beaucoup d'obligeance. Je lui devrai de remporter en France du vin d'Ithaque et une médaille d'Ulysse.

Bien que nous soyons au milieu de novembre, il semble que le printemps commence; l'air est doux et balsamique et plein d'une chaleur agréable. Je ne saurais rendre le plaisir que je trouve à marcher sur le sol d'Ithaque, à suivre les petits chemins de la vallée de Vathy, en devisant avec mes amis. Cette île est vraiment charmante; écartée du passage, et pour ainsi dire de l'atteinte des hommes, elle est montagneuse; pas de plaines, pas de routes; on n'y saurait faire usage de chevaux, de voitures; quelques ânes sont les seules montures qu'on puisse y trouver. Beaucoup de rochers, des sommets infertiles, des écueils battus par les flots; oui, mais quelle séve au milieu de ces rochers, de ces pierres, de ces écueils! Si un peu de terre se rencontre quelque part, quelle vigueur de fécondité! si quelque vallée se creuse entre deux sommets, quel éclat de verdure! Nulle part je n'ai vu des oliviers plus sombres et plus noirs, une herbe plus verte, plus serrée, plus exubérante. Ces charmants petits sentiers, qu'on rencontre de toutes parts au milieu des vignes bordées de haies ou de petits murs de pierres, conservent à peine le passage d'une personne : l'herbe envahit tout espace qui n'est pas incessamment foulé; elle perce les pierres et les cailloux; elle se fait jour même à travers les maçonneries les plus dures; elle s'étend en prairie et en tapis sous la vigne, et ce n'est point une herbe malfaisante et sauvage, une herbe envahissante et destructive; c'est une herbe tendre et innocente, du seneçon, de la mauve et autres semblables plantes; et tel est l'éclat de toute cette verdure qu'on doute, en parcourant la vallée de Vathy, si on est à la fin de l'automne ou au commencement du printemps. On rencontre, le long des sentiers, des bouquets de cette jolie fleur rose, appelée vulgairement la coquette (cyclamen); des marguerites paraissent çà et là, dans l'herbe, comme chez nous au mois d'avril; j'ai vu des arbres d'aubépine couverts de fleurs. Et tout cela c'est à Ithaque! Ce m'est un vrai charme que cette île, que j'aimais déjà tant à cause de ses souvenirs, soit encore

aimable par elle-même, et ajoute de nouveaux enchantements à ceux dont l'avait remplie la plus divine poésie qui soit parmi les hommes. J'aimerais à habiter cette île; le bonheur a l'air d'y être; l'air qu'on y respire est salubre, les habitants en sont hospitaliers; les mœurs y sont pures : on y travaille; pas un seul homme qui tende la main, pas un seul qui n'ait un toit, un petit jardin, une petite vigne auprès qu'il cultive, quelques oliviers, et un peu de lin, que la femme file pour vêtir le mari et les enfants.

Point de marchands, point de cabarets; point de lieux où les mœurs puissent se perdre : les régiments anglais, me disait le docteur Scott, en repartent, chose inouïe, aussi sains qu'ils y arrivent. Il n'y a pas non plus de procureurs : les procès y sont inconnus. Un buraliste de papier timbré, qu'on prit fantaisie un jour d'y établir, écrivait à ce sujet au consul français de Corfou : « La vente du papier timbré à Ithaque est entièrement nulle; je ne fais rien du tout. L'huissier aussi meurt de faim. Quand il arrive une contestation, elle est portée devant quelque voisin, non devant le juge, et tout se termine à l'amiable. »

Du reste, il semble que cete île ne soit sur le chemin de personne. Il y vient peu de gens; elle est pauvre; elle a peu de visites; l'avidité n'a rien à y chercher. Je ne sais trop ce qu'y fait cette sentinelle anglaise dont on voit au sommet des rochers le fusil briller au soleil. On s'étonne qu'Ithaque soit gardée. Ses ports sont si profonds et si tranquilles qu'elle semble, dans leur retraite, comme cachée, à l'abri de toute atteinte et en dehors de tous intérêts. Ces ports sont comme de grands lacs, où se réfléchissent de toutes parts les montagnes. Oh, comme on oublierait ici le monde! et comme on en serait bien oublié! Quel charme de se faire l'habitant, le courtisan de toutes ces collines, de tous ces sentiers, où certes a dû errer Homère en poétisant, de les gravir, de les descendre, de les parcourir dans tous les sens; d'aller, avec Ulysse, du port de Phorcys à la cabane d'Eumée; avec Télémaque, du port de Rheitre à cette

même cabane où l'attend le bonheur de voir et d'embrasser son père; de fouler avec eux tous, en suivant ces penchants, le chemin qui mène à la ville; de gravir au palais d'Ulysse, non sans se reposer un moment à la fontaine des Nymphes; de revoir enfin, l'*Odyssée* à la main, tous ces lieux dépeints par Homère, et qui sont demeurés presque les mêmes depuis trois mille ans, comme pour attester la vérité de ses peintures. Il est facile de retrouver dans Ithaque le lieu des diverses scènes du poëme, et jusqu'à ce champ même où Laërte se reposait sous ses poiriers.

Nous nous sommes mis aujourd'hui, par un très-beau temps, dans un bateau, et nous avons fait rames, conduits par un vieil Ithacien qui avait été de l'armée d'Égypte, vers le port de Phorcys et la grotte des Nymphes, en lisant le chant où Ulysse est déposé endormi sur sa rive natale, dans cette Ithaque qu'à son réveil il ne reconnaît pas. Nous, nous l'avons reconnue. La grotte des Nymphes, maintenant détruite, conserve cependant assez de traces de sa première forme pour qu'on ne craigne pas trop d'en fixer la place. De l'autre côté du petit port, des tombeaux indiquent cette ville dont Ulysse demanda le nom en ouvrant les yeux. Et on peut suivre, du regard, jusqu'au sentier qu'il dut prendre dans la montagne pour se rendre à la demeure d'Eumée; car dans un pays de montagnes et de rochers comme celui-ci, la place qu'occupent les chemins ne change guère; elle est, pour ainsi dire, obligée.

Du port de Phorcys, nous sommes allés prendre terre au petit port d'Aïto, pour monter à la ville d'Ulysse. La côte était roide et grimpante, nous nous reposions souvent sur les pierres qui bordent le sentier. Nous nous arrêtions, et nous lisions, à chaque repos, quelques pages d'Homère.

Nous avons monté ainsi jusqu'à l'endroit où le chemin redescend vers Samé, et d'où l'on aperçoit à la fois les deux ports de la ville antique, les deux lacs que forme la mer, d'un côté pressée par les montagnes d'Ithaque, de l'autre par celles de

Samé, qui semblent faire partie d'Ithaque même. Là j'ai joui d'une illusion complète, et j'ai vu l'*Odyssée* vivante. J'étais arrêté près de la fontaine des Nymphes, cette fontaine qui coulait aux portes de la ville, et qui descend encore en faisant entendre son murmure le long de la vallée d'Anti-Aïtos. C'est là qu'Ulysse fut insulté par Irus. De là je voyais les murs triangulaires de la ville antique, et les débris cyclopéens de la citadelle d'Ulysse. Le palais était au-dessous de cette citadelle et dominait Ithaque. Sur sa terrasse élevée, je me plaçais en idée au milieu des prétendants, et je voyais rentrer au port le vaisseau de Télémaque. Asteris, où les embûches attendaient le jeune prince, était là sous mes yeux, à mes pieds. Tout se comprend ici, tout se retrouve, et l'*Odyssée,* lue dans ce lieu, n'est plus un poëme, c'est une histoire, pleine de la plus inconcevable réalité.

La solitude de Laërte était au delà de cette montagne où se trouve maintenant Oxoë; c'est une partie intéressante et qui paraît la plus féconde de l'île.

Une promenade qui me laissera un long souvenir, et qui m'a surtout enchanté, c'est celle que nous avons faite à la fontaine Aréthuse et au rocher de Corax. Le temps était beau, l'air pur et doux, et une chaleur de printemps était répandue dans la campagne. Nous suivîmes d'abord les sentiers charmants de la jolie vallée de Vathy, et descendîmes, entre deux sommets de collines, au port de Reitre, où Télémaque se fit débarquer en revenant de Pylos et de Lacédémone. Là un bateau nous attendait pour nous conduire à la petite plage de Corax et à la fontaine Aréthuse.

Le rocher de Corax s'élève à pic et se découpe sur le ciel comme un mur qui aurait été bâti par des géants. Du lieu où j'étais placé, on distingue dans ses flancs une grotte remplie de traces de chèvres. C'est là que les troupeaux, comme au temps d'Homère, vont se mettre à l'ombre pendant la chaleur

du midi. C'est là qu'Eumée allait dormir quand il surveillait, la nuit, ses verrats.

Au-dessous de ce rocher, dans l'étroite vallée que se sont ouverte les eaux, il y a une grotte fraîche, sombre, verte, tapissée de capillaires : cette grotte protége et recouvre une source dont l'eau délicieuse tombe au dehors par un conduit qui traverse la petite façade de pierre bâtie au-dessous comme ornement. Des gouttes d'eau se détachant de moment en moment des herbes qui tapissent la grotte, troublent seules la limpidité et la transparence de l'eau tranquille; c'est là la fontaine Aréthuse, cette fontaine où venaient boire les troupeaux d'Eumée. On peut encore, si l'on veut, reconnaître les sentiers et les pentes par où ces troupeaux descendaient de la montagne pour venir se désaltérer à la belle source. L'habitation d'Eumée n'est pas loin; elle est là sur un plateau qui domine le mont Née, duquel le rocher de Corax fait partie. J'aurais voulu pouvoir gravir jusqu'à ces hauteurs, et suivre, en les longeant, le chemin qu'Eumée suivait avec Ulysse pour se rendre à la ville. Du lieu qu'on assigne à la demeure d'Eumée jusqu'à la ville, il y a justement la distance indiquée par Homère. On peut, en partant le matin, y être revenu de la ville avant la nuit, dans la saison d'automne; et c'est précisément la saison où nous sommes. C'est un charme de plus de voir Ithaque au même temps que s'y passaient les scènes de l'*Odyssée*, et de lui trouver la même apparence qui frappait alors les yeux du poëte.

Nous nous sommes reposés longtemps, assis en face de la fontaine. Rien ne troublait le silence de ce lieu qu'un léger bruit d'eau; la solitude était profonde; la mer, encaissée au milieu des collines et des écueils, ressemblait à un lac, et elle paraissait de loin en avoir l'immobilité. Deux moutons qui étaient venus boire à la source, seuls habitants de ce lieu désert, se voyaient là, arrêtés parmi les plantes buissonneuses; ils nous regardaient, et, chargés d'une toison jaune et dorée, on eût dit qu'ils étaient peints sur la pente du précipice. Du reste,

point d'arbres, point d'ombrage, seulement des buissons de lentisques, de chênes verts, de sauge odoriférante, d'arbousiers au fruit jaune et parfumé.

C'est là que nous avons vu fuir une heure délicieuse. Nous lûmes le chant qui se passe dans la cabane d'Eumée, et la reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque. Le lieu favorisait notre illusion; nous lisions, et nous regardions. Enfin l'heure nous rappela à la ville, et nous redescendîmes au bord de la mer pour trouver notre barque. Je ne quittai point la fontaine Aréthuse sans boire de son eau, la meilleure que j'aie bue, n'en déplaise à la source de Ville-d'Avray, et si bonne que, du temps des Vénitiens, on en envoyait chercher, dit-on, de Corfou même.

En puisant dans la source, je remarquai par hasard, tracées au-dessus, deux lettres dont je me sers d'ordinaire pour abréger mon nom, et je dis en riant: Voilà mon chiffre gravé sur la fontaine Aréthuse. Mon étonnement fut grand d'apprendre que c'était mon chiffre en effet. Achille D... l'avait gravé là à son premier voyage. Il ne pensait pas que je dusse jamais venir à Ithaque; il avait voulu du moins y laisser mon nom. Je reconnus avec joie cette trace bienveillante du passage et du souvenir d'un ami.

NOTE 28, PAGE 103.

Et Leucade, où pleura Vénus,
Et Zante, de myrtes ornée,
Et Corcyre, encor couronnée
Des orangers d'Alcinoüs.

Le célèbre promontoire de Leucade (Sainte-Maure) présente maintenant un aspect fort aride. A l'endroit où le mont s'abaisse, toute verdure paraît cesser, et un long rocher blanchâtre s'étend vers le midi : c'est de son extrême pointe que les

amants malheureux faisaient le saut dans la mer pour guérir de leur amour.

Mais les environs de la ville de Sainte-Maure sont charmants. Des jardins, des sources, des ruisseaux, des avenues et des bois d'orangers, couverts, chargés, appesantis de leurs fruits, qui semblent avoir le poids de l'or dont ils ont la couleur; une jolie colline qui garde encore les débris cyclopéens d'une ville antique et d'où l'on aperçoit la mer passer comme un fleuve entre l'île et le continent d'Acarnanie, terminent un bois d'oliviers sous lequel s'étend un immense tapis vert, éblouissant comme l'émeraude : c'est la plus agréable promenade qu'on puisse imaginer pour la voiture, pour le cavalier, comme pour le rêveur solitaire.

Corcyre (Corfou) est, sinon la plus grande, du moins la plus belle des îles grecques; c'est la reine de l'archipel ionien : île verdoyante, ombragée, couverte de forêts qu'on prend de loin pour des forêts de chênes et qui sont tout entières d'oliviers; forêts riches, fécondes, qui se couvrent de fleurs et de fruits. C'est vraiment la terre des Phéaciens, cette terre heureuse où l'on ne se sentait porté qu'au plaisir, à la musique et à la danse. L'air est partout embaumé de l'odeur des orangers, la vue réjouie de l'aspect des grenadiers, des myrtes, de mille arbrisseaux en fleur. On retrouve partout Homère; on reconnaît, ou du moins on cherche à reconnaître, les lieux dont son île de Schérie offre la peinture. Le vaisseau qui a reconduit Ulysse à Ithaque est encore là, à l'entrée du port, changé en une petite île, que couronnent aujourd'hui une chapelle, des vignes et des cyprès. J'ai assigné leur place aux jardins d'Alcinoüs sur une jolie colline penchante. Le double port des Phéaciens est une pêcherie; de l'autre côté de la ville actuelle est la rivière appelée Potamo, au bord de laquelle Ulysse, après son naufrage, a rencontré Nausica, cette rivière charmante, qui conduit à un si beau village et à des sites tout à fait italiques. Il n'y a pas jusqu'à ce haut et superbe rocher sur lequel est

bâtie la fortercsse, qui ne me dise quelque chose d'Homère, et où je ne retrouve cette masse énorme dont parle le poëte, toujours menaçante, toujours prête à écraser la ville des Phéaciens.

NOTE 29, PAGE 108.

De quelque tremblement nouveau
Leucade encore est-elle émue?

Pendant que j'étais à Sainte-Maure, un tremblement de terre s'est fait sentir dans la nuit du 14 au 15 novembre; une secousse violente, repétée par trois fois, a réveillé en sursaut la maison que j'habitais et toute la ville. Dans cette même année 1820, l'île a été plusieurs fois secouée par ce fléau. La plupart de ses maisons étaient crevassées et plus de cent renversées tout à fait.

NOTE 30, PAGE 113.

LE CIEL D'ATHÈNES.

O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir;
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
Couler de délectables heures.

Saint-Paul, 24 février 1824.

Je viens d'achever l'ode sur *le ciel d'Athènes*. Ce sujet est tendre pour moi; il m'a reporté véritablement vers l'Attique, et bien souvent le souvenir d'Athènes me distrayait des vers que je faisais pour elle. Je posais la plume, et je me mettais à rêver à ce bon temps. On s'apercevra peut-être, en lisant cette pièce, du bonheur que j'ai eu à l'écrire. Rien qui n'y soit vrai; aucun mot qui ne soit, du moins pour moi, une chose, et qui n'ait voulu rendre une image souvent vue ou une impression souvent ressentie; rien de vague; je veux dire, rien qui n'ait

son application dans mon souvenir. Ainsi, les oliviers, la source, le platane, qui pourront paraître, quand on lira ce morceau, des lieux communs, sont loin d'être cela pour moi. Les oliviers, ce sont les oliviers de la forêt d'Athènes, du chemin d'Éleusis, du kiosque de la sultane Validé, lieux les plus ordinaires de nos promenades de pied ou de cheval; la source, c'est la source du Céphise si abondante et si fraîche, et où nous avons eu tant de plaisir à boire en revenant de Marathon; le platane, c'est le beau platane de Kélidonou, lieu peu connu sans doute dans les livres, peu historique, je crois, mais qui n'en a pas moins pour moi un charme bien grand; il en est ainsi du reste. Point de fiction poétique; et mon hirondelle aussi est un souvenir. C'est bien en effet l'hirondelle de M. Fauvel, que nous voyions, de la galerie de sa maison, voler autour des chapiteaux du temple de Thésée comme dans un coin de prédilection, qui avait fait son nid au plafond du salon même de M. Fauvel, qui entrait, sortait sans cesse : la fenêtre était toujours ouverte à son intention. C'était une compagnie pour cet excellent vieillard que la présence de ces aimables et joyeux oiseaux; ils animaient son salon. Tous les ans, au printemps, il me l'a dit lui-même, il éprouvait un vif mouvement de joie à les voir entrer tout à coup, à les reconnaître; c'étaient des hôtes attendus qui arrivaient, des amis qui revenaient vers lui d'un long voyage.

J'ai peint Athènes telle qu'elle est, et non telle qu'on nous l'a faite. J'ai beaucoup parlé du ciel et du Parthénon; mais de Démosthènes, ou de Socrate, ou de Miltiade, fort peu. Le seul rapprochement de quelques noms entre eux, des minarets et du Parthénon, de la sultane et du Céphise, de l'Iman et des beaux soirs du Pirée, de Daphné et du couvent qui porte son nom, tout cela me paraît peindre mieux que je ne saurais le faire autrement, la religion entée partout en Grèce sur la fable, et le despotisme sur la liberté.

NOTE 31, PAGE 117.

LA MORT DE LORD BYRON.

Son chef aux Musulmans ne le conduira pas.

Lord Byron, en arrivant à Missolonghi, avait pris à sa solde quarante souliotes pour lui servir de gardes-du-corps. Tous les Albanais demandèrent bientôt à se ranger sous son commandement et à aller avec lui mettre de l'ordre en Morée, car, au moment où il débarqua sur le continent de la Grèce, aux derniers jours de décembre 1823, de grandes dissensions troublaient ce malheureux pays. Les partis étaient aux prises, et ils se disputaient le jeune libérateur; Métaxa l'avait attiré à Missolonghi, Mavrocordatos l'appelait à Hydra, Colocotroni au congrès de Salamine. Toutes les espérances de la Grèce se fixaient sur lui.

Son arrivée à Missolonghi avait été triomphale. Échappé miraculeusement à la flotte turque qui surveillait la place, lord Byron fut reçu par un peuple entier au rivage. Toutes les troupes, tous les chefs sauvages des montagnes, avec leurs klephtes, étaient là, faisant briller leurs armes et le saluant de leurs acclamations. Le canon solennisait son entrée; on tirait de tous côtés de joyeux coups de pistolet ou de carabine; on chantait, on s'embrassait : c'était une ivresse générale.

La plaine qui entoure au loin Missolonghi est basse et malsaine. Dès le 15 février, six semaines à peine après son arrivée, Byron avait ressenti l'influence du mauvais air, de la maladie régnante, et peut-être des fatigues excessives de corps et d'esprit, car il se trouva tout à coup jeté au milieu de difficultés sans nombre, soit du côté des choses, soit du côté des hommes. Il émerveillait tout le monde par les ressources de son esprit, la sûreté de son jugement, sa résolution, sa hardiesse. L'homme d'action se révélait en lui. Il s'occupait incessamment, avec les

différents chefs, d'organisation, de négociations et de guerre. Souvent à cheval, quoique souffrant et affaibli, il allait chaque soir avec les officiers exercer les soldats, difficiles à discipliner. Il se composait une brigade, presque entièrement à ses frais, qu'il se proposait de conduire au siége de Lépante, quand il fut arrêté par la fièvre et par la mort.

NOTE 32, PAGE 117.

La patrie a gémi, veuve entre deux tombeaux.

Le tombeau de Marc Botzaris et celui de lord Byron ont été élevés à Missolonghi dans la même église, l'église de Saint-Nicolas. Celui de Byron est vide; son corps a été, selon son vœu, transporté à Hucknell, dans le caveau de sa famille, auprès de sa mère. Mais la Grèce a voulu garder son cœur.

Marc Botzaris l'avait précédé de bien peu dans la tombe. Ces deux espérances de la Grèce se sont éteintes presque à la fois. En apprenant l'arrivée de Byron à Céphalonie, Botzaris, alors dans les montagnes d'Agrapha, lui avait envoyé un messager, et écrit qu'il allait venir à sa rencontre; c'était peu d'heures avant le moment où Botzaris se fit tuer en héros près de la tente du pacha. Ces deux grands hommes ne devaient se rencontrer que dans l'église funèbre de Saint-Nicolas.

Le cercueil de lord Byron y fut exposé douze jours, au milieu de la douleur publique, avant d'être remis au vaisseau qui devait le conduire dans son ancienne patrie. Le peuple ne pouvait se décider à le rendre. Un deuil général eut lieu pendant vingt-et-un jours, et, pendant ce temps, trente-sept coups de canon étaient tirés chaque matin, en l'honneur de l'illustre défunt et en souvenir de son âge. C'est le 20 avril 1824, au lever du soleil, que cette salve funèbre, se faisant entendre pour la première fois, annonça au peuple que lord Byron avait cessé de vivre dans la nuit.

Pendant les jours qui précédèrent sa mort, l'anxiété avait été grande, sa maladie était la préoccupation de tous. Des patrouilles allaient par les rues, invitant la population à ne point faire de bruit.

Le 18, à six heures du soir, il avait dit, en s'affaissant sur son lit et y laissant retomber sa tête : « Maintenant, je vais dormir. » Il demeura sans mouvement vingt-neuf heures de suite et jusqu'au lendemain soir à onze heures; alors il ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Il n'était plus.

NOTE 33, PAGE 120.

L'INSPIRATION POÉTIQUE.

Enfin j'ai terminé l'ouvrage
Par vos larmes tant applaudi...

Le *Cid d'Andalousie*, achevé au mois de mars 1823; représenté à la Comédie-Française au mois de mars 1825.

Saint-Paul est un ancien prieuré, caché au fond d'une vallée voisine de Dampierre. C'était, en 1823, l'habitation d'été de mon ami M. Aubernon, préfet de Versailles pendant tout le règne du roi Louis-Philippe, et membre distingué du conseil d'État et de la chambre des pairs.

Ces vers sur *l'inspiration poétique* ont été lus à l'Académie française, le 20 novembre 1828, pour la réception de M. de Barante, comme ceux sur *le ciel d'Athènes* et sur *le Parnasse*, le 1er avril 1830, pour la réception de M. de Lamartine.

NOTE 34, PAGE 122.

Vous l'aimez bien, ma jeune Estrelle?
N'est-ce pas qu'elle est noble et belle,
Touchante et faite pour charmer?

L'auteur pensait certainement, en écrivant ceci, à la figure et à la voix de mademoiselle Mars. On sait qu'Estrelle est un

personnage du *Cid d'Andalousie,* que mademoiselle Mars, paraissant pour la première fois dans la tragédie, a représenté avec cette grâce, ce charme et ce naturel qui n'étaient qu'à elle.

Il faut donner ici une autre excuse de l'illusion dont toute l'épître est pleine : c'est que cette illusion, assez ordinaire à tout auteur au moment où il vient de terminer un ouvrage, était alors partagée non-seulement par des cœurs amis, mais par des esprits très-désintéressés et par de très-bons juges. Le *Cid d'Andalousie* arriva véritablement avec les plus favorables présages dans le monde littéraire, dont son apparition excita la curiosité, et qui en a gardé quelque mémoire.

Un témoin hautement autorisé, l'écrivain qui tient depuis tant d'années le sceptre de la critique théâtrale dans le plus littéraire des grands journaux quotidiens, M. Jules Janin, s'est plu à retracer, un jour, à vingt ans de distance, la soirée où le *Cid d'Andalousie* a paru pour la première fois, et il en fait une peinture si vivante qu'on peut se croire transporté au soir du 1er mars 1825.

Il nous permettra de lui emprunter cette page si animée d'histoire littéraire :

22 décembre 1845.

« L'autre jour, au sortir de l'opéra, et poussé par l'intérêt du nouveau rôle que madame Stoltz vient de créer avec tant d'énergie et de passion (dans l'*Étoile de Séville*), nous avons voulu lire (elle a été récemment imprimée, et pour la première fois) la tragédie de M. Lebrun, le *Cid d'Andalousie.* Quelle distance déjà nous sépare de ces journées de 1825, quand devant nous s'ouvrait la jeunesse poétique avec toutes ses splendeurs, quand nous avions foi à toutes les libertés, quand sur le théâtre agrandi Talma et mademoiselle Mars confondaient leur double génie ! De ce nouveau Cid, M. de Chateaubriand, ministre du roi Louis XVIII, avait été le protecteur. Cette soirée du *Cid d'Andalousie* est une des grandes soirées du Théâtre-Français.

Un immense tumulte se heurtait sur le seuil, de bonne heure envahi ; la salle resplendissait de cette foule ardente et choisie qui présidait dans ce temps-là aux destinées de la poésie nouvelle. Il s'agissait, disait-on à l'avance, d'une histoire espagnole mêlée d'héroïsme et d'amour ; et, depuis le *Cid*, notre théâtre les aime, ces espagnols au tendre cœur, à la tête altière, et, quoi qu'ils fassent, que le père de Chimène subisse la plus cruelle des insultes, que le roi don Sanche soit frappé du plat de l'épée par don Bustos, que le roi Philippe IV soit touché du bâton par le duc d'Albuquerque, l'esprit français accepte complaisamment toutes ces histoires, dont la conclusion se trouve toujours à la taille des âmes les plus fières et des têtes les plus hautes. Voilà pourquoi on était attentif. En même temps, le nom de l'auteur, les succès déjà obtenus, la hardiesse des premières tentatives, un certain pressentiment des révolutions littéraires qui allaient s'accomplir, mademoiselle Mars donnant la main et la réplique à Talma dans le même drame, et enfin l'intérêt que le public d'il y a vingt ans prenait à toutes les tentatives du théâtre ; tant de poëtes nouveaux, tant de tentatives menaçantes, tant de beaux rêves, tant d'imprévu, tant d'idées grandes et généreuses qui étaient dans l'air, et cette langue nouvelle qui se formait confusément encore dans la poésie, dans la critique, dans le drame, dans l'histoire : voilà de quoi justifier toutes les émotions de cette salle remplie de curiosité et de passions. En ce moment, les deux écoles étaient en présence : celle-ci à son déclin, mais puissante encore et soutenue par toutes les forces viriles de la renommée ; l'autre, encore incertaine et tremblante, essayant son vol d'une aile indécise ; donc, que de motifs pour tenir attentif ce parterre de 1825, si jeune, si dispos, si fin, si railleur, si fort avide de nouveautés, si impatient quand on trouble sa joie, si admirablement oisif, et, en un mot, si peu semblable aux tristes manœuvres qui applaudissent de nos jours les comédiens du Théâtre-Français comme on assommerait un bœuf à l'abattoir.

« Eh bien, chose étrange! accidents heureux! à vingt ans de distance, à vingt ans de notre première jeunesse, quand Talma est mort, quand mademoiselle Mars s'est éloignée pour ne plus revenir, quand tant de passions ont passé sur ces belles heures de la passion et de la vie, quand tant de drames se sont amoncelés dans notre mémoire, comme font les feuilles jaunies de l'automne dans la forêt profonde, cette tragédie du *Cid d'Andalousie* nous apparaît telle que nous l'avons vue le premier jour, un peu confuse, un peu languissante dans sa hardiesse, un peu hésitante dans cette route nouvelle à demi tracée à travers les vieux sentiers, une roue du char restant dans l'ornière, tandis que l'autre court et se précipite dans le chemin nouvellemen ouvert; aussi je retrouve la grandeur de l'action, l'importance des événements, l'intérêt moral d'une œuvre fondée sur les transports du cœur humain. Oui, c'est bien là notre tragédie telle que nous l'avons vue le premier jour; voilà bien notre premier acte de fête et de joie, les cloches qui sonnent, les fanfares et les *vivat* remplissant l'air de leur enthousiasme et de leurs mélodies; je retrouve avec bonheur les grands noms qui ont charmé mon oreille, je reconnais Séville nos amours, la Séville chantée si souvent et par tant de poésies heureuses. Sur son balcon se tient encore, brillante, la reine cachée de la fête, Doña Estrelle,

Qui portait à son sein une grenade en fleur.

« Dans ce premier acte, il y avait de l'air, de l'espace; la foule était parée, et elle prenait sa part de l'action dramatique. On a fait beaucoup plus depuis le *Cid d'Andalousie*, mais personne n'a commencé plus tôt.

« Au second acte, il me souvenait de la scène charmante entre Talma et mademoiselle Mars. Je vois encore ce beau visage de Talma tout rempli d'admiration et d'amour; je vois Talma, quand il ôte son turban avec cette grâce inimitable qui n'était qu'à lui; j'entends la voix de mademoiselle Mars, cette voix

sonore et pure, faite pour charmer les échos d'une nuit de printemps. Puis, venait la scène terrible, la scène espagnole, du roi frappé par Bustos, scène applaudie et pourtant plus dangereuse cent fois que nos deux amoureux de tout à l'heure, contant leurs peines d'amour à l'entrée de l'Alcazar.

« Venaient ensuite les vengeances du roi, le Don Sanche qui veut châtier l'offenseur de son maître, et la jeune Estrelle et son miroir, et l'amant qui s'en vient chercher sa fiancée au son des musiques amoureuses, et le corps de Don Bustos apporté tout sanglant au milieu de la fête nuptiale. Le roi est vengé, Estrelle est mourante, Don Sanche est perdu. C'est un peu l'histoire du Cid qui immole tout au devoir. Il me semble aussi qu'en ce moment funeste, mademoiselle Mars manquait de courage, de précision, d'énergie; elle n'était pas encore habituée à ces violences, et nul ne se doutait qu'avant peu elle représenterait avec tant de grâce et de force Doña Sol et la Thisbé.

« J'ai retrouvé à cette lecture tout l'intérêt des dernières scènes du cinquième acte, quand la jeune Estrelle est perdue à la fois pour le roi et pour Don Sanche, quand Séville s'agite à ces nouvelles lamentables. Le peuple demande justice, le roi remet entre les mains d'Estrelle cette justice; entre l'amant et sa maîtresse la scène était belle; ces regrets, ces larmes, ces transports, ces espérances brisées, ces deux jeunes gens qui s'aiment toujours, et enfin doña Estrelle qui pardonne, Don Sanche qui résiste à ce pardon, et puis enfin le roi qui ne veut pas laisser mourir son défenseur; puis les deux amants se séparent pour ne plus se rencontrer que dans le ciel.

« Mais à quoi songeons-nous, et comment se fait-il que cette œuvre sérieuse d'un poëte sérieux se soit venue placer entre une bluette du Théâtre-Français et une bouffonnerie du théâtre du Palais-Royal? C'est la fantaisie qui le veut ainsi, ou plutôt c'est le sentiment d'un juste orgueil littéraire qui ne veut pas s'en tenir à des quolibets de fin d'année. »

NOTE 35, PAGE 139.

L'ÉTOILE DE VÉNUS.

J'errais, du Ben-l'Homond vers la Tweed rappelé
Au magique château de l'enchanteur voilé
Qui se couronne de bruyères.

On sait que Walter Scott a publié la plupart de ses plus beaux romans sans laisser deviner le nom de leur auteur. A l'époque où ces vers ont été écrits, il ne s'était pas encore fait connaître.

Dans une promenade que nous fîmes avec lui aux environs de son château d'Abbotsford, il se plaisait en effet à attacher à sa casquette des branches de bruyère.

Quelques notes, écrites sans ordre, au moment même où nous venions de quitter un hôte aussi bon et aussi aimable qu'il était illustre, ne paraîtront peut-être pas ici sans intérêt :

Jeudi, 1er septembre 1825.

Je viens de dire adieu à Abbotsford. Il n'y a que peu de moments j'étais encore auprès de sir Walter Scott, et j'éprouve déjà le besoin de fixer quelques-uns des instants passés avec ce grand et excellent homme. Je pourrais pourtant m'en reposer avec confiance sur ma mémoire. Ces trois jours ne sont pas de ceux qu'on oublie. Mais en attendant le courrier qui doit nous ramener à Édimbourg, assis sur cette pierre au bord du chemin, j'ai du plaisir à jeter ici quelques notes; je pense à celui que j'aurai à les retrouver un jour.

C'est avant-hier matin que nous sommes venus, Duparquet et moi, d'Édimbourg à Melrose, où nous sommes arrivés à midi. Deux ou trois milles avant d'y arriver, on nous montra, sur la droite de la route, de l'autre côté de la Tweed, un château d'apparence gothique, élevant ses tours au penchant d'une colline plantée de jeunes pins; et on nous dit : Voilà Abbotsford.

C'est là que nous allions. Mais on nous fit grand'peur en nous disant que sir Walter Scott n'y était pas revenu et était encore en Irlande. Je lui avais écrit notre arrivée en lui envoyant une lettre de miss Dumergue.

Ce n'est qu'à la barrière de Melrose que nous apprîmes qu'il était de retour depuis l'avant-veille, et un billet de sa main qu'on me remit à notre arrivée à Davidson-Inn, en nous en donnant la certitude, nous assura que nous étions attendus.

Le château d'Abbotsford est à trois milles de Melrose, au penchant d'une colline, appuyé sur un jeune bois de pins et de mélèzes plantés par Walter Scott. Il regarde la Tweed. Un drapeau sur le mât de la tour indique au voisinage que le maître est chez lui.

— Grandes portes, tourelles, *baron's hall,* ornée des écussons des différents clans de l'Écosse et des hommes qui ont défendu ses frontières : l'écusson des Scott est là le premier. — Des armes, des armures, des peaux et des têtes d'animaux; vitraux en verre de couleur. Effet romantique du clair de lune dans cette salle. — Un sabre de la garde impériale parmi les trophées; des armures françaises; celle d'un cuirassier, qui, à l'endroit qui couvrait le cœur, montre le trou d'un boulet; le cœur d'un Français a palpité à cette place, et la cocarde tricolore est là attachée à un schako dans la salle d'un Écossais!

— Le portrait de Claver-house, le pistolet de Claver-house, le fusil de Rob-Roy, les énormes clefs de Tolbooth, la porte à clous de la prison d'Édimbourg : trophées plus agréables à rencontrer dans le château de sir Walter, au milieu des lieux mêmes où se sont passées les scènes de plusieurs de ses romans. — Le gué de l'abbé est là en face, le *monastère* est à Melrose au pied d'Eildone, la montagne aux trois sommets; Rymer-glen est auprès, et un peu plus loin, au delà de Melrose, la tour de Smail-Holm, près de laquelle a été élevé Walter Scott et dont il a fait son château d'Avenel : la prairie qui environne cette tour était autrefois un lac.

— Délicieuse promenade, le soir auprès du château, par le plus beau clair de lune.

— Galerie grillée qui sépare la cour du premier jardin. Serres à raisin ; murs de brique, creux en dedans et remplis de tuyaux de chaleur. Le raisin mûrit par derrière, non du côté du soleil.

— Auprès du portique, un chien en pierre : statue du chien qui, vivant, a gardé cette porte et qui y est enterré, à sa place accoutumée; son maître, en rentrant, le retrouve toujours.

— A la première porte, un carcan, car l'illustre romancier a bâti et orné son château à l'image des châteaux des vieux barons d'Écosse. C'est une copie et un calque du vieux temps; c'est une des peintures de ses romans exécutée en pierre, c'est un jeu, moitié sérieux, dont Walter Scott amuse son imagination et sa vanité enfantine. Son libraire Blackwood, s'arrêtant avec nous devant ce carcan : « A quoi cela sert-il? » demanda-t-il à sir Walter. « Je vais vous le montrer; » et sir Walter se préparait gaiement à mettre dans le carcan le cou de l'honorable libraire.

Quand nous sommes d'abord arrivés à Abbotsford, sir Walter Scott était dans la première cour, près d'une serre; il donnait quelques ordres. En nous apercevant, il est venu à nous en nous tendant la main, et nous a introduits, à travers la salle des armes, dans un riche salon orné d'une tenture chinoise qui représente des arbres sur lesquels sont perchés des oiseaux, des perroquets. Là, il nous a présentés à miss Anna et à lady Scott. Puis, il nous a conduits aux chambres que nous devions occuper.

La fenêtre de la mienne s'ouvrait sur un balcon, du côté du jardin, et avait la vue de la Tweed; celle d'Achille donnait sur un grand balcon du côté de la cour. La porte de la prison d'Édimbourg, porte donnée à sir Walter lors de la destruction de cette prison, était placée près de ce balcon.

— État de grand seigneur. Domestiques nombreux, chevaux, chiens; table somptueuse, vins de prix; maison ouverte. —

Bibliothèque magnifique, à laquelle préside le buste de Shakespeare.—Je n'y ai point trouvé un seul des romans de sir Walter Scott; peu de livres français, point de livres modernes, si ce n'est *l'Hermite de la chaussée d'Antin*.

Nous n'avons pas dit un mot à sir Walter Scott de ses romans : il ne les avoue pas, et ne veut pas qu'on lui en parle. Nous nous sommes contentés d'y faire, dans nos promenades avec lui, quelques allusions détournées, qui le flattaient sans l'embarrasser. J'ai demandé en riant à miss Anna Scott si elle connaissait *l'Antiquaire?* — Oui, elle l'avait lu. — Si son père l'avait lu aussi? — Elle ne croyait pas. — Mais elle riait en répondant cela.

La première nuit que je passai à Abbotsford, je sentais, retiré dans ma chambre, une émotion extraordinaire, en pensant que j'allais dormir sous le même toit que sir Walter Scott. J'ouvris ma fenêtre, et je demeurai quelque temps sur le balcon à prêter l'oreille aux bruits et au silence de ce lieu qui me semblait plein de je ne sais quel charme nouveau. Je me trouvais encore bien jeune! La lune éclairait les jardins et faisait briller la Tweed. Mon imagination était fort ébranlée et ne pouvait se figurer que je fusse réellement dans la demeure de l'enchanteur inconnu qui a évoqué et fait sortir du néant tous ces êtres si pleins de vie et d'individualité, toutes ces images si réelles, que ma mémoire ramenait en foule autour de moi.

Je ne pouvais consentir à céder au sommeil, je ne pouvais me décider à éteindre le gaz qui éclairait ma chambre.

Le gaz éclaire tout le château, salons, chambres, corridors, cabinets les plus secrets, et la nuit y est absolument semblable au jour; effet vraiment magique.

Sir Walter est un homme d'environ soixante ans, d'une forte stature, d'une taille élevée; comme lord Byron, il est pied-bot. Il n'a rien de la faiblesse ordinaire de son âge; il est, si l'on peut parler ainsi, dans l'adolescence de la vieillesse, sain et frais et vigoureux et gai. Son front n'est pas fort élevé, ni sa

tête fort large. Ses cheveux blancs semblent de soie; son front avancé et ses sourcils blonds et épais pressent ses yeux bleus, qui sont petits, mais pleins d'intelligence et de finesse. Son regard est observateur et rapide; son nez, un peu gros au bas, un peu court et légèrement retroussé, est séparé de sa bouche par une grande distance. Le rire lui vient facilement et comme malgré lui, et donne au bas de sa figure une expression de bonhomie toute singulière. Sa main, un peu grasse et paysanne, porte souvent à son visage, et au-dessus de sa lèvre, un doigt machinal et maladroit, et ce geste a je ne sais quelle grâce. Je l'ai dit, il rit de bon cœur, il aime la joie; il raconte gaiement, et rit le premier de ce qu'il raconte; il ne peut s'en empêcher; il s'amuse; cela lui monte à la gorge, la détente part, et puis il s'arrête tout à coup, et devient soudain sérieux, d'une manière fort drôle. On dirait que son œil a aperçu tout à coup quelque objet qui doive fixer son attention, comme un chien qui semble courir vers quelque but en toute hâte et qui s'arrête et se retourne soudain, frappé par une mouche qui passe.

Sir Walter nous a menés faire visite à sa fille, madame Lockart. — Vallon à peu de distance d'Abbotsford et dépendant de cette terre. — Eau abondante, joli cottage avec son portique de clématites et de chèvrefeuille. — Mari aimable, joli enfant aux beaux yeux bleus, au front noble et ouvert. — Sir Walter Scott paraît adorer sa fille et son *litle John.*

Sir Walter Scott a pris là du pain pour ses cygnes. Nous avons laissé la calèche au cottage et continué notre promenade à pied, en remontant le vallon et le cours du petit torrent.

Il faisait chaud. Les cheveux blancs de sir Walter étaient mouillés comme s'ils sortaient de l'eau, et les gouttes coulaient de son front et sur tout son visage. Il allait grimpant avec nous comme un jeune homme, et nous racontait, chemin faisant, les mœurs de l'Écosse, les combats des *borderers* et les traditions superstitieuses de chacun des lieux qu'il nous montrait : à Rymer-glen, Thomas-le-rimeur entretenant commerce

avec les fées; à l'étang de Cold-Hill, le taureau d'eau, que les paysans ont vu quelquefois paraître à sa surface. Nous retrouvions, dans ses récits, son penchant au merveilleux; il y mettait une sorte de sérieux qui ressemblait presque à de la croyance. La dame blanche était là, errante dans quelque coin; nous cherchions à reconnaître chaque lieu de ses scènes fantastiques, en errant avec leur auteur. Puis, nous nous reposions à côté des chutes d'eau, heureux de nous sentir seuls avec Walter Scott, loin du monde, de l'avoir tout entier à nous. Nous passâmes ainsi plusieurs heures. Il paraissait lui-même prendre plaisir à s'oublier.

En haut du vallon, il y a une petite plaine, toute violette de bruyères. Sir Walter en cueillit une touffe, qu'il mit à sa casquette en disant gaiement : « Qu'une branche de bruyère soit le *badge* de notre clan! » et nous mîmes des bruyères à notre chapeau, et nous arborâmes les couleurs du *clan* de Walter Scott.

Plus loin, on arrive à son lac de Cold-Hill, séjour du taureau merveilleux. A peine au bord, nous y vîmes accourir, en voguant à pleines voiles, ses deux cygnes solitaires; nous leur jetâmes du pain, mais le chien leur faisait grand'peur et ils n'osaient approcher. C'est là que sir Walter nous a raconté en détail l'histoire du taureau de Cold-Hill, et la superstition des paysans, qui lui ont juré l'avoir vu quelquefois, en passant, s'élever au-dessus de l'eau. Ce lieu est fort désert.

Sir Walter nous avait, pendant cette promenade et à l'occasion de quelques faits héroïques ou merveilleux de l'Écosse, promis de faire chanter à sa fille les ballades de son pays. Le soir, il nous a tenu parole. Madame Lockart était venue dîner au château, et après le dîner il la pria de se mettre à sa harpe et de nous chanter les airs nationaux. Il est fier de la façon dont elle les chante. La musique se fait dans la grande bibliothèque. C'est au milieu des livres de Walter Scott que sont la harpe et le piano de ses filles. Nous nous étions donc établis dans la

bibliothèque, sir Walter Scott assis dans son fauteuil gothique, nous auprès de lui avec M. Hamilton, le reste de la compagnie dans le salon, dont la porte était entr'ouverte. Sir Walter nous expliquait, à Achille et à moi, en français le sujet de chacune des ballades que sa fille allait chanter. Madame Lockart chantait avec un enthousiasme charmant les airs de la patrie. Quoiqu'elle soit d'une figure plutôt agréable que jolie, elle était belle, sa harpe à la main, ses yeux levés vers le ciel, et son visage animé de je ne sais quelle fierté enfantine pleine de grâce; et sir Walter Scott était beau, assis dans son grand fauteuil, les mains croisées sur sa canne; ses yeux devenaient humides, et ils étincelaient; et puis il se levait sans pouvoir s'en défendre; il marchait, en faisant mouvoir fièrement sa tête, et il mêlait sa voix au refrain. Ces airs écossais, la chanson de Marie, la chanson du fils de Rob-Roy, les plaintes au convoi d'un guerrier, le jeune homme empoisonné par sa maîtresse, le dialogue du fils et de la mère, Killicranki et Claverhouse, toutes ces ballades nationales remuaient les âmes écossaises; lui-même, le gros M. Hamilton, espèce d'épicurien goutteux, se sentait emporté.

Sir Walter Scott se lève de bonne heure, à cinq ou six heures du matin. Il travaille un peu, puis va visiter ses chiens; il appelle : *dog, dog, dog,* et il en sort de toutes les portes, de grands, de petits, de toute taille, de toute couleur, Peper, Bévis, etc. Son chien favori est un lévrier magnifique, qui sera, dit-il, plus gros encore de moitié si nous le revoyons l'année prochaine. Sir Walter se promène jusqu'à l'heure du déjeûner, dans le jardin, avec ceux de ses hôtes qu'il rencontre. A neuf heures et demie, la cloche du déjeuner se fait entendre, le thé est sur la table, et les dames paraissent dans la salle à manger. On déjeune largement et longuement. Sir Walter aime alors à causer, à conter; il dialogue ses histoires, il les met en scène; il est mime, il imite le parler et jusqu'à la figure des personnages qu'il veut peindre. Il parle comme il écrit; quand

on l'écoute, on croit lire un de ses romans. A onze heures et demie, sir Walter rentre dans sa *librairie* particulière; il y reste environ deux heures; puis, il fait une grande promenade jusqu'au dîner; son grand travail c'est l'exercice. Le soir il est tout à la compagnie. Telle est la vie, telles sont les habitudes d'Abbotsford.

Quand donc écrit-il? C'est une fée invisible qui fait ses romans. Je la peindrais dans un château plein d'images de chevalerie, pieds nus, portant une robe de tartan bigarré, et sur la tête, une couronne de bruyère.

Edimbourg, vendredi 2 septembre.

J'ai laissé hier sur la route d'Abbotsford, auprès de la pierre où j'étais assis et où j'écrivais ces notes en attendant le passage du courrier, un petit livre de notes qui me manquera beaucoup : perte bien regrettable pour moi. J'avais là tout Abbotsford et l'abbaye de Melrose. Où vont tomber mes impressions et mes souvenirs?

Sir Walter Scott s'est souvenu dans ses mémoires de ces « deux Français amis de miss Dumergue » qui lui ont fait visite dans l'automne de 1825. Il écrivait, à la date des 22 et 24 novembre de cette même année, que « Abbotsford commençait à être hanté par beaucoup trop de compagnie de toute sorte, et surtout d'étrangers, qui avaient le mauvais goût de lui faire dans sa propre maison force compliments, et ne tardaient pas à le convaincre qu'ils ne savaient guère ce dont ils parlaient que pour avoir vu *la Dame du lac* à l'Opéra, » et il se livre, à cette occasion, sur plusieurs, à sa verve caustique. Mais ces « deux Français » avaient trouvé grâce devant ses yeux. « Ils lui avaient plu. Ils étaient disposés d'abord à être complimenteurs, mais ils furent bien vite convaincus que

ce n'était pas l'usage de la maison, et ils furent *agréables.* »

L'un d'eux, ajoute-t-il, avait fait une tragédie dont il a eu la bonne grâce de ne point parler. Mais quel coup d'épingle pour la vanité de celui-là! Il l'appelle *Lenoir.* Prenant pour mnémonique le nom d'une couleur, il était passé en deux mois du *brun* au *noir,* changement fort concevable, surtout chez un étranger, peu familier avec notre langue. Et c'est sous ce nom de Lenoir qu'il me chercha quand, quelques années plus tard, il vint à Paris. On lui assura qu'il n'y avait point à Paris d'auteur tragique appelé Lenoir, c'était sans doute Raynouard qu'il voulait dire; et, sur ce renseignement, il envoya sa carte et ses compliments d'arrivée à l'auteur des *Templiers,* à Passy. Raynouard, à qui l'on rappelait sa visite à Abbotsford, d'abord n'y comprit rien, puis comprit qu'il s'agissait de moi, et me rendit à l'Académie la carte et les compliments. Sir Walter rit beaucoup avec moi ensuite de cette méprise, qu'il me raconta lui-même avec beaucoup de bonhomie et de gaieté.

Voyez la destinée! j'avais cherché à recommander mon nom par quelques ouvrages, et c'est sous celui de Lenoir que je passerai à la postérité. Les biographes des âges futurs, en trouvant ce nom dans les mémoires de Walter Scott, chercheront curieusement quel a pu être cet auteur tragique appelé Lenoir, qui florissait en France vers l'an de grâce 1825, qui ne parlait pas de ses ouvrages, et que Walter Scott trouvait, pour cela sans doute, *agréable.*

NOTE 36, PAGE 151.

LE VENT DE CETTE NUIT.

Avez-vous, cette nuit, entendu la tempête?

Au moment de l'expédition d'Alger, on fut quelques jours sans nouvelles de la flotte, et les bruits les plus sinistres s'étaient répandus dans Paris.

NOTE 37, PAGE 157.

LES POULES DU LOGIS.

Et tous, accompagnant le possesseur nouveau,
Abandonnent la poule et suivent le morceau.

Cette fable a été écrite en un temps, déjà reculé, où la lutte des ambitions était vive, où, à grands coups d'éloquence, celui qui n'était pas ministre cherchait à enlever sa place à celui qui l'était. Le pouvoir, continuellement pris et repris, était la pâture du plus adroit et du plus agile. On ne pouvait s'y reposer longtemps. Dès qu'une ambition l'avait saisie, elle avait toutes les ambitions à ses trousses. Pas un seul moment de calme et de sécurité. On a cru faire une peinture fidèle de cette situation en montrant une pauvre bête, malheureuse du gros morceau qu'elle tient dans son bec, et plus malheureuse, après l'avoir perdu, de rentrer dans la vie privée du poulailler.

NOTE 38, PAGE 160.

Comme ses yeux aimants, effrontés de candeur.

J'ai beaucoup lu Ducis autrefois; j'aimais les vers et j'aimais le poëte. En le relisant dernièrement, j'y ai trouvé cette expression, *de candeur effrontés,* qui, bien que venue naturellement sous ma plume, n'a peut-être été qu'une réminiscence. Je suis tenté de la lui restituer ici.

NOTE 39, PAGE 164.

LE DURTAIN.

Septembre rarement se passe, etc.

Le Durtain est une si petite rivière que personne, assuré-

ment, hors de la vallée qu'il arrose, n'a entendu prononcer son nom. Il sort de sources curieuses, voisines de Provins, et, après un cours d'à peine une lieue, va se perdre, au milieu des prairies, sous des saules et des peupliers, dans une autre petite rivière, longtemps plus connue des meuniers que des poëtes, car elle fait tourner, dans un court espace, quarante moulins. Cette autre petite rivière est la Voulsie, dont un jeune poëte, enlevé sitôt, et si déplorablement, aux espérances des lettres, H. Moreau, a consacré le souvenir dans une élégie charmante, qui seule suffirait pour faire vivre son nom.

NOTE 40, PAGE 168.

LE RUBIS.

Sous leur beau ciel j'ai voulu voir
Ces célèbres monts Pyrénées.

On a cherché à rendre dans cette pièce une impression éprouvée en effet aux Pyrénées, et qu'il a été agréable à l'auteur de reproduire, puisqu'elle le reportait au pays où sa pensée retourne si volontiers.

Saint-Sauveur, 13 août 1833.

Aux approches de la soirée, je descendais de Saint-Sauveur et je suivais, comme les autres désœuvrés des eaux, la promenade qui mène à l'avenue de Luz. En passant sur le pont de marbre, j'aperçus, assez proche, un joli pré bordé de bouquets de frênes et qui s'étend au bord du Gave. J'eus envie d'y marcher, de poser mon pied sur quelque chose de frais et de vert, et, comme j'en demandais l'entrée à un paysan qui remontait près de moi, il me dit : « Que voulez-vous faire dans ce pré? j'en suis le maître. — Je veux, lui ai-je répondu, m'y promener et n'y point faire de mal. » Alors il m'indiqua un

fagot d'épines qui en formait la porte, et j'allai regarder travailler les faucheurs. J'avais du plaisir à fouler la partie fauchée, qui ressemblait à ces allées gazonneuses des beaux parcs d'Angleterre, douces et unies comme du velours, ou, pour être plus vrai, comme du drap bien fin. Toutes ces petites meules de foin fleuri et odorant me causèrent une sensation de plaisir fort vive. Je retrouvai là des impressions de jeunesse que les montagnes les plus belles avaient laissées endormies. Je me sentis transporté aux environs de Provins, et me laissai aller des heures entières à la douceur des souvenirs.

NOTE 41, PAGE 170.

On venait, de tous les hameaux,
De son buis cueillir les rameaux
Pour en fêter Pâques-fleuries.

Le Rubis, décoré du nom de montagne, est un coteau au pied duquel s'étend la ville basse de Provins et qui entoure les murs fortifiés et les jardins en terrasse de l'ancien palais des comtes de Champagne, devenu le collége. Il y croissait, dans l'enfance de l'auteur, beaucoup de buis, dont il ne semble pas qu'il reste aujourd'hui de trace. Des jardins ombragés s'y sont étendus au levant et au couchant et ont fort rétréci l'espace nu et pierreux où montait et où monte encore l'ancien sentier, connu des écoliers.

Un poëte a donné à ce nom que porte le Rubis l'origine suivante : les étymologistes lui en trouveront peut-être une plus vraie.

Un jour, Thibault le chansonnier,
De son palais qui le domine,
Heureux, jeta sur le sentier
Son riche anneau de chevalier
Qu'il rapportait de Palestine.

Nul depuis ne l'a retrouvé;
Mais la montagne s'en décore;
Et, de l'oubli du moins sauvé,
Dans le nom qu'elle a conservé,
Le rubis caché brille encore.

NOTE 42, PAGE 171.

Ces vieux remparts,
Jérusalem, où leurs regards
Croyaient retrouver ton image.

Des historiens racontent que, lorsque les croisés de Champagne, qui accompagnaient outre-mer le roi Thibault, arrivèrent devant Jérusalem, ils lui trouvèrent avec leur ville de Provins une grande ressemblance, et cette ressemblance devint telle pour eux, qu'à leur retour, en apercevant de loin la tour, le dôme et les remparts de leur ville natale, ils furent saisis du souvenir de la ville sainte, et se mirent à crier, en battant des mains : Jérusalem! Jérusalem!

NOTE 43, PAGE 171.

Chaque aurore, aux mois printaniers,
Récoltait la moisson fleurie.

Cette charmante moisson avait encore lieu, autour de Provins, dans les dernières années du dernier siècle. Peu à peu elle a disparu. On ne trouverait plus guère la rose de Provins cultivée dans son sol adoptif, que chez quelques curieux, qui la soignent par patriotisme.

La rose de Provins, devenue la rose rouge des Lancastres, a été rapportée de Syrie par Thibault le Chansonnier, et avait retrouvé sur les coteaux qui environnent la ville un sol si semblable à son sol natal, qu'elle s'y perpétuait sans dégénérer; ce qui n'est pas ailleurs. Son espèce se distingue de toutes les autres espèces. Elle a la couleur de la cerise, pourprée et

veloutée. Son odeur toute particulière et très-suave se conserve, comme sa couleur elle-même, après qu'elle est séchée et mise en poudre, et devient même alors plus fine et plus pénétrante. Elle se cultive en champs; on la tient basse et près de terre, comme ces vignes du golfe de Lépante qui donnent le raisin de Corinthe, et la récolte s'en fait le matin, avant le lever du soleil, et lorsqu'elle est encore couverte de rosée.

On faisait autrefois avec les roses de Provins des conserves, et surtout des sachets et des coussins qu'on offrai en présents aux rois, reines et grands personnages qui faisaient leur entrée dans la ville. C'était l'hommage officiel e accoutumé.

Ainsi on en offrit à la reine Catherine de Médicis, allant au-devant du roi Henri III, à son retour de Pologne.

Ainsi à Henri IV, après la reddition de la ville, qui avait tenu pour la Ligue, et où il fit son entrée en vainqueur et en roi en colère.

Ainsi à Isabeau de Bavière, à son arrivée à Provins, lorsqu'elle y établit sa résidence dans cet hôtel du Grand-Mouton qu'ont pu voir encore avec ses sculptures en bois les anciens de la ville.

Quand Charles VII se présenta avec la Pucelle d'Orléans devant Provins, qui s'était courageusement délivré de l'occupation anglaise, on vint les recevoir à la porte Saint-Jean pour les conduire processionnellement faire leurs dévotions à l'église *collégiale et royale* de Saint-Quiriace, et on offrit alors au roi, avec les clefs de la ville, des *sachets* et des *coussins de roses.*

C'est grâce à ses roses que la vieille renommée de Provins dure encore. Si éloigné qu'on se trouve de cette ville, qu'on vienne à prononcer son nom, tout le monde de dire : la ville des roses. Hélas! l'utilité et l'avantage ont pris le dessus : les roses n'ont pu lutter contre la betterave et le colza. Provins a perdu sa couronne. Toutes ses gloires sont en ruine; celle-là du moins serait si facile à restaurer!

NOTE 44, PAGE 171.

La ville qui me vit enfant
Jouer autour de ses fontaines.

En ce temps-là, il y avait à Provins des fontaines au milieu des places, où les enfants allaient jouer avec l'eau, malgré la défense des grands parents, tandis qu'assises autour des bassins ou debout contre les parapets, les fortes et belles servantes qui venaient chercher la provision du jour, ma mie Gothon, ou ma mie Dorothée, causaient gaiement, en attendant leur tour, appuyées, à la manière des femmes du Poussin, sur leur broc de cuivre poli et luisant. Si quelqu'un cherchait aujourd'hui ces fontaines, il ne les trouverait plus guère que sous forme de bornes, au coin des rues, jetant une eau cachée et comme honteuse.

La fontaine de la place du Val n'avait assurément rien de remarquable, mais celle de la place de Saint-Ayoul, dont on peut juger par les gravures qui en ont été faites, était du moins curieuse, ancienne, historique; il s'y rattachait des souvenirs de notre plus vieux temps. Mais elle gênait les bœufs du marché.

Celle qui reste encore, en face du palais des comtesses de Champagne, devenu l'Hôtel-Dieu, n'est pas plus que les autres un monument; on regretterait toutefois qu'une borne bien neuve remplaçât son vieux bassin hexagone et ces trois têtes de serpents, où un antiquaire a cru un moment retrouver celles du trépied de Delphes, qui auraient été apportées par les croisés de Provins, après la prise de Constantinople.

NOTE 45, PAGE 177.

LE RETOUR A TANCARVILLE (a).

A mon émotion je sens que j'en approche.

Il est difficile d'imaginer de plus divers et de plus merveilleux changements que ceux dont ce beau lieu a été le théâtre dans le cours d'un demi-siècle.

Tancarville est, comme on sait, à l'embouchure de la Seine, qui s'élargit démesurément à cet endroit et prend l'apparence d'un grand golfe, surtout à la haute marée. Cet espace de près de deux lieues, qui le sépare de Quillebœuf et où se fait la rencontre et le combat de la Seine et de la mer, était, de temps immémorial, fort redouté des navires, rempli de sables mouvants, de bancs fixes, et aussi de bâtiments naufragés qui laissaient apercevoir à la mer basse la pointe de leurs mâts. La variation des courants et la mobilité des sables changeaient incessamment la place du chenal, et il fallait en tout temps des pilotes expérimentés pour conduire les vaisseaux de Rouen ou du Havre à travers les difficultés et les écueils. Tantôt la passe était devant Quillebœuf, et alors Tancarville était un pauvre petit port triste et désert; tantôt elle venait devant Tancarville, et Quillebœuf si florissant n'était plus qu'un lieu misérable et abandonné.

J'ai vu plusieurs révolutions de ce genre, mais aucune plus surprenante pour moi que la dernière, à laquelle les grands travaux de canalisation de la Seine paraissent devoir assurer une entière et durable fixité.

Tout le temps que je *possédai* les ruines de Tancarville, de 1808 à 1816, Tancarville a été le lieu le plus inconnu et le plus oublié du monde; personne n'y passait; il y avait dans le petit

(a) Voy. sur Tancarville, notes des *Poésies premières*, t. II, page 408.

port quelques barques de pêcheur, il y venait çà et là quelques voiles, et, au pied des falaises que le château domine, devant la roche alors non écroulée de Pierre-Gante, c'était un immense espace d'eau, que je m'étais accoutumé à appeler la mer.

Dix ou quinze ans après, je l'ai revu. Complète métamorphose. Tout le mouvement et la prospérité de l'autre rive étaient passés à celle-ci. Le village était animé, le port rempli de navires, l'auberge de buveurs; le meunier faisait bâtir une belle maison, le cabaretier regardait avec fierté entrer les marins au port, le bateau à vapeur passait joyeux près du bord, avec des dames sur le pont, portant des ombrelles; les lieux jadis fréquentés par moi seul étaient pleins de visiteurs, d'artistes dessinant les ruines; et *mes* bois solitaires, achetés par un illustre maréchal, avaient vu leurs routes, auparavant négligées et gazonnées, devenir des allées de parc, et se parer des beaux noms de Valence, de Tarragone et de Lérida.

Dix ou quinze ans après, métamorphose nouvelle, et cette fois définitive. Étonnement profond. Plus de port, plus de voiles, plus de mer, plus d'eau; une prairie à perte de vue; une prospérité champêtre au lieu d'une prospérité maritime; au lieu de matelots, des gardeurs de moutons et de bœufs. Les sables mouvants se sont enfin arrêtés, ont durci, sont devenus riches et féconds; et de magnifiques travaux, endiguant le fleuve, assurent aux heureux possesseurs la perpétuité de leurs conquêtes. Le château de Tancarville est à la mode. On voit au bas de l'avenue des calèches; on y vient faire des parties de plaisir du Havre, de Bolbec, de Caudebec, de Rouen même; et, en regardant du haut de la terrasse, aujourd'hui ombragée de peupliers, ces grands et vastes prés qui remplacent la mer, on ne paraît guère se douter de tout ce que ce lieu, qui a tant gagné en gaieté et en richesse, a perdu en charme et en beauté,

NOTE 46, PAGE 180.

Voilà
La chambre que Lebrun a jadis habitée.

Reproduction vraie et littérale des paroles mêmes de la gardienne du lieu; tous ces menus détails sont à elle; c'est la prose de la bonne femme, à laquelle il n'a rien été ajouté que des rimes.

NOTES

DES

ÉPITRES FAMILIÈRES

NOTE 47, PAGE 197.

LE ROI DE GRÈCE.

Peu satisfait du choix, monsieur de Metternick,
A Vienne, d'en jaser; à Paris, le public.

L'Autriche, restée en dehors des combinaisons de la France, de l'Angleterre et de la Russie, voyait naturellement sans faveur l'arrangement des affaires grecques, et surtout la nomination comme roi d'un prince devenu Anglais.

NOTE 48, PAGE 197.

Le Courrier, mon ami, qui ne rit pas du tout,
Comme *français*, trouvait le roi peu de son goût.

On voit qu'il s'agit d'une feuille politique du temps, *le Courrier français,* journal fort libéral et fort sérieux, auquel avait été réunie *la Renommée.*

NOTE 49, PAGE 198.

Rompre quand le contrat avait été signé.

Protocole du 12 juillet 1827.

NOTE 50, PAGE 199.

Et puis, trois jeunes sœurs me viennent en mémoire,
Que j'aime, et qui tout bas m'ont prié pour sa gloire.

Des jeunes filles, qui voyaient quelquefois à Paris le prince Léopold dans le salon de leur mère, l'avaient pris sous leur protection et avaient instamment prié l'auteur de supprimer quelques traits de sa satire. C'est là tout ce que signifient ces vers, auxquels d'aimables noms ôteraient leur obscurité, s'il n'était mieux qu'ils demeurassent le secret du poëte.

Du reste on peut apercevoir que toute cette première partie du *Roi de Grèce* a subi des suppressions. Ainsi mutilée, elle a perdu ses proportions et quelques-uns de ses vers les plus piquants. Mais des convenances de plus d'une sorte, qui ne pouvaient retenir l'auteur en 1830, lui font aujourd'hui le devoir d'une réserve que tout le monde ne trouvera peut-être pas encore suffisante. Il aurait volontiers supprimé toute cette première partie si elle n'avait été jugée absolument nécessaire au reste de la pièce.

NOTE 51, PAGE 200.

Si par Jérusalem Rothschild est retenu.

M. J. de Rothschild tenait le sceptre de la finance en 1830, comme il le tient encore aujourd'hui. Les plaisanteries populaires devaient naturellement trouver alors un écho dans un poëme de la nature de celui-ci, A l'époque où ce poëme nous re-

porte, le bruit avait couru, et plusieurs feuilles anglaises et françaises avaient répété, que le célèbre banquier israélite songeait à rétablir le royaume de Jérusalem et à y rappeler, pour accomplir la prophétie, tous les Juifs répandus sur la surface de la terre. Après l'invasion des Russes en Turquie et le traité qui a suivi le passage des Balkans, le baron de Rothschild, ce sont toujours les journaux du temps qui parlent, avait proposé au Grand-Seigneur, pour l'aider à payer ses impositions de guerre, de lui acheter la souveraineté de Jérusalem, et l'aurait, disaient-ils, revendue en détail, et partagée en baronnies, marquisats et principautés. Et ainsi, tout en servant sa religion et son peuple, il eût, par le morcellement des terrains sacrés, fait une excellente affaire.

On ne rappelle ici ces bruits et ces bavardages de la crédulité et de la malignité publiques que pour expliquer un vers qui, sans cette explication, n'aurait pas de sens.

NOTE 52, PAGE 200.

Laffitte aux pauvres Grecs ne conviendrait pas mal.

Quand j'appelais ainsi M. Laffitte au trône de Grèce et égayais mes vers du nom de Jacques Ier, je ne me doutais guère que bientôt le banquier quitterait son hôtel de la rue d'Artois pour aller occuper le palais du président du conseil et pour diriger des destinées bien autrement importantes dans le monde que celles du peuple grec. Il nous a fallu dire adieu de même aux beaux bals qu'il nous donnait, et si nous avons perdu quelque chose à son élévation, il n'est pas sûr qu'il y ait gagné.

Plusieurs de mes amis, qui sont les siens, m'engageaient, avant ce changement de fortune, à supprimer quelques vers de ce morceau, et j'hésitais, car je pouvais craindre de paraître caresser la vanité d'un homme riche dans le tableau complaisant de son opulence, si quelques petites piqûres, assez inno-

centes d'ailleurs, ne lui faisaient sentir à lui-même que je n'avais nulle intention de flatterie. Je ne pensais pas, au reste, et je ne pense pas encore, que rien dans ce morceau soit de nature à blesser un homme honorable, un homme qui a rendu des services à la France pendant quinze ans dans les rangs de l'opposition, un homme qui a toujours fait servir sa fortune à aider le malheur et à seconder la liberté, et qui enfin, dans les jours les plus difficiles de cette dernière révolution, a montré un courage et un dévouement qui doivent le rendre cher à tous les amis du pays. A ces sentiments que lui doit le public, j'aime à joindre des sentiments d'attachement personnel. Je pensais d'autant moins que quelques-uns de ces vers dussent le blesser, que javais dessein de les lui lire à lui-même, assuré qu'il en rirait le premier de très-bonne grâce, et qu'il était trop homme d'esprit pour prendre au grand sérieux une plaisanterie.

NOTE 53, PAGE 202.

Entendre en roi la messe au temple de Thésée.

Le temple de Thésée était l'église chrétienne d'Athènes. C'est un musée aujourd'hui. Il servait aussi, alors, de sépulture aux étrangers morts en Grèce. J'ai rappelé ailleurs l'épitaphe, que j'ai vue sur la tombe d'un jeune Anglais, écrite au crayon de la main de lord Byron.

Dans une longue et grave maladie dont je fus près de mourir au couvent d'Athènes, je me souviens que l'idée d'une telle sépulture me venait à l'esprit comme une consolation.

NOTE 54, PAGE 203.

Voir les Grecs aux pieds nus danser la Romaïque...
A Smyrne, il m'en souvient, je l'ai vue un beau soir...

La Romaïque est la danse populaire de la Grèce.

Smyrne, lundi 31 juillet 1820.

Hier soir, en rentrant chez nous de la promenade, en revenant de prendre des glaces au bord de la mer selon notre habitude, nous avons été attirés par un bruit d'instruments vers une maison où se faisait une noce grecque. Il nous fut facile de satisfaire notre curiosité. Notre qualité d'étrangers a d'abord été toute-puissante sur le janissaire qui gardait l'entrée de la maison, et le maître du lieu nous a introduits avec beaucoup d'empressement dans la chambre où l'on dansait, a déplacé brusquement les femmes pour nous faire asseoir, et est venu nous offrir des limonades et des dragées. C'est là que j'ai pu *étudier* avec quelques détails la Romaïque, que je n'avais vue jusque-là qu'en passant dans des fêtes de campagne aux environs d'Athènes.

La mariée dansait quand nous sommes entrés; une heure après, quand nous sommes sortis, la mariée dansait encore, et n'avait pas un seul moment discontinué. C'est une coutume des Grecs, que la mariée danse tour à tour avec tous ses parents. A peine l'un a-t-il fini que, sans interruption de la musique, l'autre commence ou plutôt continue.

La Romaïque est une danse agréable et ingénieuse. D'abord les femmes se mettent à se mouvoir en rond, et l'une d'elles conduit le chœur en agitant un mouchoir qu'elle tient à la main. Un homme se met de la partie en tenant également à la main un mouchoir qu'il agite. Il détache bientôt de la bande la danseuse qu'il a choisie; ici, c'est toujours la mariée; ils figurent seuls une espèce de scène qui n'est pas sans grâce et sans volupté. C'est une poursuite. Le danseur, tenant la main de sa danseuse, la conduit autour de la salle en se tournant sans cesse vers elle et en agitant son mouchoir comme en signe de triomphe. Ensuite ils se balancent l'un devant l'autre et se font des coquetteries agaçantes, ils tournent l'un devant l'autre et se donnent des grâces; l'amant avance, la maîtresse

recule; ils tiennent chacun un bout de chaque mouchoir, l'amant, pour rapprocher la distance, les tourne autour de sa main, la maîtresse les détourne; elle recule, il avance encore, et, les yeux enflammés, les deux bras étendus, semble prêt à la saisir et à la presser tout entière contre lui. Un petit sifflement voluptueux l'excite, de petits cris poussés de moment en moment l'animent, la danse est devenue peu à peu plus vive, le mouvement plus rapide, et elle finit à temps pour que l'indécence ne succède pas à la volupté. Cette danse, qu'exécutent quelquefois deux femmes, est conduite par une musique monotone qui répète sans cesse le même air et dure sans s'arrêter pendant des heures entières.

NOTE 55, PAGE 207.

Ni fourneau de Harel, ni marmite autoclave.

Harel, écrivain philanthrope, auteur du *Ménage sociétaire*, avait inventé un *fourneau* économique, recommandé par les journaux du temps, comme la *marmite autoclave*, alors aussi de nouvelle invention.

NOTE 56, PAGE 207.

Jouit de frissonner sous le frais du matin.

Souvenir du brave Albanais qui fut mon compagnon durant toutes mes courses en Grèce [a].

S'il lui arrivait de coucher dans une ville et dans un lit, il se sentait toujours très-fatigué à son réveil; mais s'il couchait sur la terre, devant l'ouverture de notre tente, sans quitter ses armes, en se réveillant couvert d'une abondante rosée, il frissonnait avec délices, et disait : *Che buon fresco!*

[a] Voy. notes du chant VII du *Voyage de Grèce*, t. II, p. 367.

Presque tous les Albanais se ressemblent. Pour lit une capote, pour oreiller une pierre, pour dais le ciel. Leurs armes sont très-luisantes ; à leur réveil, leur premier soin est de les polir.

Demitri ne se considérait pas de la même espèce que les Turcs, ou même que les Grecs de Morée ; il sentait autant de mépris pour ceux-ci que de haine pour ceux-là. Je l'ai plus d'une fois pu remarquer, quand il voyait un Turc, son œil étincelait, un instinct d'enfance le portait à se jeter sur lui. Les Kleftes n'étaient pas des brigands comme d'autres, c'étaient des hommes armés pour aller à la chasse de leurs ennemis. Vaincus et opprimés, ils s'étaient fait de l'indépendance avec le sabre et le pistolet.

NOTE 57, PAGE 207.

> Des maisons aux toits plats et sans ordre, où les grues
> Amassent leur gros nid comme un dôme posé ;
> Des palmiers, triste aspect !

J'ai eu principalement en vue Athènes ; je ne pense pas qu'il y ait de palmiers ailleurs, ni dans l'Attique ni dans la Morée. Ils ne sont même pas à Athènes en grand nombre ; trois ou quatre seulement s'y rencontrent, mais sur des points culminants qui les présentent tout d'abord aux yeux, ce qui donne à la ville, avec ses gros nids de grues posés de tous côtés sur les mosquées et les monuments, un air particulier et tout oriental.

On sait que les grues sont pour les Orientaux un objet de respect et de superstition ; ils considèrent comme heureuse la maison que ces animaux adoptent et protégent de leurs nids.

Lorsque j'ai vu Athènes pour la première fois, j'y suis arrivé à la nuit tombée ; mon guide m'y fit entrer par la porte du Pirée, qui me parut être celle d'une ferme. De jour, j'aurais

aperçu à ma gauche, au dedans du mur d'enceinte, le temple de Thésée, mais l'ombre m'empêchait de distinguer ni ce temple ni le Parthénon, que j'avais aperçu de si loin en mer. Je ne voyais que des rues étroites, basses, tortueuses et mal pavées, je me croyais dans un village ou dans un faubourg; ce n'est qu'en arrivant à la maison du consul de France que je reconnus que j'étais dans la ville même. Toute la nuit j'entendis de mon lit des ânes braire, et j'avais bien de la peine à me figurer que je m'endormais dans Athènes.

Mais le lendemain, au jour, le village avait disparu, la ville antique était ressuscitée. De la terrasse de la maison consulaire, où j'avais reçu l'hospitalité, j'aperçus tout d'abord, en m'éveillant, la citadelle et le temple de Thésée; et je n'attendis pas que la chaleur fût passée pour aller reconnaître les autres monuments d'Athènes, le moderne et l'antique, les temples détruits, les mosquées debout, le panthéon d'Adrien et le bazar, le monument choragique de Lysicrate et le couvent des Capucins dans lequel il est enclavé, le théâtre de Bacchus, la grotte de Pan, le temple de Jupiter Olympien, le portique de l'Agora, la tour des Vents, etc.

J'étais enfin véritablement à Athènes, étonné seulement de rencontrer dans ces rues étroites, misérables, et si pleines de grands souvenirs, un peuple si différent de celui que j'y étais venu chercher. Ces Turcs assis et fumant le long des boutiques, ces delhis, ces janissaires, ces Albanais, ces Moraïtes, ces Arabes, ces gens si divers d'habit et même de couleur, ces femmes grecques, les cheveux tressés et le sein pendant, ces femmes turques précédées d'esclaves noires, cachées sous leur voile et comme masquées; quelques palmiers aperçus çà et là, des cigognes perchées de tous côtés sur les nids au sommet des ruines antiques et des constructions nouvelles; ces ânes nombreux qu'on voyait passer et qu'on entendait crier de toutes parts, seule vie, seul mouvement de cette ville muette et immobile, tout cela me remplissait d'un étonnement merveilleux,

et je me demandais : Suis-je bien véritablement à Athènes? Le Pnyx était là pour me répondre.

De tout ce qui reste d'Athènes, le Pnyx est ce qui parle le plus haut et le plus profondément à l'imagination et au cœur, monument indestructible taillé dans le roc et qu'on retrouvera encore quand le temple de Thésée et le Parthénon ne seront plus. Je suis monté avec une grande émotion sur cette tribune encore entière, encore éloquente, où sont montés les Démosthène et les Périclès. Je marchais avec une sorte de respect sur les degrés qui y conduisent. Ces gradins où s'asseyaient les archontes et les magistrats, ces entaillements de la pierre où l'on plaçait les tables des lois, ce vaste cercle où se pressait un peuple tantôt tumultueux, tantôt immobile à la voix de ses orateurs, et, en face, la citadelle avec tous ses temples, et, au-dessous, la ville d'Athènes, ses colonnes, ses monuments : quel lieu existe-t-il qui soit plus capable de remuer et d'élever l'âme? C'est du haut du Pnyx qu'il faut voir Athènes. Il n'y a pas de lieu célèbre moins sujet à contradiction, plus entier, plus vivant pour ainsi dire; c'est là qu'on habite surtout avec le peuple athénien et ses grands hommes. Il semble que ceux qu'on y voyait autrefois ne sont qu'absents.

Un soir, tandis que j'étais sur le Pnyx, la nuit est venue, elle a caché à demi l'Athènes moderne et ne laissait apercevoir dans l'ombre que les hauts monuments de l'ancienne; il m'a semblé que les Athéniens venaient de quitter le Pnyx, qu'ils étaient allés dormir, et qu'au point du jour ils devaient revenir écouter les Philippiques ou l'oraison funèbre des guerriers morts à Marathon.

NOTE 58, PAGE 207.

Là, croit-on qu'un journal dise : « Le roi de Grèce
Est sorti pour la chasse, ou rentré pour la messe ? »

C'est l'histoire journalière du règne de Charles X. Voyez les feuilles du temps :

« Aujourd'hui le Roi est allé à la chasse dans la forêt de Rambouillet, etc. »

« Aujourd'hui le Roi a entendu la messe dans ses appartements, etc. » (a)

NOTE 59, PAGE 208.

Et l'hiver, où sont les cheminées?
Le plaisir du foyer en Grèce est inconnu;
L'hiver même avec lui.

En 1820, il n'y avait à Athènes qu'une seule cheminée. Lord Byron l'avait fait faire au couvent franciscain, dans la chambre qu'il habitait en 1819, et que j'ai habitée moi-même l'année suivante. C'était alors une véritable nouveauté.

NOTE 60, PAGE 208.

Car, sans ingénieurs, par l'eau du ciel creusée,
La route est comme au temps où voyageait Thésée.

Cela est littéralement exact, ou du moins l'était à l'époque où je voyageais en Grèce (1820).

Depuis les plus anciens temps il n'a point été fait d'autres chemins que ceux que la nature a laissés à travers les montagnes, et qu'ont tracés sur les pentes et le long des rochers les pieds des chevaux et des hommes. On est à peu près certain qu'aux lieux où l'on passe les vieux Grecs ont passé : routes dangereuses au bord des précipices, remplies de pierres roulantes, et qui servent souvent elles-mêmes de lit aux torrents. On comprend que de tels sentiers soient interdits aux voitures. J'ai pourtant rencontré, sur le bord du chemin près

(a) Il faut souvent se rappeler l'époque où ces notes ont été écrites, les unes en même temps que le poëme, plusieurs au temps même où je voyageais en Grèce, les autres après 1830.

de Corinthe, une roue renversée; c'est la seule roue que j'aie vue en Grèce.

Point d'auberges; quelques khans malpropres, la plupart remplis de sales insectes; aussi est-il difficile de s'y arrêter. Notre petite caravane couchait presque toujours en plein air. Lorsque le soir approchait, nous nous arrêtions sur le penchant ou sur le sommet d'une montagne, pour éviter que l'humidité des vallées ajoutât à la fraîcheur de la nuit. Alors on lâchait les chevaux dans les blés, c'est l'usage; on faisait une place nette en coupant les broussailles et les hautes herbes avec les sabres, qui ne nous ont jamais, je dois le dire, servi qu'à cela. On dressait une grande tente et, sous cette tente, mon lit et celui de mes compagnons. On allumait un grand feu, autour duquel l'Albanais, le janissaire et les agoyats prolongeaient la soirée en fumant et en soupant; puis ils s'étendaient pour dormir, tout armés, autour de la tente, sur la terre.

Un des agoyats seulement veillait et faisait la garde, moins contre les hommes que contre les loups, attirés quelquefois par l'odeur des chevaux. Près de Tsouka, en Arcadie, l'agoyat de garde en a vu rôder un autour du grand poirier auquel était accrochée ma tente.

C'était une douce vie que cette vie aventureuse. Le plaisir d'une liberté sans bornes et l'émotion du danger lui donnaient je ne sais quel charme inconnu. C'était une impression toujours nouvelle et délicieuse que j'éprouvais, quand, me réveillant au milieu de la nuit dans cette sorte d'oubli que le sommeil amène et qui se prolonge encore un moment après le réveil, je me rappelais tout à coup ma fortune voyageuse et le lieu où je m'étais endormi la veille; je voyais le ciel sur ma tête à travers les feuilles des platanes et l'ouverture de ma tente; je regardais un moment les belles étoiles et je me rendormais avec délices.

Au réveil c'étaient des sites ravissants que souvent la nuit nous avait empêchés de voir au moment de l'arrivée, c'étaient

des vallées charmantes, c'étaient de jolies rivières, quelquefois la mer lointaine; et tout cela avait des noms si beaux et si pleins de souvenirs! Il se trouvait souvent que les buissons au milieu desquels on s'était endormi avec méfiance, et où l'on craignait de rencontrer des reptiles et des animaux sales ou malfaisants, étaient, au jour, des myrtes en fleur, des lentisques bleus, des lauriers roses. Ce sont là du reste les arbustes que l'on rencontre dans toute la Grèce : ils la personnifient.

Dès quatre heures du matin la caravane était debout; on sifflait, et les chevaux sortaient des blés et venaient à l'appel. Tandis qu'on rechargeait, sur les mulets, les lits, les bagages, les malles, la batterie de cuisine, nous prenions le thé, et puis en route! Le janissaire ouvrait la marche à cheval, en tête de notre longue file, en chantant sa chanson accoutumée du matin. Le nom d'Allah était répété par les échos de Sparte, de l'Ithôme et de l'Arcadie. Un agoyat marchait devant son cheval en portant sa pipe et en dansant comme David devant l'arche sainte.

Nous chevauchions, mes compagnons et moi, à la queue de la file, et l'Albanais fermait la marche; les sentiers sont si étroits qu'on peut rarement y marcher deux de front. Si on avait quelque ordre à donner en tête de la caravane, il passait de voix en voix jusqu'au janissaire, et la réponse revenait de même.

Le déjeuner se faisait presque à cheval, ou bien l'on s'arrêtait près de la première source rencontrée au bord du chemin. Toutes les fois qu'on apercevait une source, il était bien difficile de ne pas descendre pour y boire; toutes les fois qu'on apercevait sous les platanes des paysans autour des grandes chaudières de lait et faisant du fromage, il était impossible d'empêcher la caravane tout entière de sauter à terre et d'entourer la chaudière. Nos gens, buvant à même, y jetaient de grosses bouchées de pain qu'ils repêchaient ensuite avec les grandes cuillères des bergers.

Si on passait dans les villages, on achetait des provisions, et de cette manière : l'Albanais allait criant à haute voix : « Que ceux qui ont des œufs les apportent! que ceux qui ont des poulets les apportent! que ceux qui ont des figues les apportent! » Et on voyait alors de tous côtés les maisons s'ouvrir et des femmes âgées ou de petits enfants apporter en tremblant ce qu'ils avaient; mais on le leur payait, quoique, en compagnie du janissaire, il fût loisible de s'en dispenser.

Quant à la viande, on la trouvait sur pied. En passant près d'un troupeau, on y prenait, de gré ou de force, un chevreau, que l'on avait la générosité de payer deux ou trois francs au chevrier, et on le faisait cuire sur place et au lieu même où tout à l'heure on l'avait vu paître. Quelque vieux tronc creusé servait de foyer; ses branches fournissaient le bois, la broche était cueillie à l'olivier voisin; on suspendait le chevreau à une ficelle, et le vent se chargeait de tourner le rôti.

Nous portions avec nous deux petits tonneaux, l'un qu'on remplissait d'eau, chaque jour, à la source qui semblait la meilleure, c'était toujours la dernière; l'autre qui contenait la provision de vin, provision qu'il fallait renouveler presque aussi souvent que celle de l'eau. Nos hommes se nourrissaient pour ainsi dire de vin, plus que sobres sur tout le reste. C'était le carême; les Grecs en ont quatre, ils font abstinence une grande partie de l'année avec beaucoup de rigueur, mais le vin ne leur est pas défendu. Au reste, le vin est de petite dépense, car il vaut, en Grèce, moins de deux sous la bouteille : vin pourtant fort bon, mais il faut être accoutumé à son goût, car en presque tous les cantons de Grèce, excepté à Zéa et à Pyrgos, on y mêle de la résine, ce qui le rend du moins très-sain. Les cabaretiers de Paris ne se doutent guère, en suspendant des pommes de pin à l'enseigne de leurs cabarets, que cet usage remonte à la Grèce, et peut-être y a-t-il des savants qui ne savent pas plus que les cabaretiers pourquoi la pomme de pin est consacrée à Bacchus.

A midi, c'est l'heure brûlante, on s'arrêtait pour le repos du milieu du jour dans quelque lieu herbeux et ombragé, ordinairement près d'une source, et quelquefois d'une rivière, sous les platanes. On déchargeait les chevaux et les mulets, on faisait des malles une grande table, et pendant que nous dormions, notre infatigable Albanais préparait le dîner. C'était, indépendamment de chevreaux, de poules, d'œufs, du riz dans lequel on faisait bouillir la poule, et des légumes appelés *succhetes,* de l'espèce du concombre, mais dont la chair a le goût du fond d'artichaut. Le dessert se composait d'un chapelet de figues de Calamata, de langues d'Andrinople, de citrons ou de pastèques. Les environs d'Athènes ont d'excellent raisin; mais la Grèce, qui pourrait être féconde si elle était cultivée, ne produit ni légumes ni fruits. En mangeant la fade poule au riz et les pastèques plus fades encore, nous tournions nos yeux vers la France. Malgré son ciel, ses pluies, ses trop longs hivers, c'est encore le meilleur pays de la terre.

C'est ainsi que nous faisions chaque jour huit ou dix heures de chemin, car en Grèce on ne compte pas par lieues ni par milles, mais par heures. Une heure de marche correspond environ à trois milles anglais.

Maintenant un voyage en Grèce serait moins heureux et moins paisible. Je doute que les routes et les sentiers soient aussi sûrs. On rencontre des villages brûlés dont les habitants sont en fuite, quelques bandes de soldats le long du chemin, lesquels n'en accroissent guère la sûreté; quelque soldat isolé et traînard, plus dangereux que les autres. On doit trouver des chevaux et des vivres moins facilement; il serait malsain de dormir à l'air et sur les montagnes. Si quelque ordre a pu s'établir, du moins la liberté du voyage n'existe plus. La Grèce, en devenant européenne, a sans doute établi une police, des passe-ports, des douanes, tout l'ordre et toutes les incommodités et vexations des pays civilisés.

NOTE 61, PAGE 209.

Que je voudrais te voir,
Vieux Colocotroni, faire ta cour un soir!

Colocotroni est une figure de Klefte tellement caractérisée qu'on ne pouvait en effet songer sans hilarité à lui voir, sous son fez et sous sa moustache, occuper une place de courtisan auprès du roi d'Athènes. Héros de montagnes, dont le père, le grand-père, presque tous les proches, étaient morts les armes à la main, il avait gardé les vieilles mœurs, même en devenant généralissime de l'armée grecque. C'était toujours un chef de bandes, avide, turbulent, indiscipliné, impuissant à se soumettre à l'autorité d'un gouvernement quelconque; il prétendait à gouverner lui-même la Grèce, et il savait à peine signer son nom; mais on l'admirait pour son indomptable courage, et c'est une des grandes individualités de la révolution grecque.

Nous ne sommes pas assez éloignés du temps où les héros de cette révolution étaient si populaires en France pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici leurs titres de gloire. J'ai parlé précédemment, dans les notes du poëme de *la Grèce,* de presque tous ceux que je nomme dans celui-ci, excepté peut-être de Bobolina, cette veuve admirable d'un capitaine de spetzia, qui, à la première nouvelle de l'insurrection, arma à ses frais trois vaisseaux dont elle prit le commandement, et alla se joindre à la flotte grecque réunie à Hydra sous les ordres de l'amiral Tombasis.

NOTE 62, PAGE 210.

Ah! messieurs, si l'on fait des duchesses nouvelles,
Pardieu, dans le pays j'en sais trois, et fort belles,
Qu'une cour aimerait peut-être à regarder,
Et qu'au roi dès demain je veux recommander.

Ces vers ont entendu désigner trois jeunes grecques fort

belles en effet, dans la demeure desquelles j'ai reçu l'hospitalité.

Les ravages de la guerre ont détruit cette demeure, où il m'a semblé retrouver entières les mœurs des premiers temps. C'était à Livadie, entre l'Hélicon et le Parnasse. Le primat, père de ces trois jeunes femmes, homme alors fort riche et maître de plusieurs grands villages le long de la belle plaine de Livadie, était entre tous bienfaisant et hospitalier. Il se nommait Logothéti. S'il apprenait que des étrangers, des Francs, en route à travers la Grèce, dussent passer par sa ville, il envoyait par les chemins des serviteurs pour les attendre et les inviter à s'arrêter chez lui. C'est ainsi que je fus attiré et introduit avec mes compagnons dans une maison belle et spacieuse, où deux étages de galeries formaient de trois côtés une cour, remplie, comme une cour de ferme, d'oies, de poules, de canards. Les images champêtres s'y mêlaient au luxe d'un sérail. On pouvait se croire chez un des patriarches de l'antique Orient.

L'appartement des étrangers était une grande et riche salle entourée d'un divan, et comme percée à jour par les nombreuses fenêtres qui l'éclairaient de trois côtés. De ces fenêtres en vitraux et de forme orientale, on dominait, comme suspendu au-dessus de la ville, la plaine entière de Livadie, et la vue embrassait jusqu'à l'Eubée.

Quand les serviteurs sont accourus prendre nos chevaux et nos bagages, le maître était absent; ses trois filles vinrent nous rendre visite et nous baiser la main; c'était l'usage! On apprit que nous étions Français et on nous fit servir un souper à la française. Assis à une fort bonne table, sur des chaises, ce qui est un point à noter, servis en argenterie, point à noter encore, chose nouvelle, une dizaine de serviteurs, hommes et femmes, s'empressaient autour des trois pauvres voyageurs, un peu confus et un peu fatigués de tant d'honneurs et de tant de prévenances.

Le souper fini, nous vîmes entrer une douzaine d'Albanais, annonçant leur maître. Ils se rangèrent en ligne au bas de l'estrade, et le maître lui-même, comme un roi de théâtre, entra aussitôt à leur suite, et, laissant ses babouches au pied de l'estrade couverte de nattes, il monta et vint près de nous s'asseoir sur le divan et nous complimenter en s'excusant d'être venu si tard. Il avait été retenu à son tribunal, occupé à rendre la justice et à faire des répartitions d'impôts. Ce primat, homme de taille moyenne, dans l'adolescence de la vieillesse, au teint brun, aux yeux noirs et vifs, s'exprimait en italien avec beaucoup de facilité, fort bien instruit des affaires de l'Europe et des réputations militaires et politiques de la France.

C'était un tableau charmant que celui que présentait, le soir, la galerie sur laquelle s'ouvrait cette salle des étrangers où nous avions été reçus. Elle était animée par les travaux des femmes de la maison qui, toutes, groupées en plusieurs cercles, filaient un coton éblouissant.

Je parle avec quelques détails de cette maison parce que la civilisation nouvelle de la Grèce doit tendre à effacer les anciennes mœurs.

Fort souffrant pendant mon séjour à Livadie, tandis que mes compagnons allaient visiter Orchomène, le trésor de Minias et les divers environs, je gardais la maison et je tenais compagnie aux dames; j'étais admis à leur faire visite dans leur gynécée. La plus jeune était un peu souffrante, comme moi : étendue sur son divan, elle était fort intéressante, sa douce pâleur excitait en moi un intérêt d'autant plus vif qu'elle accompagnait un charmant visage. Elle me fit dire par sa sœur aînée, qui parlait un peu l'italien, combien elle prenait part à ma maladie; tout son air, pendant que sa sœur parlait, semblait accompagner et confirmer les paroles; elle portait alternativement son regard sur sa sœur et sur moi, comme pour conduire de l'un à l'autre ce qu'elle me faisait transmettre et comme pour dire : c'est pour moi qu'elle parle, ce

sont mes sentiments qu'elle exprime. Jamais la pitié ne me parut si douce que dans ses yeux. J'ai consacré dans un des chants de mon *Voyage de Grèce* son jeune et charmant souvenir.

NOTE 63, PAGE 211.

La Grèce n'est plus là, sortez de ses frontières.

L'histoire de la délimitation de l'état grec restera comme celle d'une des plus grandes iniquités dont ce malheureux pays ait été l'objet. Les gouvernements européens, puisqu'ils prennent en main les affaires de la Grèce, avaient certes bien le pouvoir d'obtenir pour elle de la Turquie abaissée et vaincue les limites qu'ils auraient voulu, et cependant voyez comme ils les posent! Candie est donnée aux Turcs, Candie qui a lutté neuf ans contre eux avec un courage égal à sa persévérance, et Samos, où l'ennemi a toujours échoué, Ipsara la patrie de Canaris, la malheureuse Chios, Cassos, Icarie, etc.; tout l'Archipel est démembré : nulle sûreté pour son commerce; sur la terre ferme, cent mille habitants des plus braves sont détachés du nouvel État; plus de frontières à l'ouest, car l'Achéloüs et le Sperchius ne sont pas des frontières : on a ôté à la Grèce ses remparts, on l'a désarmée de ses montagnes. Les diplomates ont tiré des lignes sur la carte sans s'informer de la nature des lieux; tant pis si les frontières tombent sur un pays plat. Toutes les positions fortes sont rendues aux Turcs. On doit appeler cela, non pas l'organisation, mais le démembrement de la Grèce. Lord Londonderry a parlé à la Chambre des lords d'un *intérêt caché* qui avait séparé Candie du nouvel État grec; il n'est pas difficile de découvrir également quel *intérêt caché* défend à cet État de s'étendre dans l'Acarnanie jusqu'à la mer et de se montrer en face des îles Ioniennes, car ces îles toucheraient ainsi à la Grèce; elles verraient sous leurs yeux la croix grecque, elles pourraient se souvenir qu'elles sont grecques

comme les montagnes voisines et vouloir se réunir à la patrie. L'Angleterre songe toujours à son intérêt plus qu'à l'indépendance des peuples; elle seconde cette indépendance jusqu'au point seulement où cela peut servir à sa domination. Elle veut que le nouvel État soit sans force, sans commerce, sans frontières, afin qu'il reste sous sa protection, c'est-à-dire sous sa tutelle, et que le royaume de la Grèce ne soit en réalité qu'une sous-préfecture de Corfou.

NOTE 64, PAGE 212.

Si Charles-Dix disait au colonel Fabvier.

Le colonel Fabvier, je lui laisse ici son grade des temps héroïques, est l'un des hommes à qui la révolution hellénique doit le plus de reconnaissance. Parmi les généreux Français qui accoururent les premiers au cri de l'insurrection, l'histoire nommera d'abord cet homme intrépide qui, n'ayant plus en France, sous la Restauration, l'emploi de son courage, alla offrir aux Grecs renaissants son épée, son intelligence de la guerre, et un infatigable dévouement. Il fallait assurément un zèle à toute épreuve, une grande force de volonté et plusieurs sortes de courage, pour servir les Grecs, comme il l'a fait, pendant six années, au milieu des obstacles, des mauvais vouloirs, des difficultés sans cesse renaissantes, que lui opposaient ceux mêmes qu'il venait servir. En cherchant à leur créer une armée, à faire de leurs bandes des troupes disciplinées, à les former à la tactique européenne, il avait à vaincre non-seulement l'opposition des vieux chefs, des *capitaines,* qui y voyaient la perte de leur influence, mais celle des Pallikares et celle du gouvernement grec lui-même, qui ensuite, et lorsque les Égyptiens descendirent en Morée, regretta amèrement de n'avoir point secondé ses efforts, et de n'avoir point de troupes régulières à opposer aux troupes régulières d'Ibrahim. Fabvier avait à peine pu alors réunir trois mille Grecs sous son drapeau.

Il demandai un jour à un Pallikare de sa troupe pourquoi il ne voulait pas se plier à la discipline et se battre à la manière européenne. « Je tiens, répondait le Pallikare, à mes habitudes d'enfance. Je dors sur la terre dans ma capote; je me place derrière un quartier de roc pour attendre l'ennemi; mon père et mon grand-père sont morts en combattant ainsi: les plaisirs et les souvenirs de toute ma vie sont attachés à cette manière-là. Ah! quelle joie, quand je voyais tomber le Turc sous ma balle! » Et si Fabvier reprochait à ce brave de reculer et de fuir en quittant les rangs, lui si courageux : « Capitaine de France, lui répondait-il, je prends mon temps, je fuis et je me cache pour mieux surprendre l'ennemi ; voilà ma raison. »

NOTE 65, PAGE 213.

Que de l'Acropolis, que de la Palamide.

La Palamide est la citadelle de Napoli de Romanie, comme l'Acropolis est celle d'Athènes.

NOTE 66, PAGE 214.

En faisant au prince souverain,
Et fort civilement, un salut de la main.

On donna d'abord le titre de *prince souverain* au chef désigné de l'État grec.

NOTE 67, PAGE 216.

Et du Tage à l'Escaut,
Tout peuple est entendu qui veut bien parler haut.

La révolution de Belgique était bien proche.

NOTE 68, PAGE 216.

J'irai demain l'entendre... et je crains sa chanson.

Ce vers, écrit au commencement de juillet, était prophétique. L'atmosphère politique était dès lors chargée de l'électricité d'où devait sortir la foudre qui a renversé la royauté de Charles X.

Mais le vers précédent, *chassez-les, chassez-les,* n'avait trait toutefois dans ma pensée qu'aux ministres. C'étaient là les nuages que je voulais écarter du trône.

NOTE 69, PAGE 225.

LE DISCOURS DU BON BOURGEOIS.

N'avez-vous pas appris dans votre Domairon ?...

Domairon, fort obscur aujourd'hui, était un professeur de littérature à l'École militaire de Brienne. C'est dans ses livres, maintenant fort peu connus, que l'empereur Napoléon avait appris ses premiers éléments de belles-lettres et d'histoire. Il lui en était resté un tel souvenir que, dans une de ses visites au prytanée de Saint-Cyr, il ordonna que les ouvrages de son ancien professeur fussent mis entre les mains des élèves du cours de rhétorique. Nous fûmes donc obligés, mes camarades et moi, d'apprendre par cœur des pages entières de ce brave homme.

NOTE 70, PAGE 226.

La fenêtre où jadis l'infâme Charles-Neuf
A tiré sur le peuple avec sa carabine.

On a vu longtemps, attaché au balcon de la grande et riche fenêtre du musée qui ouvre sur le quai du Louvre, cette in-

scription que la République une et indivisible y avait fait mettre et que j'ai reproduite dans mes vers presque mot pour mot:

C'EST DE CETTE FENÊTRE QUE L'INFAME CHARLES IX
D'EXÉCRABLE MÉMOIRE
A TIRÉ SUR LE PEUPLE AVEC UNE CARABINE

NOTE 71, PAGE 226.

J'embrasse vos genoux, comme dit Desmousseaux,
Non pas le Desmousseaux que la Chambre idolâtre,
Mais le vrai Desmousseaux, celui du vrai théâtre.

On a cherché ici à rendre les habitudes de langage des gens qui, en parlant de la représentation d'une pièce de théâtre, plus familiers avec les noms des acteurs qu'avec ceux des personnages, appellent ceux-ci du nom de ceux-là, et, au lieu de *Burrhus,* disent Desmousseaux, au lieu de *Néron,* Talma.

Les noms des députés dont les journaux ont le plus parlé s'effacent en peu d'années. Il est peut-être nécessaire de dire aujourd'hui que, sous le règne du roi Louis-Philippe, il y avait un député qui se nommait Desmousseaux de Givré, lequel paraissait quelquefois à la tribune et y parlait avec plus d'esprit que d'autorité. Son principal mérite aux yeux de plusieurs était d'être le beau-frère d'un homme qui, deux fois ministre du gouvernement parlementaire, garde dans la littérature de notre temps le rang éminent qu'il a occupé à la tête de l'Université de France.

Quant à son homonyme, Desmousseaux l'acteur du Théâtre-Français, c'était un père noble, comme on disait autrefois, qui ne manquait pas de talent et d'étude, qui avait une assez belle prestance, qui remplissait d'une manière estimable les *Ariste* dans la comédie, et dans la tragédie les *Agamemnon* et les *Burrhus.* Il a eu quelquefois des éclairs.

« Ce n'était pas un grand artiste, écrivait M. Jules Janin au

moment où Desmousseaux venait de mourir ([a]), ce n'était pas un grand artiste à coup sûr, et pourtant les écrivains d'oraisons funèbres auraient pu rappeler qu'un jour, lui aussi Desmousseaux, il avait été sublime à son tour. On jouait *le Cid d'Andalousie*, et Desmousseaux prononça ces simples paroles : *faites venir un prêtre*, d'une façon si terrible, que Talma en eut peur, et que Mme Menjaud elle-même poussa ce grand cri de pitié et de terreur qui fit croire un instant à la révélation d'un talent inconnu. »

NOTE 72, PAGE 226.

Avez-vous entendu ce qu'il dit à Talma?

En rencontrant encore dans mes vers ce nom si populaire, ce nom d'un homme que j'ai tant connu, aimé et admiré, je voudrais céder à une envie qui m'est venue plus d'une fois, et fixer ici quelques-uns des souvenirs qu'ont laissés en moi des relations longues et chères. On a beaucoup écrit sur Talma. Ses plus célèbres contemporains, Chénier, Lemercier, Ducis, d'autres encore, ont dignement apprécié en lui l'acteur et l'homme; il a été pour Mme de Staël l'objet de l'étude la plus approfondie et de l'admiration la plus passionnée. J'aurais aimé à joindre à ces illustres témoignages un témoignage, plus obscur sans doute, mais aussi bien fidèle. Au moment de la mort de Talma, ses exécuteurs testamentaires, MM. Davillier et Nicod, me remirent, comme à l'un de ses meilleurs amis, ses papiers, ses écrits, ses notes intimes, ses correspondances; j'aurais aimé, aidé de ces précieux documents si pleins de choses sur son art et sur lui-même, à consacrer à sa mémoire un travail développé, où, en peignant l'homme d'imagination, d'esprit et d'âme, j'eusse cherché à rendre au vif son génie, et à donner, selon mon pou-

([a]) Fon du 4 septembre 1854.

voir, du corps et de la durée à ces créations soudaines et passagères de chaque soir, qui excitaient l'enthousiasme des contemporains et qui ne laissent malheureusement nulle trace pour la postérité. J'aurais voulu faire, pour tous les personnages qu'il a représentés, ce qu'a fait M[me] de Staël pour les pièces de Ducis, et pour *OEdipe, Oreste, Néron et Manlius*. Depuis le temps où, écolier du Prytanée, j'escaladais les murs des jardins de Saint-Cyr, au risque des sévérités qui m'attendaient au retour, pour aller lui voir jouer sur le Théâtre-Français de Versailles *Ladislas, Oreste* ou *Cinna,* je l'ai suivi d'année en année, de rôle en rôle; j'ai assisté aux diverses transformations ou plutôt aux développements progressifs de son génie. Excepté *Charles IX,* ce premier grand succès de sa jeunesse, dont il ne pouvait parler sans que les larmes lui vinssent aux yeux, il n'est presque pas un rôle de son répertoire pour lequel je ne puisse retrouver dans ma mémoire son attitude, son geste, son regard et jusqu'aux inflexions de sa voix. J'aurais voulu le montrer, non-seulement le régénérateur de l'art théâtral, mais aussi en quelque sorte celui de l'art dramatique; car Talma, qui a porté si loin sur la scène la vérité et le naturel, comme la noblesse et la grâce, comme la passion, le pathétique et la terreur, n'était pas uniquement un grand acteur, il était grand poëte à sa manière. Il était inventeur, il créait avec les auteurs de son temps, de même qu'il ajoutait aux créations des temps passés; il inspirait nos ouvrages, il avait une connaissance profonde de l'art, du public, des effets du théâtre; d'un mot, d'un geste, d'un regard, il éclairait une scène, un caractère, une situation. Une pièce qui n'était qu'en projet, il la voyait d'avance au théâtre, il se voyait lui-même sur la scène, il la jouait, il marchait, il gesticulait, il s'écriait; c'était l'art, c'était la nature, c'était la vérité prise sur le fait. Mais toute cette puissance, toute cette influence, toute cette longue suite de triomphes, toute cette domination qu'il a exercée durant quarante années sur les plus hauts esprits comme sur

la foule, demanderaient des développements qu'une note ne saurait même effleurer. Ce serait un ouvrage à faire, que j'aurais dû faire, que je ferai peut-être; car je regrette souvent d'avoir passé tant d'années sans rassembler tant de souvenirs que le nom seul de Talma me rappelle, et sans laisser à sa mémoire un témoignage, autant qu'il peut être en moi, durable de mon admiration, de ma reconnaissance, et de mon amitié.

NOTES

DES

ESSAIS DE JEUNESSE

NOTE 73, PAGE 289.

LES SOUVENIRS.

Sur l'aile des zéphyrs à peine le printemps
A, ramenant les fleurs, amené mes quinze ans.

Il est presque inutile de dire que ce poëme a été composé au collége et pour une distribution de prix,

Distribution des prix,
faite aux élèves du prytanée de Saint-Cyr, par le citoyen Rœderer,
conseiller d'État, chargé de la direction de l'instruction publique,
le 28 thermidor an X de la République française,
3me année du consulat de Bonaparte.

Le recueil imprimé sous ce titre, et où les diverses pièces lues à la distribution sont réunies, traite celle-ci avec une toute particulière faveur. Faite dans le goût antithétique des « maîtres, » qui y avaient « respecté le cachet du jeune âge et jusqu'aux taches qui lui appartiennent, » elle fut en effet très-bruyamment applaudie. Ce fut un grand triomphe d'écolier. Ce premier succès reste assurément dans le souvenir de l'auteur le plus vif et le plus enivrant de toute sa carrière.

La pièce des *Souvenirs* n'est pas sa première pièce imprimée. Dans un recueil publié par le prytanée de Paris trois années auparavant :

Plantation de l'arbre de la liberté
par les élèves du Prytanée français à la maison de Vanvres,
le 16 ventôse an VII de la République française,
une et indivisible,

se trouve une chanson, qui a eu, à six ans de distance, quelque chose de la destinée de la première ode de l'auteur, car ses camarades prétendirent qu'elle avait été faite par *son oncle Lebrun*. Ils appelaient ainsi le malheureux grand poëte, victime déjà sans s'en douter de notre *homonymie*.

On avait fait de cette plantation d'arbres une fête pour les élèves du prytanée. Tous, grands et petits, s'étaient rendus, avec les administrateurs et les maîtres, dans cet ancien château de Vanvres devenu récemment leur maison de campagne. Une avenue tout entière devait être plantée, en même temps que l'arbre de la liberté, pour remplacer les belles avenues du château, coupées pendant la révolution ; et chacun des élèves avait demandé à y placer un des arbres donnés à cet effet par le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau.

C'est à cette occasion que furent faits les couplets suivants, qu'un chœur nombreux de jeunes enfants chantait sur la terrasse du château, pendant que s'élevaient les arbres de l'avenue. Nous transcrivons le recueil :

« Salut, arbres verts et charmants,
Dont le printemps commence à peine ;
Puissent les Zéphyrs bienfaisants
Vous rafraîchir de leur haleine !
Croissez au gré de nos désirs,
Portez au loin votre feuillage,
Et, témoins de tous nos plaisirs,
Prêtez-leur un utile ombrage.

« Aimons les arbres, les forêts
Du lieu qui nous donna naissance ;
Que l'aspect des ombrages frais
Nous attache au sol de la France.
Le Lapon chérit l'antre creux
Dont les frimas font la parure ;
Combien doivent plaire à nos yeux
Nos champs embellis de verdure !

« Ces gazons, jadis cultivés
Pour le crime et pour l'opulence,
En ce beau jour sont réservés
Aux simples jeux de notre enfance.
Vous devez ces plaisirs touchants
Aux soins d'une mère chérie.
Aimez-la donc, jeunes enfants ;
Cette mère, c'est la patrie. »

« *Par l'élève* LEBRUN, *âgé de douze ans.* »

Ce dernier couplet porte, on le voit, une empreinte fidèle des temps où la chanson fut faite et des leçons qu'on donnait aux jeunes citoyens. On comprend bien qu'à Vanvres, *le crime et l'opulence*, c'était ce pauvre prince de Condé, à qui nous avions pris son château, et dont nous bouleversions les jardins sous prétexte d'apprendre l'art de l'agriculture ; car la Constitution prescrivait aux jeunes citoyens d'apprendre un art, et, à cet effet, on nous avait partagé, dans le parc de Vanvres, des petits jardins où, le quintidi et le décadi, nous cultivions avec succès des salades et des soleils.

Soixante-cinq ans ont passé, depuis cette fête. Celui qui suit la route d'Auteuil et de Versailles, et qui aperçoit à l'horizon, de l'autre côté de la Seine, la ligne des arbres de l'avenue de Vanvres, ne peut, s'il a planté un de ces arbres, dont chacun représente un enfant d'alors et pourrait porter un nom, se défendre d'un peu d'émotion en se demandant où sont aujourd'hui tous ceux qui alors chantaient, plantaient, remplissaient l'air de leurs cris et de leur joie (1864).

NOTE 74, PAGE 292.

Dès que le doux Morphée, épanchant ses pavots.

Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris, etc.
PÉTRONE, *Satyricon.*

L'auteur de *la Mort d'Abel*, d'*Épicharis* et du *Merite des Femmes*, Gabriel Legouvé, a reproduit (an VII), dans un poëme qui a le même titre que celui-ci, l'agréable morceau de Pétrone sur les songes. Cela eût dû empêcher un écolier rhétoricien d'en faire une imitation nouvelle.

NOTE 75, PAGE 293.

Ainsi Napoléon, dans les murs de Brienne,
Déployait, jeune encor, son âme citoyenne.

On était en l'an IX ou X de la République. Le général Bonaparte était encore très-peu de temps auparavant le *héros citoyen*. On l'appelait le *citoyen premier consul ;* c'était son titre officiel.

NOTE 76, PAGE 293.

Ainsi des murs de neige et des forts simulés
Présageaient de Lodi les remparts écroulés.

On voit que « les maîtres » avaient en effet « respecté » dans ces vers « le cachet du jeune âge. » Il eût été facile d'effacer le nom de Lodi, et de chercher d'autres remparts ; on n'avait que l'embarras du choix. Un seul changement en eût entraîné d'autres ; mieux a valu laisser ce petit poëme tel que les maîtres l'ont trouvé.

NOTE 77, PAGE 293.

Le mortel qui forma par des soins assidus
Mon esprit aux talents et mon cœur aux vertus.

Le savant et excellent M. Crouzet, de l'ancienne Université de France, membre associé de l'Institut national, directeur du prytanée de Saint-Cyr, et qui, pour lui appliquer des vers où il s'est rendu un si juste témoignage à lui-même, père plus encore que directeur du prytanée,

... Veillant avec tendresse
Sur les plus chers trésors de ses concitoyens,
Confondait dans son cœur leurs enfants et les siens.

On le citait comme le meilleur poëte latin de son temps. C'était aussi un poëte français fort distingué, mais il n'a guère fait de vers que par circonstance. On a de lui une belle ode sur l'assassinat des plénipotentiaires français à Radstadt. Les *scènes héroïques* qu'il fit pour Saint-Cyr, et que nous représentions dans nos solennités de fin d'année, étaient écrites avec une verve remarquable et remplies de fort beaux vers. Il exaltait les jeunes imaginations par le récit de nos victoires; c'était un constant hommage au génie et à la gloire du premier consul. Soit qu'il peignît les élèves de Saint-Cyr déjà sortis du prytanée, devenus officiers, visitant les champs de bataille et y cherchant la place où étaient tombés leurs pères, soit qu'il les montrât au sein du collége consolant un camarade nouveau que la bataille de Marengo venait de faire orphelin, Bonaparte était toujours là; Bonaparte et ses succès, et l'affection toute paternelle qu'il portait à Saint-Cyr, étaient le principal sujet de ces vers, que nous récitions avec enthousiasme :

« Amis, à ce héros, pour tant de bienveillance,
Que nous devons d'amour et de reconnaissance !

Pour nous, dans cet asile, il a daigné venir,
Et, l'esprit occupé d'un touchant souvenir,
Il vit de Maintenon la sainte pépinière,
De jeunes rejetons demeure hospitalière;
Auguste monument, l'asile des malheurs,
L'école des vertus et le temple des mœurs.
Son respect pour ces lieux n'en changea point l'usage.
Où les grâces brillaient, s'élève le courage;
Où l'on semait des lis, il plante des lauriers;
Où les vierges croissaient, grandissent des guerriers. »

« Là, du goût le plus pur on garde encor l'empire;
Et tout, dans ce séjour, le rappelle et l'inspire.
C'est ici que chanta pour la dernière fois
Ce cygne harmonieux dont la brillante voix
De la Seine attentive a charmé le rivage,
Et Saint-Cyr entendit son plus noble langage.
Ses chefs-d'œuvre divins par nos mains feuilletés
Étincellent ici de nouvelles beautés.
On connaît, on sent mieux le prix de ce grand maître,
En apprenant ses vers au lieu qui les vit naître. »

« Eh! qui doit plus que nous estimer les beaux vers,
Chérir cet art divin, qui dans tout l'univers
Des illustres guerriers qui nous ont donné l'être
Chantera les exploits, et les nôtres peut-être ! »

Je fixe ici, au hasard, non les meilleurs vers de ces dialogues, mais ceux qui sont encore dans ma mémoire et faisaient partie de mes rôles. Ces pièces, imprimées dans nos distributions de prix, ne se retrouveraient peut-être pas facilement aujourd'hui, et auraient mérité d'être conservées. Ce qui ajoutait, il faut le dire, à leur intérêt, c'est que les beaux noms militaires dont elles étaient remplies étaient aussi des noms du collége. On parlait, devant les enfants, de leurs propres

parents. Quand on disait, par exemple, en racontant la bataille de Marengo :

« Desaix tombe lui-même, et, semblable au tonnerre,
S'éteint sur les débris dont il couvrit la terre, »

le neveu de Desaix était là. Quand on nommait de Billy, Gardanne, Rivaud, Murat, Leclerc, Kellermann, Caffarelli, Linois, etc., tous ces hommes qui combattaient et mouraient pour la France, c'était devant leurs enfants, ou devant des enfants de leur famille, que cet hommage leur était rendu, et l'attendrissement se mêlait à l'admiration.

NOTE 78, PAGE 296.

SCÈNE DE CORIOLAN.

« Extraite d'une pièce dont la date remonte aux dernières années du dernier siècle. »

On a lu, dans l'avis mis en tête de cette scène, que la tragédie de *Coriolan* faisait partie du recueil qui fut présenté à François de Neufchâteau lors de son second ministère (1798).

Le *Coriolan*, refait en 1801 ou 1802, devait être représenté à Saint-Cyr en 1804. Le bienveillant directeur du prytanée avait songé à remplacer par cette pièce un de ces dialogues qu'il composait avec tant de verve et qui obtenaient tant de succès. C'était le temps où le premier consul songeait ou feignait de songer à une descente en Angleterre. M. Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*, d'*Oscar*, des *Vénitiens*, et depuis, de *Germanicus*, avait fait, à l'occasion de la descente en Angleterre, un acte intitulé *Scipion*, reproduisant la belle scène que Tite-Live place dans le sénat romain, et où Scipion propose de porter la guerre sur le territoire de Carthage. L'acte de *Scipion*, au lieu d'être représenté à Paris, par Talma

auquel il était destiné, fut, je ne sais plus par quelle circonstance, joué à Saint-Cyr en place de *Coriolan*. Ce petit drame fort remarquable est imprimé parmi les autres ouvrages d'Arnault, et y est même dédié à celui qui en a rempli le personnage principal, au lieu de représenter son propre ouvrage.

NOTE 79, PAGE 309.

FRAGMENTS DE LA COLOMBIADE.

La première jeunesse a des ambitions hors de toute mesure. En sortant de rhétorique, je ne prétendais à rien moins qu'à *donner un poëme épique à la France*, et je choisis pour sujet *la Colombiade*. Je travaillai deux ou trois ans à réunir les matériaux de cette grande œuvre. Je me mis à lire, outre Homère et les poëtes, un grand nombre d'histoires et de voyages. J'étudiai tous les ouvrages qui parlaient de marine. J'appris un peu d'espagnol pour lire l'*Araucana*, un peu de portugais pour lire la *Lusiade*. J'écrivis le plan de tout le poëme.

« En pensant nuit et jour à *la Colombiade* (je transcris des notes écrites en 1806), je suis parvenu à mettre un peu d'ordre dans mon chaos. Séparant l'action simple de l'action surnaturelle, j'ai distribué à part l'une et l'autre dans les divers chants. J'ai écrit l'histoire de chacun de mes personnages pour me rendre bien compte de leur caractère et les faire agir et parler, dans tout le cours du poëme, selon leur âge, leurs passions, leurs intérêts. J'ai conduit ainsi chacun d'eux dans les douze chants, afin de juger mieux, en les voyant ainsi, d'abord isolés, dégagés de tout accessoire, si le caractère est bien soutenu, si la conduite est bien conséquente avec elle-même. Tout ce travail préparatoire est achevé. »

Je ne sais si cette méthode était bonne, elle témoigne du moins d'un travail consciencieux. Je m'essayais en même temps

dans quelques morceaux, dont j'ai reproduit des fragments. Puis, un beau jour, je me mis à songer que pour peindre la mer il fallait l'avoir vue; puis, quand je l'eus vue dans nos ports et sur nos côtes, je pensai qu'il était bon de la voir en plein Océan, et sur les traces de Christophe Colomb lui-même; qu'il fallait vivre de la vie des matelots, étudier sur place et en action leurs mœurs, leurs habitudes, les travaux de chacune de leurs journées, selon les temps, selon les saisons, selon les heures, le matin, le soir, la nuit, par le calme, par la tempête; enfin, recommencer pour ainsi dire le voyage de mon héros et suivre pas à pas sa découverte. Donc, pour réunir toutes les couleurs, toutes les impressions nécessaires au drame épique, je projetai comme indispensable un voyage en Amérique. Ce voyage, reculé d'année en année, est resté à l'état de rêve, et le poëme avec lui.

André Chénier avait aussi pensé à chanter l'Amérique; mais c'étaient ses peuples primitifs qu'il voulait peindre. Mon poëme, à moi, c'était l'Océan, le voyage, la découverte. Il commençait au départ du port de Palos, et finissait au moment même de l'arrivée au nouveau monde. Tout ce qui avait, soit précédé, soit suivi l'action, devait être retracé d'abord par un récit de l'amiral, fait à sa relâche des îles Canaries, ensuite par un rêve prophétique, qui montrait à Colomb, près de toucher l'Amérique, ses forêts, ses peuples, ses contrées, tout son avenir, et tout l'avenir qu'elle préparait à l'ancien monde.

Les quelques fragments donnés de ce poëme sont bien imparfaits; ce sont des premiers jets, qui auraient eu grand besoin d'être perfectionnés. On les place ici dans l'état où ils ont été abandonnés autrefois. Corrigés aujourd'hui, ils deviendraient, ce semble, tout à fait sans intérêt.

NOTE 80. [a]

PALLAS, FILS D'ÉVANDRE.

Cette pièce, composée en cinq actes dans les derniers jours d'octobre 1806, reçue à la Comédie-Française au mois de juin 1807, n'a point été représentée. L'assemblée des comédiens, qui était fort nombreuse le jour de la lecture, n'avait pas en majorité trouvé l'intérêt assez vif et l'action assez pleine pour remplir cinq actes. On demanda que la pièce fût mise en trois actes, et on avait raison. Mais ainsi réduite, je ne jugeai pas devoir en tenter la représentation, et pensai qu'il m'était préférable de débuter plus tard par un plus grand ouvrage.

Dans mes notes de cette époque, et dans le bulletin que j'y avais fait de la séance du comité de lecture, je retrouve, parmi les noms de ceux qui le composaient et qui me furent le plus favorables, les noms de Saint-Prix, de Grandmesnil, de Dazincourt, de Mlle Devienne, et surtout ceux de Talma et de Mlle Mars, ces grands artistes, qui ont tant passionné le public, et qui, depuis longtemps disparus, ne sont déjà plus pour la génération actuelle qu'un vague et lointain souvenir.

Des notes de ce même temps, je placerai ici quelques extraits qui touchent l'ouvrage lui-même, et qui ont été écrits au moment de sa composition. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de montrer ici, à l'occasion d'un drame qui n'a pas été joué, et qui devait demeurer si obscur, jusqu'où peuvent aller les illusions d'un jeune auteur qui prend sa facilité pour un talent qui se déclare, et qui, dans l'échauffement de son cerveau, n'est pas fort éloigné de se croire tout à coup passé à l'état de grand homme.

[a] Nous conservons ici cette note, bien que la pièce qu'elle concerne ait été transportée des *Essais de jeunesse* dans le volume du *Théâtre,* tome Ier de cette édition.

Couvent de Caudebec, jeudi matin, 30 octobre 1806.

« Il me semble que depuis quelques jours une révolution s'est faite en moi; je sens comme un brasier dans ma tête et dans tout mon corps. Les vers coulent de ma veine sur le papier sans que j'aie même le temps de les comprendre et de les écrire. Depuis dimanche matin, j'ai fait trois actes de ma tragédie de *Pallas :* toute cette tragédie s'est classée subitement dans ma tête, sans travail, et comme d'elle-même. »

Et le dithyrambe continue :

« Je suis dans une émotion continuelle, tout en moi fermente. L'idée pleine d'*Évandre*, de *Pallas* et de *Dina*, je travaille dans une sorte d'extase et de joie depuis le matin jusqu'à l'autre matin, sans relâche et presque sans sommeil. Mes idées étaient auparavant laborieuses et pénibles; quand j'avais fait quinze ou vingt vers, je n'avais pas perdu ma journée; aujourd'hui, j'en fais cent, deux cents, et plus encore. Je profite avec hâte, et comme si je le dérobais, de ce moment de singulière effervescence; il ne peut durer longtemps; je n'y résisterais pas. Ma manière de travailler est si fatigante! ma poitrine est déchirée de mes cris. Je tombe le soir harassé, tant j'ai marché et déclamé tout le jour.

« Je crois vraiment que l'esprit qui anime nos soldats se communique aux poëtes; depuis huit jours la guerre est commencée, et la bataille d'Iéna a presque déjà terminé la campagne. »

La note enthousiaste ajoute :

« Oui, la solitude est nécessaire à l'entier développement de la pensée. Il est bon que le poëte vive à l'écart, qu'il se fasse un exil, que rien ne l'y réveille, qu'il vive concentré dans lui-même, seul avec les êtres que lui crée son imagina-

tion. Si une voix humaine vient à se faire entendre, tout le charme a disparu.

« Il faut que je sois bien aveuglé s'il n'y a pas de belles choses dans ce que j'ai fait.

« Je rirai peut-être de ce que je viens d'écrire, car je ne puis pas dire que je sois bien à moi, et que, dans l'exaltation que j'éprouve, mon esprit jouisse bien de tout son bon sens, de toute sa liberté. Achille ([a]) est pour beaucoup dans ma joie; je jouis de l'étonnement que je vais lui causer en lui disant à son retour que j'ai fini la tragédie qui n'était pas commencée samedi à son départ. »

Dimanche, 2 novembre.

« J'attends l'arrivée d'Achille avec émotion. Ma pièce est faite. Je suis bien impatient de la lui lire et de connaître l'effet que produira cette lecture. Il va peut-être me réveiller d'un beau songe. »

Voilà les vaniteuses confidences que se faisait à lui-même un jeune esprit ordinairement modeste, mais échauffé par le travail, la veille et la solitude, dans ce couvent de Caudebec, si hermétiquement fermé, quoique voisin de la ville, aux bruits et aux distractions du dehors.

C'était du reste un lieu bien choisi pour le travail du poëte, et bien vraiment inspirateur, que ce couvent des capucins, retiré au bord de la Seine, au bout de la petite ville, vers le chemin de Notre-Dame de Baryva, avec ses grottes et ses rochers couronnés de bois, ses jardins plantés de grands arbres, ses hautes et longues terrasses dont la vue s'étendait, au delà du fleuve, sur un si admirable horizon de prairies couvertes de troupeaux; demeure monastique arrangée pour l'habitation

([a]) Mon ami, M. Ach. Du Parquet, mon compagnon habituel dans cette solitude.

mondaine par un goût délicat; retraite intime et charmante, tour à tour si animée et si solitaire, si digne enfin de ce tendre regret dont, il y a plus d'un demi-siècle, un de ses jeunes habitants a laissé la trace dans ces vers qu'on voit encore, dit-on, gravés sur un des arbres du jardin :

Adieu, solitude tranquille,
Où sept mois sur ma tête ont coulé comme un jour!
Gravé sur l'écorce fragile,
Que du moins, à ma place, habitant ce séjour,
Mon nom, joint à celui d'Achille,
Parle encor d'amitié, de rimes et d'amour.

27 janvier 1807.

FIN DES NOTES.

TABLE

POÈMES ET POÉSIES

ÉPITRES FAMILIÈRES.

LES SCÈNES DU SÉRAIL.

ESSAIS DE JEUNESSE.

NOTES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7